



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

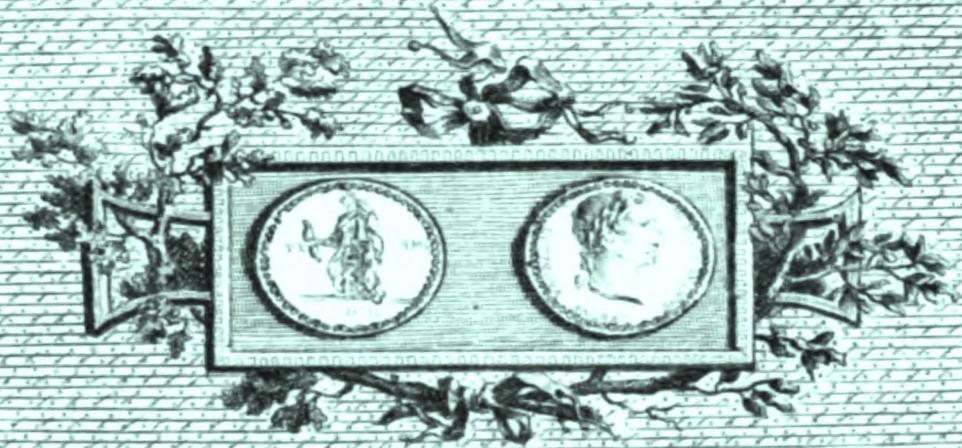
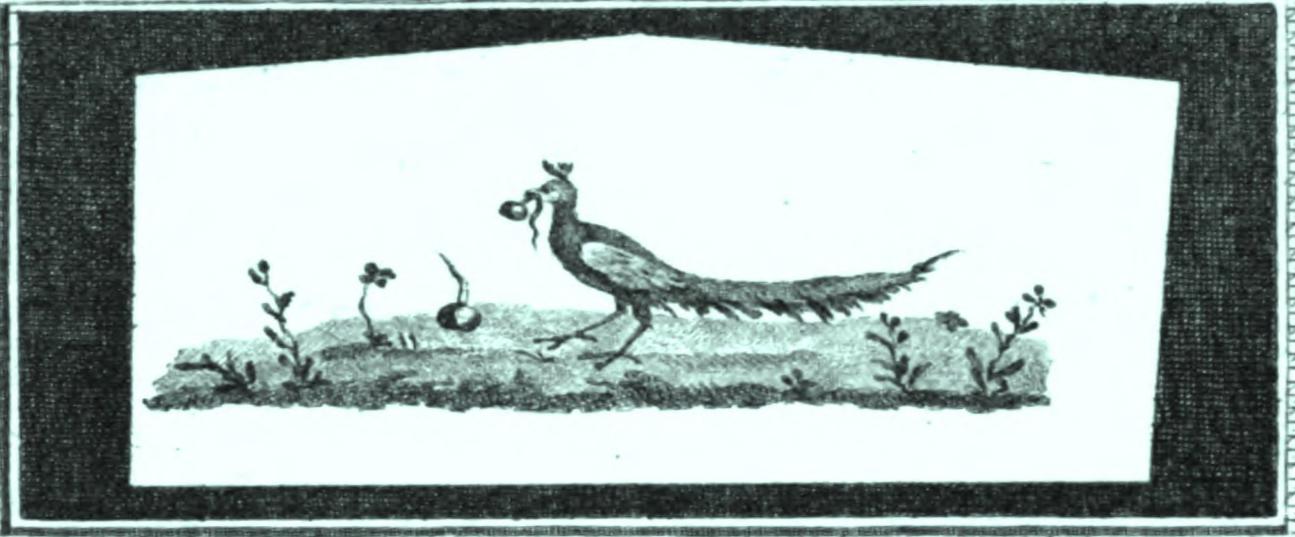
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

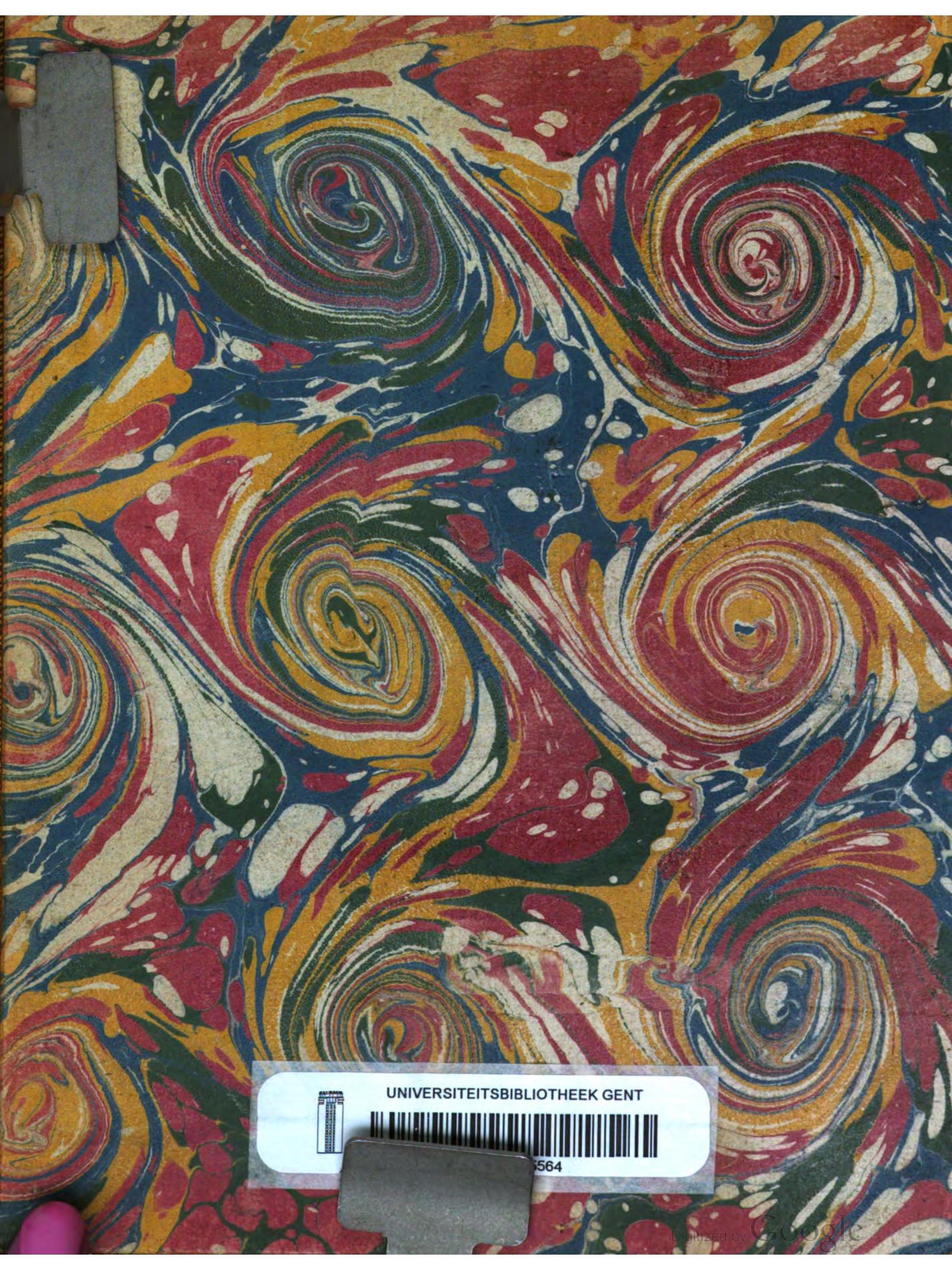
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



*Antiquités d'Herculaneum, ou les plus
belles peintures antiques, et les ...*

François Anne David, Pierre Sylvain Maréchal



UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



5564



st. 3527.

R. 41C7

ANTIQUITÉS
D'HERCULANUM.

TOME DEUXIÈME.

ANTIQUITÉS
D'HERCULANUM,

*Où les plus belles Peintures antiques, et les
Marbres, Bronzes, Meubles, etc. etc.
trouvés dans les excavations d'Herculanum,
Stabia et Pompeïa,*

GRAVÉES PAR F. A. DAVID,

AVEC LEURS EXPLICATIONS,

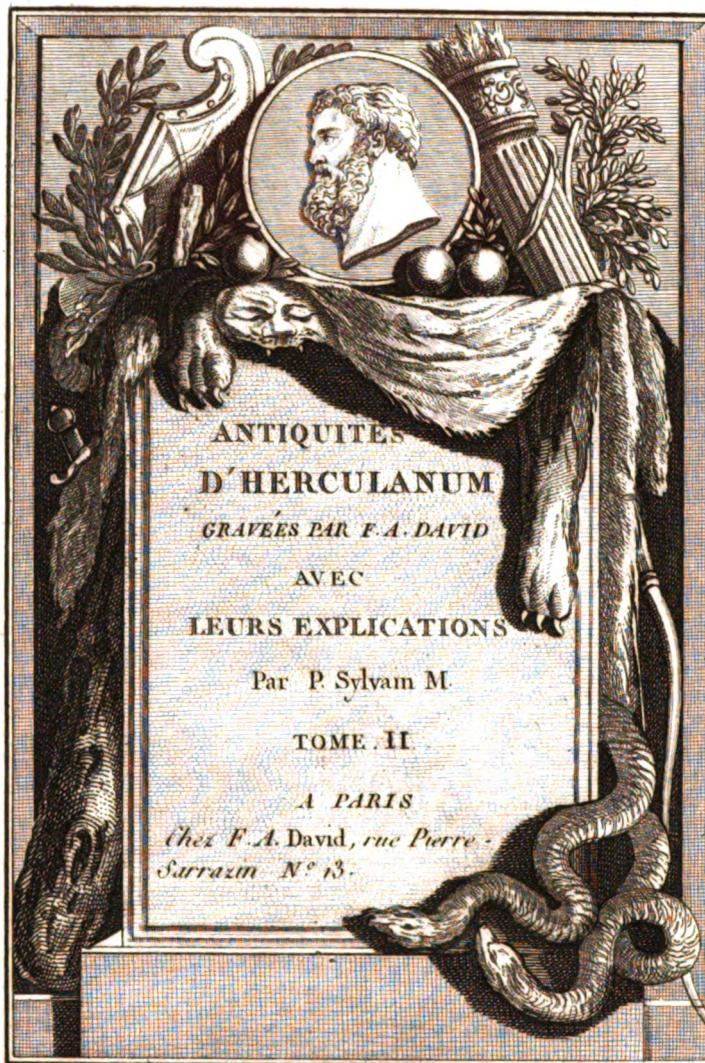
PAR P. S. MARÉCHAL.

TOME DEUXIÈME.



A PARIS,
Chez l'AUTEUR, F. A. DAVID,
rue Pierre-Sarrazin, n^o. 13.

M. DCC. LXXX.



ANTIQUITES
D'HERCULANUM

GRAVÉES PAR F. A. DAVID

AVEC

LEURS EXPLICATIONS

Par P. Sylvam M.

TOME II.

A PARIS

Chez F. A. David, rue Pierre
Sarrasin N° 13.

ANTIQUITÉS D'HERCULANUM.

TOME SECOND.

PLANCHE PREMIÈRE.

QUOIQU' les Tableaux d'Apollon et des Muses trouvés au même endroit, dans les excavations de Civita en 1755, occupent la première Salle du Museum royal, dont ils font le plus beau et le plus rare ornement, cependant nous les avons fait précéder des *Monochromes* (1), à cause de la singularité de ce genre simple, et peut-être le premier de tous. Mais dans ce second Volume, nous donnerons le pas au Dieu des Poètes et à ses compagnes. C'est ainsi que le célèbre Museum d'Alexandrie étoit présidé par le Prêtre d'Apollon et des Muses, en l'honneur desquels Ptolomée Philadelphie, Fondateur de ce beau Monument, institua des concours littéraires. Strabon XVI, p. 794; Vitruve, lib. VII, in præsat. On peut consulter encore les deux Dissertations sur le Museum d'Alexandrie, tom. VII du Trésor d'Antiq. de Gronovius.

(1) Il est bon de répéter ici qu'on appelle *Peintures monochromatiques*, les Tableaux d'une seule couleur peints au cinnabre, changé en noir par le feu. Les Anciens faisoient un usage fréquent de cette couleur dans leurs compositions. Voyez la cinquième Section du Chapitre IV de la première Partie de l'excellente Histoire de l'Art, par *Winckelman*.

L'attitude de l'Apollon peint dans le premier numéro , est celle du repos ; elle est naturelle et bien entendue. Ce Dieu est assis sur un trône de structure peu ordinaire. De la main droite , il tient une lyre avec beaucoup de grace. Il s'appuie et pose sur son bras et sur sa main gauche sa tête couronnée de laurier. Une branche du même arbre est au bas de son trône. Sa longue et belle draperie de couleur verte descend de dessus ses épaules sur son côté droit , et le couvrant à moitié laisse à nu toute la partie de devant. Il a des sandales aux pieds. Il est très-probable que le Peintre a voulu représenter un *Apollon musagete* ou *conducteur*.

Les Dieux étoient représentés ou assis , ou debout sur leurs pieds ; cela dépendoit du caprice de l'Artiste. Cependant ce n'étoit pas toujours une chose indifférente. Celle des deux Vesta qui désignoit Cybelle , est presque toujours assise , pour faire connoître l'immobilité de la terre , dont elle est le symbole. J. Lipse de Vesta et Vest. cap. 3 et 9. Il est rare de voir Mercure représenté assis. Ce Messager de Jupiter n'avoit pas le tems de s'asseoir , et les commissions délicates dont on le chargeoit , exigeoient autant de célérité que de discrétion. Outre cela , comme Dieu du vol et du commerce , il devoit être toujours sur pied. On remarquera à cette occasion que les Anciens observoient toutes les convenances. Ils firent du Dieu des voleurs le Ministre des plaisirs de Jupin ; ces deux charges , en effet , méritoient d'être réunies sur la même tête. Quelquefois cependant Mercure est peint se reposant sur une pierre ou appuyé sur un tronc , comme pour reprendre haleine. Tel est dans le Museum Royal un Mercure de bronze de la plus grande perfection et du plus grand prix. Voyez Montfaucon , Antiquité expliquée , tom. 1 , c. 8 , sect. 3. Jupiter est le plus souvent assis sur un trône. Suidas in *Zéús*. Strabon XIII , page 601 , remarque que selon Homère , sur le fameux Palladium , la fameuse statue de Minerve , qui faisoit la sauve-garde et l'ornement de l'ancienne Troie , l'offroit assise , ainsi que beaucoup d'autres statues antiques

de cette même Divinité à Rome et ailleurs. Voyez Casaubon. Cependant Apollodore III, 11, sect. 3, dit qu'on la représentoit ordinairement en action de marcher, tenant une pique de la main droite, et de la gauche le fuseau et la quenouille; et en effet, on la voit presque toujours ainsi sur les médailles; mais la plupart des Déesses y sont assises. Mars, au contraire, est toujours observé sur ses pieds. Pline XXXVI, 5. Mais revenons à Apollon, qu'on représente le plus souvent debout. Quelquefois on le peint assis sur un trépied, se reposant, chantant ou jouant de la lyre, peut-être pour faire entendre que la poésie est mère de l'oisiveté, et que les Poètes sont amans de la paresse. Virgile, *Georgiques*, lib. IV, v. 564. Ovide, *Trist.* I, El. 1, v. 41 : peut-être encore pour montrer que l'étude demande la tranquillité de l'ame et le repos du corps. A Trézène, dit Pausanias, 11, 31, les Muses et le sommeil n'avoient qu'un seul et même Autel. De tous les Dieux le plus ami des Muses est le sommeil, disoient les habitans de Trézène; peut-être prenoient-ils l'effet pour la cause. On connoît ce bon mot philosophique qui a quelque rapport ici, *animus sedendo* ou *anima sedens fit sapientior*(1), *quand on est assis on a plus de jugement*. C'est à cet apophthegme que Plaute fait allusion sans doute, quand il fait dire à l'esclave Tranio, vers la fin de la première Scène du cinquième Acte de sa Comédie, intitulé : *Mostellaria*; *nimio plus sapio sedens*. Voyez *Brouerio*, de ret. et rec. ador. cap. 19.

La Mythologie nous apprend que les Dieux avoient chacun leur place et leur siège dans le Ciel : ce siège ou trône étoit même l'attribut, le symbole caractéristique de la Divinité. Callimaque, Hymne à Diane, v. 168; Théocrite, Idylle

(1) On a cité cet ancien proverbe dans la contestation qui s'est élevée au sujet des avantages ou des inconvéniens au Théâtre, d'un Parterre debout ou assis.

XVII, v. 20. Callimaque, Hymn. in Apoll., v. 29, nous apprend aussi qu'Apollon avoit le droit de s'asseoir à la droite de Jupiter. L'étiquette régloit les rangs et les honneurs parmi les Dieux, comme à la Cour des Rois. Il ne faut donc point s'étonner si des Philosophes éloquens ont prêché infructueusement contre l'inégalité des conditions parmi les hommes.

Pausanias VIII, 32, fait mention d'une statue d'Apollon assise sur un trône.

Ces sortes de sièges avoient différentes formes. Voyez les Nos. 89 et 90 de notre premier Volume.

Nous avons déjà dit qu'il falloit distinguer la harpe de la lyre; que l'invention de l'une est donnée à Mercure, et celle de l'autre attribuée à Apollon. Toutefois cependant on les confond assez souvent, et rien de plus ordinaire que de les prendre indistinctement l'une pour l'autre, comme il est arrivé à Callimaque, Hymn. in del. v. 253. Pausanias IX, 30, fait mention de deux statues en bronze d'Apollon et de Mercure, se disputant une lyre. L'instrument peint dans notre Tableau a onze cordes. Nous avons remarqué précédemment que le nombre des cordes de la lyre et de la harpe a beaucoup varié. Communément la lyre d'Apollon a sept cordes; ou parce qu'il naquit à la septième douleur, selon Callimaque, ou le septième jour, ou bien encore au septième mois. Voyez en toutes les raisons rapportées par Spanheim, à l'Hymne de Callimaque déjà cité.

La description que Lucien, *de gymn.*, donne de la statue d'Apollon qu'on voyoit dans le lycée d'Athènes est presque celle de notre figure, laquelle aussi a beaucoup de conformité avec l'Apollon empreint sur les médailles.

Personne n'ignore la merveilleuse histoire de Daphné changée en laurier, arbre qui depuis cette époque fut toujours si cher à Apollon. Son fameux Temple, à Delphes, étoit tout orné de lauriers; et Pausanias assure, X, 5, que la plus ancienne Chapelle de ce Dieu fut faite de branches de lauriers; c'étoit une cabane, un édifice rustique.

Au rapport d'Hésiode, Théogonie, vers 22 à 32, ceux entre les mains desquels les Muses mettoient une branche de laurier verd, devenoient tout d'un coup Poètes et Devins. Les Poètes de son tems avoient coutume de tenir à leur main un rameau de laurier, en récitant en public leurs vers, ou ceux des autres. Pausanias, IX, 30, en parlant d'une statue d'Hésiode assis, tenant une cythare sur ses genoux, ajoute : Cet instrument n'étoit pas le symbole de ce Poète ; car lui-même nous apprend qu'il chantoit ses vers une branche de laurier à la main. Plutarque, sympos. I. 1, prétend que dans cette circonstance, c'étoit une branche de myrthe, et non un rameau de laurier. Les Devins croyoient aussi qu'en mâchant des feuilles de l'arbre consacré à Apollon, elles les douoient d'une vertu divinatrice. V. Aristophane, in pl. v. 213, et Marcianus Capella, lib. I.

Pausanias, VII, 20, fait mention d'un Apollon de bronze tout nu, mais chaussé. Callimaque, Hymn. in Apollin. v. 34. dit que tout ce qui appartenoit à Apollon étoit d'or, même ses chaussures. Il y avoit à Rome un quartier qu'on appelloit *Sandaliarius*. On donna ce même surnom à Apollon. Juvénal, Sat. III, v. 218. Les Religieux Franciscains sont les seuls parmi nous qui aient conservé quelques traces du costume des Anciens. Les sandales d'un Capucin peuvent nous donner une idée de la chaussure d'Apollon.

Platon, *de legibus*, lib. II, au commencement, dit que les Dieux faisoient présider à leurs fêtes, à leurs jours solennels, outre Bacchus, les Muses et Apollon (1) *Musagete*. Au rapport de Diodore, liv. 1, sect. 1, n°. 9, de la traduction de l'Abbé Terrasson, Osiris avoit toujours avec lui une troupe

(1) Le mot français *Message* aurait assez de ressemblance avec le mot grec *Musagete*, pour autoriser un étymologiste à faire dériver le premier du second ; et il est étonnant que *Ménage*, qui faisoit venir les étymologies de plus loin, n'ait pas profité de cette belle occasion dans son Dictionnaire.

de Musiciens, parmi lesquels étoient neuf filles instruites de tous les arts qui ont rapport à la Musique. C'est pourquoi les Grecs les ont appellées les neuf Muses. Elles étoient conduites par Apollon, frère du Roi. V. Strabon, X, pag. 468. Plutarque, symp. IX, 13. Dans la description que fait Pausanias du coffre de Cypselus, conservé en Aulide dans le Temple de Junon Olympienne, il rapporte qu'on y voyoit les Muses qui se dispoient à chanter, et Apollon qui leur donnoit le ton. L'épithète de *Musagete* fut aussi donnée à Hercule sur plusieurs médailles. Et en effet on éleva à Rome, dans le Cirque Flaminius, un Temple sous le nom de l'*Hercule des Muses*. On y plaça les statues des neuf Muses, sous la garde du plus fort des Dieux. (C'étoit sans doute un emblème ingénieux pour exprimer qu'Hercule doit tout son appui aux Muses, et que les Muses doivent en échange consacrer leurs loisirs à célébrer la valeur d'Hercule; ou bien encore pour apprendre aux hommes qu'Hercule a besoin de l'harmonie des Muses pour régler son courage. C'étoit une belle et grande idée que celle de consacrer un Temple à l'union de la force et du Génie.)

On associoit aussi les Muses, ou à Minerve, ou à Vénus, qu'on disoit en être la compagne et la sœur; et encore avec Mercure, avec Bacchus, et même avec l'Amour. Pausanias, II, 3. Themiste: Orat. XXIV. Marc. Capella, liv. I; et tout cela n'étoit pas sans de bonnes raisons.

Apollon avoit différens noms correspondans à ses fonctions diverses; de même qu'on distinguoit le Jupiter *pluvieux* du Jupiter *fulminant*. Les quatre principales étoient l'art de guérir, l'art de tirer de l'arc, l'art de deviner et l'art des vers, ou la musique (1)

(1) Apollon, suivant une tradition très-ancienne, passoit pour un des premiers Législateurs (V. Strabon, l. 9, p. 646. Suid., t. 2 p. 630). Cette même tradition disoit qu'il avoit publié ses Loix au son de la lyre (V. Suid. *ibid*); c'est-à-dire qu'il les avoit mises au chant. Nous avons des preuves certaines que les premières Loix

(Depuis long-tems on reproche aux Poètes d'être amis du mensonge. Cette imputation ne viendrait-elle pas de ce qu'autrefois *Devin* et *Poète* furent presque toujours synonymes? Les Prêtres adroits du Paganisme, s'aperçurent bientôt qu'on n'alloit au cœur qu'en caressant l'oreille. En conséquence, la Poésie leur aura paru l'instrument de la persuasion le plus propre à faire passer leurs oracles prophétiques et menteurs dans l'ame de leurs Auditeurs crédules et frappés. Aisément la langue des Vers passa auprès du peuple pour l'idiôme de ses Dieux même; et il ne douta point que ceux qui la parloient ne fussent les confidens et les truchemens de ses Divinités. Celui ou celle qui montoit sur le trépied saint, paroissoit un Être céleste. Ainsi la Poésie, qui par son rythme ne doit servir qu'à fixer dans l'esprit les vérités simples et éternelles de la morale, ne sert dans la bouche impure des Augures ambitieux ou intéressés, qu'à consacrer des chimères religieuses et les jeux d'une imagination désordonnée. Le tems fut court, pendant lequel le Législateur, Philosophe et Poète tout-à-la-fois, dédaignant le rôle d'inspiré, ne faisoit usage de l'art des Vers que pour mettre

de la Grèce étoient des espèces de Chansons. Les Loix des anciens habitans de l'Espagne étoient également en vers qu'on chantoit. Cet ancien usage de mettre les Loix en chant, s'est conservé long-tems chez plusieurs Peuples. (*V. Gog.*, t. 1, p. 27). Voici les Arts et les Sciences dont on attribuoit l'invention à Apollon :

*Quator Artes attribuuntur Apollini;
Musica, ars sagittandi, Medicina, Divinatio.*
(*V. Schol. Hom.* II. a v. 603);

Nul, dit Callimaque, ne réunit autant d'arts qu'Apollon. Il est le Dieu des Archers et des Poètes; car le Destin lui a donné les flèches et la lyre. Il est le Dieu des sorts et des augures : de lui les Médecins ont appris à retarder la mort. (*V. Himnæ* 4).

Cette Note nous a été communiquée par M. le Prince, le jeune, de la Bibl. du Roi.

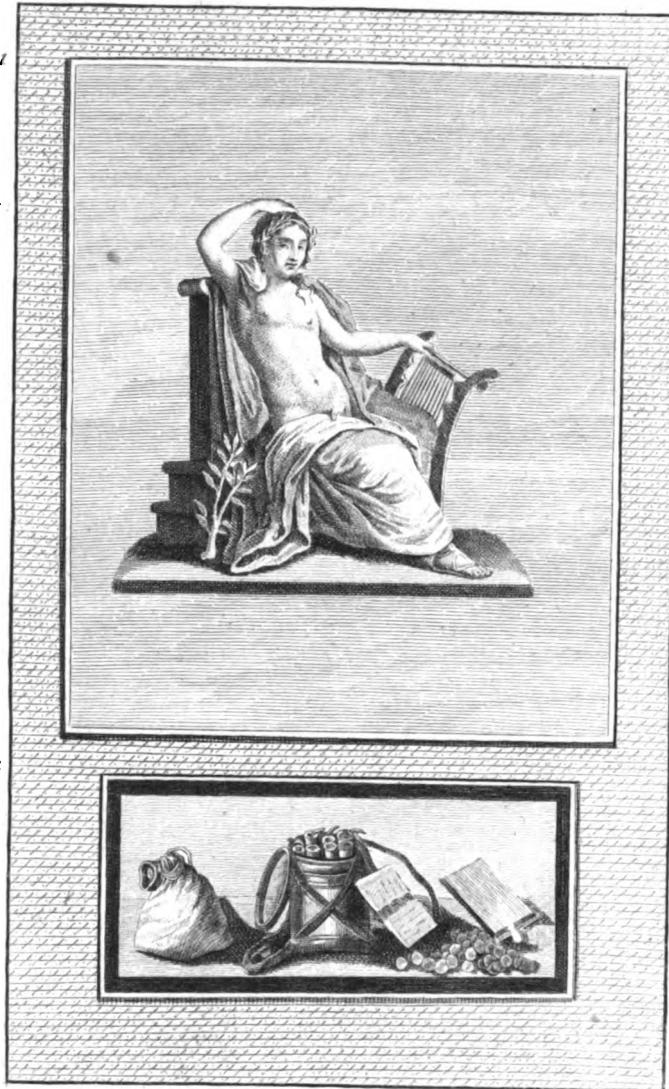
plus de précision dans son Code peu volumineux , et pour faire goûter au peuple , dans l'harmonie de ses expressions , celle de ses loix. Ce langage séduisant persuadoit. A-t-on gagné à lui substituer un protocole barbare et repoussant? On commence à dédaigner les Poètes qui ne s'exercent que sur des sujets pnériles. Quand donc aura-t-on le courage de rappeler la Poésie à sa noble origine (1)?

P L A N C H E I I.

Ce petit sujet peint, trouvé dans les excavations de *Civita*, représente une cassette cylindrique pleine de papier en rouleaux, son couvercle est près d'elle, elle est croisée et entourée par une longue lanière. D'un côté est une besace fermée. De l'autre part, on voit quantité de pièces de monnaie éparses sans ordre, et un livre tout ouvert sur les deux pages duquel sont tracés quelques caractères qu'on ne sauroit déchiffrer. Un peu plus loin, sont encore d'autres livres ou tablettes fermés.

Il est vraisemblable que la besace, ou sac, est remplie aussi de monnaie semblable à celle qu'on voit de l'autre côté de ce petit Tableau. Les sacs d'argent avoient cette forme. Ceux qui en étoient les porteurs s'appelloient *Saccularii*. Horace, II. Sat. 3, v. 148. Juvénal, Sat. IV, 482 et XIV. Mais ces pièces sans empreintes sont si grossièrement travaillées qu'on a cru qu'elles étoient plutôt des espèces de jettons, ou fragmens de pierre taillés en rond, dont les Anciens faisoient usage pour enseigner les règles de l'Arithmétique. (Procédé qu'on rencu-

(1) Outre le charme attaché à la cadence, le mot propre est ce qui constitue la bonne poésie; d'où il résulte que de beaux vers, bien faits, ne doivent avoir qu'un sens unique et déterminé, avantage dont la meilleure prose est dénuée. Les vers des Oracles n'avoient point cette qualité essentielle, leurs Auteurs avoient grand soin, au contraire, de ne se servir que de termes louches. La poésie étoit dans la main des Augures une lame à deux tranchans.



Tom . II

velle de nos jours avec succès dans la première éducation de l'enfance.) Cette conjecture admise , les rouleaux pourront être censés des traités sur la science des nombres.

Le livre ouvert , eu égard aux accessoires , est peut-être un livre de compte ; un Journal , un Tarif , un Registre , un de ces livres que Suétone , galb. cap. 12. appelle *Breviarium rationum*.

La forme du livre fermé est digne de remarque. On en trouvera une description exacte dans Varron , *de re rusticâ*. III. 5. 10. Ces sortes de tablettes sur lesquelles les enfans apprennent à lire , étoient carrées-oblongues : au haut étoit une patte ronde et ordinairement perforée , afin de pouvoir les suspendre à un clou.

P L A N C H E I I I.

Ce Tableau , trouvé dans les excavations de *Portici* , représente un Paon , tenant à son bec une pomme. Une autre pomme toute semblable , est sur le devant avec plusieurs plantes.

On sait que le Paon étoit consacré à Junon. Samos , où cette Déesse fut élevée et mariée au Maître de la foudre , vit les premiers oiseaux de cette espèce. En conséquence les Samiens frappèrent un Paon sur leurs monnoies. Ce choix d'un Paon étoit dû à sa beauté et à sa majesté. Athenée , XIV. 20 , pag. 655. Varron , *de re rusticâ* , III , 6 ; et Pline , X. 20.

On sait encore la fable d'Argus que Junon donna pour gardien à Io , et que tua Mercure. Transportée de dépit , l'épouse du Maître des Dieux , de si mauvais exemple pour les hommes , se vengea en femme. Pour éterniser sa jalousie , et pour n'en pas avoir le démenti , elle voulut que la queue du Paon attestât les cent yeux dont elle avoit doué son argus. Peut-être eut-elle mieux fait de charger Iris , ou tout autre personne de son sexe , du soin d'épier , de surveiller son auguste , mais volage époux. La métamorphose d'Io en vache par son amant ,

Tome II.

B

a un sens plus naturel : on y reconnoît davantage le génie allégorique et juste des Anciens. Voyez Ovide, métam. I. 664, et suivans. Hyginus, fab. CXIV, et d'autres polygraphes.

D'après une observation de Pline, X, 59, un seul Paon suffit à cinq femelles; s'il n'en a au moins trois, il n'engendre point. *Mares singuli quintis sufficiunt conjugibus. Quùm singulae aut binae fuere, corrumpitur salacitate fœcunditas.*

Lampridius rapporte qu'Héliogabale ne se nourrissoit qu'avec des quartiers de chameaux, des crêtes de coqs et des langues de Paon et de rossignol, croyant que de tels mets préservent de l'épilepsie. Le Médecin qui prescrivit à l'Empereur une aussi étrange ordonnance, ne possédoit sans doute ni volières, ni basses-cours.

P L A N C H E I V.

Le n°. IV est un médaillon d'or, d'Auguste, aussi grand que l'original déposé dans le Museum royal. Son poids est d'une once et un quart. Sa grandeur et la pureté du métal peuvent autoriser à croire qu'il est du Règne d'Auguste. Sa parfaite conservation en laisse voir toute la beauté. Les médaillons (1) sont généralement plus estimés que les simples médailles. Et les médaillons d'or sont d'une telle rareté, qu'un

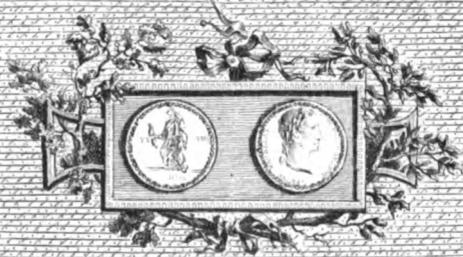
(1) Les Antiquaires demeurent d'accord que les médaillons n'ont point servi de monnoie, et qu'ils n'ont jamais été faits que pour satisfaire à la curiosité des Princes..... (ainsi que nos jettons modernes). Ceux des Grecs et des Romains sont presque tous d'excellens Maîtres. Il est difficile d'en faire une nombreuse suite. Nous n'en avons pas de tous les Empereurs. La Reine Christine en avoit une belle collection. Un des plus beaux médaillons est celui de l'Empereur Commode, dont le revers est enrichi d'un des plus beaux sacrifices qui nous restent de l'antiquité.

Charles Patin, introduction à la connoissance des médailles.

3



4



Tom . II .

ou deux suffisent pour faire l'ornement le plus précieux du Museum quelconque le plus riche et le mieux choisi. Un médaillon d'Auguste en or est une chose unique, dont il n'existe point la pareille. Ces mots : *CÆSAR AUGUSTUS DIVI filius PATER PATRIÆ*, qu'on lit autour de la tête d'Auguste couronnée de laurier, déterminent le véritable sujet du Médaillon. Ces autres caractères *IMPERATOR XV*, qu'on lit sur le revers, et qu'on trouve sur plusieurs autres médailles semblables, accompagnés de ces autres mots : *Potestà Tribunizia XXVIII, XXIX, XXX et XXXI*, feroient croire qu'il fut frappé l'an de Rome 758 ; et vraisemblablement à l'occasion de la victoire remportée par Tibère dans la Germanie, qu'il dévasta jusqu'au fleuve de l'Elbe. V. Velleius Paterculus, II. 103 et 107. Et Dion, à la fin du liv. LV. Sur ce même revers est empreinte une figure de femme couverte d'un long vêtement parfaitement bien drappé. Elle tient de la main gauche un arc sans flèche ; sa main droite est élevée par-dessus l'épaule. Ce mot est à l'exergue *SICILIA*. On rencontre ce revers sur plusieurs autres médailles communes. Si l'on admet le sentiment de Ch. Patin, de Vaillant, et d'autres Savans qui veulent qu'on frappoit des médailles en Sicile, l'exergue de notre médaillon ne présentera plus de difficultés, et indiquera seulement le lieu où il fut fabriqué. Mais si toutes les monnoies se frappoient à Rome, à plus forte raison ce beau médaillon. Alors il faudra chercher d'autres raisons. Peut-être faudra-t-il l'expliquer, en faisant mention de ce Poëme dont parle Suetone in Oct. LXXXV. *Unus liber extat scriptus ab eo hexametris versibus, cujus et argumentum et titulus est Sicilia. Il existe un Poëme composé par César Octave, en vers hexamètres et en un seul livre ; la Sicile en est le sujet et le titre.* Mais quel peut être le sujet d'un tel Poëme intitulé si vaguement ? Serroit-ce la description du Mont-Gibel, ou de Caribe, ou de Scylla, ou de quelqu'autre merveille semblable ? Casaubon ne le croit pas. C'est peut-être la guerre des Carthaginois et des Romains, ou celle de l'Auteur même avec Pompée. Auguste

auroit-il daigné (1) célébrer la fertilité de cette île , et les bienfaits de Diane et de Cérès qui l'ont purgée des Cyclopes et des bêtes féroces qui l'habitoient originairement ? Toutes ces conjectures sont trop peu fondées pour nous y arrêter davantage. Mais un tel Poëme est à regretter.

PLANCHE V.

Les figures des Muses qui font le sujet de ce Tableau et des sept autres suivans , qu'on présume être des copies d'excellens Originaux , méritent toute notre attention. Elles ne sont pas seulement recommandables par le dessin , les beaux mouvemens, le coloris , etc. ; mais les inscriptions et les attributs symboliques qui accompagnent chaque Muse leur donnent un très-grand prix. Les Savans antiquaires se trouvoient souvent embarrassés pour caractériser les Muses , et les distinguer l'une de l'autre : cette suite de Tableaux fixera leurs incertitudes à cet égard.

En suivant l'ordre et le rang qu'Hésiode observe en parlant des Muses qu'il fait monter au nombre de neuf , Clio qui préside à l'histoire , doit être la première. On l'a représentée ici assise. Il est rare de la rencontrer ailleurs dans cette posture. Sa tête est couronnée de laurier. De la main gauche elle tient élevé un volume à moitié déroulé et couvert d'écritures ; elle est en action d'y lire. On observera encore d'autres rouleaux ployés et renfermés dans une cassette cylindrique qui est , ainsi

(1) De nos jours un Empereur (celui de la Chine) n'a pas dédaigné de prendre lui-même la lyre , et de composer dans sa langue un Poëme en l'honneur d'une Ville de ses États. Cet Ouvrage a été traduit en français et imprimé à Paris. Mais le Roi de Prusse nous a familiarisés avec cette consolante idée que les Princes , lettrés eux-mêmes , ou du moins amis des lettres , n'en deviennent que meilleurs et plus grands.

que le couvercle , à côté du siège de cette Muse. L'habillement de Clio drapé supérieurement est violet. Le vêtement de dessus est d'un rouge coupé. La bordure est d'un bleu clair. Les couleurs ont été un peu altérées par le tems. Les pendans d'oreille et les bracelets sont d'or. Cette figure a les pieds nus. La forme de son siège mérite d'être observée : sur les médailles et les marbres antiques on n'en trouve point de semblable. Nous verrons dans la suite qu'Uranie a le même siège.

Le nombre des Muses varia beaucoup chez les Anciens , les uns n'en ont admis que deux , les autres trois ; d'autres quatre , cinq , sept , huit , et enfin neuf. Cette diversité de nombre fit diviser les Arts et les Sciences en autant de classes , qui devinrent par la suite autant de règles. Servius , Commentateur de Virgile , *Ænéide* I , 12 ; Averani , *ditt.* XIX , in Virgil. Arnobe , lib. III ; Fornutus , cap. 14. L'opinion la plus commune , la plus universellement adoptée , est qu'il y a neuf Muses. Diodore , IV , 7 ; mais on ne s'accorde pas sur les raisons qu'on apporte au sujet de ce nombre neuf. Saint Augustin , en exposant le sentiment de Varron , dit que dans l'origine on ne comptoit que trois Muses : la ville de Sicione chargea trois Artistes d'en faire chacun les trois statues , afin de choisir la plus belle de chacun d'eux. Les neuf statues faites également bien , plurent tellement , qu'on les plaça toutes dans le Temple d'Apollon. C'est de cette époque , si honorable pour les Arts , qu'Hésiode leur donna les noms qu'elles ont retenu jusqu'à présent. De ce que Virgile donne aux Muses le nom de Nymphes , Servius , *ecl.* VII , 25 , Varron croit que les Nymphes sont les mêmes que les Muses ; selon lui elles ne sont que trois : c'est à la première que nous devons le doux murmure des ruisseaux ; à la seconde , les échos que l'air répète quand il est repoussé ; à la troisième , les sons harmonieux de la voix seule. Suivant Pausanias , IX , 29 , Ephialtès et Otus , fils d'Aloeüs , furent les premiers qui sacrifièrent aux Muses sur le mont Hélicon. Ils instituèrent le culte de trois Muses

seulement, qu'ils nommèrent *Méléte* (1), la *Méditation*; *Mnémé*, la *Mémoire*; *Aeeté*, le *Chant*. Le même Auteur grec ajoute au Chapitre suivant, 30, que sur l'Hélicon on voyoit neuf statues des Muses. Les trois plus anciennes Muses avoient été sculptées par Cephisodote, les trois suivantes par Strangilion, et les trois dernières étoient l'ouvrage d'Olympiosthène. Plutarque IX, symp. 14, prétend que les Anciens ne reconnoissoient que trois Muses, parce que toutes les Sciences se réduisoient à trois genres : Philosophie, Art Oratoire et Mathématiques; et que si du temps d'Hésiode on en avoit porté le nombre jusqu'à neuf, c'est parce que chacune de ces trois professions se subdivisoit en trois autres espèces. On en donne encore d'autres raisons, dont nous parlerons dans la suite. Homère cite neuf Muses : on a cru que les Dieux des Romains, appelés *Novensili*, étoient les Muses. Arnob. lib. III. Aussi le nombre *neuf* leur étoit-il consacré. Voyez Meursius, denar. Pythag. cap. XI.

Hésiode est l'Auteur le plus ancien qui nous ait conservé le nom des Muses; et voici l'ordre qu'il observe. Theog. v. 77 et suiv. *Clio*, *Euterpe*, *Thalie*, *Melpomène*, *Terpsicore*, *Erato*, *Polymnie*, *Uranie* et *Calliope*. Il dit les Muses filles de Jupiter et de Mnémosine; c'est-à-dire filles de l'Inventeur, du Créateur de toutes choses et de la Mémoire. (Le sens de cette allégorie est très-philosophique; mais par cet emblème, le bon Hésiode n'auroit-il pas voulu aussi insinuer qu'il faut que les Poètes à qui la nature a refusé le don de l'invention, aient au moins celui d'une bonne mémoire; si quelque chose peut suppléer au génie, c'est la faculté de savoir se rendre propre le génie de ses modèles.)

Hyginus fait aussi naître les Muses de Jupiter et de la

(1) Le traducteur de Pausanias, l'Abbé Gédouyn, ajoute à cet endroit en note, que ces trois choses servent à composer un Poëme; il fait donc *méditation* synonyme d'*invention*.

Déesse *Moneta* des Latins, qu'on dit être la même que la Mnemosine des Grecs; d'autres les font filles du Ciel. Voyez Diodore IV, 7. Plutarque, Symp. IX, 14, nous apprend qu'on rendoit raison du nombre novenaire des Muses, non à cause des neuf nuits employées à les engendrer; mais des neuf lettres qui composent le nom de leur mère

$\frac{1}{m} \frac{2}{n} \frac{3}{e} \frac{4}{m} \frac{5}{o} \frac{6}{s} \frac{7}{i} \frac{8}{n} \frac{9}{e}$. La

nourrice des Muses fut *Eufeme* : elles naquirent sur le Pierius, mont de la Macédoine ou de la Thrace, le 13 Juin; et elles étoient fêtées ce jour-là par les Romains, comme on peut s'en convaincre en parcourant leur ancien Calendrier inséré dans le Tome VIII du Trésor des Antiquités Romaines, pag. 99. Ovide, *Métam.* v. 300 et suiv., raconte comment les filles de Pierius osèrent disputer la gloire du chant avec les Muses; comment elles en furent vaincues et punies : elles furent changées en pies. Ce châtement n'a point effrayé leurs trop nombreuses imitatrices.

Quant aux surnoms des Muses, voyez *Gyraldi, Syntag. de Musis.*

Clément d'Alexandrie, in *Περ.* p. 19. raconte autrement l'origine des Muses. Il prétend que Megaclus, fils de Macare, Roi de Lesbos, acheta neuf esclaves, lesquels par leurs chants cadencés, dissipèrent l'humeur bilieuse de son père qui n'étoit jamais d'accord avec sa femme : en reconnaissance, les jeunes Virtuoses furent déifiées sous le nom de Muses.

Chaque livre des *Histoires* d'Hérodote porte le nom d'une Muse. Mais on ne sait si c'est l'Auteur lui-même qui intitula ainsi son Ouvrage, ou si les Grecs devant lesquels il lut ses livres, aux jeux Olympiques, ne les désignèrent point ainsi eux-mêmes, à cause de la douceur, de la noblesse et de l'harmonie du style de ce père de l'Histoire. Lucien, in *Herod.* D'autres Ecrivains dans la suite suivirent cet exemple; parce qu'ils croyoient, dit Suétone, *cap. 6, de Illustr. Gram.*, que les Poètes et les autres Auteurs sont tous sous la protection des Muses.

Apollodore, *Bibliot. I*, nomme les Muses dans un autre ordre qu'Hésiode. La première est Calliope, puis Clio, Melpomène, Euterpe, Érato, Terpsicore, Uranie, Thalie et Polymnie.

Le laurier convient particulièrement aux Muses : cependant on en rencontre couronnées de lierre, de roses, de violette et de serpolet.

Diodore XVII, 16, fait mention d'une Fête instituée en Macédoine par Archelaüs, en l'honneur des Muses. Elle duroit neuf jours ; et chaque jour portoit le nom de la Muse qu'on célébroit à son tour.

(Les Modernes n'ont point de fêtes pareilles, et nos froides Académies sont loin d'y suppléer. Le bruit des mains d'une poignée de monde pressée dans un petit espace, une pièce d'argent, voilà les récompenses mesquines que nous gardons aux talens. Et nous nous plaignons de ne plus trouver de grands Poètes, ni de grands Artistes. Mais, oublions-nous que la Poésie est fille de l'émulation ? Les Grecs n'avoient pas besoin de se le rappeler. C'étoit devant tout un peuple rassemblé au Théâtre, ou dans un Temple, qu'on récitoit les beaux Poèmes d'Homère (1). La personne d'un Poète étoit sacrée, et la lecture de ses vers faisoit partie du culte religieux. Alors les couronnes voloient de tous côtés sur lui : les distinctions les plus honorables lui étoient décernées ; et le favori des Muses conservoit encore dans la vie privée une partie de sa gloire qui le précédoit par-tout. Aujourd'hui, de loin en loin, on accueille ces Génies heureux, ces esprits privilégiés, doués du don de la Poésie. Mais que d'efforts ne doivent-ils point faire préalablement ? Que de dégoûts ne leur faut-il point dévorer, avant d'arracher le brin de laurier qu'on leur dispute si long-tems, qu'on leur

(1) Des circonstances étrangères ont permis qu'Homère mourut pauvre : mais l'on sait comment les Grecs expièrent cet oubli sacrilège. Le Poète eut des Temples après sa mort, etc.

décerna

décerne si tard ? N'ont-ils pas à vaincre l'obstacle le plus grand de tous, je veux dire l'idée ridicule qu'on attache dans nos cercles maniérés au nom de Poète ? La seule distinction flatteuse qu'ait reçu publiquement Corneille de ses Concitoyens, fut, quand il assistoit au Spectacle sur ses vieux jours, d'être salué unanimement de tous les Spectateurs qui se levoient en sa présence. Le triomphe récent de Voltaire ne se fit pas sans peine ; et l'on osa même en faire un crime à la Nation. L'Italie s'est rappelée un instant ses premières Institutions : aussi Pétrarque, célébré Poète-Lauréat, et le Tasse mort la veille de son couronnement, attestent que ce n'est pas le Génie qui manque aux Couronnes ; mais peut-être les Couronnes au Génie).

Mais revenons à Clio. Sur le rouleau qu'elle tient à la main, on ne distingue que ces deux mots grecs qui contiennent son nom : ΚΛΕΙΩ Ιστοριαν. Les autres lignes ne sont qu'indiquées.

Diodore de Sicile, liv. IV, au commencement, prétend que le nom de *Clio* qui est un mot grec *κλεις*, *gloria*, *gloire*, lui a été donné parce que ceux qui sont loués par les Poètes acquièrent une gloire immortelle. Plutarque, IX, 13. symp. attribue à Clio l'art de louer, et lui fait dériver son nom de *κλαι*, *laus*, *louange*. Ainsi Plutarque distingue l'éloge de l'histoire ; mais il en fait indistinctement un attribut de *Clio* et de *Polymnie*. Et en effet, on chantoit jadis sur la cythare les louanges et les belles actions des grands Hommes. C'est ce que fait Achille dans l'Iliade, IX. 189. Petronius Afranius et Ausone pensent différemment, et veulent que Clio ne soit chargée que de nous transmettre en prose les événemens reculés de l'Histoire, et le nom de cette Muse confirmeroit ce dernier sentiment. *κλαια* veut dire *action illustre*. Mais alors Poète et Historien ne seront plus synonymes. Le premier nous proposera les vertus des demi-Dieux à imiter : le second, les foiblesses des hommes à éviter : l'un fera des tableaux, et l'autre des portraits. V. Cicéron, *Oratio pro Arch.*

Il n'est pas possible de déterminer au juste l'usage de ces petites bandes ou courroies qui saillent hors des volumes roulés, et même de celui qui est déroulé, dans notre Planche. Peut-être ne servoient-elles qu'à marquer sur la couverture du livre quand il étoit fermé, le nom de l'Auteur, ou bien le titre de l'Ouvrage. On mettoit de pareilles étiquettes aux vases de vin. Pétrone, Satyr. cap. 34, parle de plusieurs amphores de verre sur lesquelles on avoit écrit *Falernum opimianum annorum centum. Vin de Falerne de cent ans.* Encore aujourd'hui, il est d'usage chez les Négocians de lier aux sacs d'argent en dehors une étiquette, attestant la somme contenue. Diogène Laërce, liv. VI, rapporte dans la vie de Cratès, que ce Philosophe ayant été maltraité au visage par le Musicien Nicrodomus, il s'attacha sur le front une espèce d'étiquette où il écrivit : *Nicrodomus m'a fait cela.* Les Peintres et les Sculpteurs, comme le remarque Pline, observoient aussi la coutume de mettre pendant un certain tems un pareil écriteau à leurs ouvrages récemment sortis de leurs mains. V. Sénèque, *de tranquill.* an. cap. 9, et Ovide, Trist. I. el. I. 65, 66 et 105 et suiv. quelques-uns soupçonnent que ces petites lanières étoient de peau, et ne servoient qu'à tenir le volume fermé, et l'empêcher de s'élargir, ou de se dérouler.

On observera que les volumes sont placés perpendiculairement dans leur cassette cylindrique, afin qu'ils ne se déchirent point, ce qui pouvoit arriver, s'ils étoient posés transversalement les uns sur les autres. Il paroît aussi, d'après ce Tableau et celui du N°. 11, que les bibliothèques des Anciens consistoient en plusieurs cassettes de cette espèce. Horace, ep. I, lib. II.

Ces cassettes avoient leurs couvercles et leurs serrures, et se fermoient à clef. C'est ce qu'on distingue parfaitement dans notre Tableau.

La couleur des vêtemens de Clio est due plutôt au caprice de l'Artiste, qu'à toute autre raison. C'est ainsi que la Comédie

est peinte en habits verts , la Tragédie en rouge , l'Astronomie en jaune.

Les parures en or et en pierreries étoient affectées à Vénus. Diane et Minerve , qui étoient regardées comme des Vierges chastes et étrangères à l'amour , sont toujours représentées en habits simples et décens. Pythagore vint à bout (on ne dit pas par quels moyens) de persuader aux femmes de Crotonne de se dépouiller de leurs parures pour en faire une offrande dans le Temple de Junon. *Vera ornamenta Matronarum pudicitia , non vestes* , lui fait dire Justin , lib. XX , cap. 4 :

Belles! votre parure est la simple innocence.

Aussi le même Historien ajoute-il aussi-tôt : *in juventute quoque quantum profectum sit , victi foeminarum contumaces animi manifestabant. La victoire que le Sage de Samos remporta sur l'esprit récalcitrant des Crotonniennes étoit un sûr garant du succès qu'il pouvoit se promettre , dans la réforme des habitans de la même ville.* De nos jours , un Philosophe de la trompe de Pythagore , a su rappeler les mères à leurs fonctions ; mais cette révolution étoit peut-être moins difficile à opérer. Rallumer l'amour maternel dans le cœur des femmes est bien plus aisé que d'éteindre dans leur esprit l'amour de la parure.

Saint Jérôme , plus indulgent que Pythagore , justifie presque les femmes sur cet article , *ep. ad gaudent* , et pense qu'une femme peut être à-la-fois très-honnête et très-parée.

Il fut un tems en Italie où l'on agita avec beaucoup de chaleur la question de savoir s'il convenoit aux honnêtes femmes d'être vêtues avec recherche et avec luxe. Lucien loue l'usage de la parure , quand elle contribue à la propreté , et qu'elle est distribuée avec goût et sans excès. La Beauté même , et peut-être la Vertu , ont besoin de parure.

Il suit de tout ceci que les secours de la toilette ne doivent point être étrangers aux Muses , quoiqu'on les suppose Vierges , au rapport de Diodore de Sicile , liv. IV , 7. Quel

ques-uns disent qu'elles sont Vierges, parce que les vertus de l'éducation paroissent inaltérables, sont incorruptibles. Aussi leur réputation étoit tellement intacte, que dans un dialogue de Lucien, entre Vénus et Cupidon, l'amour avoue qu'il n'a pu trouver un moment pour s'insinuer dans le cœur des Muses, parce qu'elles sont toujours occupées. Cependant, on nomme plusieurs enfans qui reconnoissent les Muses pour leurs mères. Hyacinte est le fils de Clio ; Reso, celui d'Euterpe ; la folâtre Thalie donna le jour aux Coribantes ; la grave Melpomène, aux Sirènes ; la majestueuse Calliope enfanta le beau Linus. Apollodore, I. 3. ss. 2. 6. Quelques-uns donnent Orphée à Calliope, Linus à Terpsicore, Tamaris à Erato, Triptolème à Polymnie. D'autres Savans Scoliastes, Barnès in Euripide, Rhæs., 351, après avoir établi la filiation des Muses et leur postérité, n'accordent le don de virginité qu'à Uranie. Mais Pausanias, IX, 29, nous apprend qu'on soupçonnoit Linus enfant d'Uranie et d'un certain Amphimarus, fils de Neptune. Hyginus, fab. 161, affirme cette conjecture ; mais il donne à cet excellent Musicien Apollon pour père. Catulle, au contraire, épithal. in man. I, donne à l'Hyménée Uranie pour mère. Est-ce à cause de sa naissance que ce Dieu des maris craint tant pour eux les influences d'un certain signe du Zodiaque ?

Pour finir et compléter cet article, nous rapporterons un passage de Diodore de Sicile, liv. IV, 4 :

« Les Muses sont ainsi appellées d'un mot grec *μυστήριον*, » qui signifie expliquer les mystères ; parce qu'elles ont » enseigné aux hommes des choses très-curieuses et très-importantes, mais qui sont hors de la portée des ignorans ». Il étoit peut-être nécessaire de rappeler cette étymologie, dans un tems où l'on paroît l'avoir entièrement perdue de vue.

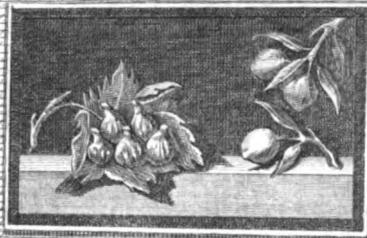
P L A N C H E V I.

Le n^o. 6 représente cinq figes posées sur une feuille, et trois amandes encore vertes, avec leur branche.

5

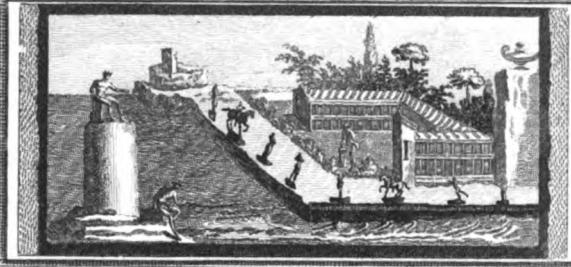


6



Tom. II.

7



8



Tom. II.

P L A N C H E V I I .

Ce Tableau , trouvé dans les excavations de Gragnano , offre un Pêcheur sur un rocher au pied d'une colonne sans ornemens , au haut de laquelle est la Statue assise de quelque Dieu nu , la tête ceinte d'une couronne à pointes , appuyant une main sur une massue , et tenant l'autre élevée vers la mer. En face est un grand et magnifique édifice avec deux rangs de portiques : derrière sont des bosquets ; une terrasse règne à l'entour ornée de distance en distance de Statues , dont deux équestres. Voyez Plinè XXXIV , 4. A l'un des bouts de cette terrasse , qui sert à repousser les flots de la mer , est un haut et fort pilastre sur lequel on a placé un vase ou une urne ; c'est peut-être un tombeau. L'autre côté de cette espèce de digue est terminée par une tour. Dans un espace de l'intérieur de cette belle fabrique , on distingue un groupe représentant une femme qui paroît tenir par les cheveux une autre petite figure.

On conjecture que la Statue assise au haut de la colonne est Hercule , qu'on mettoit au nombre des Dieux propices aux navigateurs ; la couronne dentelée ou radieuse lui convenant parfaitement , ainsi que la massue , quand on le prenoit pour le soleil. Macrobe , V. Saturn. 21. Ce pourroit encore être Jupiter ou Neptune.

P L A N C H E V I I I .

Cette coupole ou rotonde est peut-être un sépulcre , ou un temple : elle est soutenue par des colonnes d'où l'on descend par un pont. Là est aussi une porte haute qui ne paroît point avoir d'autre usage que de donner passage à la mer , ou plutôt au fleuve. On y voit au pied un Pêcheur avec son roseau. Sur un pilastre est la statue de quelque Divinité debout ; beaucoup d'autres figures donnent du mouvement et de l'intérêt à cette agréable composition. De côté et d'autres sont des édifices bas

avec des fenêtres. Il y a aussi beaucoup d'arbres et de rochers.
Ce Numéro fut trouvé dans les excavations de Gragnano.

P L A N C H E I X.

— Pour observer l'ordre reçu , après Clio , la Muse Euterpe devoit suivre ; mais le Tableau en est si maltraité , si dégradé qu'on n'y sauroit rien reconnoître , qu'on n'en pourroit rien conserver. Cependant , autant qu'on peut le présumer d'après les attributs symboliques que l'Artiste a consacrés aux autres Muses , il est assez vraisemblable que celle-ci , qui auroit dû trouver ici sa place , est Euterpe , à cause de sa flûte , dont elle est ordinairement accompagnée. Euterpe étoit proprement la Muse qui avoit l'art d'amuser : on veut cependant quelle soit la même qui préside à l'érudition , et même aux Mathématiques. Voyez le Scoliaite d'Apollonius III , vers. 1. Diodore de Sicile en donne pour raison le plaisir que donne un Poëme savant ; je doute que des vers , dont l'Algèbre seroit le sujet , pussent être bien gais. Fornutus , cap. 14 , prétend qu'elle préside encore à la conversation des Savans , qu'il dit fort amusante. Le petit nombre des Savans de nos jours ont trouvé ce secret , s'ils ne l'ont jamais eu. Leur but , du moins , devoit toujours être d'instruire. Heureux ceux qui ont su faire aimer l'instruction et pratiquer l'*utile dulci* d'Horace. Plutarque aussi , Symp. IX , 14 , attribue à Euterpe la contemplation de la vérité des choses naturelles ; occupation , ajoutée , la plus douce , la plus belle et la plus pure. Hésiode pense sur Euterpe d'une manière qui approche davantage de nos idées : il dit qu'elle fait oublier les chagrins et adoucit nos maux ; Théogonie. Voyez Ausone , Idyl. 20 , et Petronius Afanius. Une autre opinion assez répandue , c'est qu'Euterpe étoit la Muse de la Tragédie , et l'on faisoit passer sa flûte dans les mains de Terpsicore. —

La Muse représentée sur cette planche IX , porte avec elle

son nom et celui de l'art auquel elle préside. L'inscription qui se lit au bord de la base de cette figure porte *Thalie, la Comédie*. Le masque comique qu'elle tient à la main droite correspond parfaitement à sa profession, ainsi que le bâton pastoral qu'elle a dans sa gauche. Outre la couronne de lauriers, sur sa tête est un voile de couleur verte : sa tunique est pareille avec un bord, ou ourlet de couleur rouge, et tombe jusque par dessus les pieds, qu'on ne voit point du tout. Ses manches, qui ne sont point larges, se terminent à son poignet : le vêtement de dessus, garni de franges, mérite d'être observé, ainsi que la draperie ou manteau rouge, aussi ajusté et cousu, et le reste de son habillement, lequel a beaucoup de grace et de noblesse en même tems que de simplicité.

On observera que dans l'inscription conçue ainsi ΘΑΛΕΙΑ ΚΩΜΟΔΙΑΝ, on a mis au second mot l'omicron, ou l'O bref pour le long, Ω, oméga. Cette erreur ou négligence se rencontre fréquemment dans les inscriptions sur le marbre et sur les médailles : on y voit souvent aussi l'E pour l'H. Il y a les mêmes fautes dans les noms de ΚΛΙΩ et d'Ερατώ, et dans ceux des autres Muses.

Ce nom de Thalie vient du Grec *Θαλλιν, fleurir*, parce que (dit Diodore de Sicile, liv. IV,) cet art enchante et florira long-tems, long-tems sera cultivé par les Poètes. Voyez Forcatus, c. 14; Plutarque, Symp. IX, 14; Petronius Afranius; Ausone, Idyl. XX, etc. On donne encore une autre raison de l'étymologie de son nom : on prétend que jadis les gens de la campagne attribuoient à Thalie le soin et la conservation des plantes et des semences qui *fleurissoient* et germoient à point : on l'appelloit la muse champêtre. Voyez le Scoliaſte d'Apollonius, III. v. 1.

Ceux qui se sont imaginés de trouver l'origine et les règles de la Tragédie dans l'Iliade d'Homère, se sont pareillement flattés de rencontrer dans l'Odyssée le germe de la Comédie. Donatus pro-leg. in Terent. D'autres pensent que ce n'est pas

l'Odyssee, mais le *Margite* attribué au même Poëte écrit en vers iambes, qui a donné naissance à Thalie. Voyez la Poétique d'Aristote, cap. 2, 4. S. Basile de leg. Gentil. lib. Sur le marbre de l'Apothéose d'Homère, on voit encore sculptées la Tragédie et la Comédie, comme filles de ce père de la Poésie. Dans Diomède, lib. III, de Poëmat. Gener. Sufarion, Mullo et Magnetes passent pour être les trois principaux inventeurs de la Comédie. Clément d'Alexandrie, Strom. I, pag. 308, prétend que la gloire n'en est due qu'à *Sesarion Icariese*. Les uns nomment Formus, les autres Épicharme, d'autres Cratès. Voyez la Poétique de Vossius II, 23. Aristote fait mieux, il avoue que l'origine et les commencemens de cet Art sont remplis d'incertitudes. Comme toutes les autres Sciences, la Comédie eut une source obscure, ses premiers essais furent grossiers et bien éloignés de ce qu'elle devoit être un jour en Grèce sous les crayons de Ménandre, chez les Romains sous ceux de Plaute et de Térence, et parmi nous sous la plume de Molière. Son nom, qui signifie chansons villageoises, confirme assez que Thalie naquit au milieu des plaisirs de la vendange; et par fois encore elle se ressent de la licence de sa première origine. Voyez *les nuées* et la *Comédie des Philosophes*. D'après Horace II, Epistol. I, Athenée II, pag. 40. Scaliger Poëtic. I, cap. 14. les habitans dédaigneux des villes devroient se rappeler que que fois qu'ils ont obligation aux gens de la campagne de ce bienfait, la source de leurs plaisirs les plus délicats et les plus piquans: c'est pour cela que l'Artiste a mis à la main de Thalie un bâton de Pasteur: on le donnoit aussi à la Muse de la Tragédie, née également parmi les Bergers.

Il y avoit trois sortes de masques, tragiques, comiques et satyriques. Pollux, lib. IV, pag. 144: ils étoient variés selon l'âge et la condition des personnages qu'on introduisoit sur la scène. Le masque que Thalie tient à sa main a beaucoup de rapport avec ceux que décrit Pollux à l'endroit déjà cité. Sur
des

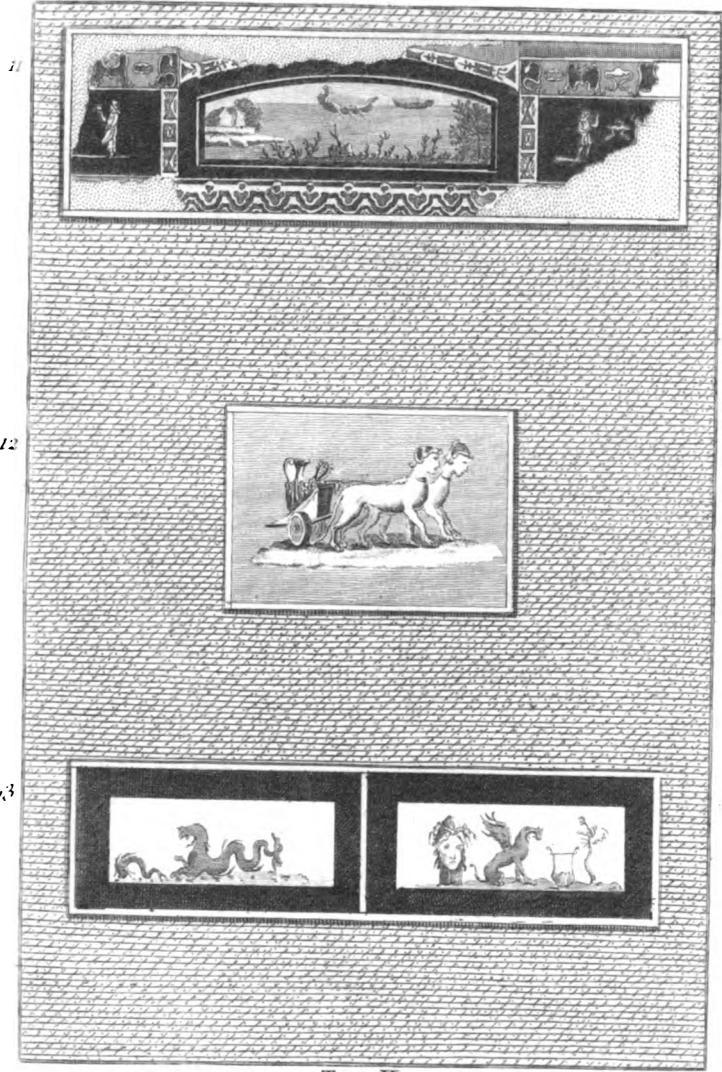
9



10



Tom. II.



Tom. II.

des marbres publiés par Spon *Miscell. Erud. Ant.* pag. 44, Thalie tient à sa main un masque jeune que Gronovius, *Theat. Tom. I, Pl. C.*, assure, peut-être avec trop de confiance, être le portrait de Ménandre, comme il avoit affirmé que c'étoit le masque de Sophocle que portoit à la main la Muse tragique. Consultez l'article des Masques dans la description des pierres gravées du Cabinet du Duc d'Orléans, par M. l'Abbé le Blond, fol. Ouvrage recommandable que nous avons déjà eu occasion de citer dans notre premier volume pour le même objet.

Quant au voile qui couvre la tête de Thalie, et que Melpomène seule a le droit de porter avec elle, (les autres Muses n'ayant qu'une simple bandelette pour assujettir leurs cheveux) consultez Hésiode, *Théogonie V*, 916; Pollux *IV*, Sect. 154; Juvénal, *Satyre III*, v. 66; Aristophane, Scaliger, etc.

L'habillement avec de longues manches étroites qui prenoient jusqu'aux poignets et descendoient jusque sur les mains, étoit affecté aux femmes. Quand les hommes en faisoient usage, ils passaient pour efféminés. Voyez Ferrari, de *Re vestiariâ*, p. 1, lib. 111, c. 8; Pollux *IV*, sect. 119 et 120.

Au sujet de la frange qui orne le manteau de Thalie, voyez Vossius, *Étymol.* v. Pline, v. 10, *XXI*, 15; *XXV*, 10. Fer. de *Re vest.* p. 11, lib. cap. 19; Pollux *VII*, sect. 64 et 65; Hérodote 11, 81, *IV*, 189; Homère *Il.* v. 738, etc. etc. etc.

P L A N C H E X.

Ce petit Sujet est assez beau et d'un très-bon coloris. Il représente un bouc, et un masque de Satyre, avec un bâton pastoral.

Ce masque ressemble à celui dont parle Pollux, *IV*, sect. 1, 42, qui exprimoit un Satyre avec de la barbe: il a aussi quelque rapport avec le Silène dont fait mention Horace, dans son *Art Poétique*, v. 242. Cependant on peint ordinairement Silène chauve et sans cornes. V. Casaubon, *I*, de *Poës. Satyr.* et Spanheim, *ces.* p. 26, et *pr.* p. 19 et 21.

Tome II.

D

PLANCHE XI.

Ce Tableau oblong a trois parties. Les deux côtés représentent un Osiris et un Isis. La partie du milieu est une petite Marine. Le cadre de cette Peinture est travaillé avec beaucoup de goût et de délicatesse.

PLANCHE XII.

Ce N^o. représente deux Sphinx tirant un petit char où se trouvent un sistre et un vase d'une forme élégante. Ce petit chariot a presque la forme de ces petites voitures modernes dont on se sert sur nos grands chemins pour transporter des terres.

Ce morceau fut trouvé dans les excavations de *Civita*.

PLANCHE XIII.

Cette Peinture, trouvée dans les fouilles de Gragnano, est composée de deux parties. L'une représente un masque tragique, un griffon, une lyre, et un jeune arbrisseau de l'espèce des lauriers. Dans la seconde partie, on voit deux Monstres marins.

PLANCHE XIV.

On étoit partagé de sentimens pour savoir à quelle Muse appartenoit la Tragédie. Cette Peinture lève tous les doutes à cet égard, et confirme l'opinion commune qui l'attribue à Melpomène. La Figure qui la représente ici a la tête couronnée de lauriers, et couverte d'un voile étroit assujetti par une bandelette. Son habit de couleur bleue, et trainant jusqu'à terre, a des manches qui ne vont pas même jusqu'au coude. Son vêtement de dessus est bleu aussi, fait plusieurs tours, et est noué par devant comme une ceinture. Outre cela, elle a encore un manteau d'un rouge clair, et sans manche. Cette muse tient à sa main gauche un masque tragique, et appuie sa droite sur une massue noueuse. Sur le bord de l'espèce de frise qui lui

sert de support, on lit ces mots : ΜΕΛΠΟΜΗΝΗ , ΤΡΑΓΩΔΙΑΝ , en place de ΤΡΑΓΩΔΙΑΙΩΝ , écrit avec un *iota*.

Diodore de Sicile , IV , 7 , attribue à Melpomène le don de la mélodie : seroit-ce parce qu'au rapport de Pausanias , IX , 34 , les Sirènes , filles d'Archéloüs , encouragées par Junon , prétendirent à la gloire de chanter mieux que les Muses , et osèrent les défier au combat : elles furent vaincues par Melpomène , et privées de leurs ailes par les Muses qui en arrachèrent les plumes , et s'en firent des couronnes. Spon a publié dans ses *Miscellanea erudita antiqua* , p. 49 , deux marbres représentant Melpomène avec des plumes à la tête. V. Pollux , IV , sect. 115 , 116 , 117 , 118 , VII , 67 ; et Scaliger Poët. I , 12. Lucien , *de saltatione* , et in ju. Trag. Le Père Montfaucon , t. 1 , liv. II , c. 5 , v. 9.

Ce n'est pas seulement dans notre Tableau que la Muse de la Tragédie est représentée avec une massue : on lui a donné cet attribut sur les marbres publiés par Spon , *Misc. erud. ant.* p. 44 et 46 , et sur une des médailles de Pomponius Musa. On en a rapporté plusieurs raisons. Ou bien , c'est parce qu'Hercule a le surnom de conducteur des Muses , comme on peut s'en convaincre d'après un sarcophage de la ville de Mattei , cité par Spon , et d'après d'autres monumens où l'on voit Hercule parmi les Muses. Ou bien encore , parce que les travaux d'Hercule fournissoient aux Poètes tragiques la plupart de leurs Sujets. Ou enfin parce que la massue étant le symbole des Héros , indiquoit qu'on ne pouvoit dans la Tragédie introduire que des Héros pour personnages.

(Pent-être aussi étoit-ce un avis détourné que l'on donnoit aux Auteurs qui se consacroient à ce genre : on leur insinuoit par-là qu'il falloit posséder un génie robuste et plus qu'humain pour faire une bonne Tragédie ; que ce genre demandoit une force d'esprit , une trempe d'ame peu commune , et à l'épreuve des plus grands obstacles. En un mot , que celui-là seul avoit le droit de mettre en Scène , et de faire parler des Héros , qui pourroit soulever la massue d'Hercule. Sans doute encore , sous

l'emblème des douze travaux du demi-Dieu , vouloit-on apprendre aux Poètes tragiques qu'une révolution de douze mois n'étoit pas un tems trop long pour concevoir et exécuter le plan d'une Tragédie).

Cependant Aristophane attribue la Comédie (1) à Hercule , et non la Tragédie , laquelle appartient à Bacchus , inventeur des jeux Scéniques. Tous les Acteurs avoient pour Patron le Dieu de la vendange. C'est pour cela qu'on les appelloit en grec : les ouvriers de Bacchus. Aulugelle , XX , 3. Pausanias , I , 2. Aristophane établit Bacchus juge entre Eschile et Euripide. Mais on pourroit concilier la massue avec Bacchus. Tous les Héros de l'Antiquité avoient cette arme pour attribut ; et la massue convient parfaitement au Vainqueur de l'Inde. Homère , Iliade , a. v. 234 et suiv. j. V. 136. Plutarque , Thea. C'étoit l'arme la plus ancienne ; c'est celle des Sauvages. Horace , lib. I , sum. III , v. 99. Lucrèce , vers la fin du liv. V , *natura*. Outre cela , la massue passoit aussi pour le sceptre antique des premiers Souverains principaux Personnages de la Tragédie. Massue et sceptre étoient synonymes. Pindare , ol. VII , v. 51. Les premiers sceptres n'étoient qu'une branche d'arbre , un bâton noueux de quelque bois dur et compact , tel que l'olivier. Quelquefois on les chargeoit d'ornemens. Le sceptre d'Agamemnon étoit très-grand , très-haut. V. Homère , Il. p. 101. Ce Roi s'appuyoit dessus quand il parloit aux Grecs. Il falloit cependant qu'il ne fût point de bois , puisqu'il avoit été fabriqué par Vulcain pour l'usage de Jupiter , qui le donna à Mercure. Il passa ensuite entre les mains de Pélops , puis d'Atrée , lequel le laissa par succession à Thieste. Il parvint ensuite jusqu'à Agamemnon. Electre , sa fille , l'apporta dans la Phocide. Nous tenons ces détails curieux de Pausanias , 40 , IX , 40 , qui au même endroit ajoute encore d'autres circonstances que tout le monde ne sait pas. Il nous apprend que ce

(1) L'expression latine : *vis oemica* seroit-elle une suite ou une raison de cette origine ?

14



15



Tom. II.

sceptre, célébré par Homère, étoit la principale Divinité des Chéronéens, qui le nommoient la lance ; que ce peuple abandonna volontiers aux Phocéens l'or qu'on trouva avec ce sceptre, à condition que ce meuble royal leur demeureroit. Pausanias nous apprend encore qu'on ne bâtit point de temple public à cette espèce de Divinité ; mais que chaque année un Prêtre avoit soin de garder ce sceptre en sa maison, où tous les jours on lui faisoit des sacrifices : et on lui offroit toutes sortes de viandes et de confitures. (Sacrifier à un sceptre qui avoit passé dans les mains cruelles d'un Atrée qui fit manger à l'incestueux Thieste ses propres enfans ; d'un Agamemnon couvert du sang de sa fille immolée par lui-même à son ambition) !

Une épigramme de l'anthologie attribue l'invention de la Tragédie à Euterpe ; et Plutarque, symp. IX, 14, à Terpsicore.

Platon, de republ. lib. X, prétend que le germe des règles de la Tragédie se trouve dans les Poèmes d'Homère, et qu'elle est l'aînée de la Comédie ; parce que, dit un Scoliaſte, dans les commencemens de la civilisation, le caractère encore féroce de l'homme fournit des catastrophes tragiques avant des sujets ridicules et comiques. Seroit-il donc vrai que les crimes précéderent les vices ? L'homme pleura-t-il donc long-tems avant de rire ? D'autres Savans font remonter la Tragédie beaucoup plus haut, et en font l'honneur à un Poète bien antérieur au père de l'Iliade. On présume que dans l'origine le chœur seul formoit toute la Tragédie. *Diogène Laerce in Platon*. Thespis le premier imagina de faire parler, ou chanter un personnage seul, etc. On trouve dans tous les livres des détails qu'il est inutile de répéter ici. Mais une anecdote peu connue, et qui ne sera point déplacée en cet endroit, est celle que rapporte Servius, dans son Commentaire sur Virgile, ecl. 3, v. 20, au sujet d'une Tragédie intitulée *Thieste*, et attribuée à *Varon*. Virgile, qu'on appelle le Poète Vierge, faisoit, dit-on, la cour à une femme lettrée de ce nom. En échange des faveurs

qu'il en reçut , il lui fit présent d'une Tragédie composée par lui. Cette prétendue Maitresse de l'Amant d'Alexis , dédia la Pièce à son mari , à qui elle fit accroire qu'elle l'avoit faite. Le mari crédule , fier de l'esprit de sa femme , publia la Tragédie sous son nom. Nous n'assurons point l'authenticité de ce fait : mais s'il n'est pas vrai , l'expérience journalière le rend très-vraisemblable.

Si l'on veut des éclaircissemens savans sur l'étymologie , l'origine et les progrès de la Tragédie , nous renvoyons à Vossius , inst. poët. II et 12.

P L A N C H E X V .

Ce Tableau oblong représente d'une part deux Arbustes , et trois Bœufs , dont l'un va à la rencontre d'un lion , ou d'un léopard. De l'autre part , est une semblable bête féroce , couchée , et regardant d'un autre côté. Un bouc est auprès qui s'enfuit.

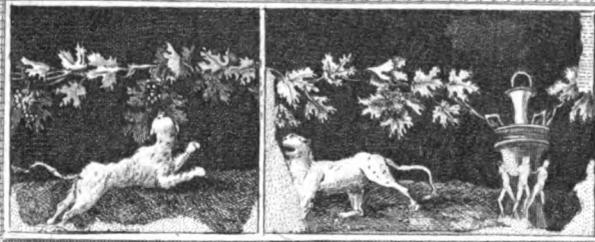
Pline , XIII , 45 , parle du caractère et de la générosité des taureaux.

La fable XVIII d'Avienus a quelque rapport avec ce petit Sujet : elle nous entretient d'un lion qui après avoir semé la discorde entre quatre taureaux , amis , finit par les dévorer l'un après l'autre.

P L A N C H E S X V I et X V I I .

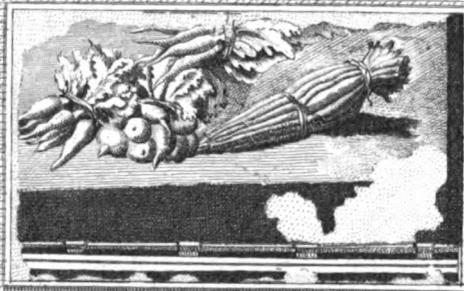
Cette Peinture , trouvée dans les excavations de Portici , est composée de deux morceaux analogues. Dans le premier , on voit un tigre ; et une branche de vigne avec pampre et raisin : on y remarque sur-tout un vase autour duquel sont sculptées en relief trois figures qui dansent , en se tenant par la main : l'une est un vieillard ; les deux autres sont deux jeunes femmes. Le second morceau offre pareillement un rameau de vigne et un tigre en action d'en manger les raisins.

16



17

18



Tom .II.

Les trois Figures, qui font le principal mérite de ce Tableau, représentent peut-être un vieux Faune, ou un Silène entre deux Bacchantes; ou bien encore un Bacchus barbu, avec les Grâces, dont quelques-uns le font père (1). Pausanias, IX, 35, nous apprend aussi que les Lacédémoniens et les anciens Athéniens ne reconnoissoient que deux Grâces. D'autres Mythologistes prétendent que Mercure étoit nommé ainsi pour accompagner les Grâces. Cette dernière leçon se rapproche davantage de nos mœurs.

P L A N C H E X V I I I.

Deux bottes d'asperges, deux autres petites bottes de raves ou radis, avec des espèces de raiforts.

Pline XIX, 4, disserte sur la nature et l'usage des asperges. Le même Auteur, XIX, 5, s'étend beaucoup sur les raves, dont il distingue trois espèces caractérisées par leurs feuilles, leur figure et leur saveur. Il cite un Auteur grec, appelé *Morchion*, qui avoit fait un Traité sur les raves. C'étoit un mets dont les Grecs faisoient beaucoup de cas. Si nous en croyons l'Historien de la Nature, dans le fameux Temple d'Apollon à Delphes, on voyoit une rave d'or, une feuille de poirée en argent, et un navet de plomb.

P L A N C H E X I X.

La Muse ici représentée est vêtue d'une robe changeante, entre le rouge clair et le bleu céleste. Cet habit n'a qu'une seule manche, et laisse à nu le bras droit. Le vêtement de dessus est de couleur bleue. Le nom de cette Muse et de l'instrument qu'elle porte, n'est pas douteux. On lit sur l'inscription qui est à ses pieds, ΤΕΡΨΙΧΟΡΗ. ΑΥΡΑΝ. *Terpsicore, la lyre*. Cette lyre a sept cordes.

(1) Bacchus, père des Grâces, n'est pas l'emblème le plus heureux de la mythologie grecque.

Meursius , in lycophr. cass. v. 1010 , remarque que les Anciens avoient trois sortes de vêtemens *Esomidi*. L'un sans manches ; le second avec deux manches ; le troisième qui n'en avoit qu'une , étoit le costume des esclaves , vêtus ainsi afin qu'ayant le bras droit libre et dégagé , ils puissent se livrer à leurs besognes avec plus de célérité. Cependant il n'y avoit point que des esclaves qui en fissent usage. Sur les marbres de l'Apothéose d'Homère , la Muse Uranie est ainsi vêtue. Diane est représentée de même sur beaucoup de médailles. Apulée , Florid. 15 , en décrivant la statue de Bathille , jouant de la harpe , dit que son vêtement lui couvroit l'un et l'autre bras : *clamyda velat utrumque brachium ad usque articulos palmarum*. Et en effet l'Empereur Néron , représenté sur les médailles sous la forme d'un joueur de cythare , porte un habit avec des manches longues , et qui ne se terminent qu'aux mains. Spon , Miscel. p. 21 , a publié des monumens antiques qui nous offrent des Joueuses de cythare , avec un vêtement qui n'a point de manches. Sur une médaille de l'Empereur Commode , on voit un Apollon dans ce costume. V. Spanheim , in Callimach. Hymne in Apoll. v. 33 , et notre Figure d'*Érato*.

Contre le sentiment de Petronius Afranius , d'Ausone et d'autres qui donnent la lyre pour attribut à Terpsicore , Horace , Ode XXIV , lib. I et ailleurs , met cet instrument entre les mains de Melpomène , qu'il dit être la Muse de la Poésie lyrique. Voyez encore du même Poète l'Ode I et XII , liv. I , Ode IV , liv. III , Ode VI , liv. IV. Pindare , au contraire , isthm. II , v. 12 , veut expressément que Terpsicore soit la Muse des Chansons ; et c'est à ce sujet qu'il dit que les Poètes lyriques doivent être encore plus désintéressés que les autres ; que leurs chants doivent être consacrés uniquement à la beauté. L'Amour seul , et non Plutus , doit être leur Apollon.

Terpsicore est proprement la Muse qui se plaît aux danses ,

et

et y préside, comme son nom l'indique. Apollon eut même ce surnom, sans doute par allusion aux révolutions des corps célestes autour du Soleil. Lucien, *de saltatione*, observe que les danses circulaires qu'exécutoient les chœurs (1) autour des autels de ce Dieu, se faisoient de droite à gauche pour marquer le mouvement universel d'Orient en Occident, et que les Danseurs retournoient de la gauche à la droite, pour exprimer le mouvement des planètes d'Occident en Orient. Aussi Lucien appelle-t-il la danse un art divin, qui devoit son origine à l'harmonie des corps célestes. C'est pour cela que les Scoliastes de Pindare se sont avisés de diviser l'Odé en deux parties, *strophe* et *antistrophe*, à cause de la relation que devoit avoir le chant avec la danse qu'il accompagnoit et régloit. La strophe faisoit danser le chœur de droite à gauche, pour figurer le mouvement journalier du Ciel, l'antistrophe menoit les Danseurs de gauche à droite pour imiter le mouvement particulier ou rétrograde des planètes. V. Vossius, poët. III, 14. Henri Étienne; *in Στροφη*. D'après la remarque d'Athenée, XIV, p. 63, les Hymnes composés en l'honneur des Dieux, ou accompagnoient les ballets sacrés, ou se chantoient sans danses. Mais le plus souvent on faisoit l'un et l'autre à la fois: les Anciens, dans leurs fêtes religieuses, chantoient en même tems qu'ils dansoient. Les Hymnes en l'honneur d'Apollon se chantoient en dansant. Callim. Hymn. in. Apoll., v. 8. Apollonius, argon, II. v. 716. L'instrument qui accompagnoit les chants et

(1) Qu'on nous permette une conjecture que nous ne proposons que pour ce qu'elle vaut! Ces danses circulaires de droite à gauche, *pice versâ*, qu'on dit représenter la révolution du système planétaire, et qu'on appelloit *Cori*, *chœurs*, ne pouvoient-elles pas aussi avoir quelque analogie avec la circulation du sang, connue des Anciens, tout aussi bien que le mouvement diurne, annuel, et général de la sphère? Ne pourroit-on pas rapprocher ces deux mouvemens contraires du cœur, le *diastole* et le *systole*, avec la *strophe* et l'*antistrophe* des Odes que le Chœur chantoit en dansant?...

les danses sacrées étoit ordinairement la lyre. Pindare , Olymp. Ode , II. Nous avons déjà vu qu'on appelloit la *lyre* , la *mère des Hymnes*. On se servoit cependant aussi de la flûte et de la cythare , ou de la harpe. Mais la lyre étoit l'instrument le plus ancien , et celui dont l'harmonie paroissoit le plus digne des Dieux , et le plus convenable aux chants et aux ballets religieux. Les Hymnes qui se chantoient sans accompagnement d'instrument , étoient réservés pour les sujets tristes et désagréables. Eschile les appelle : les *Hymnes des Furies*.

Quand à la forme de la lyre et à la différence entre elle et la cythare ou la harpe , consultez Bulengerus , de Théatr. II , 37. Scaliger , in monil.

Selon la Genèse , IV , 21 , Jubal , descendant d'Adam , est le premier Inventeur de la harpe ou de la cythare , mais on ne sauroit assigner une époque pour l'origine de la poésie lyrique. De tems immémorial on chanta autour des Autels des Dieux , et à la table des princes ; et quoiqu'en dise Athenée , IV , p. 175 , Anacréon ne fit point sans doute la première chanson à boire. Avant ce Poète épicurien , il y avoit des buveurs et des amans.

(Le luxe et l'étiquette nous font négliger cette coutume antique , de couronner nos repas par quelques chansons. Nous voulons mettre de la dignité , ou plutôt de la morgue jusque dans nos plaisirs : il semble même que nous rougissions des dons de la nature , dont les Anciens se montroient si jaloux et si fiers. Nos Éléans des deux sexes affichent une santé délabrée , et n'oseroient avouer une constitution robuste , un tempérament mâle , parce qu'ils auroient cela de commun avec le peuple et les gens de la campagne. L'appétit a déserté nos tables , jadis abondamment servies , aujourd'hui décorées de mets délicats et peu substantiels. Le vin a fait place à l'eau ; et la gaieté franche , fille de Bacchus , a disparu avec la liqueur qui la provoquoit. Cette fausse tempérance n'a point amélioré nos mœurs ; de sales équivoques ont fait taire les refrains naïfs.

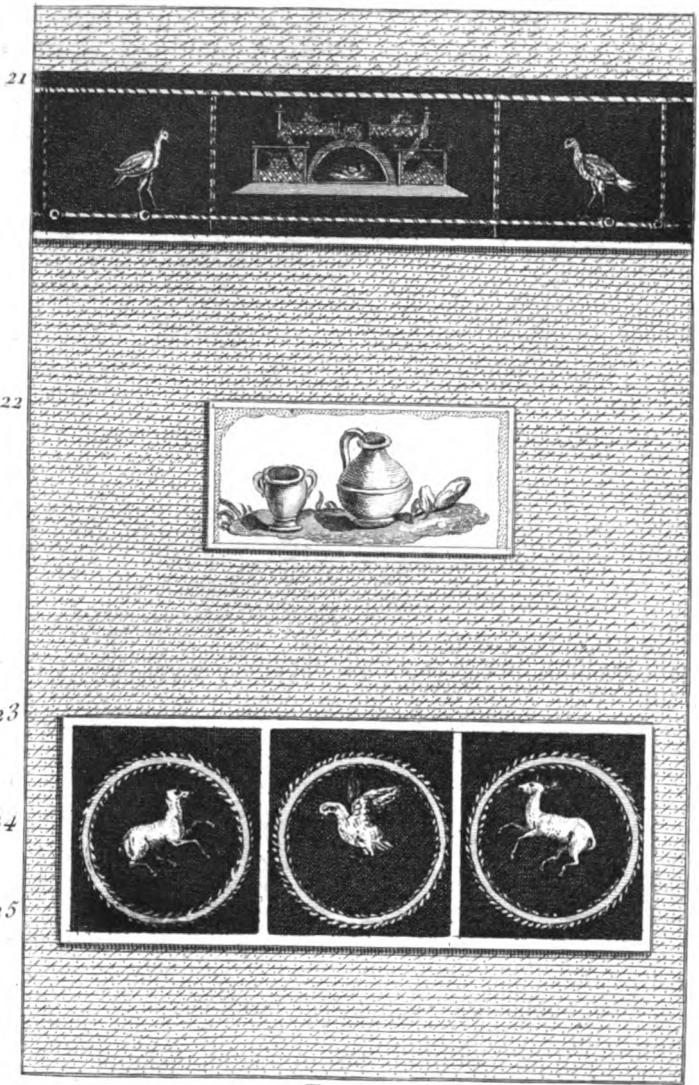
19



20



Tom . II.



Tom. II.

et sans prétention que nos bons aïeux détonnoient, le verre à la main ; le cynisme des orgies privées, la froide débauche a remplacé l'ivresse bruyante, mais cordiale, qui réconcilioit les amis brouillés et même l'hymen avec l'amour).

P L A N C H E X X.

Cette Peinture gracieuse, trouvée dans les excavations de Portici, représente un Génie qui vient de lâcher un chien sur un ours occupé à manger une pomme.

Ce chien de chasse porte un collier. Voyez Varron, de Re rusticâ, II, 9, 15.

Plin X, 73, met les pommes au nombre des alimens dont les ours se nourrissent.

P L A N C H E X X I.

Les deux parties latérales de cette Peinture, trouvée à Civita, sont deux cadres contenant chacun un oiseau. Le carré du milieu représente une espèce de volière avec une fontaine et une canne dans l'eau. Autour sont des treillages travaillés avec beaucoup de finesse, et qui, à la couleur, semblent être de roseaux.

Varron, de Re rusticâ, III, 5, fait de sa volière une description qui a beaucoup de conformité avec celle de notre Tableau. Il nous apprend en même tems que le premier qui imagina une volière, fut M. Lelius Strabon de Brindes.

P L A N C H E X X I I.

Ce numéro offre deux vases de terre tout unis, d'une forme et d'une grandeur différentes. Le plus grand n'a qu'un anse, le petit en a deux. Auprès, sont des fruits qui ressemblent à des concombres.

PLANCHES XXIII, XXIV et XXV.

Le premier de ces trois petits Tableaux ronds représente un cerf, le second un pigeon, le troisième un bouc.

Tous trois furent trouvés dans les excavations de Gragnano.

PLANCHE XXVI.

Ce Tableau est sans contredit l'un des plus beaux et des plus agréables du Museum Royal. Il est parfait dans toutes ses parties. Il semble que le Peintre ait voulu se surpasser lui-même, et épuiser toutes les ressources de son art pour rendre cette Muse aussi aimable que l'amour dont elle porte le nom : ΕΡΑΤΩ ΦΑΛΤΡΙΑΝ. Elle est vêtue d'une tunique couleur de rose avec un bord, un ourlet bleu. Son vêtement de dessus est d'un verd gai, d'un verd de printems. L'instrument qu'elle touche en même-tems avec les doigts et avec une espèce d'archet, semble être un *psalterion* à neuf cordes.

Les uns veulent que le nom d'*Erato* dérive d'un autre mot grec, qui signifie interroger et répondre; ce qui convient parfaitement aux disputes savantes qu'agitent entr'eux ceux qui se consacrent aux Muses. D'autres prétendent qu'*Erato* est la même chose qu'*Εξορα*, parce que l'*amour de la sagesse* est le synonyme de *philosophie*, et parce que les sciences, au jugement de Diodore IV, 7, policent les hommes. Apollonius, Arg. III, nous apprend que dans les premiers tems on invoquoit Erato, quand on vouloit célébrer les amours de Jason et de Médée. C'est ce qu'Ovide a imité, art. II, v. 15 :

... *Erato* : nam tu nomen *Amoris* habes.

Plutarque, Symp. IX, 14, dit qu'*Erato* préside aux alliances honnêtes; que c'est elle qui veille à la fidélité des amis, et les détourne des plaisirs honteux. Virgile invoque aussi *Erato*, AEn. VII, v. 39.

Le second mot de l'inscription placée au bas de notre Figure a beaucoup exercé les Savans de Naples, dont nous réduisons le texte Italien. Le Lecteur curieux de plus de détails retournera à l'original, où l'érudition est prodiguée sans mesure.

Sur un sarcophage publié par Spon, *Miscell. Ant.* p. 44, l'une des neuf Muses qui y sont représentées, touche de la main gauche plusieurs cordes de son luth, tandis que de l'autre elle fait usage de l'archet. Voyez Virgile, *Æn.* VI, v. 647.

Plutarque, dans son *Traité sur la Musique*, nous apprend qu'Archiloque fut l'Inventeur de la *Ritournelle*.

Strabon, X, p. 471, prétend que tous les instrumens à corde passèrent d'Orient en Grèce. V. *Athenée* IV, p. 175 et 182; et XIV, p. 637. Voyez encore Clément d'Alexandrie, *Strom.* I, p. 307.

(Nous ne suivrons pas non plus nos savans Guides dans leurs dissertations profondes sur les caractères distinctifs d'Érato et de Terspicore, ni sur la forme et les variétés des différens instrumens en usage chez les Grecs et chez les Romains. Ces particularités ne pourroient être goûtées que des érudits de profession. Nous nous contenterons seulement d'observer que du tems de Juvénal, et des premiers Empereurs Chrétiens, des Joueuses de harpe, des Cantatrices d'une vertu facile, étoient admises à la fin des repas. Par leurs accords éffeminés elles portoient le désordre dans le cœur des Convives échauffés. De leur bouche impure, il ne sortoit que des chansons obscènes, que des hymnes corrupteurs. Leurs attitudes voluptueuses, leurs danses molles et lascives, achevoient de gagner à la débauche ceux que leur voix avoit déjà ébranlés. Ensorte que le pouvoir de l'harmonie qu'on n'employoit originairement dans les Temples que pour porter un calme religieux, ou une terreur salutaire, au milieu de l'orage des passions, devenoit un piège fatal, que ces Syrènes séduisantes et habiles employoient contre les mœurs avec trop de succès. L'abus devint tel que Théodose le Grand fut obligé de porter des loix contre ces vir-

tuoses sans pudeur. *Saint Jérôme, Épist. de viduitate*, les appelloit des *Chœurs de Démons*.

Il faut rendre cette justice aux Peuples modernes : ils mettent plus de décence dans leurs plaisirs; ils observent encore les bienséances. Si nous ne sommes pas meilleurs que nos Aïeux; du moins sommes nous plus jaloux qu'eux de paroître sages. Jamais les Auteurs Dramatiques n'ont été autant chicannés sur les expressions qu'ils emploient : il en est même qu'une Actrice ne prononce plus qu'à voix basse et en rougissant. Mais n'est-ce pas sur-tout aujourd'hui qu'on pourroit citer ce vers peu connu) :

Hélas! la langue est chaste et le cœur est obscène.

P L A N C H E X X V I I.

Dans le premier de ces deux petits Tableaux dont le fond est noir, à côté d'une cassette fermée, sont deux pièces de monnaie d'or : quelques caractères sont seulement indiqués autour. Elles portent chacune empreinte une tête dont l'une a quelque rapport avec celle de Janus; l'autre est ornée d'un diadème, ou bandelette.

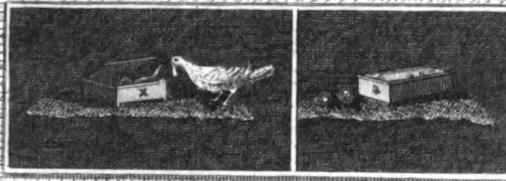
L'autre Peinture représente une Colombe qui tire avec son bec un ruban, hors d'une cassette ouverte.

En examinant de près l'une des deux médailles, on y distingue deux têtes unies ensemble, l'une jeune, l'autre vieille. C'est sans doute un Janus aux deux visages. On sait que ce Janus étoit le plus ancien Roi d'Italie et le premier de l'Étrurie. Les Toscans le représentoient avec deux visages, et quelquefois avec quatre. V. Servius, *Æn.* I, 295, VIII, 357, XII, 198. Ce Prince fut le premier qui fit battre monnaie, avec sa tête d'un côté, et un navire de l'autre. V. Macrobe, *Sat.* I, 7. Demster. *Etrur. Reg.* II, 3, III, 46, et les *Fastes* d'Ovide, I, 228. Athenée, XV, 13, prétend que c'est de là que la plupart des Villes de la Grèce, de l'Italie et de la Sicile prirent la coutume de mettre sur une face de leur monnaie des vaisseaux, et sur l'autre côté, une double tête.

26

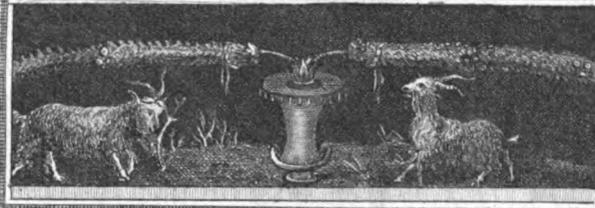


27



Tom. II.

28



29



30



Tom. II.

L'autre monnoie offre une tête ceinte d'un diadème, ou bandeau, sans doute pour indiquer ce même Janus, ou un autre ancien Roi Etrusque. Peut-être aussi n'est-ce qu'un Jupiter, ou quelqu'autre Divinité. Il n'est pas rare d'en rencontrer ainsi sur des médailles.

Ces médailles paroissant d'or, ne sont point par conséquent d'un tems bien reculé ; car alorson n'en frappoit qu'en cuivre. Ce ne fut que dans des siècles postérieurs et plus florissans qu'on se servit d'un métal plus précieux pour frapper monnoie. Ovide, *Fast.* I, 221. Les anciennes monnoies d'or, comme on sait, sont aussi précieuses que les pierres gravées.

Quant aux deux cassettes, voyez le père Montfaucon, tom. III, p. 1, Pl. VII.

P L A N C H E X X V I I I.

Au milieu de ce Tableau sorti des fouilles de Portici, est un beau Vase d'une forme assez élégante. Il contient une sorte de fleur basse de laquelle sortent deux festons ou rameaux garnis de feuilles touffues et de pommes de l'espèce de celles que Vitruve, IV, I, appelle *Encarpi*. De l'un et de l'autre côté du vase, sous chacune des branches d'où pendent des bandettes, ou draperies étroites, sont deux boucs et quelques plantes.

P L A N C H E X X I X.

Ce Tableau est divisé en cinq compartimens:

Le premier. Sur un entablement ou coin de corniche, est une Figure, moitié femme, moitié arabesque : elle tient entre ses mains un cigne qui veut la caresser au menton et au sein, et qu'elle repousse mollement. Si ce n'est point Lédà, on ne peut douter que cette Figure ne soit du moins une jeune femme. On sait l'histoire de la métamorphose de Jupiter en cigne. V. Hyginus, fab. 77.

Le deuxième , un gros oiseau becquète une belle grappe de raisins.

Le troisième , un autre volatile beaucoup plus petit becquète aussi quelques plantes.

Le quatrième , on voit une espèce de griffon avec une face presqu'humaine et de la barbe. Nous avons déjà parlé en plusieurs endroits de cet animal fabuleux.

Le cinquième offre un cheval ailé. C'est peut-être Pégase , fils de Neptune et de Méduse. Consultez Hyginus , astr. Poët. II , 18 , et les autres Mythologues.

P L A N C H E X X X .

Ce N^o. représente une Chasse. On y voit d'abord un sanglier entre deux chiens , dont l'un le mord à la jambe ; l'autre se présente à lui en face. Un autre lévrier court après un bouc , tandis qu'un second bouc s'enfuit , en regardant en arrière. Trois arbres sont là probablement pour indiquer le lieu de l'action.

P L A N C H E X X X I .

La figure de cette Muse n'a aucun attribut qui la caractérise et la distingue de ses compagnes. Elle est vêtue d'une tunique verte ; le vêtement de dessus est bleu. Elle porte à la bouche l'index de la main droite ; ce geste est celui du silence. L'artiste aura voulu , sans doute , désigner la profession de cette Muse sans le secours de l'inscription qu'on lit au - dessous , et composée de ces deux mots : Π Ο Λ Υ Μ Ν Ι Α Μ Υ Θ Ο Υ Σ . *Polymnie , la fable*. On peut dire avec beaucoup de vraisemblance que Polymnie étoit la Directrice des Pantomimes. Harpocrate , le Dieu du Silence , étoit distingué des autres Divinités , principalement par le doigt qu'il portoit à la bouche. Varron , *de ling. lat.* IV , p. 17. Scaliger , ad Anson. , lib. 2 , cap. 29. S. Augustin , *de Civ. Dei* , XVIII , 5. Macrobe , Saturn. III , 9 , appelle *Angerona* la Déesse qui exprimoit le silence , en posant le doigt sur les lèvres. Les Égyptiens

Égyptiens divisèrent ce signe ; et cela seul justifie l'épithète de *Sage* qu'on donne ordinairement à cette Nation antique. Quelquefois on observe qu'Harpocrate ne porte point à la bouche le doigt , mais une petite baguette. Cuperus , in *Harp.* nous apprend que quelques Hérétiques se disoient *Pattalorinchiti* et *Tascodrungiti* , parce qu'ils affichoient un silence affecté , en approchant une petite baguette de leur nez. On étendoit aussi la main pour imposer silence. Les Crieurs publics en agissoient ainsi. *Perse*, *Satyr.* IV , v. 6. Et telle étoit alors la différence de ces deux gestes : la main étendue avertissoit , ordonnoit de cesser de parler ; le doigt sur la bouche défendoit de divulguer un secret.

Nous avons conservé cette coutume des Anciens , que la nature elle-même leur avoit indiquée. En effet , quand nous voulons garder le silence ou le recommander , il est tout naturel de sceller pour ainsi dire notre bouche avec le doigt , et d'empêcher les paroles de sortir d'entre nos lèvres. Un Moraliste moderne a dit :

Sur le front du Vieillard tes devoirs sont écrits ,
 Jeune homme ! du Vieillard honore la présence :
 Ouvre une oreille avide à ses prudens avis ;
 Et sur ta bouche , alors , mets le doigt du silence.

Parmi les Muses avec lesquelles Numa feignit d'avoir eu un commerce secret , il n'oublia pas celle du silence , et lui fit rendre par les Romains un culte particulier sous le nom de *tacita* , *silentiosa* : la *Muse silencieuse* ou *muette*. Plutarque , in *Numa* : c'est la même que Polymnie. V. *Avercamp*. Ce grand Législateur savoit de quelle importance il étoit dans les délibérations , de savoir garder un secret.

(Les sages Égyptiens , qui les premiers firent du silence une Divinité , eurent la prudence de lui donner le sexe de l'homme. C'est d'après ce Peuple , chez lequel Pythagore avoit voyagé , que ce Philosophe prescrivit à son école un silence de plusieurs années. Le silence étoit la base de sa doctrine. On n'a pas craint de tourner en ridicule cette discipline de Pythagore

que Numa plus docile se fit une gloire d'imiter ; au rapport de Plutarque. On compare l'école de ce Philosophe à un couvent de Chartreux. Mais ceux qui hasardent un tel reproche, ignorent-ils donc que le Saint Législateur des Chrétiens ne dédaigna point d'observer lui-même cette conduite : on sait qu'il passa les trente premières années de sa vie mortelle dans une retraite profonde et ignorée, comme pour se préparer, par la méditation, à la grande mission dont il s'étoit chargé. Combien d'années de réflexion et de silence ne coûta point le Contrat social à l'Épictète moderne ! Il faut savoir penser avant d'oser écrire et parler au public. Presque tous les grands hommes ont été taciturnes et silencieux. C'est dans le temple du Silence qu'on rencontre ordinairement le Génie. Les Crétois crurent qu'Épiménide, la gloire de leur île, avoit perdu dans un long sommeil les nombreuses années que ce Sage consacra dans le silence et l'obscurité à l'étude de la nature).

Les Grecs écrivoient de trois manières le nom de Polymnie. Les Latins désignoient communément cette Muse par ce mot *Polyhmnia*. Virgile, in *Cir.*, v. 45. Ovide, *Fast.* V, v. 9. Horace, lib. 1., *Od.* I, v. 33. On est assez d'accord sur l'étymologie : *Multitude d'Hymnes*. Mais si on orthographie ce mot ainsi, *Πολυμνία*, il signifiera : *Muse de beaucoup de mémoire*. Et cette dernière leçon est la plus vraisemblable et celle qui répond davantage au geste de notre figure. Cette Muse passoit pour avoir inventé l'art d'expliquer les choses les plus abstraites et les plus savantes avec le seul secours des signes, sans faire usage de la parole. En conséquence, on lui faisoit honneur de la Pantomime, ou de la Danse parlante. Les sujets de ces Drames muets étoient les aventures merveilleuses des Dieux et des Héros ; ce qui exigeoit une mémoire fort étendue et très-fidelle, de la part de celui qui en composoit le Programme. Il falloit qu'il y indiquât une infinité de particularités tirées de l'histoire de ses divers Personnages, afin que l'œil du Spectateur ne les méconnût point sur la scène, et pour suppléer aux explications verbales qu'il s'interdisoit. Aussi Po-



31

32

Tom. II.

lymnie passoit-elle pour la Muse de la Mémoire, de l'Erudition, et même de l'Histoire et de la Tradition.

(Mais si on la fait présider à l'Histoire, que signifiera ce doigt posé sur ses lèvres? Ce geste cessera de lui convenir. L'Historien ne doit rien taire. Aucune considération ne peut l'obliger à avoir bouche close. Il n'y a point de secret pour lui, et il ne doit point en avoir avec ses Lecteurs. Ministre de la Vérité, ce n'est pas à lui à couvrir sa nudité d'un voile. Il ne doit dire que ce qui est; mais il doit dire tout ce qui est. Un Historien est une espèce de rapporteur placé entre son siècle et la postérité. Peintre impartial de ses contemporains, tant pis pour ses modèles, si la ressemblance de leurs portraits en fait la satire).

On attribuoit aussi à Polymnie la Fable, ou l'Histoire fabuleuse des premiers tems, dont les principaux traits faisoient la matière des Pantomimes. Consultez Saint Cyprien, ép. CIII. Tertulien, apolog., cap. 15. Arnobe, IV. Saint Augustin, *de Civ. Dei*, VII, 26. Lucien, *de saltatione*, etc., etc.

L'art de la Pantomime est très-ancien. On l'appelloit *Chironomia*, loix du geste. Quintilien, I, 11, prétend que son origine remonte aux tems héroïques; que Socrate et les plus graves Personnages de la Grèce approuvoient beaucoup ces jeux; que Platon les met au rang des vertus civiles, et que Chrisippe en fait un précepte dans l'éducation des enfans. Les Pères de l'Église pensèrent autrement. Il faut que de leurs tems ces sortes de Spectacles aient beaucoup dégénérés, et qu'il s'y soit glissé bien des abus sous les derniers Empe-reurs Romains. Athenée, I, 22. Le chœur chantoit les paroles, tandis que le Mime y mettoit le jeu. Nous avons de la peine à nous faire une idée avantageuse de ces représentations, qu'Augute introduisit le premier à Rome. Qui n'a point entendu parler des deux célèbres Acteurs dans ce genre, Pilade et Batile, dont le premier excelloit dans la Tragédie, le second dans les rôles comiques? Ces deux Mimes fondèrent une école qui fleurit long-tems. Beaucoup de marbres et les écrits

de ce siècle attestent les honneurs qu'on leur rendit. Les femmes sur-tout, ne trouvoient point de faveurs dignes de leur talent. Voyez Sénèque, ep. 47. Ces Spectacles eurent lieu sous les Empereurs chrétiens, et on en donna encore un public sur la fin du règne de Théodoric. Mais ils furent abolis ; et ce bel art, dont les Auteurs contemporains ont dit tant de merveilles, est perdu pour nous ; du moins les efforts que nous avons faits pour le rétablir, n'ont pas encore été couronnés d'un succès satisfaisant (1).

V. Vossius, Poët. II, cap. 27 et suivans. Consultez sur-tout Ferrari, qui a traité la matière à fond dans sa dissertation de *Mimis et Pantomimis*. V. aussi *Calliachus, de ludis scenicis Mimorum et Pantomimorum*.

Relisez aussi le portrait des Balliadères et des autres Danseuses de Surate et de l'Inde, dans l'Histoire philosophique et politique du Commerce des Européens, liv IV, ss. 8 et 9, 1781.

P L A N C H E X X X I I.

Ces quatre petits Sujets peints ont été trouvés dans les excavations de Portici, et ils représentent divers Oiseaux sur un fond noir.

P L A N C H E X X X I I I.

L'Artiste n'eut pas besoin d'écrire au bas de cette Figure le nom d'Uranie. Aux attributs qui l'accompagnent, on la reconnoît aussi-tôt pour la Muse dont toutes les études ont pour objet la connoissance du Ciel, la science des mouvemens et de l'influence des corps célestes. Elle est représentée couverte d'un manteau jaune. Le vêtement de dessus est bleu. Elle soutient

(1) Les ballets de M. Noverre, sur-tout ceux de Renaud et Armide, et de Médée et Jason, l'ont fait nommer par quelques enthousiastes le Restaurateur de l'art de la Pantomime. Peut-être l'eût-il été en effet si, chez les Modernes, les moyens ne manquoient pas plus souvent au Génie, que le Génie aux moyens. Les Anciens, tout entiers à ce qu'ils faisoient, étoient aussi grands dans leurs plaisirs que dans leurs vertus.

un globe de la main gauche ; sa droite est armée d'une verge ou baguette avec laquelle elle explique quelques lignes tracées sur ce globe. V. Marcins Capella, *de nuptiis Philol.* II. La forme du siège sur lequel elle est placée, mérite d'être examinée avec attention.

Les Grecs désignent le Ciel par le mot *Οὐρανός*, c'est-à-dire, la fin, le terme de tout ce qui est au-dessus de nous. Les Grecs appelloient aussi un globe, *Urano*. Cette rencontre heureuse aura fait imaginer au Peintre de substituer au nom de la Muse un instrument qui avoit un double rapport avec elle ; ce qui seroit conjecturer que cet Artiste ingénieux étoit Grec, ou du tems qu'on parloit cette langue à Herculanum. Astrement cette petite ruse n'auroit point eu de sel, ni de graces. Il existe plusieurs exemples de ces sortes de signes parlans. Plutarque, in *Apoph.*, p. 204, rapporte que Cicéron, sur un vase d'argent qu'il dédia aux Dieux, fit sculpter en relief la première lettre de son *pronom* et son nom tout entier. (M. Tullius). Mais dans un autre endroit du vase consacré, il fit pareillement sculpter en relief un *porreau*, en place de son surnom *Cicero*, mot latin qui lui avoit été donné à l'occasion d'un porreau dont il étoit marqué.

La profession des autres Muses leur a été contestée, ou attribuée à plusieurs d'entr'elles à-la-fois. Uranie est restée unique et paisible propriétaire du Ciel ; aucun Mythologue, aucun Poète, ni son Scoliaſte, ne lui a disputé son domaine. Cependant Hyginus, *astron. Poët.* II, 42, nous apprend qu'on attribuoit l'invention de l'Astronomie à Vénus ; mais cette Vénus Uranie est la même que notre Muse. Manilius, I, 33, veut absolument que Mercure en soit l'Inventeur. Mais quittons le pays des fables.

On prétend que les Chaldéens, les Babyloniens et les Égyptiens, ont été les premiers Astronomes. Hérodote, II, 109 ; Diodore, I, 50 et 69 ; Cicéron, de *Divin.*, lib. I, in pr. ; Manilius, I, 43, et suiv. ; Vossius, de *nat. art.*, lib. III, cap. 30. Mais Lucien, de *Astrolog.*, en donne la gloire aux Éthiopiens, et Pline, VII. 56, à Atlas, Roi de Mauri-

tanis. Et l'on remarquera que dans la Préparation évangélique d'Eusèbe, IX, 17, il est dit qu'Atlas et le Patriarche Henoc ne font qu'un. Voyez aussi Origène, Homil. 28, in Num. ; Saint Augustin, *de Civ. Dei*, XVIII, 38. Il est également incertain qu'Orphée ou Hercule aient porté les premiers cette belle science dans la Grèce. Diodore, III, 60 ; il est plus probable que ce fut Eudoxe. Diogène Laërce avance que le Philosophe Thalès est le premier qui l'ait cultivée dans sa Patrie. Homère et Hésiode sont les deux plus anciens Écrivains, dans les Poèmes desquels on trouve plusieurs Constellations désignées par leur nom, telles que les Pleiades. Vossius, de Théol. Gent. II, cap. 35, va plus loin, et ne craint pas d'avancer que ce sont les mêmes noms qui furent donnés par Adam aux signes célestes. On remarquera que les Grecs, dans l'origine, ne distinguoient point l'*Astronomie* de l'*Astrologie*. Ces deux mots signifioient également la Théorie, la science du mouvement des corps célestes ; mais que dans la suite ils consacrèrent à l'art de prédire les choses futures par l'inspection des Astres, le mot Astrologie. Simplicius, lib. II, de Phys. ausc. L'Astrologie divinatoire est d'une haute antiquité chez les Orientaux. Les Égyptiens, et sur-tout les Chaldéens, passent ordinairement pour en être les Auteurs. Dans Eusèbe, Prépar. évang. 17, on attribue l'Astrologie au Patriarche Abraham, le père des Croyans. Consultez le savant Traité d'Astronomie de M. de la Lande, et l'élégante Histoire ancienne et moderne de la même science, par M. Bailly.

Sur les médailles de Pomponius, sur les marbres de l'Apothéose d'Homère, sur le sarcophage de la ville Mattei, et sur d'autres monumens antiques, Uranie est représentée toute semblable à la figure de notre Tableau ; c'est-à-dire avec une baguette et un globe, ou une sphère. Les Insulaires de Samos firent frapper une médaille en l'honneur de Pythagore, qui représente ce Philosophe occupé à expliquer avec une règle un globe céleste posé sur une colonne, ou parce qu'il fut le premier qui observa que la planète de Vénus étoit ce qu'on

appelloit Vesper à la fin du jour ; et le matin , Lucifer ou Diane. Pline II , 8 (l'Isle de Samos étoit consacrée à Diane) , ou parce qu'il découvrit et démontra l'obliquité de l'écliptique ; Plutarque , de plac. phil. II , 12 ; Diogène Laërce dit que Pythagore étoit très-savant en Astronomie.

Après avoir dit qu'Anaximandre fut le premier qui conçut l'obliquité du Zodiaque , Pline II , 8 , ajoute qu'Atlas imagina la Sphère. Diodore de Sicile est du même avis. C'est pour cette raison , dit-il , qu'on a prétendu qu'il portoit le Monde sur ses épaules. On a ajouté qu'Hercule l'aida à en supporter le poids ; sans doute parce que ce Héros fut son Disciple , et qu'il le seconda dans ses Observations Astronomiques. La Sphère d'Archimède exécutoit toutes les révolutions du système planétaire.

Aux étoiles qu'on distingue parfaitement sur le globe de la médaille des Samiens , on reconnoît une sphère céleste. Le globe de notre Tableau étant mal conservé nous laisse en doute s'il est terrestre ou céleste , d'autant mieux que les Anciens croyoient la figure de la terre exactement sphérique. Hérodote IV , 36 ; Mela I ; Strabon I et II ; Pline II , 64. Cependant on remarquera ce passage de Cicéron , *in Somn. Scip. : Terra angustata verticibus , lateribus latior*. Et cet autre de Dionysius , *in Hist. , v. 5 et suiv. La terre n'est point parfaitement ronde..... , mais plus large d'Orient en Occident que d'un Pôle à l'autre*. Et cet autre encore de Polybe , qui avance , d'après Strabon , que la terre étoit plus élevée sous l'Équateur que par-tout ailleurs. On seroit tenté de conclure de tous ces passages que quelques Anciens ont cru l'axe de la terre moins grand que le diamètre de l'équateur ; mais ces Auteurs , en s'exprimant ainsi , n'ont peut-être eu intention de déterminer que la figure seulement de la terre habitable , et non pas celle de tout le globe. Quoi qu'il en soit , il est toujours certain que la figure de la terre étoit censée ronde et correspondante à la superficie concave du ciel. Athénée , XI ; Plutarque , de Placit. Phil. III , 10. Diogène Laërce nous apprend qu'Anaximandre fut le premier qui dessina la

terre et les mers , et qu'il fabriqua la Sphère. On doit entendre le globe céleste , et non la terre qu'il croyoit plate. On peut assurer du moins que ce Philosophe fut l'Inventeur des Cartes géographiques. L'usage de ces tables de Géographie étoit très-ancien chez les Égyptiens , les Grecs et les Romains. Hérodote V ; AElien , v. III , 28 ; Laërce , in Theoph. ; Varron , *de re rusticâ* , I , 2 ; Properce , IV , el. 3 ; Vossius , de nat. art. II , 11 , ss. 7 et suiv. Il est également certain que les Anciens avoient aussi des globes terrestres. Strabon , II , p. 116.

On pourroit dire que le siège sur lequel est placé notre Muse est le même que celui de G. Mutius Scevola , et qu'on appelloit *Hemicyclus*. Cicéron , de Amicitia , 1 ; mais ce mot désignoit aussi un édifice construit en demi-cercle , garni de sièges tout autour , où plusieurs personnes pouvoient s'asseoir et converger commodément. Au rapport de Pollux VI , Seg. 9 , il y avoit encore des sièges de ce nom destinés pour les repas ; mais le nôtre a plus de rapport avec celui dont fait mention Suétone , dans la vie d'Auguste , cap. 78 , et qu'il appelle *lecticula lacubratoria*. C'étoit des sièges de repos ou d'étude. On remarquera que Clio et Urania sont les deux seules Muses représentées assises sur de pareils sièges , sans doute pour marquer que les sciences auxquelles elles président , exigent beaucoup de méditation.

Les Anciens faisoient un trop grand cas de l'Astronomie pour ne point lui donner une Muse qui portât son nom , et qui lui fut spécialement consacrée. Et en effet , s'il faut à la Poésie des sujets merveilleux , de grandes images , des spectacles magnifiques ; quels tableaux plus brillans , plus variés , plus majestueux que ceux de l'Astronomie ? Où la Nature est-elle plus imposante que dans son système planétaire ? Et n'est-ce pas rappeler les Muses à leurs véritables fonctions , que d'en consacrer la lyre à nous rendre sensible l'harmonie des corps célestes ? A la vue des phénomènes que présente journellement la voûte éthérée , l'imagination s'enflamme , l'enthousiasme naît , et le Poète s'élevant

à

à la hauteur de son sujet , doit devenir sublime comme lui. Eh ! qui peut rester assoupi au lever de l'Aurore ? Qui ne se sent ranimé , en la présence de l'Astre qui préside au jour ? Et quel voyageur se défend d'une touchante mélancolie quand , pendant une belle nuit d'été , il marche silencieusement à la lueur douce et paisible de la Lune argentée. Mais l'Astronomie particulièrement appartient à l'art des Vers. Dans tous les autres Tableaux que l'Univers offre à notre admiration et à notre reconnaissance , la Poésie a pour rivaux tous les autres arts. La Musique , la Peinture et la Sculpture prétendent comme elle à l'imitation de la nature : mais quel autre qu'un Poète peut nous donner une idée du mouvement des astres ? Comment le Sculpteur ou le Musicien nous rendroient-ils une comète ? Quel Peintre se chargeroit de nous représenter une éclipse , d'en tracer les loix , la durée , de remonter à ses causes , et de nous peindre ses effets physiques et moraux sur l'esprit superstitieux d'un Peuple encore sauvage , ou même qui a cessé de l'être. Cependant , il n'existe pas encore un Poème digne d'une pareille matière. Le plus ancien qui soit venu jusqu'à nous , est celui d'Aratus , que plusieurs autres Poètes plus inconnus encore , se sont donné la peine de paraphraser , que Cicéron même , dans sa jeunesse , a mis en vers latins. Mais on n'a parlé d'Aratus , que parce que probablement il fut le seul qui osa se charger d'un fardeau au-dessus de ses forces. Il falloit être Atlas ou Hercule pour porter le Monde. Aratus n'a pourtant pas couru une longue carrière. De ses deux Poèmes , l'un intitulé les Phénomènes , n'a que 700 vers , et le second sur les Pronostics , n'en a que 400. Mais Aratus n'étoit pas Poète. La meilleure Edition de cet Auteur qu'on peut consulter , est celle qu'en a donné Hugue Grotius , in-8°. Les Romains , dans le tems de leur belle Latinité , ne songèrent pas même à s'emparer d'un si beau sujet. Ce ne fut que sous Tibère (qui n'avoit point de Mécène , et qui par conséquent n'eut point de Virgile) que M. Manilius versaifia la théorie des étoiles fixes. Il ne nous

reste que cinq livres de ce Poëme , moins recommandable par lui-même (ainsi que celui d'Aratus), que par les détails historiques sur l'ancienne Physique , qu'il nous a transmis. Le savant Huet nous en a donné une belle Edition *in usum Delphini* , in-4°. Consultez Baillet. Pontanus , Souciet , Vanière , Noceti , et tout récemment M. l'Abbé Boscovich , ont eu les succès dont on peut se flatter , quand on écrit dans une langue morte. Nous n'avons rien encore dans la nôtre , même de médiocre , à opposer aux Grecs et aux Romains sur l'Astronomie. Et peut-être devons-nous nous en applaudir. Ce n'est que d'hier , pour ainsi dire , que l'Astronomie a fait des pas de géant. Plutôt , notre Poésie n'auroit immortalisé que des erreurs).

P L A N C H E X X X I V .

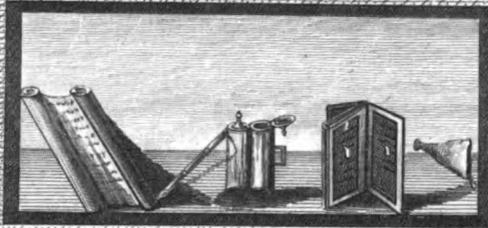
Ce Tableau curieux , trouvé dans les excavations de Civita , représente deux vases ronds et cylindriques avec leurs couvercles. L'un est découvert ; l'autre est fermé , et sur ce dernier est appuyé une plume à écrire. D'un côté est un papier à moitié déroulé , sur lequel sont écrits quelques caractères , quelques lettres qui paroissent appartenir à l'Alphabet Romain. De l'autre part , est un livre oblong et ouvert : il contient aussi plusieurs caractères , mais on ne peut les reconnoître. On observera aussi un instrument qui a la forme presque triangulaire : on a cru que c'étoit un livre ployé en triangle. Mais c'est plutôt une boîte , où sont renfermés le plomb , le canif , et autres instrumens propres à écrire.

On sait que les Anciens avoient deux manières d'écrire. Ils se servoient de tablettes de bois couvertes de cire , ou de bronze , ou d'autres matières , sur lesquelles ils imprimoient de force leurs caractères. Et tel est le livre oblong et carré ouvert de notre Peinture. Ou bien ils traçoient leurs lettres avec une certaine liqueur sur des peaux , du papier ou du carton , comme nous faisons à présent , et tel est le rouleau que nous

33



34



Tom. II.

avons ici sous les yeux. Les deux vases cylindriques sont vraisemblablement deux écritoires : il y en avoit aussi à plusieurs angles. On en voit de ces différentes formes avec leur plume dans le Museum royal. Pline, XXXV, 6, donne plusieurs manières de faire de l'encre. Pollux, X, 57 et suiv., décrit les divers instrumens dont on se servoit pour écrire. Voyez aussi les épigrammes de l'Anthologie grecque, VI, 62.

Les plumes à écrire étoient ordinairement un petit jonc d'Egypte. Pline, XIV, 36; Clément d'Alexandrie, Strom. V. p. 634; Suétone, Claud. 35; Martial, XIV, 19; Ovide, Trist. I, el. I, 7.

En y faisant attention, on lit à la première ligne du papier déroulé le mot : *quisquis*; à l'avant-dernière, *maxima*; le dernier mot est *cura*. Il paroît que les Anciens avoient deux sortes de caractères; le plus antique étoit composé de lettres majuscules qu'ils traçoient avec soin et correctement, et dont ils se servoient sur les monumens publics. L'autre plus petit étoit moins régulier, et s'écrivoit couramment.

P L A N C H E X X X V.

ΚΑΛΛΙΟΠΗ. ΠΟΙΗΜΑ. *Calliope. Le Poëme.* Telle est l'inscription qu'on lit aux pieds de cette Muse; la première parmi ses compagnes, au rapport du bon Hésiode, Théog. 79, 80, comme appartenant à la Poésie héroïque. Elle est ici représentée sous un vêtement de couleur verte. La draperie de dessus est blanche. On peut dire que c'est du lierre qui forme sa couronne. Ses pendans d'oreille sont deux grosses perles. Elle tient entre ses mains un volume ou rouleau.

Calliope veut dire belle voix. Diodore, liv. IV, prétend que la belle voix de Calliope, la plus savante d'entre les Muses, lui a fait donner ce nom, pour nous apprendre que l'éloquence charme l'esprit, et entraîne l'approbation des Auditeurs. V. Macrobe, in Somn. Scip., II, 3.

En grec, ces deux mots, *Ποιητής, Poésie*, et *Ποίημα, Poëme*, différoient autant entr'eux que le Tout de la Partie. *Poesie*

signifioit l'ouvrage entier , toute l'Iliade ; par exemple. *Poëme* n'en désignoit qu'un Chant, la description des armes d'Achille. Vossius , art. poët. , cap. IV , 5. Cette distinction n'a plus lieu.

(De ce qu'Hésiode avoit dit que Calliope accompagnoit les Rois et conversoit avec eux , le bon Plutarque à conclu que les fonctions de cette Muse étoient d'apprendre aux Souverains l'art de bien dire et celui de bien gouverner. Depuis long-tems les Poëtes n'exercent plus cette belle charge ; et l'Auteur de Télémaque , persécuté , n'a prouvé que trop qu'on ne les souffre dans les Cours qu'autant qu'ils flattent , ou qu'ils amusent. Ce n'est qu'au Théâtre seulement qu'ils peuvent encore donner aux Princes des leçons salutaires , mais détournées. Il fut un tems où les Rois avoient leur Poëte et leur Fou. Quand auront-ils un Mentor en titre d'office) ?

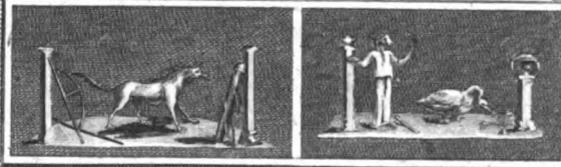
Quelques Savans ont fait présider Calliope à la Rhétorique : mais selon l'opinion commune , elle est la Muse de la Poésie héroïque. Le savant Averrani , Dissert. XVIII et XIX , in Virg. , remarque que quand on prononce le mot de *Muse* sans y rien ajouter , on doit entendre Calliope. Eustache prétend que la Déesse et la Muse qu'Homère invoque au commencement de son Iliade et de son Odyssee , n'est autre chose que Calliope. Il en faut dire autant de Virgile , au premier livre de l'Enéide , quoiqu'il ne déclîne le nom de Calliope qu'au IX , 525. D'autres Érudits ne lui attribuent point toutes sortes de Poésie , mais seulement les vers héroïques. Et c'est en ce sens qu'Hésiode a dit que Calliope fréquentoit les Rois : parce que les Princes et les Héros sont les principaux sujets du Poëme *épiquo*. Composition en vers hexamètres. Horace , art. poët. 73 , I , Sat. 10. v. 43. On attribue cette mesure de vers à une femme. Vossius , Inst. poët. , III , 3. On prétend que l'hexamètre est le rythme le plus ancien.

Le lierre étoit consacré à Calliope et aux Poëtes. Properce , IV , el. , VI , v. 3 ; Pline , XVI , 34 ; Virgile , ecl. VII . 15 ; Horace , I , ep. III , v. 25 ; Ovide , trist. I , el. VI , fast. V , 5 , Métam. V , 338.

35



36



37

Tom. II.

Le rouleau ou volume que Calliope tient dans ses mains, est un attribut caractéristique de cette Muse. On pourroit en conjecturer cette raison: que la Poésie étant la sœur aînée de la Prose, le premier livre fut l'ouvrage d'un Poète. D'ailleurs, un Poème épique n'ayant pas besoin, comme une composition dramatique, du jeu de plusieurs Acteurs, et n'exigeant que d'être récité, l'Artiste aura probablement voulu faire sentir cette différence, peignant Calliope récitant ou lisant, et suivre la coutume des anciens Poètes épiques qui déclamaient en public leurs vers, sans être accompagnés d'aucun instrument, différens en cela des Poètes lyriques.

(Peut-être les Modernes auroient-ils dû se rappeler davantage cette coutume des Anciens. Quel enthousiasme n'inspireroit point la lecture d'un Chant de la Henriade faite sur la Scène entre les Représentations du Siège de Calais, et de la Partie de Chasse de Henri IV. Avant de livrer un Poème à l'impression, ne devoit-on pas obliger l'Auteur de le soumettre au tact sûr d'un public éclairé, rassemblé au Théâtre pour l'entendre. Par ce moyen, la carrière de l'émulation ne seroit point ouverte aux seuls Ecrivains dramatiques. Les Poètes moraux ou légers, les Orateurs, les Historiens, témoins du succès de leurs Ouvrages, feroient de plus grands efforts qu'ils n'en font pour capter le suffrage inconnu de leurs Lecteurs isolés. Pourquoi n'est-il permis qu'aux seuls Membres de nos Lycées modernes de lire dans leurs assemblées publiques) ?

P L A N C H E S X X X V I e t X X X V I I .

De ces deux Peintures, trouvées dans les excavations de Portici, celle du N^o. 36 représente une Isis avec une tête de vache, qu'on a prise pour Io. Monfaucon, tom. II, p. 2, Pl. CV; et Hérodote II, 41. De la main droite elle tient un cistre d'une forme peu commune, de l'autre, un bassin chargé de fruits. A ses pieds est un instrument à deux branches, plus loin, une oie becquetant une fleur. Cet oiseau étoit consacré à Isis. Aux deux extrémités sont deux pilastres, sur l'un des-

quels est un vase couvert d'une draperie; sur l'autre, il y a aussi un vase avec son couvercle. C'est peut-être l'idre qui servoit aux cérémonies des mystères d'Isis.

On attribuoit à Isis l'invention de la culture des plantes et des fruits. Diodore, I, 4. On a trouvé sur des marbres anti-ques des Isis avec l'épithète de *fructifera*.

Cet instrument à deux branches est peut-être celui qui ser-voit à marquer en Egypte la hauteur du Nil, lors de son inon-dation, et qu'on appelloit *Nilomètre*. La table Isiaque et d'au-tres monumens Egyptiens nous en ont conservé de semblables. V. Clément d'Alexandrie, Strom. V, p. 633.

Le N^o. 37 offre un Loup, ou un animal d'une espèce qui en approche. Il est placé entre deux pilastres, à l'un desquels est appuyé un carquois fermé. Au second pilastre est adossé un arc. A terre est une pique ou un dard. Le Loup étoit con-sacré à Apollon, comme le cerf à Diane. Peut-être ce Ta-bleau est-il un emblème de Mithra ou du Soleil. C'est peut-être un chien sacré en Egypte.

P L A N C H E X X X V I I I.

La Peinture du N^o. XXXVIII, trouvée dans les excavations de Portici, en 1749, est recommandable par la pureté du dessin, la fraîcheur du coloris, et l'intelligence de la perspective. Des trois principales Figures qu'on y voit, et qui sont remarqua-bles par l'air de ressemblance de leur visage, deux, sans doute, sont des Divinités, et les rayons en forme d'auréole qui en-tourent leur tête, pourroient faire conjecturer que c'est Diane et Apollon. La troisième Figure, couronnée d'olive, ou plutôt de laurier, est peut-être Calisto, ou une Nymphe. Le vieil-lard avec une couronne de chêne et un bâton recourbé, qui, placé dans une roche, observe les trois personnages, semble être un Dieu champêtre.

Cette auréole ou lumière que l'on voit très-distinctement au-tour de la tête de deux figures de notre Tableau, a beaucoup occupé les Savans. Nous en avons déjà parlé dans notre Tome I. Voyez aussi Servius, dans son Commentaire de l'Énéide,

II, 590, 616, III, 585, X, 634. Et le Scoliaste d'Aristophane, in av., v. 1116. Non-seulement on plaçoit un cercle lumineux à la tête des Divinités; mais encore on environnoit tout leur corps de lumière. D'abord, cette couronne radieuse étoit spécialement consacrée au Soleil. Si les autres Divinités ont partagé cette gloire, c'est parce que, au rapport de Macrobe, Saturn. I, cap. 17, elles reconnoissoient toutes le Soleil pour origine, et pour la première cause de leur culte. Vossius, de idol., II, cap. 1; Lucain, VII, 458; panég. de Pline, 52.

(Les Empereurs et presque tous les Souverains ont affecté de se faire représenter avec l'Auréole, se comparant modestement au Soleil. On a toujours été bien venu auprès des Rois de la terre, quand on les a mis en parallèle avec le Roi des Astres. Voyez l'Histoire de Louis XIV. Un motif plus pur a déterminé l'Église, quand elle a arrêté que l'Auréole seroit l'attribut caractéristique du Christ et même de ses Saints. C'étoit une conséquence immédiate de la Transfiguration de son fondateur, désigné d'ailleurs sous le titre de *Soleil de justice*. Long-tems auparavant, le Législateur des Juifs les avoit étonné par un semblable phénomène. Voyez l'Ancien et le Nouveau Testament. Mathieu XIII. 43. XVII. 2).

Sur tous les marbres et médailles antiques représentant le Soleil et la Lune, ou Apollon et Diane, on remarque une couronne de lumière. On a vu un bas-relief, où la tête du Soleil étoit ornée de douze rayons. Voyez Virgile, AEn. XII. 162. Marcius Capella, lib. II. Nonnius, Dionys. XXXVIII. V. 303, ne donne que sept rayons à la tête de Phébus, peut-être par allusion aux sept planètes; et l'on pourroit ajouter que c'étoit un emblème des sept couleurs primitives du prisme, si cette belle théorie avoit été connue avant Newton. On a quelquefois aussi représenté le Dieu Mars, la tête ceinte de rayons.

(Nous nous abstenons d'entrer dans le détail de toutes les conjectures que l'inspection de cette belle peinture antique a fait naître. On a cru y voir le jugement de Paris, l'aventure de Tirésias, la triste métamorphose d'Actéon, et enfin

l'histoire des Gorgones, qui dit-on, étoient d'une beauté qui pétrifioit d'admiration. Il est une conjecture un peu moins hasardée. On soupçonne que le sujet de ce Tableau pourroit bien être l'histoire malheureuse des amours de Jupiter et de Calisto, fille de Licaon, Roi d'Arcadie. L'auguste époux de Junon, épris d'une Nymphé de Diane, y trouva assez de résistance pour avoir besoin de recourir à un déguisement. Il prend la figure de Diane elle-même et réussit si bien auprès de Calisto, que la chaste Maitresse d'Endymion chassa du nombre de ses Nymphes une vierge devenue ou prête à devenir mère. Cependant Diane exigea quelques détails. Calisto lui répondit ingénument que si elle avoit commis quelque crime, Diane elle-même en étoit la complice. La prude Déesse indignée poussa plus loin sa vengeance et changea la Nymphé en Ourse. Jupiter ne voulut point en avoir le démenti, et plaça dans le Ciel, parmi les Constellations, celle à qui il avoit fait outrage sur la terre; foible dédommagement d'une si étrange métamorphose. Telle est l'origine de la grande Ourse. On reconnoît ici le génie profond des anciens. Il étoit très-adroit de mettre ainsi la virginité sous la sauvegarde de l'amour-propre. En effet, quelle Nymphé eût été assez intrépide pour ne point balancer entre les faveurs du Maître des Dieux et la crainte de devenir une grande Ourse, exposée aux regards malins de tous les Nautonniers? Cette fable ingénieuse de l'ancienne mythologie devoit être un frein puissant que nous avons plus d'une occasion de regretter.

Mais revenons à notre Peinture. Comment se fait-il, si l'Artiste a eu cette métamorphose en vue, qu'il n'ait pas craint de peindre ensemble la vraie et la fausse Diane? Jupiter n'étoit point assez neuf dans les intrigues d'amour pour n'avoir pas saisi le moment où Calisto étoit loin de sa maitresse sévère, afin de lui en imposer par une ruse indigne d'un galant homme. A moins qu'on ne dise que Diane, qui étoit un dragon de vertu, soupçonnant quelque piège, n'ait voulu surprendre les deux amans. Mais le visage des
trois

trois figures est trop tranquille , trop froid pour nous peindre une situation qui dut être très-vive entre les deux divinités , et très-embarrassante pour la trop crédule victime de la fourberie de maître Jupin. Et puis quel rôle joue ici le vieux pasteur , témoin discret de cette scène scandaleuse ? seroit-ce le père de Calisto ? il ne seroit pas décent de le conjecturer. Voyez Hyginus , Astron. Poët. II , 1. Fab. 167. Boote , Aratus , in Herice , Apollodore , lib. III , cap. 8 , ss. 2 , Ovid. métam. II , V. 422).

La feuille d'olivier étoit un attribut caractéristique de Minerve. Apollodore , III , 13. Euripide , tom. V , 1433. trad. V , 800. Meursius , Cetrop , cap. 19. Un rameau d'olivier étoit le symbole de la paix : pour l'obtenir , les vaincus supplians en faisoient usage. Les vainqueurs s'en couronnoient aussi dans leur triomphe. Bullengerus de Triump. cap. 13. L'olivier avoit encore une autre destination bien plus délicate et bien plus précieuse. Les vierges en portoient toujours une branche , comme un emblème de la chasteté. Stace , Thésaïde , II , 737 : de nos jours on n'accorde plus à cet arbre sacré de si merveilleuses propriétés. C'étoit sans doute à l'adoption qu'en avoit faite la chaste Diane qu'il devoit cet honneur , qu'il partage avec le laurier. Cet autre arbrisseau en a obligation à Daphné , dont il conserva la pureté virginale des atteintes d'Apollon. Les Anciens accordoient au laurier une certaine vertu contraire aux doux plaisirs de Vénus. C'est pour cela qu'ils en couronnoient leurs Nymphes encore intactes , et par conséquent Diane et ses compagnes , comme nous le voyons dans notre Tableau. Tibulle , III et IV , 23. Pascalius , de Coron. VI , 28 , VIII , 14 Spanheim , Hymn. Indian , 187 , p. 256 , 264. Une couronne de feuilles de pin étoit aussi chez les Anciens consacrée spécialement aux Vierges.

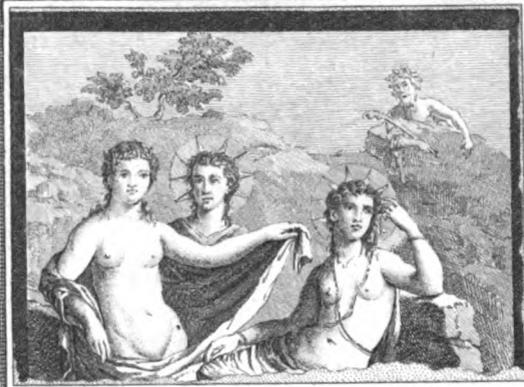
Le chêne étoit proprement l'arbre de Jupiter et de sa mère Rhea. Ovide , Métam. , VIII , 623 , XI , 158. Apollonius Argon. I , 1124. III , 1214. La déesse Hécate se couronnoit aussi de feuilles de chêne. En général , c'étoit l'attribut de tous les

Dieux des forêts et des montagnes. Le pin et le chêne étoient consacrés au Dieu Pan. Les Pasteurs de l'heureuse Arcadie passaient pour être les descendans d'un chêne, et on les appelloit mangeurs de glands. Lycophron, V, 48a. Plutarque, in Coriol.

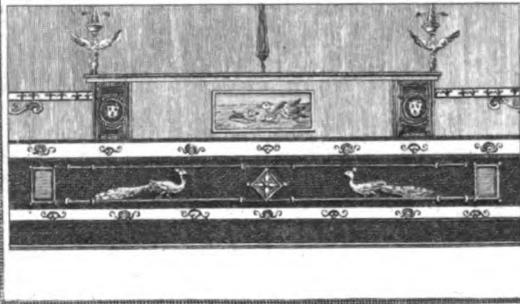
Quelques Savans, autorisés par l'incertitude et l'obscurité de l'origine des Graces, conjecturent que ce sont elles qu'on a voulu représenter dans ce Tableau. Les uns font les Graces filles de Jupiter et de Junon, les autres, avec plus de ressemblance, les font naître de Bacchus et de Cypris. Quelques-uns ont cru que les Graces et les Heures étoient les mêmes; et cette allégorie, de quelque côté qu'on la présente, offre un sens ingénieux et délicat. On n'est point d'accord non plus sur le nombre des Graces; et en effet, qui oseroit le fixer? L'objet qui plait a des Graces sans nombre. On a d'abord représenté les Graces vêtues, et telles étoient celles travaillées par le ciseau du Philosophe Socrate, et qu'on avoit placées à l'entrée de la citadelle d'Athènes. On aime à voir Socrate commencer sa mission de morale par le groupe des trois Graces. La raison seroit plus aimée, si on commençoit par la rendre plus aimable. Dans la suite, elles furent peintes nues. On ne dit point le nom du premier Artiste qui introduisit cette innovation, et on n'est pas beaucoup empressé de le savoir. Deux des Graces dans l'origine s'appelloient *Clita*, *belle*, et *Phaenna*, *éclatante*. Cette circonstance peut nous aider à expliquer l'Auréole qui décore la tête de deux des figures de notre Tableau. Quelquefois aussi on nommoit improprement l'une des Graces, *Carpa*, *Déesse des fruits*; et c'est peut-être celle de notre peinture qui est couronnée d'olives. N'oublions pas d'apprendre le nom de celui qui offrit le premier sacrifice aux Graces; il étoit de la Béotie et s'appelloit Etéocle. Le premier Poète qui les chanta fut Pamphus. Les Athéniens reconnoissoient trois Graces. Les Lacédémomiens n'en adoptoient que deux, et c'étoit encore beaucoup pour ce Peuple.

Beaucoup d'Auteurs ont parlé des Graces. Nous renvoyons

38



39



40



Tom. II.

à Diodore, V. 72. Hésiode, Théog. V. 907. Apollodore, I, 3, ss. 1. Sénèque, de Beneficiis, I, 3; Fornutus, cap. 15; Stace, Thésbaïde, II, 286. Nonnius, Dionys. lib. ult. 333. Servius, AEn. I, 724. Homère, XII, 161. Iliad. XIV. Cicéron, de naturâ deorum, III, 44. Pindare, O. O, 14, V. 19. Higynus, Fab. 183. Strabon, IX, N° 6, p. 635. Vossius, de Theol. Gent. VIII, 13. Orphée, Argon. V. 809, V. 1213. Hymn. 42, V. 4, etc. et sur-tout Pausanias, IX, 35.

Il a paru, il y a quelques années, un recueil intitulé *Les Graces*. Mais il s'en faut bien qu'il soit complet.

Enfin, pour dernière conjecture, on a pensé que les trois belles figures de cette Planche étoient le Soleil, la Lune et l'Aurore, tous enfans d'Ipérion, représenté par le Vieillard du fond du Tableau. A moins qu'on aime mieux y voir Pan, le Dieu de la Nature, dont toutes ces figures seroient un emblème.

P L A N C H E X X X I X.

Dans ce Tableau d'ornemens, on voit deux Cariatides, ou Sirènes, et d'une forme assez bizarre. Ovide, Métam. V, v. 554. Les deux Masques ou Gorgones placées dessous, sont peints avec goût. Au milieu sont un cigne et deux canards dans l'eau. Encore au-dessous, on voit deux paons, dessinés avec beaucoup de grace.

P L A N C H E X L.

Ce N°. , trouvé dans les excavations de Portici, offre une nêfle et une pêche.

Pline, XV, 20, parle des diverses espèces de nêfles. Il y observe que, du tems de Caton le Censeur, on voyoit en Italie des nêfliers. Palladius, IV, 10, ss. 19 à 22, nous apprend que l'on conservoit les nêfles avec de la moutarde et du miel.

Pline, XV, 12, parle aussi des pêches. V. Martial, XIII, ep. 46.

P L A N C H E X L I.

Rien de plus obscur et de plus incertain que le sujet de ce Tableau peint avec beaucoup d'agrément , et trouvé dans les fouilles de Portici , en 1744. Il paroît que le principal personnage est la Femme assise , nue à moitié , et couverte depuis la ceinture jusqu'en bas d'une draperie blanche : un autre pan de couleur violette , enveloppe le coude de son bras droit , et tombe presque sur sa main occupée à rattacher ses cheveux qu'elle tient étroitement. Cette figure a le bras gauche appuyé sur un vase qui est de la couleur d'un métal : elle a des pendans à ses oreilles , des cercles d'or au poignet , et des sandales à ses pieds. Des deux autres Figures , celle qui est assise a le vêtement violet , et est enveloppée d'un manteau bleu. Sa main gauche porte le doigt index à sa bouche. Sa tête est couverte d'une draperie , ou espèce de turban blanc : elle a aussi des chaussures aux pieds. La troisième Figure qui tient le milieu de cette belle composition , est debout , le coude appuyé sur l'angle de la base d'une colonne. Son vêtement est bleu , ainsi que la manche qui couvre tout le bras gauche. Le droit est à moitié nu. Son manteau est d'un rouge foncé. Sa tête est ceinte d'un voile jaune , et ornée sur le devant d'un nœud , ou rosette. Elle a aussi des pendans d'oreilles. Le fond du tableau est un bois touffu. La première Figure dont tout le sein est découvert , pourroit bien être Vénus : les deux autres seroient Junon et Pallas , réunies sous cet agréable portique pour converser ensemble.

Apollonius de Rhodes , Argon. III , v. 7 à 112 , raconte au sujet de ces trois Déeses une anecdote qui rend assez bien raison de la scène de notre Tableau. Junon et Pallas protégeoient Jason , jeune Héros qui avoit , à la tête de plusieurs Grecs intrépides , conçu le dessein d'enlever la toison d'or de la Colchide. L'entreprise n'étoit pas facile. Il falloit mettre dans ses intérêts Médée. L'amour seul pouvoit s'ouvrir le cœur de cette enchanteresse. La fière Junon et la prude Pallas

voulurent bien négocier cette intrigue auprès de Vénus : elles se déterminèrent à lui faire une visite , pour la prier d'intercéder auprès de son fils , afin qu'il rendit Médée amoureuse de Jason. Elles allèrent en effet trouver la mère de l'Amour. Couchée voluptueusement sur le portique de ses jardins délicieux , elle étoit dans ce moment occupée à démêler sa belle chevelure avec un peigne d'or , et à en faire une tresse élégante. Pour faire honneur à ses Hôtes , Vénus est assise sur le siège le plus bas : Pallas en a un plus élevé avec un marche-pied. Son regard est pensif et sévère ; on voit qu'elle ne se prête qu'avec répugnance à une démarche aussi éloignée de son caractère ; elle laisse parler Junon qui est debout , et qui a bien l'air d'une Matrone ambitieuse et altière , à qui rien ne coûte , pourvu qu'elle vienne à bout de ce dont elle se mêle. Sur le visage de Vénus , on voit régner un air de contentement , et une affectation de dignité. Elle jouit de voir ses deux graves Rivaux implorer son appui , et lui avouer tacitement leur impuissance. Elle goûte une partie du plaisir que lui donna la présence du berger Paris , et le don de la pomme d'or.

(On sait l'issue tragique de cette négociation. Les Anciens connoissoient parfaitement le cœur humain ; et ils nous en ont laissé une nouvelle preuve dans ce trait de leur Mythologie. Ils ont voulu sans doute insinuer que la sagesse du plan et la fierté du courage n'étoient pas toujours les deux moyens les plus expéditifs pour mettre à fin une entreprise ; que les passions , et sur-tout celle qui les renferme toutes , pourroient être employées avec succès ; mais en même tems ils ne se sont point dissimulé que si cette voie étoit la plus courte , elle étoit aussi la plus dangereuse , et menoit aux plus tristes excès. Ce n'est point la nature telle qu'elle devoit être , mais telle qu'elle est , qu'ils nous ont offerte dans le personnage de Jason qui trouve insuffisans l'appui et les conseils de Minerve , et lui associe les enchantemens de Médée).

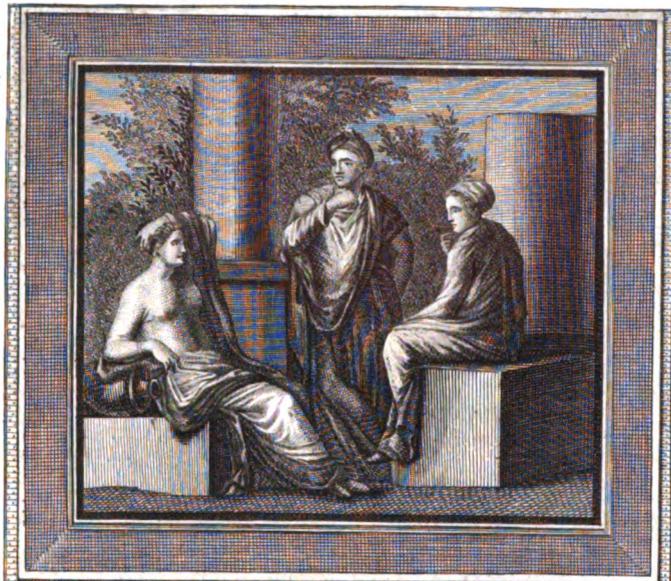
Le vase sur lequel l'une de ces trois Figures de notre Tableau a le bras posé , confirme encore notre conjecture , et est censé

contenir les parfums que Vénus prodiguoit à sa toilette. Athenée, XV, p. 687 à 692, disserte longuement sur les différens parfums dont on faisoit un grand usage dans l'Antiquité. Les uns étoient destinés pour s'en laver le corps, les autres, pour l'oindre de toutes parts. Sophocle désigne Vénus avec cette épithète grecque : *toute couverte de parfums*. Dans l'Anthologie grecque, I, ep. 70, on donne pour attribut caractéristique de Vénus un vase de parfums. Homère, Odysée, Σ, 191 et suiv., dit que Vénus se servoit d'un parfum qui lui étoit particulier.

(De toutes les recherches de la toilette et du luxe, l'usage des eaux parfumées est le plus légitime. Les Beautés Grecques et Romaines, beaucoup plus sobres que nos Modernes sur la quantité d'ajustemens et sur leurs variétés, dirigées par le caprice plutôt que par le goût, ne gardoient point de bornes dans les détails qu'exige la propreté. Ils multiplioient les bains si nécessaires pour entretenir la fraîcheur de la carnation, et pour développer les belles formes de la nature, en rendant les mouvemens du corps plus souples. Dans les premiers siècles de l'Eglise, la sévérité de la Morale chrétienne proscrivit ces soins délicats qui tenoient de si près à la mollesse et à la volupté. Sainte Paule, Dame Romaine, Veuve et la fille spirituelle de Saint Jérôme (qu'on disoit de la famille des Gracques et des Paul Emile), Sainte Paule prit à la lettre ce point de discipline des Saints Pères. Parmi les réglemens qu'elle donna à ses Religieuses rassemblées à Béthléem, il en est un par lequel elle leur défend, en toute lettre, *la propreté du corps*. *C'étoit*, disoit cette même bienheureuse, *un emblème de la saleté de l'ame*. L'emblème contraire se présentoit plus naturellement. Mais les maisons religieuses se sont beaucoup relâchées sur ce point. Et il n'est point jusqu'aux Français qui ne mettent quelque recherche dans leur costume, qui en avoit besoin).

Spanheim, V, 13, H., in lav. pall., remarque que les vases unguentaires étoient ordinairement d'albâtre, et d'autres

41



42



Tom. II.

pierres précieuses. Il y en avoit aussi d'or, d'argent, quelquefois même de plomb. Ces sortes de vases servoient non-seulement à la toilette, mais encore dans le bain; ce qui feroit présumer que notre Vénus en sort. Maffei cite une statue de Vénus qui fait aujourd'hui l'ornement des jardins du Vatican, laquelle, dans l'attitude de s'essuyer le corps, porte un vase semblable à celui de notre Peinture. V. Mercurialis, art. gymnast. I, 10.

Pallas, et toutes les Matrones de mœurs sévères, se couvroient la tête avec une draperie de lin. Callim., Hymn., in lav. pall.; et Athénée, X, p. 410. Montfaucon remarque, tom. I, lib. II, cap. V, v. 2, pl. XXI, que les têtes de Junon étoient couvertes d'un voile avec quelques ornemens qui se terminoient en pointe. V. Callim., H., in Pallad., v. 21; Clément d'Alexandrie, Paed. 11.

On observera combien l'Artiste, Auteur du Tableau dont l'explication nous occupe en ce moment, a été fidèle aux convenances du costume: il a donné à Vénus pour attributs des bracelets d'or, des pendants d'oreilles, et un vase de parfums; Junon n'a que des pendants, et une rosette sur la tête. Pallas, n'a ni perles, ni or; sa tête est tout simplement couverte d'une seule draperie blanche, arrangée sans art, et dénuée d'ornemens.

P L A N C H E X L I I.

Un Aigle qui paroît animé, et qui regarde un vase sphérique couvert de deux guirlandes de feuilles. On les croit de chêne, parce que cet arbre est consacré à Jupiter, ain-i que l'Aigle. Et comme le Roi des airs paroît fixer le vase rond, on croit que ce petit sujet est l'emblème de Jupiter fulminant. Boissard rapporte un marbre sur lequel sont écrits ces trois mots: *Jovi sancto Brontonti*; et où l'on voit un Jupiter tenant entre les mains un vase rond qui a deux anses traversées par une lyre sans cordes; ce qui a fait conjecturer au savant Montfaucon, tom. I, lib. II, cap. 3, que de tels vases font allusion au bruit du tonnerre qu'ils imitent, quand on les

frappe. Cette explication rend raison de notre petit Tableau. Vitruve, V, nous apprend qu'on plaçoit au Théâtre, derrière la scène, des vases de cuivre et d'une forme ronde pour imiter le tonnerre. V. Pollux, IV, 127 et 130. Le Scoliaſte d'Ariſtophane, in Nub.

Giraldi, *de Diis ſint.*, VIII, p. 289, remarque qu'on donnoit auſſi à Bacchus l'épithète de *Berrios, tonans, tonnant.*

P L A N C H E X L I I I.

Il eſt évident que le ſujet de cette Peinture, trouvée dans les excavations de Portici, l'an 1747, eſt la lutte du Dieu Pan et de l'Amour. Ce ſujet qu'on rencontre ſur quelques monumens antiques, V. Spon, *miſc. er. a. ſect. II*, art. 8, p. 38, eſt une fable myſtérieuſe diverſement expliquée par les Mythologues, qui ne conviennent pas à laquelle des deux Divinités la victoire reſta. Le petit Amour n'a pour attribut que ſes ailes. Le Dieu Pan eſt représenté jeune, avec les cornes, les oreilles, les cuisses, les jambes et les pieds d'un bouc. Le vieillard barbu et chauve, dont le ventre d'un volume conſidérable eſt recouvert par le milieu avec une draperie blanche, c'eſt ſans doute Silène; de la main gauche il tient une branche de palmier; il porte la droite ſur les cornes du petit Satyre qu'il fixe avec beaucoup de complaiſance. De l'autre côté des Combattans, ſont deux Figures aſſiſes ſur une roche. L'une eſt Bacchus couronné de pampres et de raisins: il a une draperie rouge et des cothurnes jaunes; il poſe ſon pied droit ſur une pierre carrée. L'autre Figure eſt une jeune femme, vêtue de blanc; ſa coëffure eſt grecque, et le bandeau de ſa chevelure blonde eſt de couleur d'or: elle a les pieds nus. D'une main elle touche le ruban incarnat qui orne le long tyſe de Bacchus. De ſa droite, elle ſemble indiquer la ſcène qui ſe paſe ſous ſes yeux. Sur l'eſpèce d'édifice qu'on aperçoit à quelque diſtance derrière ces Personnages, on obſerve un vase couleur de cuivre, et un flambeau, ou quelqu'autre objet.

objet pareil posé obliquement; on aperçoit aussi quelques arbres et quelques plantes.

Servius, Virg. Ecl. 11, 31, rapporte que les Poètes ont imaginé une lutte entre l'Amour et le Dieu Pan, dans laquelle ce dernier succomba, parce que *omnia vincit amor*. Dans Bocace, Geneal. Deor. I, 4, Theodontius rapporte autrement cette anecdote mythologique; il dit que le Dieu Pan ayant provoqué l'Amour par ses paroles piquantes, fut vaincu et condamné par l'ordre du vainqueur à aimer Syrinx, Nymphé de l'heureuse Arcadie. Un autre Écrivain, Albricus de D. 1, c. 9, prétend au contraire que l'Amour eut le dessous, et même qu'on le peignit couché à terre aux pieds de son ennemi plus heureux. Sur un ancien bas-relief de bronze on voyoit l'Amour en action de percer le cœur du Dieu Pan renversé, sa flûte et sa couronne d'olivier à ses côtés, et dans les airs une étoile rayonnante. Philostrate, I, Imag. VI, décrit la lutte de deux Amours, dont l'un est prêt à étouffer l'autre, et en fait une allusion à l'amour impur et deshonnête, qui trop souvent triomphe de l'amour divin. Voyez Platon, Sympos. Les Anciens mettoient aussi de la métaphysique dans leurs affections: ils avoient l'imagination trop exaltée pour ne point sentir combien elle influoit sur les passions et sur les plaisirs. Sophocle, Antig. V, 772; Anacréon, Clément d'Alexandrie, Stromat. VI, pag. 623; Euripide, Phœd. Athenée XIII, p. 561, 562 et 563. Lucien, dans son Traité, comment il faut écrire l'Histoire; Orphée, Hymn. in Amor. Oppien Halieut. IV, 31 et suiv.; l'Anthologie, lib. IV, cap. 12, ep. 56, etc., tous ces différens Auteurs confirment par des passages analogues au sujet de notre Tableau, l'empire de l'Amour sur les Dieux et les Hommes, et sur toute la Nature.

L'Amour, dans notre Peinture, n'a pour toutes distinctions que des ailes, ce qui est conforme au récit que nous fait Pausanias, liv. VII, 26: « J'ai vu à Égire une petite Chapelle » où il y a une Fortune qui tient une corne d'abondance à la » main, et auprès est l'Amour avec des ailes; apparemment

» (ajoute ce Voyageur Historien) pour donner à entendre » qu'en amour la fortune fait plus que la beauté ». En cela, nous n'avons point dégénéré des Anciens. On sait que les ailes ont été données à l'Amour pour marquer son inconstance. Servius, AEn. I, 667 ; Properce, II, El. 9. Cependant, n'y a-t-il pas une sorte de contre-sens à représenter ailé un Dieu qui préside à la passion la plus profonde, la plus obstinée, la plus persévérante de toutes ? Chaque objet, dans la nature, a plusieurs faces ; et l'Amour, plus qu'aucun autre, donnera toujours lieu aux emblèmes les plus contradictoires en apparence, mais qui n'en seront pas moins justes pour le fonds.

Mais l'Amour n'est point le seul des Dieux qui ait des ailes ; beaucoup d'autres en portent. Un ancien Auteur Grec raconte que les Dieux chassèrent du Ciel l'Amour, après lui avoir coupé les ailes, qu'ils donnèrent à la Victoire. Cette allégorie est très-exacte. En effet, rien de plus rapide que les conquêtes d'un Héros porté sur les ailes de l'Amour. Aristophane, in Av. 694, et seq. raconte aussi à ce sujet une fable ingénieuse sur l'origine du monde : la Nuit, dit-il, pondit un œuf d'où sortit l'Amour avec des ailes d'or ; de concert avec le chaos, l'Amour engendra les Dieux, les hommes et tout l'univers. L'univers moral justifie trop souvent cette origine : *Enfans de la nuit et du Chaos*, seroit l'épithète qui caractériseroit le mieux les hommes. Platon, Conv. Cicéron III, de Nat. Deor. ; le Scoliaſte d'Apollonius, III, 26.

Plutarque, Simp. II, quest. IV, p. 638, pense que la lutte est le plus ancien des jeux. Pausanias, VIII, 2, confirme son opinion : « On place, dit-il, l'institution des jeux olympiques en des tems si éloignés, qu'à peine y avoit-il alors des hommes sur la terre. Si l'on en croit quelques-uns, Saturne et Jupiter luttèrent l'un contre l'autre à Olympie ». Les Anciens aimoient beaucoup cet exercice. Voyez Mercurialis A. 9, 11, 8, et v. 5. Dans l'île de Scio, au rapport d'Athénée, p. 566, les jeunes garçons luttoient avec les

jeunes filles. On sait qu'à Sparte les Lacédémoniennes s'exerçoient à la gymnastique, et sans voile luttoient contre les hommes. Properce, III, Éleg. 12; Plutarque, in Licurgo; Nonnus, Dionys. XXXVII, 556. (Ces jeux ne sont plus dans nos mœurs; et la plus aguerrie de nos courtisanes rougiroit peut-être au récit de ces exercices auxquelles se livroient avec toute leur innocence les chastes vierges de Lacédémone.)

On attribue à Mercure l'invention de la lutte, à laquelle il présidoit. Athenés XIII, p. 561, pour prouver que l'Amour, chez les Anciens, étoit regardé comme le Dieu des penchans honnêtes, de l'amitié pure, et de l'union entre les citoyens, rapporte que dans les Gymnases, lieux destinés à la lutte, on avoit placé les statues de Mercure et d'Hercule, à côté de celle de l'Amour. Les Samniens lui avoient même dédié leur Gymnase. V. aussi Pausanias, lib. VI, cap. 23.

(Pan étoit le Dieu de la Nature et de la Luxure. Ce double rapport n'en faisoit peut-être qu'un aux yeux des Anciens. En personnifiant, en déifiant la Nature, ils avoient trouvé le moyen de concourir à sa fécondité qui est de son essence, et de sanctifier, pour ainsi dire, l'acte de la génération, bien loin d'en rougir. Familiarisée avec ces objets qui n'ont rien que de naturel, leur imagination, quoique vive, ne se souilloit point des idées obscènes qu'on attache aujourd'hui à tout ce qui regarde la reproduction. Les plaisirs physiques de de l'amour ne leur paroissent pas moins honnêtes que ceux de la table, et que toutes les jouissances des autres sens. Ils aimoient à en multiplier les symboles : les Matrones les plus graves, les Prêtresses les plus sages en portoient les images sur leur sein; les murailles sacrées des Temples étoient couvertes de figures emblématiques des mystères de Vénus. Les Anciens proportionnoient leur reconnaissance au bienfait; et ils pensoient que la Religion seule pouvoit les acquitter envers la Nature.)

Si l'on desire quelques détails historiques sur le Dieu Pan, qu'on lise Servius, Ecl. III, 31, AEn. VI, 776. Hyginus,

Tab. 224, le Scoliaste de Théocrite, Idyl. I, v. 3 et 2, 123; Hérodote II, 46, 145 et 146; Lucien, Dialogue de Pan et de Mercure; Homère, Hymne à Pan.

La figure du Silène de notre Tableau est conforme à la Description que nous en a laissé Lucien, *in consilio Deorum*. Pausanias, I, 23, remarque que les Athéniens donnoient le nom de Silène aux Satyres les plus avancés en âge. Voyez aussi le chap. XXV de son livre III. Servius, Ecl. VI, 13, dit qu'on croyoit Silène fils de Pan et d'une Nymphé.

Les Vainqueurs à la lutte se couronnoient de feuilles de palmier, ou bien en portoient une branche à la main. Mais nous croyons plutôt que c'est une espèce de férule que tient entre ses mains Silène, en qualité de Maître des chœurs bachiques.

Silène a la main posée sur la tête du petit Faune, peut-être pour empêcher qu'il ne blesse l'Amour avec ses cornes, ou pour le soutenir; dans le cas où il seroit prêt à tomber.

La figure de la femme qui est placée derrière Bacchus, dans le fond de notre Tableau, est peut-être sa nourrice, ou bien encore Ariane. Ce pourroit être aussi Vénus. Apulée, Mét. II, p. 167. D'autres veulent que ce soit la Déesse *Libera*, qu'on croit être la même que la mère de l'Amour.

Saint Augustin, *de Civ. Dei*, VI, 9; Lactance Firmianus, I, 10; Ovide, Fast. III, 512: On pourroit aussi conjecturer que c'est Semelé, ou mieux encore Proserpine, mère de Bacchus. Cicéron, *de Naturâ Deorum*, III; Minutius Felix, in Oétav., p. 200. V. aussi Gronovius. Enfin quelques Savans y reconnoissent Cérés, que les Anciens donnoient toujours pour compagne à Bacchus.

Sine Cerere et Baccho friget Venus.

L'Amour à jeun n'est plus un Dieu.

Le Vase qu'on remarque dans cette belle composition est un des attributs du Père des Buveurs.

Dans une Gravure antique que nous a conservé Rossi,



Tom . II .

Mém. Bress. p. 132, on voit un flambeau ou candélabre semblable à celui qui est posé en travers à côté du vase. **Athénée**, XV, cap. 18.

P L A N C H E X L I V.

Cette Peinture, trouvée dans les excavations de Portici en 1755, est d'un excellent coloris, d'un bon ton, de la plus agréable composition, et ne peut qu'être l'ouvrage d'un pinceau exercé : malheureusement elle est en très-mauvais état ; et les belles parties que le temps a respectées, font regretter davantage celles qu'il a enlevées à l'admiration de la postérité. L'expression répond parfaitement au sujet, dont la simplicité facilitera l'explication.

Ce Tableau représente une jeune Femme, au moment qu'elle fait une offrande à la statue d'un Dieu, qui vraisemblablement est Bacchus. La chevelure blonde de cette jeune fille est nouée avec beaucoup de soin derrière et au bas de sa tête. Son manteau qui tombe à sa ceinture, est blanc, ainsi que le reste de son vêtement assujéti et serré sous son sein avec une bande ou écharpe. Le bas de ses manches et de sa robe est orné de franges violettes. Ses chaussures sont rouges. Elle tient de la main gauche un plat de forme ovale ; et de la droite, elle pose sur un petit autel quelque chose de couleur jaune et rouge, que le mauvais état du Tableau ne permet pas de bien distinguer. L'autel paroît imiter le marbre blanc. Sur un haut piédestal peint en marbre rouge, s'élève le simulacre du Dieu, de couleur de bronze. Sa tête est couronnée de lierre et de feuilles de vigne, et sur son col tombent les bouts d'un bandeau. Son visage est jeune, et il sourit. Tout son costume et son port annoncent une figure de femme. A sa main droite est un vase renversé. Sa gauche tient un tyrsa. Derrière la statue est un marbre rouge ; et à ses deux côtés on remarque comme deux cercles d'ombre, sur le mur du fond, dont le toit brisé est de terre cuite. Au bout du fron-

ton sont trois ornemens qu'on appelle *Acroterès* (1). La gouttière a une saillie considérable. Derrière cette espèce d'édifice, sont deux arbres; l'inspection du feuillage les feroit prendre pour deux palmiers.

Les filles nubiles qui consacroient leur virginité à Vénus, avoient la tête sans voile, les cheveux rassemblés en un seul nœud, et portoient une ceinture ou écharpe. Celles qui se consacroient à Diane, laissoient leur chevelure flotter sans ordre.

V. Pausanias, X, 25; Ovide, *Métam.* VIII, 320; Bentley, v. 23; od. XI, lib. II d'Horace; Catulle, ep. 68; Callimaque, épigr. 40, p. 213 de l'Édition de Grævius; Anthol. VI, cap. 8, ep. II; Théocrite, id. XVII, 60.

Ælien, var. Hist. VII, 11, remarque qu'autrefois les femmes faisoient usage des mêmes chaussures que les hommes. V. Tertullien, *de pallio*, cap. 4; Turnèbe, Ode XIX, 24. Nos Beautés modernes auront de la peine à ajouter foi à la remarque d'Ælien.

On appelloit les plats qui servoient à porter les offrandes de Bacchus et de Cérès, *satura*. Quelques Étymologistes ont voulu faire dériver de ce mot celui de *Satyra*, *Satyre*, genre de Poésie inventé, dit-on, au milieu des licences de la vendange. V. l'étymologie de Vossius.

On offroit ordinairement aux Dieux, de la farine, du miel, et de l'huile que l'on versoit sur leurs autels. V. Servius, *ÆEn.* VII, 109, *Ecl.* VII, 31. On leur offroit aussi des fruits et des fleurs, et particulièrement à Bacchus. Notre Tableau nous en fournit un exemple.

(Cette simplicité dans le culte des premiers hommes dégé-

(1) *Acroteres*, *acroteria*, *orum*, petits piédestaux aux extrémités, et au milieu d'un fronton ou au-dessus d'autres parties élevées d'un édifice; ils servent de bases aux figures, vases et autres amortissemens.

Le mot latin *acroteria*, est dérivé du mot grec *akroterion*, extrémités de toutes sortes de corps. Voyez Perrault et Daviler.

néra bientôt en vain appareil , et en spectacles cruels. Qu'elle soit à jamais flétrie , la mémoire de celui qui pour ses idoles eut le premier le courage d'enfoncer le couteau sacré dans les entrailles de l'innocent agneau ou de sa mère paisible , et qui de Prêtre se fit Boucher ! Eh ! comment les Grecs et les Romains purent-ils renoncer sitôt aux libations d'un lait pur qu'ils versaient sans répugnance aux pieds de leurs Dieux agrestes ? Ces Anciens qui avoient tant de fraîcheur dans l'imagination , qui ne prenoient , pour ainsi dire , que la fleur de tous les objets , comment purent-ils se résoudre à souiller le pavé de leurs Temples avec le sang des animaux , leurs bienfaiteurs ? Tant que les simulacres des Dieux furent de bois ou d'argile , leurs offrandes étoient des fruits , des fleurs , du miel. Si-tôt qu'on les fit d'or , de bronze ou de marbre , ils communiquèrent leur dureté à leurs Adorateurs ; et l'homme , devenu le bourreau de ses animaux domestiques , ne tarda pas à le devenir de ses semblables. Celui qui détela de sa charrue le bœuf laborieux pour l'offrir en victime sur les autels , n'hésita pas long-temps à lui substituer un ennemi , ou un étranger. La distance fut bientôt franchie du sacrifice de deux colombes à un hécatombe d'hommes.)

Le piédestal de notre Bacchus , qui devoit être d'ordre ionique , comme il convient à ce Dieu , Vitruve , I , 2 , est plutôt Toscan. Néanmoins il a une belle forme. On en rencontre de semblables sur d'autres monumens antiques.

La tête de Bacchus est ceinte d'un bandeau ou diadème , qui est un des attributs caractéristiques de ce Dieu , qu'on dit être l'Inventeur de cet ornement royal , que les Souverains ont porté depuis.

V. Diodore , IV , 4 , et Pline , VII , 26 , qui l'appelle *Mitroforus*.

Le visage de notre statue est jeune et riant. C'est ordinairement le caractère qu'on donne aux têtes de Bacchus. Ovide ,

Métam. IV, v. 17. Dans l'Anthologie grecque, I, c. 38 ; ép. II, on lui donne pour épithète *Φλυμύτης*, amant du rire.

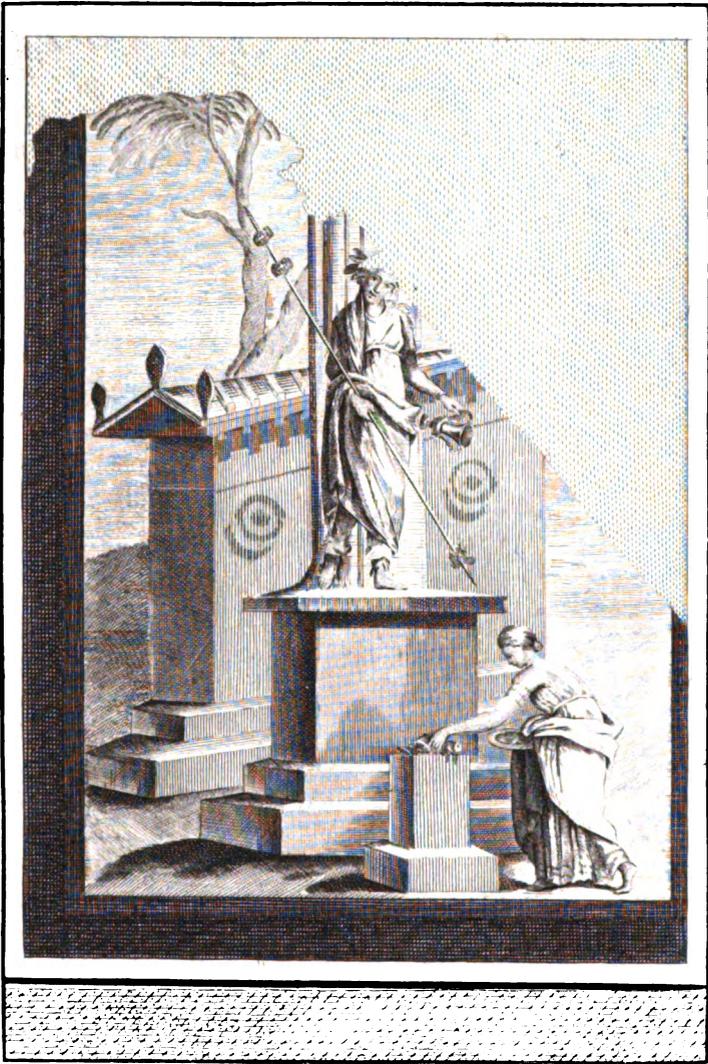
Quelquefois aussi on donnoit à Bacchus le visage d'une femme. Les Anciens donnoient pareillement les deux sexes à tous les autres Dieux. Mais il n'est pas ordinaire de voir Bacchus représenté avec le sein d'une femme, tel qu'il est dans notre Tableau. V. Orphée, Hymn. in Misen. ; Aristide, Hymn. in Bacch. *natalis comes*, v. 13 ; Montfaucon, tom. I, p. 2, Pl. CLIII. et C.

Quant au vase renversé et au tyrse, voyez Arnobe, liv. V ; Sidonius Apollinaris, carm. XXII, v. 31 ; Pausanias, VIII, 31 ; Euripide, Bacch., v. 941.

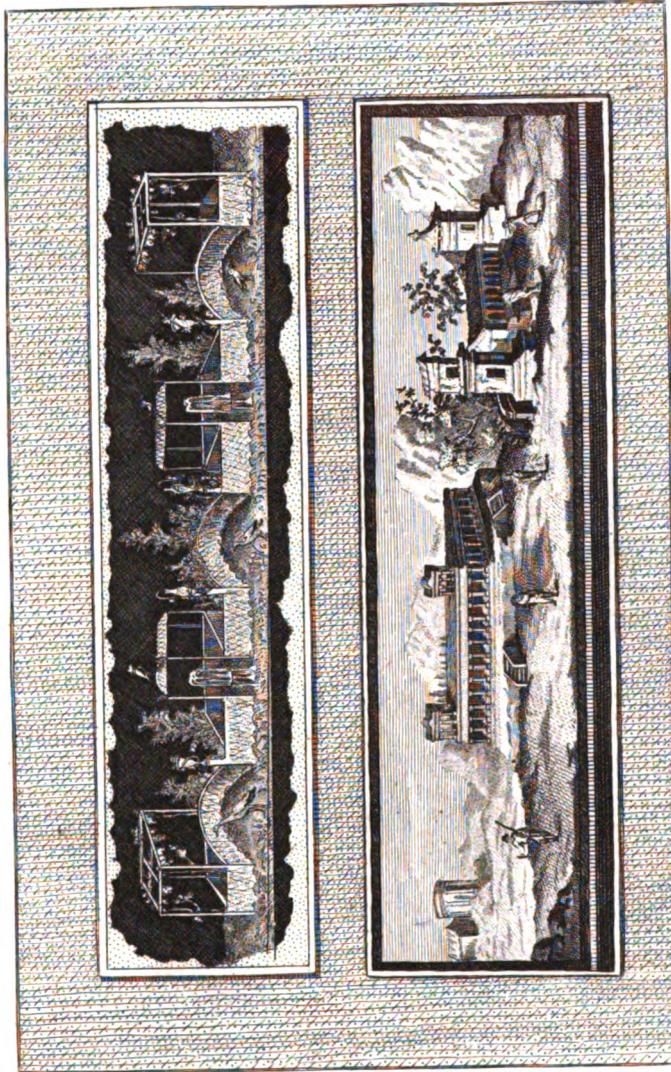
Quoique la forme de l'édifice contre lequel est adossé le simulacre de Bacchus, ne présente point un tout régulier, cependant il est né de s'apercevoir qu'on a voulu figurer un Temple oblong, comme ils l'étoient ordinairement. C'est une chapelle du genre rustique, et dans la construction de laquelle on n'a point observé les règles de l'art. Si elle eût été d'ordre ionique, ordre consacré à Bacchus, les degrés qui y conduisent eussent été en nombre impair.

Il en est qui pensent que cet édifice n'est qu'une espèce de petite maison contiguë à un Temple que la dégradation du Tableau nous cache. C'est peut-être l'habitation de la jeune fille qui fait ses offrandes. Mais les ornemens qu'on y remarque ne conviendroient pas à une telle demeure.

D'autres veulent que ce bâtiment soit un édifice sépulcral. Quelqu'Épicurien aura voulu placer son tombeau tout près de la Divinité à laquelle il avoit consacré ses jours. Semblable à ce Baveur moderne qui se fit inhumer sous la pierre sur laquelle il s'étoit enivré tant de fois. On ne sauroit donner une explication précise de ces deux ombres circulaires, peintes sur la muraille aux deux côtés de Bacchus. Peut-être est-ce un effet de lumière produit par les fenêtres de l'édifice, dont il ne s'est conservé qu'une partie.



Tom. II.



45

46

Tom. II.

partie. V. Minutoli ; sect. II, 2 , Diss. de domibus ; Sal-
lengre , tom. I , p. 92 , Dissert. de templ. p. 104. D'autres
croient que ce pourroit être l'ombre de deux couronnes , ou
de quelques ornemens ronds , relatifs à Bacchus.

Ces barres parallèles qu'on distingue sous ce toit , sont
peut-être des tuiles , ou des pièces de bois. Consultez
Vitruve , I , 2 , IV , 2.

(Quant aux deux arbres qui s'élèvent derrière l'édifice , ils
paraissent en indiquer beaucoup d'autres. Les Temples des
Anciens étoient placés ordinairement au milieu d'un bois
touffu. Dans nos campagnes , on a conservé quelques traces
de cette coutume religieuse et antique. La principale porte de
nos Eglises de Village est ombragée par deux arbres aussi vieux
que le bâtiment même. Les Anciens croyoient que la Religion
avoit besoin de frapper les sens pour laisser une impression
profonde dans l'ame ; que les mystères perdrieroient à être célébrés
au grand jour ; qu'une enceinte de verdure impénétrable
aux rayons du soleil dispoit à cette mélancolie , à ce silence ,
à ce recueillement qui doit régner dans un Temple ; que la
Nature déployant toute sa majesté dans une vaste forêt , les
hommes les plus déterminés ne sauroient se défendre , en y
entrant , de cette crainte salutaire , de cette sainte horreur , si
propre à la crédulité et à l'aveugle obéissance.)

P L A N C H E X L V.

Cette Peinture gracieuse et belle , tirée des excavations de
Portici , représente un jardin délicieux : on y voit des oiseaux ,
des fontaines ou jets-d'eau , des berceaux de treillage , des
cabinets de verdure , des treilles , des vases de différentes
formes , des plantes , des fleurs , des fruits et autres orne-
mens relatifs. Le tout est disposé avec beaucoup de goût et
peint avec beaucoup d'art et de grace. Les charmans bosquets
de Marly tiennent beaucoup de ce Tableau.

Ces Peintures , qui imitoient des jardins , sont appelées

Tom. II.

K

dans Pline XXXV, 10, *opera topiaria*. Vitruve VII, 5, les désigne sous le nom de *topia*.

P L A N C H E X L V I.

Ce Numéro représente un très-beau paysage enrichi de quantité d'édifices très-bien disposés. Dans cette composition les règles de la perspective paroissent mieux observées que dans beaucoup d'autres du même genre. Le bâtiment du milieu est remarquable; c'est une superbe galerie ou péristille avec deux ailes. A l'un des côtés, est une espèce de petit temple ou rotonde qui forme un gracieux contraste avec la cabane qu'il avoisine.

P L A N C H E S X L V I I et X L V I I I.

Ces deux Tableaux ronds, qui furent découverts avec six autres de la même forme dans les excavations de Gragnano, représentent deux Marines enrichies d'édifices et de personnages.

Le Numéro 47 offre plusieurs rangs de colonnes qui plongent dans la mer, et qui soutiennent deux bâtimens carrés qui communiquent entr'eux par une arcade posée sur deux forts pilastres; au milieu est une petite barque avec des Mariniers qui rament. Une autre petite barque encore à rame paroît sur le côté et s'approche d'un Temple, aux environs duquel sont trois figures, dont l'une est en action de pêcher avec un roseau; une autre est prête à monter les degrés du péristille du Temple, qui a quatre colonnes. Sur un pilastre, qui n'en est séparé que par une porte ou cloison, et qui est ombragé par deux arbres, est une statue assise avec une espèce de chapeau sur la tête, et une *patere* à la main. On a conjecturé sans fondement que c'étoit Ulysse qui faisoit une libation à Neptune ou à Minerve.

Au sujet des bâtimens des Anciens au milieu desquels ils faisoient entrer la mer, soit pour y pêcher, soit pour y nager

plus commodément, et qui furent, dit-on, imaginés par Lucullus, consultez Macrobe, Saturn. III, 15; Pline, IX, 54; Varron, de re Rusticâ, III, 17; Columelle, VIII, 16; Grenius, de Rust. Roman., cap. 8; Sidonius Apoll. Carm. XXII, v. 127 et seq. et enfin Vitruve, v. 12.

Dans la Planche 48, on voit encore plusieurs édifices ornés de tours, ou pilastres élevés au milieu de la mer sur des piles. Sur un bâtiment triangulaire dont les fondemens en arcades plongent dans l'eau, s'élève une fabrique à trois angles et percée des trois côtés. Sur la couverture est posée une urne avec deux anses d'un travail très-délicat; trois figures animent cette scène; l'une des trois tient une patère à la main. Une guirlande est suspendue au-devant de cet édifice, qui vraisemblablement est un tombeau.

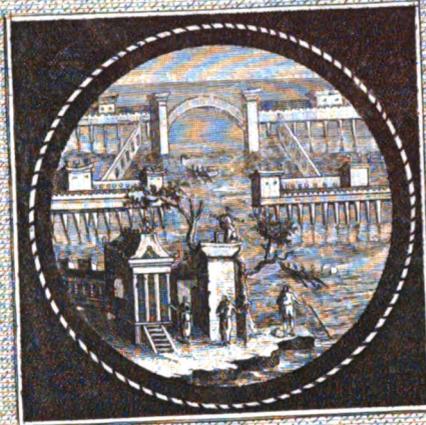
(Les Anciens voyoient la mort sous un autre aspect que nous. Quand nous avons perdu nos amis, nos parens, une femme que nous idolâtrions, on s'empresse de nous débarrasser de leurs précieux restes; on les relègue dans des cimetières éloignés, ou dans des caveaux profonds, comme pour nous en faire perdre plus vite la mémoire, ou pour nous ôter toute occasion de nous les rappeler. Les Anciens, au contraire, avoient un soin des morts proportionné au cas qu'ils faisoient des vivans. Notre indifférence à cet égard leur eût paru un sacrilège: les places publiques, les grands chemins, les rivages de la mer étoient couverts de monumens funéraires plus ou moins somptueux. On ne pouvoit voyager sans rencontrer le tombeau de son ami, de son frère, de son maître, de ses enfans, de son bienfaiteur, d'un concitoyen libérateur de sa patrie. Ces monumens sacrés, même pour les étrangers et souvent pour les ennemis, excitoient des souvenirs chers. Ceux qu'on avoit aimé jouissoient, pour ainsi dire, alors d'une seconde vie: leurs images, leur nom du moins les rendoient comme présens au milieu de ceux qu'ils avoient quittés depuis long-tems, et les morts conversoient avec les vivans. Les Anciens portoient encore plus loin leur piété en-

vers les morts ; beaucoup d'entr'eux étoient jaloux de conserver dans l'intérieur de leur maison , au sein de leur foyer , les cendres de ceux qu'ils avoient aimés ; ensorte que , dans tous les momens de leur vie , le matin avant de sortir de chez eux , le soir en y rentrant , ils pensoient à leurs amis . Sous les yeux de leurs amis , ils prenoient leurs repas , et se livroient à la joie . Etoit-on affligé , on embrassoit l'urne de son ami , on la mouilloit de ses larmes et on se trouvoit consolé . L'orpheline , prête à contracter un engagement sérieux , alloit prendre l'avis de ses parens défunts . Elle interrogeoit la cendre de sa mère , et cet objet touchant reportoit son imagination attendrie vers le passé , lui rappelloit les leçons utiles qu'elle avoit reçues dans un tems plus heureux ; et souvent il n'en falloit pas davantage pour lui faire prendre une résolution sage , ou pour la détourner d'un piège .

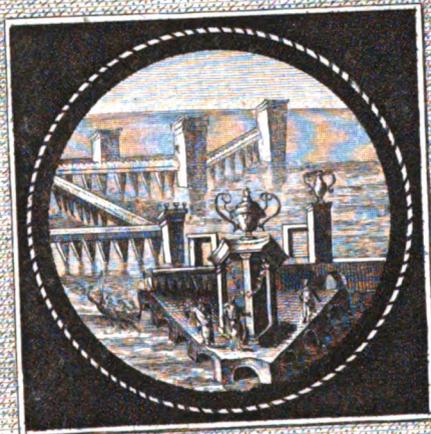
Que nous sommes loin de ces mœurs antiques ! La Religion Chrétienne , il est vrai , a consacré un jour dans l'année pour la commémoration des Morts ; mais comme on s'acquitte avec tiédeur de ces devoirs suprêmes ! déjà même le peuple a oublié le chemin qui mène au dépôt funéraire de ses proches défunts . A peine va-t-il pleurer une fois l'an sur la terre qui renferme indistinctement la foule des morts . Aussi , les liens de la nature se relâchent de plus en plus ; et souvent le lendemain du Convoi de son père , le fils ne s'en souviendrait plus , si l'étiquette ne le lui rappelloit .

Une circonstance , à laquelle l'esprit sévère du Christianisme a donné lieu , a pu contribuer à cette révolution dans nos mœurs ; la pensée continuelle de la mort nous est prescrite par la Religion : *il faut mourir , pensez-y bien* , sont des maximes salutaires , proposées aux Fidèles pour les prémunir contre les passions et les plaisirs de la vie . Les Artistes dévots des siècles gothiques ont cru qu'ils ne pouvoient trop multiplier les signes de notre destruction , pour seconder l'intention louable de l'Eglise ; en conséquence , ils ont chargé les sarcophages , les pierres tombales , les mausolées de têtes de

47



48



Tom. II.

mort hideuses, d'ossements décharnés, de squelettes repous- sans. Cette iconologie pieuse contrastant trop avec le luxe des siècles polis et éclairés, aura peu à peu éloigné les vivans de la fréquentation des morts. Ce qui ne seroit peut-être pas arrivé, si nous eussions imité les Anciens, qui ne plaçoient sur leurs tombeaux que des objets aimables, que des allégo- riques qui inspiroient un tendre intérêt, une douce mélancolie, tels qu'une urne couverte de fleurs, des couronnes de roses, des cyprès entrelassés avec des myrthes ou des lauriers, du lière, des tyrses, des colombes, un Amour renversant son flambeau, etc., ou des sujets tirés de la mythologie et de l'histoire.)

P L A N C H E X L I X.

Ce Tableau d'Architecture trouvé à Portici, ressemble à ceux que nous avons vus déjà dans notre premier Volume. On y trouve les mêmes beautés et les mêmes irrégularités, fruit de l'imagination capricieuse de l'Artiste. Mais ce qui mérite d'être observé plus particulièrement dans cette planche, c'est l'éléphant mâle ou femelle qui y est représenté soulevant avec sa trompe un de ses petits. V. Aristote, de Hist. anim. v. 14. On donnera aussi quelque attention au réseau qui couvre toutes les parties du corps de l'éléphant, même jusqu'à l'ex- trémité de ses pieds.

Ce fut l'an de Rome 470, que l'Italie vit pour la première fois des éléphans que montoit le Roi Pyrrhus. Comme on ne savoit pas alors leurs noms, les Latins les appellèrent *Bœufs de Lucanie*. V. Pline, lib. VIII, cap. 6; Varron, lib. VI, de L. L. Les Romains, dans la suite, firent usage de cet animal à la guerre et dans leurs triomphes. Florus, I, 18; Végèce, de re milit., III. 24; Suétone, in Jul. XXXVIII, 3; Dion, lib. XLIII; Sénèque, de brev. vitæ, cap. XIII. Sur plusieurs médailles Romaines, on voit des éléphans, comme symbole de l'éternité; sans doute à cause de la longue vie de ce quadrupède, le plus gros de son espèce. V. Cuperus, ex. II, 9, de eleph. Meursius, Athen. att. III, 9. Une monnoie de Frédéric III, Roi de Sicile, offroit aussi l'em-

preinte d'un éléphant. Dans la décadence de l'Empire Romain, il n'est plus fait mention d'éléphant en Italie. L'Empereur Frédéric II n'en rapporta point à Naples, parmi les animaux rares qui l'accompagnèrent à son retour de la Palestine. De nos jours, le grand Seigneur fit présent d'un éléphant au Roi d'Espagne, dans le tems où ce Prince traitoit de la Paix et du Commerce entre la Sicile et l'Empire Ottoman.

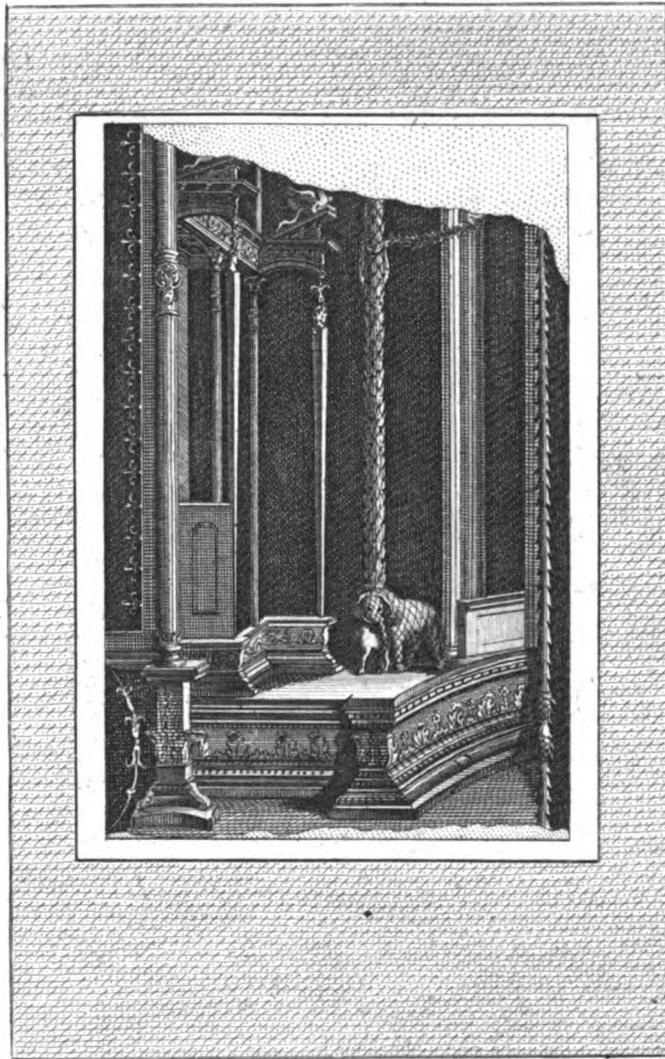
Cuperus, ex. 1, 10, cite une pierre gravée antique, sur laquelle on voit la tête de Socrate, unie à une trompe d'éléphant.

Les éléphants contribuoient aux plaisirs des spectacles chez les Anciens : ils combattoient sur l'arène avec des hommes et des bêtes féroces. Pline, VIII, 2, 6 et 7. On les dressoit aussi à des exercices plus analogues à leur caractère pacifique. Ils marchaient sur une corde tendue en l'air : ils folâtroient avec de petits animaux, et recevoient avec leur trompe l'argent des Spectateurs. Bailongerus, de Théât., I, 35; Suétone, Oct. l. III.

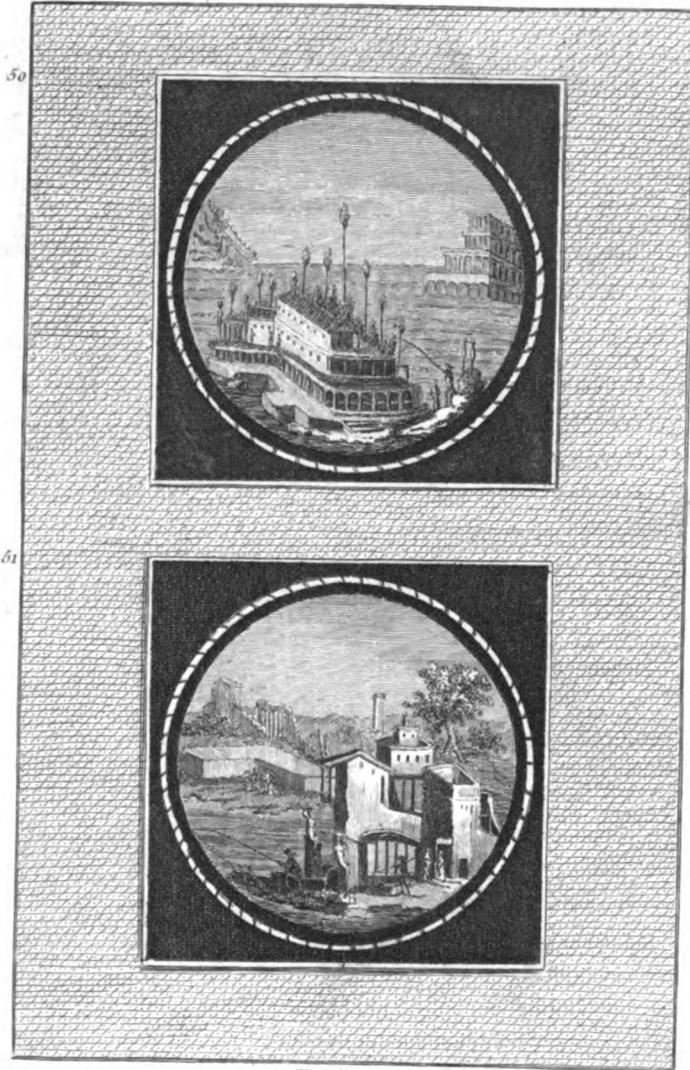
L'éléphant étoit aussi consacré à Bacchus. Ce Vainqueur de l'Inde entra en triomphe dans Thèbes, monté sur un char traîné par des éléphants. V. Athènes, V, 7. Pompée, en faisant son entrée dans Rome, en orna aussi son triomphe d'Afrique. Beaucoup de médailles d'Empereurs offrent aussi la même pompe.

« Alexandre (dit Pausanias, I, 12) est le premier de » tous les Princes de l'Europe qui ait eu des éléphants : la » défaite de Porus et la conquête des Indes lui en procurèrent » aisément. Après sa mort, plusieurs autres Rois, et sur- » tout Antigonus, en eurent aussi ».

Ce réseau est probablement une de ces cottes de maille dont on se servoit jadis les animaux dont on faisoit usage dans les armées. Cette espèce de cuirasse étoit souvent de fer, et quelquefois d'or, ou du moins de la couleur de ce métal. Mais il se peut aussi que ce qu'on a pris sur les médailles pour un réseau de cotte de maille, ne soit qu'une imitation de la peau



Tom. II.



Tom . II.

de l'éléphant, V. Pline, VIII, 10, Spanheim, de V et P. N. Diss. III.

P L A N C H E L et L I.

Le N°. 50 représente la vue d'un grand édifice à trois étages. Le premier est un long portique tout ouvert, et soutenu par des pilastres ; dessus est une espèce de terrasse, où l'on distingue d'un côté plusieurs figures qui s'y promènent, et de l'autre quelques arbres ou bosquets. Le second étage est composé d'un autre portique fermé par les côtés avec une suite de petites fenêtres égales et de niveau. Le troisième rang de bâtimens a la même forme à-peu-près ; le toit est enrichi de quelques ornemens. Cette belle fabrique paroît construite sur une presqu'île. Sur le rivage, on distingue un pêcheur et une femme, et près d'eux, sur une tertre, deux petites pointes façonnées avec soin, et semblables. Peut-être sont-ce deux espèces de pierres propres à attacher les vaisseaux, et qu'on appelloit *Tonsilla*. Dans le lointain on découvre à droite un portique couvert qui règne le long d'une côte ou monticule. A gauche, est un superbe bâtiment à quatre ordres, ou rangs de portiques, l'un sur l'autre. Cet édifice plonge dans la mer. C'est peut-être un tombeau, celui que l'Empereur Sévère fit élever pour lui et ses Successeurs. V. Suétone et Minutoli, dissert. de sepulc. , sect. II.

Consultez Vitruve, V, 11 ; Pline, II, ep 17, et V, ep. 6 ; Sidonius Apoll. , II, ep. 2 ; Averani, disser. XXII ; Pollux, III, 148, IX, ss. 43 ; Juvenal, Sat. 4, 5, VII, 178 ; Martial, XII, 50 ; Grevius, de vill. ant. str. cap. 8.

A Rome, on fit des loix pour régler la hauteur des édifices qui, sans ce frein, auroient été portés aux excès les plus dispendieux et les plus dangereux. L'élévation des bâtimens sous Auguste, fut restreinte à soixante et dix pieds ; sous Trajan à soixante, et même au-dessous. V. Brissonius, sel. ant. I, 1, Tacite, ann. XV, 43, Aurélius Victor, XIII, ss. 13.

(Aujourd'hui nous aurions besoin aussi de loix somptuaires contre la manie de bâtir ; non pas pour défendre aux Proprié-

taires d'élever des édifices d'une hardiesse inquiétante : ce n'est plus le vice de notre Architecture ; mais pour s'opposer à la multiplication de ces petites maisons de Fauxbourgs , de ces palais en miniature , où la bizarrerie des coupes , où le goût mesquin des ornemens remplace les compositions simples et grandes des anciens Architectes. Si l'on comparoit nos habitations modernes à celles des Grecs et des Romains , et si une demeure doit être proportionnée à ceux qui l'habitent , il sembleroit que les Grecs et les Romains fussent des géans auprès de nous).

Dans la Planche 51 , on distingue parfaitement un Pêcheur , et à ses pieds deux rames posées sur une pierre. Derrière lui sont deux statues , peut-être deux Nymphes marines portant un vase sur leur tête. Trois autres personnages sont dans différentes attitudes , au bas d'une tour accompagnée de plusieurs autres édifices. Dans le lointain , sont plusieurs fabriques , avec des vues de campagnes , et des arbres.

P L A N C H E L I I.

La Fable si connue d'Ariane , abandonnée dans l'île de Naxos , fait le sujet de cette Peinture trouvée à Portici en 1746 , ainsi que de la suivante , découverte à Civita , le 20 Août 1757. A l'exemple des Poètes , les Peintres et autres Artistes ont traité ce sujet avec des circonstances diverses. Rien de plus simple que la composition du Tableau que nous avons sous les yeux. Notre jeune Héroïne est représentée prête à se lever de dessus un lit placé sur le rivage de la mer , et à l'abri d'une haute roche. Sa chevelure est en désordre ; sa draperie blanche ne la couvre que depuis la ceinture jusqu'au bas de la jambe. Une chaîne d'or tombe sur son beau sein. D'autres cercles d'or ornent ses bras et ses pieds nus. Ses boucles d'oreilles ont la forme d'un trèfle , ou d'une feuille de vigne. Rien de plus expressif que sa physionomie. On y voit la profonde douleur et la surprise accablante que dut éprouver l'infortunée Ariane , au départ de Thésée. Le

Personnage

Personnage qu'on aperçoit dans le vaisseau occupé à la manœuvre, est peut-être l'infidèle lui-même. Le navire est remarquable par ses voiles, ses cordages, mais sur-tout à cause de l'ornement de la poupe, de la flèche qui voltige par-dessus, et des deux timons qu'on y distingue parfaitement.

L'Histoire d'Ariane abandonnée étoit si connue, qu'au rapport de Philstrate, I, im. XV, les Nourrices étoient dans l'usage d'en bercer les petites filles : cette fable, trop vraisemblable, et qui pouvoit se réaliser pour elles un jour, leur convenoit mieux que nos Contes de Fées, vraiment puériles et vuides de sens.

Naxos étoit une île de la mer Égée, et avoit plusieurs noms. V. Pline, IV, 12; Diodore de Sicile, V, 50. Elle étoit presque ronde. D'autres lui donnent la figure d'une feuille de vigne : seroit-ce cette particularité que l'Auteur de notre Tableau aura voulu indiquer, en donnant à sa belle Ariane des boucles d'oreilles qui ont la forme d'une feuille de vigne ?

Thésée, ayant tué le Minotaure, et étant sorti heureusement du labyrinthe, par le secours d'Ariane qui l'aimoit, partit de Crète avec sa Bienfaitrice. Une tempête les jeta dans l'île de Naxos. C'est là que ce Héros, plus monstre que celui qu'il venoit de vaincre, craignant que s'il emmenoit avec lui Ariane à Athènes, on ne vint à découvrir qu'il devoit toute sa gloire à l'amour; c'est-là que Thésée eut la barbarie d'abandonner son Amante, au moment où elle goûtoit les douceurs d'un sommeil sans défiance. On ajoute que peu après Bacchus, touché de ses charmes,

(Un tendre désespoir embellit la Beauté)

voulut réparer les torts de Thésée, et la prit pour femme. Hyginus, fable XLIII.

D'autres prétendent que ce ne fut pas l'amour de la gloire qui rendit Thésée infidèle; mais une passion qu'il nourrissoit pour une autre Beauté, nommée Églé; et l'on ajoute qu'Ariane ne put y survivre, et s'étrangla. Plutarque, in

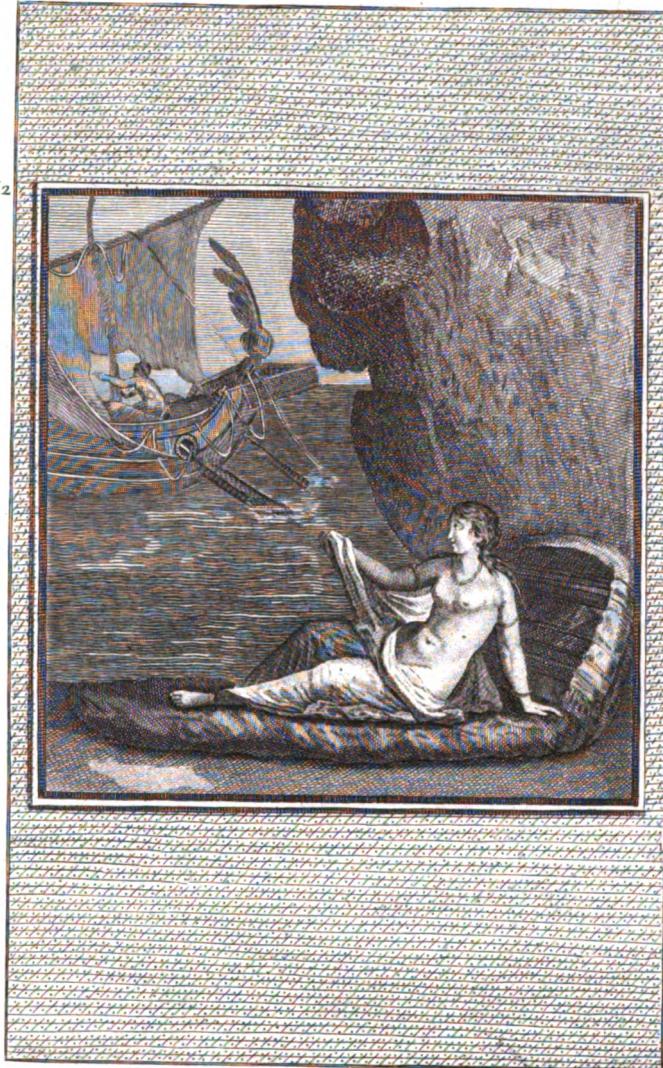
Thes., p. 8 et 9, veut qu'Ariane ait épousé un certain Onarus, Prêtre de Bacchus.

(Cette dernière circonstance ne seroit-elle qu'un emblème ingénieux, pour nous apprendre que la religion est un port où l'on se met à l'abri des passions; que par fois on prend pour une véritable vocation ce qui n'est que l'effet du dépit et de l'amour-propre; et qu'enfin les Prêtres du Paganisme s'applaudissoient souvent d'un triomphe qui n'étoit pas tout-à-fait leur ouvrage)?

V. Diodore de Sicile, IV, 61, v. 52; Théocrite, id. II, v. 40; Apollonius, III, 996; Catulle, de Nupt. Pel. et Thet. et Ovide, Epist. X, v. 13, et suiv.

Quant aux ornemens qui forment la parure d'Ariane, voyez Scheffer, de Torquib., cap. 10 et 11; Hérodote, IV, 168; Pollux, II, seg. 194., V. Segm. 100; Horace, I, Epist. 17; Pline, XXX, 12; Ferrari, Analis. de re vest. cap. 12.

Les lits ne furent d'abord composés que d'herbes et de feuilles. Du tems même de Pline, Hist. Nat., VIII, 48, les Soldats n'en avoient point d'autres dans les campemens. V. Juvénal, Satyr. VI, et Scheffer, de torq., cap. I. Plusieurs Grammairiens ont fait dériver le mot latin *Torus*, à *tortis herbis*, parce qu'on remplissoit un sac d'herbes broyées et foulées, à la manière de ce que nous appelons *une pailleasse*, ou sac rempli de paille rompue. Les Anciens connoissoient aussi nos matelas, ou sacs remplis de laine. V. Vossius, étym.; Varron, IV, de L. L.; Pollux, VI, seg. II; Bullengerus, de conv., cap. 19. Ils faisoient également usage de coussins, ou oreillers qu'ils plaçoient les uns sur les autres, tels qu'on peut les remarquer au lit de notre Ariane; et ils les remplissoient avec des plumes, ou des feuilles de rose. Ces meubles de repos étoient d'une mollesse extrême et d'un luxe très-recherché, comme on peut s'en convaincre, d'après un passage d'Athénée, auquel nous renvoyons le Lecteur, VI, p. 255. Consultez aussi Sénèque, Epist. 87; Ferrari, Anal., cap. 14; Pollux, VII, 72; Martial, II, 16, III, ep. 82, IV, 19.



Tom. II.



Tom . II.

Nous renvoyons aussi au texte Italien de nos savans Guides ceux qui voudroient étudier à fond tous les details concernant les navires des Anciens. Nous nous contenterons de remarquer le plus essentiel : c'est qu'il ne doit pas paroître étrange de voir deux timons aux vaisseaux des Anciens. Aélien, H. V, IX, 40, rapporte que les Carthaginois faisoient usage d'un gouvernail double pour chacun de leurs navires, et avoient, en conséquence, deux Pilotes. Tacite, ann. II, 6, fait mention de vaisseaux qui avoient des timons à leur poupe et à leur proue. Scheffer, de mil. nav., 6, et II, 21, observe qu'on faisoit usage de deux timons, et même d'un plus grand nombre, selon l'occasion et le besoin.

P L A N C H E L I I I.

Dans la Planche précédente, nous avons vu l'infortunée Ariane, délaissée par Thésée sur le rivage, s'éveillant au bruit de la flotte du perfide qui fuyoit, muette d'étonnement, et au désespoir de se trouver seule dans une île déserte. La même situation est encore représentée ici, mais avec d'autres accessoires. Deux figures accompagnent dans ce second Tableau notre Héroïne, demi-nue, les bras ornés de larges cercles d'or, l'oreille chargée de riches pendans, et le sein embellé, s'il est possible, d'un collier de grosses perles. La première des deux figures qui l'accompagnent est un petit Amour ailé qui porte sa main droite à ses yeux, comme pour en essuyer les pleurs qu'ils répandent. Dans sa gauche sont deux dards et un arc sans corde. L'autre Personnage est une femme allée : elle a le dessus de la tête couvert. Elle tient sa main gauche sur l'épaule de la triste Ariane : du bras droit, élevé et tendu en l'air, elle lui montre un vaisseau déjà éloigné du rivage, sur lequel on apperçoit un gouvernail que le Peintre a peut-être placé ainsi pour indiquer la fuite précipitée de l'ingrat Thésée. Ariane ne verse point de larmes, mais l'apparente tranquillité de son visage annonce l'extrême désordre de son cœur.

Entr'autres choses imaginées pour pallier l'ingratitude de Thésée envers son Amante et sa Bienfaitrice, on feint que le Dieu Bacchus apparut en songe au Héros, et le menaça de son courroux, s'il n'abandonnoit Ariane; et que Thésée intimidé quitta aussi-tôt l'île de Naxos. Diodore, V, 51. D'autres Mythologues prétendent que non - seulement Bacchus, mais encore Minerve, se montrèrent successivement aux yeux de l'Amant d'Ariane, et que c'est là l'origine des fêtes instituées à Athènes sous le nom d'*Oscophorii*. Pendant ces fêtes, deux jeunes garçons en habits de femmes, portant dans leurs mains des ceps de vigne et des grappes de raisins mûres, suivis d'un chœur qui chantoit quelques Hymnes, alloient et venoient du Temple de Bacchus au Temple de Minerve. D'après cette tradition, on pourroit conjecturer que la figure de notre Tableau est celle de Minerve qui pour consoler Ariane lui dit que la fuite de Thésée n'est l'ouvrage que de Bacchus, dont elle sera l'épouse dans peu. V. Homère, XI, 320. et suiv.

(Ne pourroit-on pas reconnoître, dans l'Histoire de Thésée et d'Ariane, l'une des Allégories ingénieuses qui caractérisoient les Sages de l'Antiquité. D'abord, que de Héros ne doivent leur célébrité et leurs victoires qu'aux femmes! la plupart des grandes révolutions, dont on fait honneur aux vues profondes de la Politique, ne sont que des jeux de l'Amour. Mais si les femmes en ont la gloire, elle n'en recueillent pas toujours les fruits. L'ingratitude est leur salaire. Heureuses du moins celles qui savent opposer l'égide de Pallas aux traits que leur préparent l'amour-propre humilié de leurs bienfaits, l'intempérance et toutes les autres passions brutales, effets peut-être inévitables de la satiété).

Peut-être aussi que cette femme ailée de notre Tableau représente la Victoire. L'artiste, pour donner à sa belle composition un degré d'intérêt de plus, y aura placé cette figure, afin de rappeler le combat du Minotaure, et l'ingratitude de Thésée, qui répondit si mal à la Beauté qui prit soin de sa gloire, et le rendit Vainqueur.

On trouve dans Ovide, Elégie sur la mort de Tibule, une
Peinture de l'Amour qui paroît calquée sur notre Tableau.

*Ecce puer Veneris fert, eversam que pharetram,
Et fractos arcus, et sine luce facem.
Excipiunt lacrymas sparsi per colla capilli,
Ora que singultu concutiente sonant.*

I M I T A T I O N.

Voyez l'Amour portant son carquois renversé :
Il s'est dépouillé de ses armes ;
Chacun de ses traits est brisé,
Et ses cheveux épars sont mouillés de ses larmes.
Son flambeau s'est éteint ; ses yeux sont obscurcis.
Sa bouche a perdu tous ses charmes,
Et l'écho porte au loin ses sanglots et ses cris.

Cette figure de l'Amour a fait conjecturer que la femme ailée qui accompagne Ariane, est Vénus elle-même, venue pour la consoler. Catulle est de cet avis, de Nupt. Pel. et Thet. On sait que les Anciens qui donnoient des ailes à l'Amour, n'en refusèrent pas non plus à sa mère. Hélas ! il n'est que trop vrai : ainsi que le Temps, la Beauté a des ailes. D'autres Savans ont cru que dans cette belle figure ailée, le Peintre avoit voulu personnifier *la pensée*, ou la douleur, autorisés par ce beau passage d'Horace, lib. II, Ode XVI :

*Scandit aratas vitiosa naves
Cura, nec turmas equitum relinquit,
Oscior cervis et agente nimbos
Oscior curo.*

*Et curas laqueata circum
Tecta volantes.*

Plus léger que le cerf, et plus prompt que les vents ;
Le noir Chagrin poursuit le nautonnier sur l'onde ;
Il atteint des guerriers les escadrons flottans,
Et vole d'un clin-d'œil aux quatre coins du monde.

Aussi Hyginus nous apprend-il, fab. 220, que chez les An-

ciens, il y avoit une Divinité du Souci, de la Douleur : *Dea Cura*, *pungens Cura*.

Plutarque, in *Thes.*, rapporte que le navire qui porta Thésée en Crète, et qui le ramena à Athènes, avoit trente rames ; et il ajoute qu'il existoit encore dans cette Ville du tems de Démétrius de Phalère. Les Grecs conservèrent-ils si long-tems et avec tant de soin ce monument, comme un reproche d'ingratitude à la mémoire du Héros, ou en vénération et en reconnaissance de sa gloire et de ses hauts faits ?

La couleur des voiles du vaisseau, peintes dans notre Tableau, est foncée. On sait que le navire de Thésée avoit les voiles noires ; qu'Egée, son père, lui fit promettre, ou plutôt à son Pilote, avant de sortir du port, que si son fils périssoit dans son expédition, il ne changeroit point la couleur des voiles de son vaisseau ; mais que s'il revenoit Vainqueur, il en mettroit de blanches. Dans l'ivresse du succès, Thésée oublia, ou négligea les ordres de son trop malheureux père, qui, revoyant le vaisseau de son fils avec les mêmes voiles noires, de désespoir, se précipita dans la mer qui retint son nom. D'après ce récit, on pourroit conjecturer que cette femme ailée qui assiste Ariane dans sa douleur, la console en lui montrant les voiles noires du vaisseau de l'infidèle, et en lui apprenant qu'il sera puni de son ingratitude par le trépas de son père. V. Catulle à l'endroit déjà cité. Plusieurs Mythologues ont cru que ce fut aux imprécations d'Ariane que Jupiter fit mourir Egée. Alors, dans ce sens, notre figure ailée dont le bras menaçant est levé sur le vaisseau de Thésée, sera *Némésis* elle-même. Elle en a tous les caractères. « C'est » de toutes les Divinités (dit Pausanias, I, 33) celle qui » s'irrite le plus de l'insolence des hommes.... Comme on a » donné des ailes à Cupidon (continue le même Historien » Grec), de même en a-t-on donné à Némésis, parce qu'elle » exerce principalement son Empire sur les Amans »....

Quelques Antiquaires , pour expliquer la raison pour laquelle l'Auteur de notre Tableau a représenté un gouvernail de vaisseau, et pour justifier en même tems Thésée du reproche d'ingratitude, feignent que Bacchus ôta la mémoire à Thésée, et ne laissa dans son esprit aucune trace du présent. V. Philstrate , I , im. XV ; Théocrite , id. , v. 45. Cette conjecture est ingénieuse et analogue au caractère des Anciens. Trempez dans le vin les ailes de l'Amour, vous lui aurez bientôt ôté toute sa force ; et son flambeau, éteint dans la coupe de Bacchus, se rallume difficilement.

Mais peut-être que l'Artiste n'a point songé à toutes ces allusions : il n'aura placé ce gouvernail que comme un attribut de Némésis. La Déesse de la Fortune en avoit un semblable. Montfaucon , tom. 1 , p. 11 , lib. 11 , cap. 8 , ss. 2.

PLANCHE LIV.

Il est évident que cette Peinture, trouvée à Portici en 1747, et l'une des meilleures du Museum royal, représente l'éducation de Bacchus. Des trois Nymphes ou Nourrices de ce Dieu, placées autour d'une espèce de sapin, l'une couronnée de feuilles et couverte d'une peau mise en travers, le bras et le poignet ornés d'un double bracelet, présente avec beaucoup de grace une grappe de raisin au petit Dieu Bacchus, lequel de son côté tend ses deux bras pour s'en saisir. Silène, son Gouverneur, le soutient et le soulève en l'air entre ses mains. Aux pieds de Silène est un Ane peint dormant : il porte un bât ou une selle parfaitement semblable aux harnois modernes. Autour de sa tête est une couronne. Ses pieds de devant sont ployés et laissent voir la corne. Vis-à-vis, de l'autre part, on voit une Panthère qui lèche une cymbale, ou espèce de tambour de basque garni de ses grelots attachés tout autour. Demi-nu, l'air jeune et assis sur un tonneau, Mercure touche de la lyre avec sa main gauche. De sa main droite, posée

sur sa cuisse , il tient un archet. Sa tête est couverte d'un chapeau ailé , à ses pieds sont des talonnières ailées , lesquelles sont déliées par un Satyre qui sourit en montrant Bacchus avec le bras qu'il a de libre. La grande colonne placée dans le fond du Tableau , et à laquelle est adossé Mercure , mérite d'être observée.

On sait que la Mythologie et l'Histoire ancienne font mention de plusieurs Bacchus. Voyez Diodore de Sicile , III , 62 , 63 ; Apollodore , III . 4 , ss. 3 ; Ovide , Métam. III , 259 et suiv. ; Hyginus , f. 167 et 179 , etc. , etc.

Quant aux Nourrices de Bacchus , les Anciens lui donnèrent trois Nymphes , celles précisément qui furent transportées parmi les constellations du Ciel sous le nom d'*Hyades* , ou pluvieuses , pour nous avertir de mêler trois parties d'eau avec une seule de vin. On prétend qu'un Roi d'Athènes , nommé Amphizion , fut le premier qui introduisit l'usage de tremper son vin , et qui éleva un autel à Bacchus soumis à des règles , et un autre aux Nymphes , Nourrices de ce Dieu. Il donna aussi des loix pour empêcher de boire du vin sans eau : il permit un seul verre de vin pur en l'honneur du bon Génie.

Voyez Oppian IV , 235 ; Diodore , V , 52 ; Pline , V , 18 ; Apollonius , Erg. IV , 1130 ; Hyginus , Astron. II , 21 ; Ovide de Burmann , Met. IV , 314 ; Plutarque , de Is. etc. p. 364 ; et Symp. II , qu. 9 , p. 657 ; l'Anthologie , I , ep. 3 ; Athenée , II , p. 38 , XV , p. 693.

Euripide in Bacch. V , 106 , nomme quatre sortes de couronnes propres aux Bacchantes , de lierre , de liseron , de chêne et de sapin ; et il nous apprend que les Bacchantes séjournoient dans des roches hautes , parmi des sapins verts. Voyez aussi Philostrate , lib. I , im. 14 , 18 ; Oppian et Pachelius de Coron. I , 16.

Consultez sur-tout Nonnus , Dionys. XII , 198 ; XIX , 51 , 52 , 53 ; XXX , 1320 : il attribue la découverte de la vigne , par
le

le moyen d'une chèvre, à Staphilus, Roi d'Assyrie, lequel en porta une grappe à son père AEnée, qui en exprima le jus et en fit du vin.

Voyez aussi, au sujet de Silène, le même Poète, et Diodore liv. III et IV; AElie, V, H. III, 18, etc.

L'Ane étoit consacré à Silène, c'est ce qu'attestent Ovide de arte, I, 545; Fast. III, 749; et Met. IV, 27; Sénèque, OEdip. V, 428; Lucien, in Baccho, et d'autres Auteurs. L'Ane de Silène fut placé parmi les constellations du Ciel, pour avoir été utile aux Dieux, lors de la guerre contre les Géans. Cet animal se mit à braire d'une telle force qu'il effraya ces derniers, et les fit sortir de leurs rangs. Hyginus, Astr. Poët. II, 23.

(Peut-être ce trait de la Mythologie n'est-il qu'une expression Poétique, pour rendre une chose assez commune. On sait que les tambours se font ordinairement avec une peau d'Ane : les soldats qui se servirent les premiers de cet instrument bruyant, purent en effet causer quelque effroi à ceux contre qui ils marchaient.)

On doit à l'Ane le secret de la taille des vignes : c'est lui dit-on qui le premier s'étant avisé de ronger l'extrémité des ceps, fit observer aux Naupliens, peuples d'Argie, que les bourgeons ainsi retranchés se multiplioient aussi avec plus d'abondance. Pausanias, II, 38.

Voyez AElie, H. A. VI, 51; et Plin, XXIV, 1.

On prétend aussi que ce fut au moyen de la *plante des Anes*, autrement dite *ferule*, que Prométhée déroba le feu du ciel. (Seroit-ce une allégorie pour nous apprendre que les extrémités se touchent, et que souvent les plus belles découvertes, les inventions de génie se rencontrent sur les chemins battus, foulés aux pieds de l'ignorance ou de la stupidité ?)

Chez les Hébreux, l'Ane n'étoit point un animal ridicule comme chez nous : il seroit de terme de comparaison pour caractériser les Héros de cette Nation. La Genèse, chap. 49, couronne l'éloge d'Issachar par ces mots : *Issachar, Asinus*

Tome II.

M

fortis. L'éloquent Isaïe compare la rapidité des conquêtes de Cyrus à un char attelé d'Anes. Le même Prophète réputé heureux ceux qui marchent sur la trace des Anes. Chez les Juifs encore, le Législateur des Chrétiens, comme tout le monde sait, donna une leçon de modestie en ne choisissant qu'un Ane pour monture.

Si nous passons à l'Histoire profane, nous y verrons que les Daces, Nation invincible, peignoient sur leurs enseignes militaires une tête d'Ane. Les Peuples appelés Ambraciotes érigèrent des Statues à l'Ane. Homère compare indistinctement le brave Ajax à l'Ane (1) ou au lion. L'Ane avoit droit de séance aux Assemblées dites *Confuales*, du Dieu *Confus*, que Rome invoquoit dans les secrètes délibérations de l'État. Ammian Marcellin raconte qu'un Ane prit séance au Tribunal de la Ville de Pistoie. Quatre Anes étoient nourris aux dépens de la Ville de Rhéate. C'est un Ane que la Mythologie admet aux Fêtes d'Isis : un Ane qu'elle introduit dans le sanctuaire de la Déesse Syrienne. C'est encore un Ane que le Paganisme orne de guirlandes et charge de gâteaux expiatoires qu'un respect religieux consacroit aux Dieux Lares. Voyez Végèce sur Tite Live. On rapporte un trait qui dut rendre l'Ane cher aux Romains pieux. Priape surprit un jour Vesta endormie : c'en étoit fait de la chaste Déesse et du feu sacré, si un Ane, témoin de cette scène scandaleuse, n'eût par sa voix de Stentor, déconcerté le Dieu de Lampsaque.

Revenons à l'Ane de notre Peinture. Il est couronné : l'Artiste y étoit autorisé par ce Vers de Properce, IV, El. I, 21.

Vesta coronatis pauper gaudebat asellis.

Quant à son bât, voyez Lampridius, in Heliogab. cap. 21, Scheffer, de re Vehicul. II, 2, 6; Rodiginus, A. L. XX., 29;

(1) Le sobriquet ou surnom de *Martin* qu'on donne à l'Ane est un diminutif qui signifie *petit Mars*.

S. Isidore, **XX**, 16 : **Montfaucon**, tom. **IV**, part. **II**, l. **I**. c. **8**, Pl. **CXXIV**, a reconnu sur la colonne Trajane un bât à peu près semblable ; mais il n'a remarqué des selles que sur la colonne de Théodose, tom. **IV**, p. **I**, liv. **III**, c. **2**, ss. **5**, pl. **XXX** ; Juste Lipse de *Mil. Rom.*, lib. **III**, dial. **7**, est d'un avis contraire. L'usage des bâtts est certainement très-ancien, et le dispute à l'époque des selles. Voyez **Gotofredus**, l. **47**, cod. *Th. de Cursu publ.*, en rapportant une loi de Théodose le Grand, qui prescrit le poids que doivent avoir les selles pour les chevaux de poste, lesquelles ne doivent pas passer 60 livres avec le frein (la valise 35 livres), **Gotofredus** remarque à ce sujet qu'il est parlé de selles, pour la première fois, dans cet endroit. Voyez aussi **Sidonius Apoll.** **III**, ep. **3** ; **Végèce**, art. vet. **IV**, **6**, etc. Voyez le *Panegyrique de Constantin*, par **Nazarius**. Il paroît cependant que les selles semblables aux nôtres n'ont été introduites que sur la fin du règne de **Néron**. **Dion. Cass.** lib. **LXIII**. Les **Cavaliers Romains**, sous ce prince, en firent usage pour la première fois dans une revue qui avoit lieu tous les ans. D'autres Savans pensent autrement : ils croient que les **Cavaliers**, lors de leur revue, n'étoient point montés sur leurs chevaux, mais qu'ils les tenoient à la main par la bride, pour les montrer aux **Censeurs**. Plusieurs médailles confirment cette opinion de **Juste Lipse**, de *Milit. Rom.* lib. **I**, Dial. **5**. Voyez aussi **Fabretti**, de *Col. Traj.* cap. **1** ; **Varron**, de *Re Rusticâ*, **II**, **7**, **15** ; **Horace**, **I**, Ep. **XIV**, **44** ; **Apulée**, *Met.* **X** ; **Ovide**, *Met.* **VIII**, **33** ; **Hyginus**, to. **274** ; **Scheffer**, de *Re Vehic.* **II**, **2** ; **Potter**, *A. G.* **II**, **3** ; **Pollux**, **I**, **185**, **209** ; et **X**, **54** ; **Xenophon** **VIII**, p. **241** ; **Athenée**, **XIII**, p. **582**. On doit reconnoître dans le bât peint sur notre Tableau une espèce de selle commune, et propre aux femmes et aux vieillards.

C'est avec intention que l'Artiste a placé une pierre près de l'Ane de **Silène**. Les Anciens n'avoient point l'usage des étriers : ils montoient sur leurs chevaux ou en sautant ou en se faisant aider, ou en se haussant sur quelques pierres. C'est

pour cela que les Grecs et les Romains plaçoient de distance en distance sur leurs grandes routes des escaliers de pierres. Xenophon, in Hippar. et Plutarque, in Gracch. Juste Lipse de Mil. Rom. III, Dial. 7; Potter Achr. III, 3. On a cru apercevoir quelques traces d'un fer aux pieds du quadrupède consacré à Bacchus; mais l'usage des fers à cheval ne remonte pas si haut. Fabretti, de Col. traj. cap. 7, p. 225, 226.

Notre Tableau nous offre une Panthère. Cette espèce étoit un symbole de Bacchus, pour plusieurs raisons qu'on apprendra dans Philostrate, I, im. 15 et 19; Brochart, Hier p. 2, lib 3, c. 7; Oppian, III, 79, XV, 23i et suiv., raconte aussi comment les Nourrices de Bacchus furent changées en Panthères, lesquelles sont fort avides de vin. Quand elles sont ivres, on les prend facilement.

Mercure, fils de Jupiter et de Maya, fille d'Atalante, étoit le messager des Dieux pour les bonnes nouvelles et pour rétablir la concorde. Quant il falloit semer la discorde on envoyoit Iris. Aussi appelloit-on Mercure *non maleficus*. On lui attribue l'invention de la lyre, de l'éloquence, de la parole, des noms, des nombres, des lettres, de la lutte, du vol et du commerce. On prétend que c'est de ce dernier attribut qu'il a pris le nom de *Mercure*. On le croyoit aussi le Dieu de la prudence, de la raison et de l'entendement, et même des Graces. Aussi les monumens antiques le représentent-ils sous la figure d'un jeune homme sans barbe.

Sur tous les monumens antiques, le chapeau ailé de Mercure a ordinairement la forme ronde. Cependant on en rencontre quelquefois de carrés et d'angulaires. Les voyageurs, les cochers et les courriers avoient un chapeau rond. Les Athlètes se faisoient une loi de porter le chapeau de Mercure, comme un hommage qu'ils rendoient à l'inventeur de la lutte.

On prétend que les Anciens ont donné des ailes aux pieds et à la tête de Mercure, pour marquer la rapidité de la parole, dont on lui attribue l'invention.



Tom. II.

Montfaucon , tom. 1 , p. 1 , pl. 5 , rapporte une pierre gravée qui représente un Amour occupé à dénouer les talonnières de Mercure , comme le fait le Satyre de notre Tableau.

Les Anciens faisoient ordinairement usage pour conserver leurs vins de vases de craie , qui se terminoient en pointe , afin de les ficher en terre : *seria* , *vas fictile* , *de limo oblongum* , Donatus , in Heaut. A. 3 , S. 1 , v. 51 ; Horace , I , Ode 20 ; Pline XIV , 21 ; Columelle XII , 4 , 5 et 184 ; Ulpien , L. 18 , ss. proprietatis de Usuf. et L. 3 , de Trit. vi. et ol. Il y avoit encore les outres destinées au même usage ; mais ces deux sortes de vases différoient des tonneaux. Montfaucon , tom. III , p. 1 , lib. IV , cap. 3 : ces tonneaux de bois , semblables aux nôtres , se voyent sur la colonne Trajane , sur celle d'Antonin et ailleurs. Strabon , III , p. 151 , pour donner une idée des richesses de l'Espagne , remarque que les Habitans de l'Andalousie se servoient de tables et de tonneaux d'argent. Plutarq. Symp. III , 7 , et IX , 10 , parle d'une Fête des tonneaux qui se célébroit à Athènes le onzième jour de Novembre , quand on commençoit à boire du vin nouveau. Voyez Meursius , att. Lect. IV , 13. Cet Auteur remarque encore , de Pop. att. , que les Peuples appelés *Pitesi* durent leur nom à l'invention des tonneaux , dont on leur fait honneur.

Mercury , dans notre Tableau , est adossé à un pilier. Quelques Savans lui attribuent en effet une colonne comme à Hercule , et l'appellent *Bacchus le Thébain*.

D'autres n'y voyent qu'un symbole de la Divinité. Dans les temps reculés , on ne représentoit Dieu sous aucune image ; et en effet , comment figurer un Être *qui ne peut tomber sous nos sens* (pour me servir de l'expression consacrée) ; comment peindre sans modèle ? En place de Statues , on adoroit des colonnes massives , emblème de la stabilité de la Nature. Ces colonnes étoient ordinairement rondes , ou composées de pierres circulaires , parce que le cercle étant la figure la plus parfaite , et paroissant n'avoir ni commencement ni fin , donnoit l'idée de la beauté , de l'universalité et de la *sempiter-*

nité de la Nature. Saint Clément d'Alexandrie, Strom. I,
p. 348.

P L A N C H E L V.

Ce Tableau, trouvé dans les excavations de Portici, en 1748, est du plus heureux effet. L'expression en est aussi noble que le sujet, et sa composition ne laisse aucun doute sur la véritable intention de l'Artiste. Cette belle femme, moitié nue, qui sommeille paisiblement sous une tente, au pied d'un arbre, la tête ceinte d'une bandelette blanche, et appuyée sur un oreiller blanc aussi, ne peut être que l'aimable Ariane. Son bras droit est mollement passé autour de sa tête. Sa main gauche tombe languissamment à son côté sur le lit. Elle dort, pendant que Thésée profite de son sommeil pour l'abandonner. Mais l'Amour qui profite aussi de tout, ménage une douce surprise à Bacchus. C'est, en effet, ce Dieu que l'Artiste s'est plu à représenter sous la figure d'un beau jeune homme, couronné de pampres et de raisins, couvert d'une longue draperie rouge qui le laisse presque à nu, et portant des cothurnes qui montent jusqu'au milieu de sa jambe. Bacchus est accompagné de son gouverneur Silène, ayant un long tyrsa à la main. Il est suivi de loin par une troupe de Bacchantes, entre lesquelles on en distingue une qui joue de deux flûtes à-la-fois, et une autre qui porte sur sa tête la corbeille mystérieuse. Mais on ne sauroit trop admirer le talent du Peintre, dans la figure du Satyre, soulevant la draperie qui couvrait Ariane, et en cachoit les appas. Cette figure est pleine de vivacité, de mouvement, d'expression. Le vieux Silène témoigne aussi sa surprise, selon son caractère. Mais que l'extase de Bacchus, en contemplant cet objet, est belle et bien saisie! Le geste de l'Amour est plein de finesse et de grâce. Il semble vouloir entraîner Bacchus, et se précipiter avec lui dans les bras de la belle Dormeuse. Que d'esprit encore dans l'attitude du Faune lascif qui, placé



Tom. II.

derrière la roche ; porte un œil curieux sur cette scène voluptueuse, et sourit ! Probablement ce Tableau est une excellente copie d'un Original parfait.

Ordinairement, dans les sujets qui appartenoient à Bacchus, on n'oublioit pas de mettre des tentes, pour indiquer les mystères de ses Orgies. Outre cela, les Anciens étoient dans l'usage de suspendre au-dessus de leurs lits et de leurs tables, des draperies, soit pour empêcher la poussière de tomber, soit pour imiter les tentes sous lesquelles les premiers hommes habitèrent long-temps au milieu des champs. Ces sortes de draperies ou bannes, servoient encore aux Théâtres pour repousser les rayons du soleil, ou pour conserver la chaleur pendant l'hiver. Pline, XIX, I.

Quelques Antiquaires ont cru que les bandelettes, telles que celle qui coëffe notre Ariane, étoient affectées aux femmes galantes. D'autres, au contraire, prétendent que cet ornement ne pouvoit être porté que par les jeunes vierges, qui seules avoient le droit de se montrer avec leur chevelure déliée et flottante sur leurs épaules.

Les Anciens faisoient usage de draps de lin pour se couvrir, quand ils étoient au lit. Voyez Homère, Iliade IX, 65 ; XXIV, v. 644 ; Juvénal, Satyre VI, v. 194 ; Feizius, Antiq. Hom. lib. III, cap. 8.

Pausanias, I, 20 ; Philostrate, Im. XV ; Hyginus Fab. XLIII ; Nonnus Dyonis. XLVII, v. 271 ; Ovide, Métam. VIII, 176 ; Catulle, de Nupt. Pol. et I, Het. et d'autres, s'accordent assez sur l'aventure d'Ariane. Mais Plutarque, in Thes., p. 9, , prétend qu'il faut distinguer deux Arianes, l'une qui épousa Bacchus, l'autre qui fut enlevée et abandonnée par Thésée, et qui fut ensevelie dans l'île de Naxos : que les Fêtes instituées en l'honneur de la première se célébroient avec beaucoup de gaieté, et que l'on honoroit la mémoire de la seconde par des solemnités tristes et plaintives.

On sait que la couronne d'Ariane fut métamorphosée en

une constellation qui porte ce nom. Hyginus, Poët. Astr. II, 5; Ovide, Fastor. III, 511.

Apollonius, Arg. IV, 427, dit que l'habit que portoit Bacchus quand il vit Ariane, avoit été tissu par les Grâces dans l'île de Naxos, et qu'il retint long-tems une odeur de vin. Ce n'est pas là de la galanterie française.

P L A N C H E L V I.

Le défi de Marsias et d'Apollon est célèbre dans la Mythologie. On sait qu'Apollon, au jugement des Muses, fut reconnu vainqueur, et que le Satyre vaincu subit un horrible châtement, en punition de sa témérité sacrilège et folle. Cette aventure, traitée plusieurs fois dans les Ouvrages de l'antiquité, fait le sujet de ce Tableau, trouvé, ainsi que les huit suivans, au même endroit dans les excavations de Portici. On n'y a oublié aucune circonstance. Couronné en vainqueur, Apollon est assis sur un siège d'un beau travail, avec son coussin orné de glands aux quatre coins. A sa main gauche est sa lyre, et à sa droite son archet. A ses côtés est une Muse couronnée comme lui, et vêtue d'une draperie brodée; elle tient entre ses mains une guirlande tissée avec des feuilles; elle paroît vouloir en orner l'instrument victorieux. Aux pieds d'Apollon le jeune Olympe s'agenouille en suppliant, et intercède pour son Maître infortuné. La figure armée d'un couteau est le ministre de la cruelle sentence qu'il est tout prêt d'exécuter. Les deux flûtes, dans leur étui pointu, attachées avec une espèce de courroie, sont comme jettées à terre par mépris. Le vieillard à longue barbe, c'est Marsias dépouillé de ses vêtemens, les mains liées derrière le dos à un arbre. Ce Satyre orgueilleux attend le moment de son supplice. Si le coloris de cette Peinture répondoit à la beauté de la composition, aux caractères des personnages, à l'intelligence de leurs mouvemens, ce seroit un des plus précieux monumens de l'antiquité.

Outre les Poëtes grecs et latins, quantité d'autres Auteurs
ont

ont parlé de cette fable. Diodore III, 58, v. 75; Apollodore, I, 4, ss. 2; Ptolomée Ephestion, lib. III; Hyginus, Fab. 165, 191, 273; Ovide, Met. VI, 383, 400; Hérodote VII, 26; Xénophon, I, avec I, p. 246; Strabon, XII, p. 578; Plutarque, Symp. VII, q. 8; Tite-Live, lib. XXXVIII, cap. 13; Pline V, 29, XXXI. Voyez Lucien, Pausanias, etc.

Le satyre Marsias, selon les uns, est fils de Marsus. Suivant les autres, d'Éagre, ou d'Olimpe, ou d'Iagnide. Voyez Burmann sur Ovide; et Nonnus, Dionys. X, 233.

Diodore, III, 59, prétend que ce ne sont pas les Muses qui furent les arbitres de la contestation entre Apollon et Marsias; mais les Habitans de la Ville de Nyse, en Arabie, où se passa l'action. Voyez Lucien; in Dial. Jun. et Lat.

Les auteurs varient aussi sur la qualité de Marsias: les uns en font un Silène, les autres un Satyre. Voyez Montfaucon, Ant. Expl. tom. I, p. I, pl. 53, 54.

La sentence des Muses n'a pas paru juste à tout le monde, et la victoire d'Apollon fut long-tems douteuse. Marsias resta, dit-on, vainqueur, tant qu'Apollon n'avoit à opposer que sa lyre à la flûte du Satyre. Pour gagner le défi, il fut obligé d'y joindre sa voix: d'autres disent qu'Apollon ne fit que monter son instrument sur un autre mode.

Le vêtement qui couvre la Muse, compagne d'Apollon, est du genre de ceux qu'on appelloit *acu pictae*, travaillés à l'aiguille, et *phrygiae*, phrygiens, inventés par ce peuple. Virgile, AEn. IX, v. 582, et son Commentateur Servius. Voyez aussi Pline, VIII, 48. On prétend que le Peintre a ainsi habillé cette Muse, pour désigner le lieu de la scène, et en effet, à l'exception de Diodore de Sicile, III, 58, qui la place à Nise, tous les autres Auteurs conviennent que le combat de Marsias et d'Appollon se passa à Célène, Ville de la Phrygie: on y montrait même la peau du Silène ou Satyre; et le fleuve qui l'arrosait, et qu'on supposait avoir été formé du sang de Marsias, en portait le nom. Voyez AElie, V. H., XIII, 21; et Quinte-Curce, au commencement du Livre III.

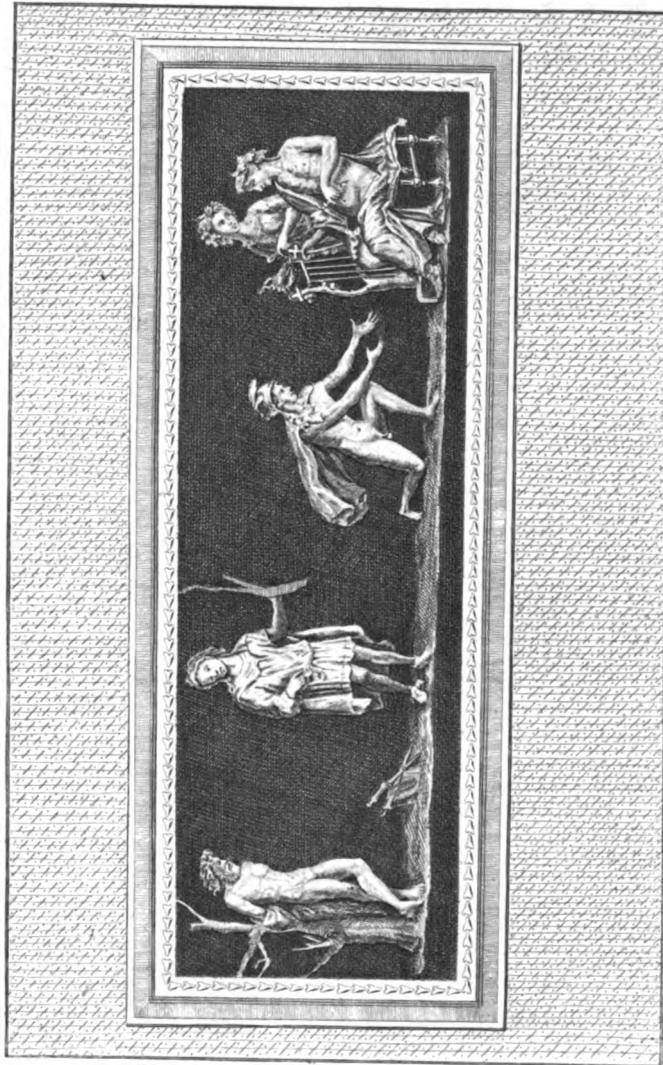
Il y en a qui prétendent que Marsias ne fut point écorché vif par Apollon; mais que furieux d'avoir été vaincu, il se jeta lui-même dans un fleuve qui prit son nom. D'autres veulent que ce fleuve, ainsi appelé, doive son origine aux larmes des Nymphes, des Satyres et des Bergers, qui pleurèrent la mort de Marsias. Quelques-uns enfin disent que cette Fable ne doit son existence qu'à une circonstance remarquable. Marsias naquit le jour où l'on célébroit une Fête d'Apollon, et pendant laquelle on écorchoit tous les animaux qui devoient être sacrifiés, afin d'en offrir la peau à ce Dieu.

Il étoit d'usage chez les Anciens de couronner de lauriers ou d'autres feuilles l'instrument de sa victoire. Voyez Stace, Theb. VI, 366. Quand un Poète-Musicien avoit terminé son chant, il posoit sur sa lyre la couronne dont on ornoit sa tête. Les Anciens mettoient de la dignité et de la noblesse par tout.

L'espèce de thiaze qui coëffe le jeune Olympe, Disciple de Marsias, est un véritable bonnet ou casque Phrygien. Voyez Hyginus, Fab. 165.

Les uns prétendent que ce fut un bourreau qui écorcha Marsias; d'autres, qu'Apollon lui-même lui fit souffrir ce supplice. Il en est aussi qui veulent que le Satyre ait été fouetté, avant d'être écorché. Voyez Philostrate, Im. II; Lactance et Stace, Theb. IV, 186; Hyginus, Martial, X, Épigr. 62; Gronovius, Ant. gr. T. I. X; Montfaucon, Ant. Expli. To. I, p. I, Ta. LIV.

Suidas nous apprend qu'à Athènes il y avoit mille exécuteurs publics; on les appelloit *speusini*, *arcieri*, *sciti forastieri*, *barbari*, *carnifici*, *tortores*. Pourquoi cet appareil menaçant? Les hommes seroient-ils donc des êtres mal-faisans qu'on ne sauroit contenir que par des menaces, ou par un vil salaire? La loi qui ne devoit être que la raison écrite, a-t-elle besoin d'un glaive? Sa balance ne devoit-elle pas suffire pour mettre en équilibre l'intérêt général et l'intérêt particulier qui n'en font qu'un. On ne rendra point les hommes



Tom. II.

justes en leur disant : Faites ceci, ou ne le faites pas ; sous peine de mort? Les moyens violens révoltent, aigrissent un être né libre. Législateurs, rendez l'homme heureux, vous l'empêcherez d'être coupable. Faites que la Vertu soit le plus court et le plus beau chemin pour arriver au bonheur : quand la vertu rend heureux, on n'est point tenté de le devenir par une autre voie : plus de Codes criminels ; qu'ils soient remplacés par une bonne morale, où les devoirs et les droits de l'homme bien connus l'écartent des extrêmes et le fixent au juste milieu. C'est là où se trouvent la vertu et le bonheur.

Les deux flûtes peintes dans notre Tableau, confirment l'opinion qui attribue à Marsias, ou du moins à son père Iagnide, l'invention de jouer de deux flûtes à la fois et d'une même haleine. Voyez Pline, VII, 56 ; et Pausanias, II, 7. Voyez aussi Plutarque, Symp. VII, 8, p. 713 ; Bartholin, de Thibiis, III, 3.

Pline, XXXV, 10, en faisant l'énumération des belles Peintures de Zeuxis, dit que dans le Temple de la Concorde on voyoit de ce Peintre célèbre un Marsias lié, *religatus*. Le même Historien de la Nature, lib. XXI, 3, fait mention aussi d'une fameuse statue de Marsias placée à Rome, près de la tribune au harangues. Les Orateurs avoient coutume de couronner cette Figure, quand ils avoient gagné quelques grandes causes : cette Statue devint célèbre par le libertinage effrené de Julie, fille d'Auguste. Sénèque, de Benef. VI, 32 ; Just. Lipse, Ant. Lect. lib. III, Op. To. I, p. 388. Voyez aussi les Commentateurs de Martial, lib. II, Epigr. 64, etc. Rodiginus, A. L. XXVIII, 12.

Il étoit d'usage de placer une Statue de Marsias dans la place publique de presque toutes les villes libres, parce que l'image des Silènes étoit un emblème de la liberté. Servius, in AEn. III, 20, IV, 58. Voyez les antiquaires, Spanheim de V. et P. N. Diss. IX ; Gronovius, T. I, Th. a. A. 9, X.

Marsias ou Silène appartenoit à Bacchus et le représentoit.

Or, on sait que Bacchus s'appelloit le *Dieu liber*, *Deus liber*. Le Dieu qui préside à la vendange étoit sans doute appelé ainsi, parce que le vin délie la langue du buveur, l'excite à parler en toute liberté (*in vino veritas*), ouvre son cœur à ses amis, le dégage de toute contrainte, l'affranchit des peines du passé, et le délivre des inquiétudes de l'avenir. C'est aussi Bacchus, au rapport de Pline, liv. 7, chap. 56, qui imagina les échanges, qui apprit à acheter et à vendre. Et en effet, telle est encore la coutume des Négocians francs et loyals; c'est le verre à la main qu'ils concluent leurs marchés; le vin du marché met entr'eux plus de liant: d'ailleurs, la bonne foi et la liberté, caractère du buveur, sont aussi l'ame du commerce.

Par une contradiction qu'on aura peine à expliquer au premier abord, Bacchus, le Dieu de la Liberté, le Patron des Républiques, fut aussi, selon la théogonie des Anciens, le premier qui attacha le diadème sur le front des Rois, et consacra la servitude des Peuples.

Les Peuples, pour qui la Souveraineté devenoit tyrannie, auroient-ils voulu par là montrer à leur postérité que ce furent des hommes ivres et sans raison, qui les premiers se soumirent à leurs tyrans.

P L A N C H E L V I I .

Il est évident que ce Tableau peint sur un fond noir représente un chœur de Bacchantes. De cinq personnages qui le composent, le premier est une jeune femme assise sur un siège rustique, sur une espèce de pierre carrée: elle joue de deux flûtes à-la-fois. La seconde femme, qu'on ne voit que par derrière, debout, tient entre ses mains des cymbales, et est en action de danser. La troisième Figure est un vieillard qui joue du tambour de basque garni de ses sonnettes ou grelots: il paroît aussi danser. Le personnage d'après est une femme qui touche du psaltérion ou de la lyre, et qui dans

en même tems : on ne la voit aussi que par le dos. La cinquième et dernière Figure qui, comme la première, est peinte de profil, est une vieille assise sur un siège légèrement travaillé et garni d'un coussin : elle tient de la main droite une coupe, et de la gauche une belle feuille d'arbre. On remarquera qu'elle a des chaussures et un marche-pied. Rien de plus modeste que les vêtemens des trois autres jeunes femmes, qui ont des franges ou des ourlets assez larges ; ils les couvrent depuis les pieds jusqu'à la tête, et ne laissent à nu que le bras.

Les Bacchantes ne sont pas toujours représentées furieuses et égarées. Plusieurs Autens et quantité de monumens anciens nous les offrent exécutant des danses paisibles et modérées, au son des instrumens et au chant des hymnes. Ovide, Met. IV, 28 ; Catule, de Nupt. Pel. et Thet. ; To. VII, du Trésor de Gronovius ; Virgile, AEn. VI, 644. Cependant comme on ne voit pas de tyrses dans ce Tableau, on a soupçonné que le sujet pourroit être une autre fête qu'une Bacchante ; mais plusieurs monumens antiques nous ont conservé Bacchus et les Bacchantes sans l'attribut du tyrses. La double flûte ou flûte phrygienne étoit consacrée à ces sortes de fêtes.

Le vieillard de notre Tableau pourroit bien être Silène, qui avoit coutume, dans les orgies sacrées de Bacchus, de se déguiser en Satyre, en Pan, même en Bacchante. Voyez Plutarque dans la vie de M. Antoine ; il y décrit une pompe bachique que l'Amant de Cléopâtre ordonna pour son entrée dans Ephèse. Meursius in Panath. cap. 20, observe que dans les Fêtes dites *Panathenaica*, on choisissoit les vieillards les plus beaux pour porter des rameaux d'oliviers.

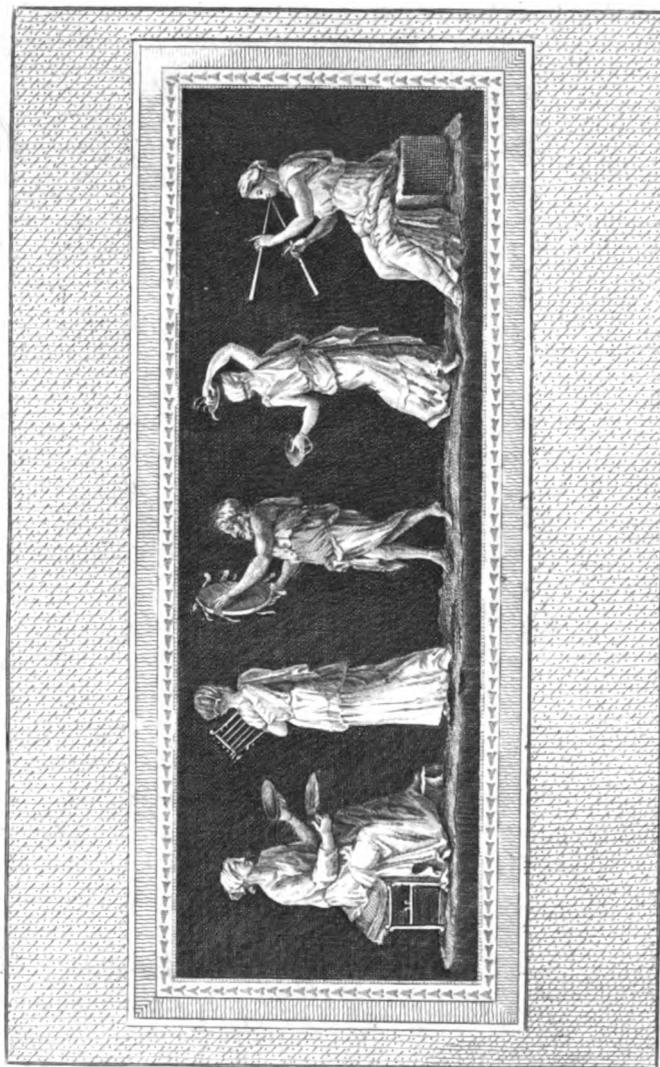
Les vieillards et les enfans ne jouent peut-être pas un rôle assez important, assez marqué dans nos assemblées publiques, dans nos fêtes civiles ou autres. Ne devoit-on pas s'occuper davantage de ces deux âges intéressans ? le rapprochement des deux extrémités de la vie offriroit un tableau touchant et même

utile. Les vieillards et les enfans s'aiment réciproquement : quel doux spectacle qu'un groupe des uns et des autres, se caressant tour-à-tour, se livrant à des jeux aussi paisibles qu'innocens ! Le vieillard, traité avec les égards qui lui sont dus, ne contracteroit point ce caractère chagrin qui flétrit ses derniers jours et que provoquent encore les infirmités. Et pourquoi ne point lui cacher sous des fleurs la faux du tems qui le menace, et le conduire gaiement au tombeau par une pente douce et insensible ?

Quant au tambour de basque, voyez ce que Fornutus de N. D. XXX, dit des instrumens en usage dans les orgies de Bacchus.

Pausanias, III, 20, rapporte que dans l'ancienne Ville de *Brysée*, ou *Brasies*, on voyoit encore de son tems un Temple dédié à Bacchus, dans l'intérieur duquel les femmes seules avoient le droit d'enfrer : elles seules aussi pouvoient y sacrifier ; et cet Auteur affirme même qu'elles gardoient un grand secret sur les cérémonies qu'elles y pratiquoient. Cette singularité ne viendrait-elle pas de ce que le vin, pris à l'excès, donnant aux hommes le babil et l'indiscrétion qu'on reproche ordinairement aux femmes, il est juste que les femmes jouissent dans ce cas des privilèges des hommes, et soient admises à leur tour aux mystères sacrés.

Aux Fêtes de Bacchus, de vieilles Prêtresses, assises dans les places publiques de Rome, et couronnées de lierre, vendoient des petites galettes faites avec du miel, et se chargeoient des sacrifices. Ovide ; III, Fast. 263, 265 ; Varron, lib. V, de L. L. La première et la plus ancienne de ces Prêtresses s'appelloit *Mater sacrorum*, *Regina sacrorum*, *Antistita*, *Sacerdos, perpetua et prima* ; la *Mère*, la *Reine des choses sacrées*. On trouve ces titres sur plusieurs marbres funéraires. Chifflet, Sallengre, to. 4, p. 619 et 621. Sur une autre pierre antique on lit : *Caliae paternae, matri, synagogae Brixianorum*. On prétend qu'à Athènes les Fêtes et les mys-



Tom. II.

tères de Bacchus. étoient dirigés par le Roi et par la Reine, qu'on appelloit pour cela *Sacrificola* : et on ajoute que l'institution des Prêtresses date de cette époque, et qu'on en créa d'abord au nombre de quatorze. Pollux VIII, seq. 108; Démôsthènes, Orat. in Neær. D'après ces détails, on pourra conclure que la vieille femme de notre Tableau est cette ancienne Prêtresse qui préside aux cœurs et aux cérémonies Bacchiques. Diodore IV, 3; Euripide, in Bacch. V, 979; Plutarque de Dec. Rhet. ss. 7., p. 842. Les chœurs Bacchiques étoient composés de jeunes et de vieilles femmes vierges.

Notre Tableau peut aussi nous donner une idée des cérémonies religieuses anciennes, qui n'étoient autre chose que des Processions composées des personnes consacrées, des Ministres saints qui portoient les mystères de la Divinité qu'on célébroit. Le peuple accompagnoit et suivait en foule : on parcouroit ainsi les principales places des villes, et on se répandoit aussi dans les campagnes. De tems en tems on faisoit des pauses, pendant lesquelles on chantoit des Hymnes et on dansoit. Dans ces stations, la plus ancienne des Prêtresses et les autres personnages préposés aux choses sacrées, s'asseyoient sur des sièges et à l'ombre d'espèce de parasols qu'on portoit à leur suite, et présidoient aux fonctions des chœurs. Sur le territoire d'Athènes, il y avoit un Bourg qu'on appelloit le Figuiers sacré, parce que la Procession des mystères d'Eleusis y avoit un reposoir et s'y arrêtoit. Meursius Eleusin, cap. 27. Les jeunes filles nobles assistoient à cette pompe, vêtues des plus riches habits, et faisoient partie du cortège. Elles portoient des couronnes sur leurs têtes, et leur sein, demi nu, étoit paré de guirlandes de fleurs. Rien de plus imposant et en même tems de plus voluptueux que ces sortes de marches sacrées chez les Anciens : il paroît qu'ils avoient à cœur de rendre leur Religion aimable.

La vieille de notre Tableau tient une coupe ou une patère à la main : c'étoit le signe caractéristique d'un sacrifice, l'at-

tribut des Divinités ; ou du souverain Pontificat qui les représentait. Voyez Spanheim et les autres Antiquaires, ainsi que toutes les médailles.

Quant à la feuille que ce personnage tient de l'autre main, consultez Ch. Patin et le second tome de Polenus.

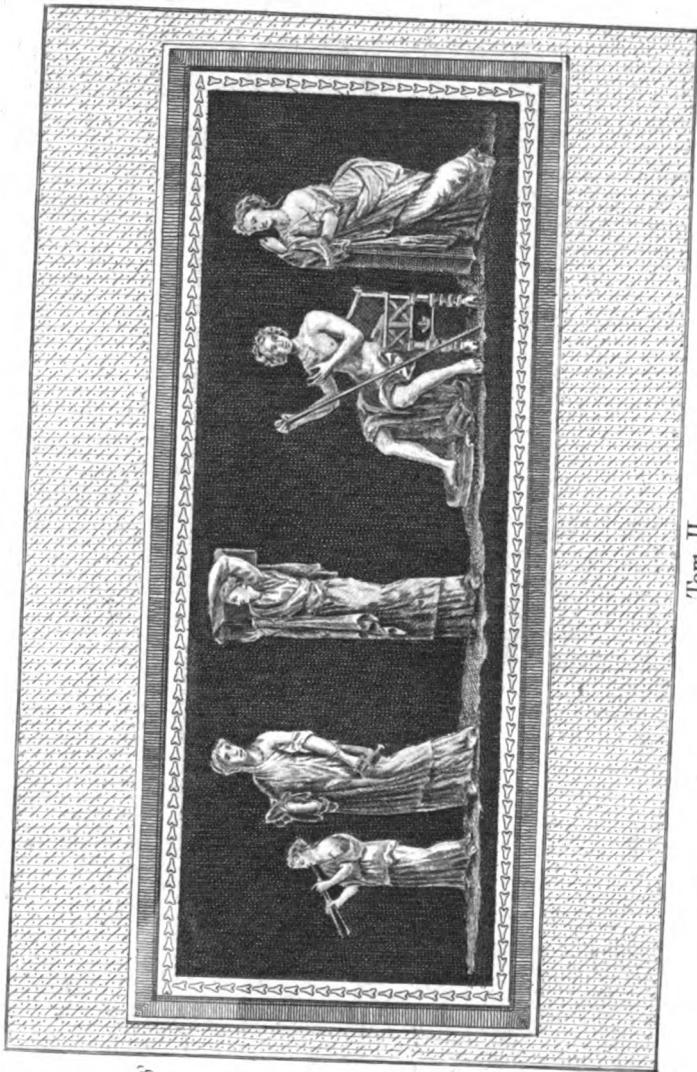
D'après son costume, notre vieille ne peut être qu'une Prêtresse : elle a la tête toute couverte : elle est chaussée. Son vêtement a des manches qui lui tombent jusque sur les poignets, différente de trois autres jeunes femmes qui l'accompagnent, et dont deux ont les pieds nus, et la troisième des sandales seulement. Les profanes n'entroient dans les Temples du Paganisme qu'après s'être déchaussés ; les Ministres eux-mêmes observoient cette coutume respectueuse, que S. Augustin conjecture venir du précepte donné à Moïse par Dieu même. S. Clément d'Alexandrie, *Pæd.* II, 10, 11, 204, 205, prétend qu'il est indécent aux femmes de montrer leurs pieds nus, et qu'on doit le leur défendre expressément. S. Jean Chrysostome fait mention d'une loi grecque qui prohiboit cette façon de se mettre.

Diodore de Sicile, IV, 3, nous apprend que les femmes mariées seulement avoient le droit de représenter les Menades et les Bacchantes, et de porter leur chevelure déliée et éparse sans ordre ; mais que les vierges et les matrones, plus graves, avoient leurs cheveux liés avec décence, et ne conservoient d'une Bacchante que le tyrsé.

Au reste, ces menus détails de toilette varioient beaucoup, et n'étoient pas toujours rigoureusement observés.

P L A N C H E L V I I I.

Ce sujet n'est sans doute que la suite et la fin de la pompe sacrée de Bacchus, que nous avons décrite dans la Planche précédente. Cette seconde partie offre d'abord une jeune fille jouant de deux flûtes à la fois. Suit une autre femme tenant de la main droite un vase destiné pour les sacrifices ; de la
gauche



Tom. II.

gauche elle semble porter pareillement un autre instrument sacré, une espèce de corbeille garnie de bandelettes, telles qu'on en portoit dans les cérémonies d'Eleusis. Voyez Meursius, Eleus. cap. 25. La troisième Figure, qui est encore une femme, comme ses vêtemens paroissent l'indiquer, porte un coffre sur l'épaule gauche. Assis sur un siège d'une forme distinguée et d'un beau travail, accompagné d'un marche-pied rond, le personnage de l'homme est presque nu; il n'a qu'une seule draperie qui lui tombe entre les jambes. Sa main est appuyée sur un long sceptre ou bâton; et il est en action de se lever, en se retournant vers une autre Figure de femme qui, debout derrière lui, est accoudée sur un autel ou pilastre.

Voici à-peu-près quels étoient l'ordre et la marche de la pompe de Bacchus : elle étoit composée d'abord du chœur des Bacchans et des Bacchantes qui précédoient les vases sacrés, et les mystères portés par les Initiés et les Pontifes; puis venoient les Satyres. On y portoit aussi une idre ou amphore, espèce de mesure de vin, un sarment, un bouc, une corbeille remplie de figes, etc.

Le petit coffre qu'on promenoit dans cette Procession, et qu'on appelloit *Arca ineffabile*, étoit une espèce de Châsse où étoit renfermé un petit simulacre du Dieu Bacchus. Voyez en l'histoire dans Pausanias, III, 24; VII, 19. Cette Arche étoit réputée un symbole particulier de Bacchus. Les Égyptiens portoient ainsi en Procession les Images d'or de leurs Divinités, renfermées avec quelques ornemens consacrés. Voyez Clément d'Alexandrie, Strom. V; Spencer de leg. Hebr. III, 5, 1, Sect. 6; Vossius, de Idol. I, 30; Bochart, Phal. I, 1, et sur-tout la Bible de Moïse.

On conjecture que la figure d'homme, presque nu, est Bacchus lui-même, ou le maître des chœurs.

P L A T O N E L I X.

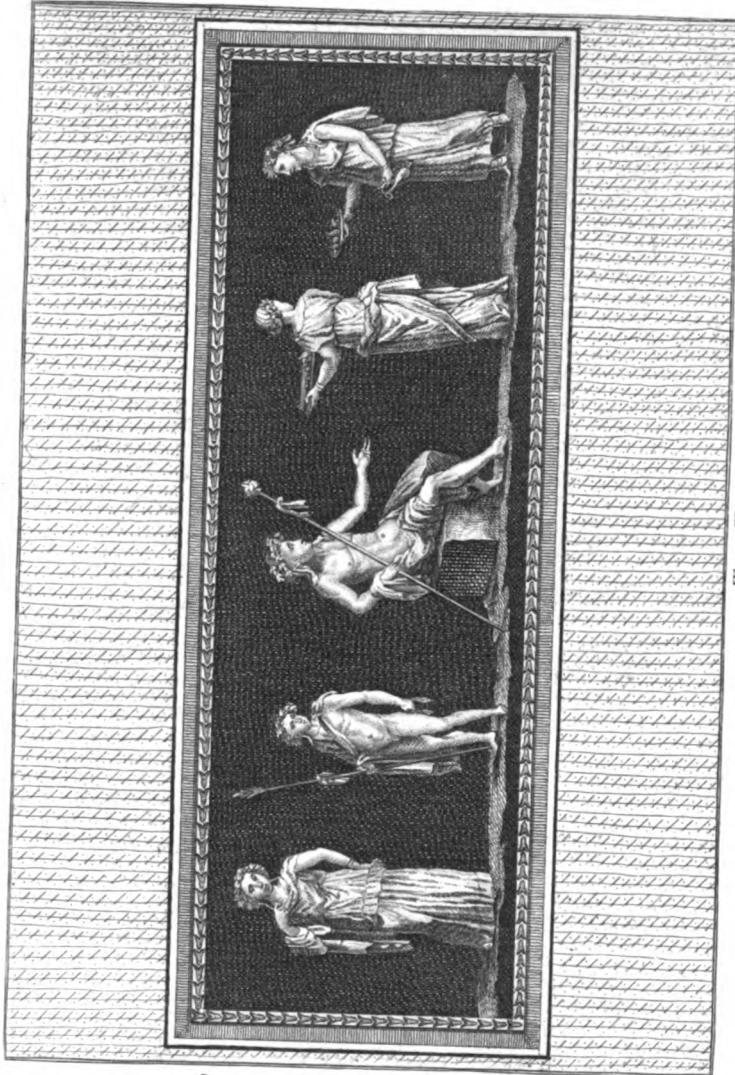
Il est évident que les figures qui sont encore proposées de représenter les Platoniciens, ne sont pas les mêmes; mais il

Tome II.

n'est pas aussi facile de rendre raison des cinq Figures qui y sont peintes. La première porte à sa main droite un vase, et de sa gauche elle soutient un plat couvert de figues. La seconde, retournée vers la première comme pour lui parler, semble en même tems vouloir présenter une corbeille ou bassin d'argent sur lequel sont trois figues à la troisième Figure ; celle-ci est assise sur une pierre en forme de cube : sa tête est ceinte d'une couronne de pampre et d'une large bandelette, dont les extrémités tombent sur ses épaules. De sa main gauche elle tient un tyrsa ; elle étend sa main droite, dont les trois premiers doigts sont élevés. Le quatrième personnage, debout et couvert d'un manteau qui ne lui couvre que les épaules, est couronné aussi, et tient de la main gauche un tyrsa. A sa droite est un petit bandeau ou une bandelette. La cinquième et dernière Figure n'a rien qui la distingue de la première, excepté qu'elle ne porte aucun attribut, aucun instrument propre aux sacrifices. Ces deux personnages ont un visage d'homme plutôt que de femme ; et cependant on leur remarque des coliers et des bracelets. Leurs costumes et leurs vêtements conviennent également aux deux sexes.

Le figuier étoit particulièrement consacré à Bacchus. Voyez l'Empereur Julien, Epist. 24, ad Sarap. Hérodote, II, 48 ; Théodoret, lib. VII ; Arnobe, lib. V ; Athénée III, 5. Bacchus étoit regardé comme l'inspecteur et l'inventeur de la culture des arbres ; et on lui offroit toujours les prémices des fruits, mais sur-tout la figue, qu'on disoit être la sœur de la vigne. Voyez Fortunus, cap. 30 ; Aélien, V. H. III, 41 ; Diodore III, 63.

Les fruits, au nombre de trois, que porte sur un bassin la seconde Figure, et les trois doigts que tient élevés le personnage assis au milieu du Tableau, ont fait soupçonner que l'Artiste a eu l'intention d'indiquer les mystères de Bacchus. Voyez Orphée, Hymn. XXIX et 41 ; Diodore III, 62, 65, IV, 3 ; Vossius, de Orig. Idol. IX, 29 ; Censorinus,



Tom. II.

de die Nat. XVIII; Hyginus, Fab. 131. Peut-être est-ce une allusion à une Fête qu'on institua en l'honneur de Bacchus, pour célébrer son expédition et son retour de l'Inde, et qui avoit lieu tous les trois ans. D'autres veulent que ce nombre trois regarde le mystère du silence, si important pour les secrets de Bacchus. On sait que ce nombre trois est sacré chez les *Frans-Maçons*; et ce n'est pas le seul rapport qui existe entre cet Ordre et le Dieu des buveurs. Horus-Apollo, Hiérogl. I, 28, nous apprend que les Égyptiens désignoient le silence avec le nombre mille quatre-vingt-quinze, qui contient les jours de trois années additionnés ensemble; et il explique cet emblème, en disant qu'ordinairement un enfant de trois ans ne peut pas encore articuler des paroles bien distinctes. Voyez Pline, XXVIII, 6.

D'après Apulée, Met. II, on pourroit conjecturer que le geste de la main de notre Bacchus est celui des Orateurs, ou bien encore que ce geste est pour indiquer la Divinité du personnage, parce que le nombre *ternaire* étoit regardé chez les Anciens comme le plus parfait. Voyez Porphyre sur Pythagore.

Peut-être cette Figure assise ne doit-elle point être regardée comme Bacchus lui-même, mais plutôt comme un personnage qui le représente. Dans leurs grandes solemnités religieuses, les Anciens avoient coutume de jouer le rôle de leurs Dieux, pour les rendre, pour ainsi dire, visibles aux yeux du Peuple. Nous avons conservé quelques traces de cette coutume antique. Pendant la *Fête-Dieu*, il n'est pas rare de voir dans nos Processions de Villages de jeunes enfans représenter les Anges, de jeunes filles contrefaire les Vierges saintes honorées dans le Calendrier. C'étoit bien pis du tems des *Mystères*, avant que le Théâtre Français se soit épuré. On sait à quels excès se portoit alors une piété ignorante et grossière.

Plutarque rapporte à ce sujet un Anecdote curieuse, in Nic. To. I. Dans une Bacchanale, une jeune esclave représenta si bien Bacchus, il parut si beau aux yeux des spectateurs,

et il en reçut tant d'applaudissemens que son Maître lui accorda sa liberté en disant qu'il ne convenoit pas qu'un homme qui ressembloit tant à un Dieu fût esclave.

Dans la description que nous a laissée Athenée, V. p. 200, de la grande pompe de Ptolémée, il nous apprend que derrière le char où étoit la statue de Bacchus, suivoient cinq cens jeunes filles couvertes d'un vêtement pourpre, avec des ceintures d'or, mais ne portant ni tyrses ni autres attributs bachiques : telle est la cinquième Figure de notre Planche. Dans cette cérémonie sacrée il y avoit aussi de jeunes hommes qui portoient quantité de vases, ou espèces d'idres remplis d'une liqueur qu'ils buvoient à petits coups en cheminant. On y voyoit aussi des corbeilles mystiques qui contenoient les choses consacrées à Bacchus et à Cerès. Quelques-uns de ces paniers renfermoient aussi quelques nourritures à l'usage de ceux qui les portoient.

Dans nos Processions modernes, sur-tout à la campagne, on porte aussi sur des plats des épis de bled et des grappes de raisin dans leur primeur : on décore les Autels des prémices des fleurs et des fruits. Cet usage respectable, consacré par la reconnaissance, date sans doute de la plus haute antiquité, et mérite d'être conservé : il peut même devenir un nouveau motif d'émulation parmi les Agriculteurs : quel est celui d'entr'eux qui ne se feroit un devoir d'offrir en hommage à la Religion les premiers fruits de ses travaux ; et qui, pour mériter cet honneur, ne donneroit tous ses soins à la culture et à l'amélioration de ses terres ?

P L A N C H E L X.

Cette Peinture offre encore une cérémonie qui a rapport aux mystères Bachiques. Assise sur un escabeau d'une structure peu ordinaire (Montfaucon, To. III, p. 1, Tab. LVI) une femme, la tête ceintée de feuilles vertes, tenant entre ses mains une couronne de myrthe, semble vouloir parler à une

jeune fille qui retourne la tête pour l'éconter ; cette seconde Figure , dont le mouvement indique qu'elle marche , tient sur ses mains une corbeille qui contient quelques fruits et quelques volatiles. De l'autre côté , devant la Figure assise , on voit une autre jeune femme coëffée avec des bandelettes , et soutenant obliquement sur ses deux bras un tyrsa. Suit un enfant ailé couronné de fleurs de pavots. De sa droite il tient une torche allumée , et de sa gauche il semble vouloir cacher son sexe. Fort près de lui est une vieille femme : avec sa main elle soutient son menton. Son coude gauche est appuyé sur son genou , et le reste de sa jambe est élevé et posé sur un siège ou escabeau. Sa main droite tombe sur sa hanche.

Les mystères de Bacchus , de Cérès , et tous les secrets pareils étoient impénétrables pour les profanes ; aussi on ne s'en occupoit point en leur présence. Cependant il est probable que les cérémonies publiques étoient des symboles plus ou moins obscurs de ce qui se passoit à huis clos aux yeux des Initiés.

La couronne est un attribut caractéristique de Bacchus , cependant on rencontre plusieurs monumens où les Bacchantes ne sont point couronnées. Tertulien , de Cor. cap. 57 , dit qu'on désignoit Bacchus sous le nom de *Princeps laureae coronæ*. Le laurier et le lierre lui étoient consacrés. Clément d'Alexandrie , Pæd. II , 8 ; Homère , Hymne à Bacchus ; Vossius , de Idol. V. 48 , 49 ; Pascalius , l. 16 et 17 ; IV , 1 et 15. Ce dernier Auteur assure qu'il n'y eut point de culte privé ou public de quelque Divinité , qu'il ne se célébroit point de Fête où on ne fit usage de couronnes.

La Religion chrétienne ne se sert presque plus de couronnes dans ses cérémonies saintes : elle les a même proscrites , pour n'avoir rien de commun avec le Paganisme. D'ailleurs la sévérité de sa morale , l'esprit d'humilité qui doit faire la base du caractère d'un vrai Croyant , l'image des souffrances du Christ , toutes ces considérations respectables contrasteroient trop avec cet air de fête , ce riant appareil que l'Antiquité pro-

fané mettoit dans ses rites sacrés. La Liturgie chrétienne permet à peine l'usage des couronnes pendant l'Octave de la Fête-Dieu, et aux funérailles des enfans et des jeunes vierges. Mais rarement les Prêtres se ceignent la tête de fleurs, pour montrer sans doute que l'*Église militante* ne doit point anticiper sur cet avenir heureux et trop éloigné, où elle pourra s'appeller l'*Église triomphante*.

On sait que dans l'ancienne loi on offroit et on immoloit au Seigneur des tourterelles et d'autres oiseaux. Saint Luc, II, 24; Gen. XV, 9, 10; Lévit. I, 14, V, 7, 11. La même coutume se retrouve aussi chez les Gentils. Pausanias, II, 11, IV, 31; Lucien, Sacrif. ss. 10, etc.; Spencer, *de legibus*, Heb. III, 8, 10; Bochart, Hiéroz, part. II, lib 1, cap. 5. Dans la pompe Bacchique de Ptolémée, décrite par Athénée, V, p. 200, on y voyoit des colombes liées avec des rubans.

Ces offrandes d'oiseaux, et autres animaux que les Initiés immoloient dans les mystères de Bacchus, de Cérès, etc. étoient un emblème des dispositions de leur esprit religieux. Ces Néophytes du Paganisme se considéroient eux-mêmes comme autant de victimes consacrées qui mouroient au monde profane pour ressusciter parmi les Initiés, et obtenir une nouvelle vie par la participation des saints mystères. C'est pour cela qu'à l'instar des vraies victimes, ils se chargeoient de couronnes, de guirlandes et de bandelettes. Telles sont les figures des monumens que nous avons sous nos yeux. Encore aujourd'hui, quand une vierge est sur le point de prononcer ses vœux, et d'entrer en religion dans un Monastère, il est d'usage qu'elle se présente à la grille du cloître dans toute la parure des gens du monde; mais elle se dépouille aussitôt de ces ornemens, elle fait le sacrifice de sa chevelure; elle se revêt d'un cilice, et va s'ensevelir vivante sous un drap mortuaire.

Au rapport de Tite-Live, liv. X, 38, les Samnites pratiquoient chez eux une espèce d'initiation militaire; le Soldat qui

vouloit y participer s'approchoit de l'Autel dans l'attitude d'une victime, et il promettoit par un serment solennel de ne jamais révéler au-dehors ce qu'il voyoit, ce qu'il entendoit pendant la célébration des mystères, dont l'appareil étoit effrayant, et frappoit l'esprit d'une terreur religieuse : *Perfundere religione animum posset.*

On est en doute de savoir si l'enfant peint dans notre Tableau est Bacchus lui-même, ou bien un autre Dieu, ou seulement un simple Ministre des Autels. Ce n'est point l'Amour, quoiqu'il porte un flambeau et qu'il ait des ailes. Les Fêtes de Bacchus se célébroient de nuit : ce n'étoit que pendant la nuit qu'on recevoit les Initiés. Démosthène, de Cor. p. 349; Euripide, Bacch. V, 486; Diodore, IV, 4, etc. Bacchus avoit même un surnom tiré de l'usage qu'on faisoit des flambeaux pendant ses mystères : « On l'appelloit *Lampter* (dit Pausanias, liv. VII, 27), à cause des illuminations qu'on faisoit à sa Fête, appelée elle-même *Lampteria*. Durant la nuit on allumoit un grand nombre de flambeaux; et le vin couloit dans toutes les rues ».

Ce Dieu lui-même étoit par fois représenté avec une torche à la main, entre Cérès et Proserpine. Pausanias, I, 2. Dans la pompe Eleusine, un ministre marchoit devant portant un flambeau et accompagné du chœur. Ce Ministre intervenoit aux initiations de concert avec l'Hiérophante.

Les pavots étoient spécialement consacrés à Cérès. Callimaque, Hymn. in Cer. V, 45; Ovide, Fast. IV : mais il y avoit aussi des paniers mystiques de Bacchus, qu'on nommoit *pavots*.

Bergerus, Thes. br. p. 188, rapporte un Camée qui représente Bacchus donnant un flambeau à Cupidon. Comus, le Dieu des Festins et des Orgies nocturnes, est toujours peint couronné de roses, et un flambeau à la main. Philostrate, Imag. III, nous apprend que dans les mystères on faisoit une acclamation consacrée en ces termes : *Salve novum lumen*. Le Dieu de l'Hyménée porte aussi ordinairement une torche allumée et une couronne de fleurs.

La vieille femme de notre Planche pourroit être regardée comme la Prêtresse assistant aux initiations, et présidant aux cérémonies sacrées.

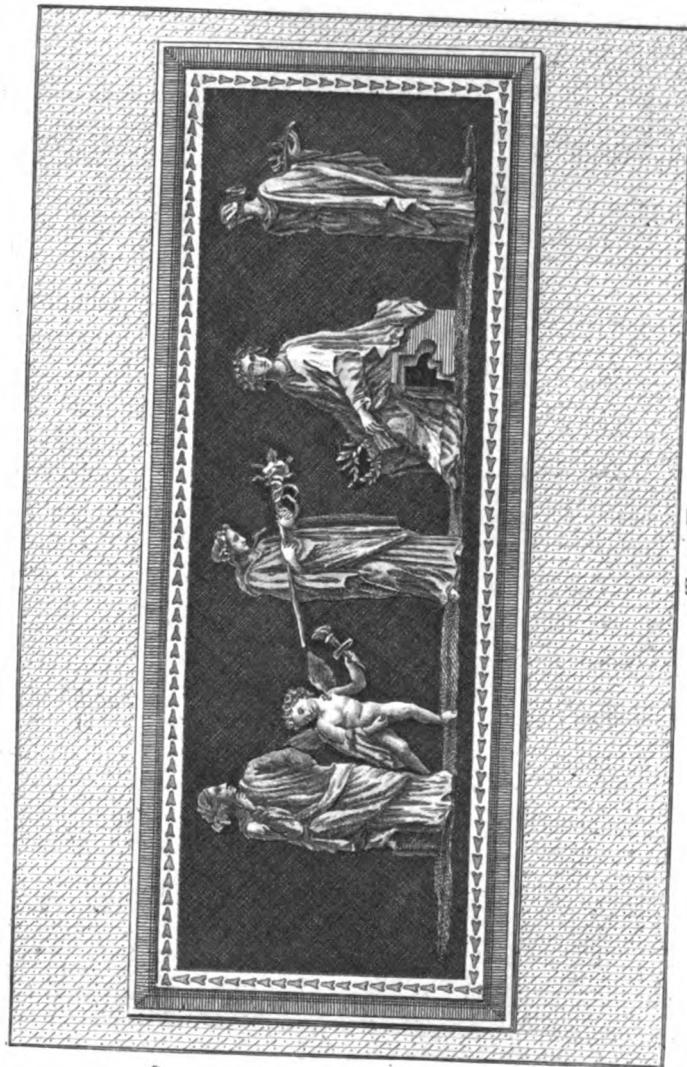
Si l'on suppose que ces mystères cachés de Cérès et de Bacchus n'étoient autre chose qu'une représentation emblématique du voyage de Cérès courant sur les traces de sa fille, ou de la naissance et des principales actions de Bacchus, (Arnobe, lib. V; Minutius Félix, in Octav. p. 200; Diodore, IV, 3) alors notre vieille pourra être prise pour la Nourrice de Bacchus, ou pour cette femme qui l'instruisit et l'initia dans les mystères de la grand'mère. Ce pourroit être aussi la complaisante *Baubone*, qui vint à bout d'égayer la Déesse Cérès, affligée de la perte de sa fille, et l'engagea à prendre quelque nourriture. S. Clément d'Alexandrie, d'après quelques vers d'Orphée, nous a conservé à ce sujet une petite Anecdote de Bacchus. Ce Dieu, encore enfant, aimoit beaucoup à rire et à cacher sa main dans le sein de la complaisante Baubo.

L'habillement peu ordinaire de cette vieille a quelque rapport avec celui qu'on devoit porter dans les initiations aux mystères d'Eleusis. Les personnes préposées aux cérémonies étoient obligées d'être vêtues très-étroitement.

Au rapport d'Eusèbe, P. C. lib. III, dans les mystères d'Eleusis, l'Hiérophante représentoit le Créateur, le *demourgos*; celui qui portoit le flambeau figuroit le Soleil; l'Assistant à l'Autel, la Lune; et le sacré Proclamateur, Mercure.

On a dit et répété que c'est aux mystérieuses initiations des Anciens qu'on est redevable des plus belles découvertes dans la Religion, la morale et les sciences, et de la conservation de ces découvertes; tandis que le Peuple élevoit au rang de ses Dieux les êtres les plus vils, le dogme de l'unité de Dieu étoit en dépôt et demouroit intact entre les mains des Hiérophantes, et du petit nombre de leurs initiés.

Ce seroit peut-être ici le lieu de demander s'il convenoit de cacher la vérité au Peuple; s'il falloit le croire incapable ou indigne de la connoître; si son bonheur étoit dans l'ignorance,
mère



Tom. II.

mère des préjugés ; si le moyen de s'en préserver n'étoit pas de les détruire , plutôt que de faire bande à part et d'emporter au fond du puits le flambeau de la vérité qui doit luire pour tout le monde , comme les rayons bienfaisans du soleil.

L'Égypte paroît avoir été le berceau des Initiations ; du moins ses mystères furent toujours les plus célèbres , et elle compta parmi ses Initiés les plus illustres personnages de l'antiquité , à commencer par Moïse. Orphée , Musée , Homère , Archimède , Dédale , Thalès , Platon , Eudoxe , Démocrite d'Abdère , Lycurgue , Solon , et sur-tout Pythagore , allèrent chercher au milieu des épreuves les plus terribles , les belles connoissances qui firent passer jusqu'à nous leurs noms avec éloge.

On apprend avec douleur que l'institution des mystères , dont l'origine est si pure , et qui servit d'abord à réconcilier les coupables avec la Divinité , se pervertit au point de donner lieu à des sacrifices de victimes humaines. Le Christianisme , dans sa naissance , épura ces initiations , en s'en servant dans sa liturgie primitive. Il seroit curieux et intéressant d'examiner dans le culte actuel de l'Église plus d'une trace des initiations et des mystères de l'Égypte , qui ont franchi tant de siècles pour venir jusqu'à nous.

L'Ordre des *Francs-Maçons* pourroit être considéré aussi comme la miniature , ou plutôt la *charge* des anciennes initiations. Les épreuves du *Frère terrible* sont vraisemblablement une réminiscence des examens menaçans des Hiérophantes Égyptiens , que la franche-Maçonnerie aura jugé nécessaire de contrefaire *en petit* , pour se donner une sorte de consistance. Quoi qu'il en soit , cet ordre n'est pas tout ce qu'il pourroit être : on ne sauroit trop multiplier les liens de bienveillance et de fraternité parmi les hommes.

Il est étonnant que les Siciliens , qui réclament l'honneur d'avoir institué les premiers la fête de Cérès , *clousina sacra* , l'aient rendue la plus mystérieuse de toutes , et cela en reconnaissance d'avoir appris de cette Déesse l'art de cultiver la

terre. Où en serions-nous, si l'Agriculture eut toujours été un secret? Les jeûnes, les ablutions, les sacrifices, tout en étoit. On distinguoit les *Initiés* des *Temoins oculaires*. Il y avoit des épreuves terribles que les Francs-Maçons, comme nous l'avons déjà dit, ont renouvelé des Grecs. La foudre et les spectres ne contribuèrent pas peu à rendre cette cérémonie imposante et sacrée. Et à quoi aboutissoit tout ce grand appareil? A faire du bruit et des dépenses folles, qu'on auroit mieux employées en soulageant le pauvre Laboureur. Une Fête de Village eut été plus analogue au sujet, et surtout plus gaie: elle auroit contribué bien mieux aussi au maintien des mœurs, en rappelant celles des Patriarches.

P L A N C H E L X I.

Des quatre figures qui composent ce morceau curieux, la première est une femme assise dont les cheveux sont enveloppés d'une large bandelette qui lui tombe sur les épaules. Sa tunique à longues manches est violette, son vêtement de dessus est blanc, et lui couvre l'épaule droite: elle tient presque sur sa bouche l'index de sa main gauche, comme si elle vouloit imposer silence, ou recommander un secret. Le personnage suivant est un vieillard couronné de feuilles et vêtu d'un habit rouge à longues manches avec un manteau transparent drapé sur l'épaule droite. Il approche sa main fermée de sa poitrine, et par ce geste, il semble éprouver une commotion intérieure et sacrée. La troisième figure, placée sur une pierre grossièrement taillée au milieu du Tableau, semble en être le principal personnage; c'est un jeune homme couronné de pampres et de fleurs. De la main gauche il s'appuie sur un long tyrsa orné de feuilles et de rubans ou bandelettes. Il porte à sa main droite un vase ou un seau: sa casaque rouge ne le couvre que par derrière, et tombe jusqu'à la moitié de ses jambes, laissant le devant tout à nu depuis la poitrine jusqu'en bas. Cette partie découverte est d'une couleur de chair foncée,

et offre l'attribut de la virilité hors de toutes proportions. La quatrième et dernière Figure est une femme vêtue d'une longue draperie violette. Un grand voile blanc lui couvre la tête et les bras jusqu'aux mains, dans lesquelles elle tient un serpent.

La première Figure assise est vraisemblablement une des grandes Prêtresses de Bacchus qui présidoient aux sacrifices et aux mystères les plus cachés, et qu'on appelloit en grec *γραιαί, gerere*. Elles étoient au nombre de quatorze, pour desservir les quatorze Autels de Bacchus. On les choisissoit vieilles ou au moins d'un âge mûr : on ne nous apprend pas s'il étoit nécessaire qu'elles fussent encore vierges. Notre Prêtresse ne paroît rien moins que décrépité. Son geste commande le silence, si religieusement observé pendant les sacrés mystères. *Fida silentia sacris*, dit Virgile, *Æn.* III, 112 ; et Justin V, 1. *sacra nullo magis quam silentio solemnia*. On croyoit que les Dieux punissoient eux-mêmes ceux qui violoient le silence ; c'est pour cela que par une loi expresse ils étoient condamnés à mort. Meursius, *Eleus.* cap. 20. Aussi Hérodote, Diodore, Pausanias, qui probablement étoient initiés, déclarent ne pouvoir rien dire de ce qui regarde les mystères de Bacchus et de Cérés, et autres. Lactantius Firmianus, V, 19 ; et S. Augustin, de *Civ. D.* XVIII, 5, d'après Varron, croient que la raison d'un aussi grand secret, c'est de cacher au Peuple ce qu'on vouloit lui faire adorer. Tertulien, *adv. Valentin*, cap. I, dit en parlant des mystères du Paganisme et des Initiés : *C'est par honte qu'ils se taisent*. Clément d'Alexandrie, Arnobe et Firmicus Maternus, ajoutent qu'en effet ils n'auroient eu à découvrir que des choses obscènes ou ridicules.

(Des mystères où s'empressoient de se faire initier des personnages tels qu'Homère, Platon, Licurgue, Pythagore, etc. ne pouvoient pas, ne devoient pas être tout-à-fait obscènes ou ridicules ; à moins qu'il n'en eût été des mystères d'Éleusis, comme des *Loges de Maçonnerie*, où de grands hommes

n'ont pas dédaigné de se faire recevoir pour se délasser un moment , en partageant les travaux puériles , mais innocens de leurs *Frères*.)

(Le geste du vieillard de notre Tableau est religieux , et c'est ainsi qu'on se comportoit en entrant dans les Temples. Voyez Brovérius , de Vet. et rec. ador. cap. 21 ; et un beau passage du Philosophe Sénèque , Nat. quest. VII, 30. L'émotion que paroît éprouver cette Figure nous apprend aussi la révolution qu'opéroient sur l'esprit des Initiés les épreuves qu'on leur faisoit subir. Leurs cheveux se dressent sur leur tête , une sueur froide couvroit leur corps , la pâleur de l'effroi masquoit leur visage à la lueur des lampes sépulcrales , au bruit de la foudre , au murmure des voix lamentables , à la vue des apparitions subites et hideuses , au milieu des plus noires ténèbres ; tels étoient les moyens qu'on mettoit en usage pour porter le désordre dans tous leurs sens , pour exercer leur courage , et connoître s'ils étoient vraiment hommes , c'est-à-dire au-dessus de tous les événemens de la vie.)

(Vues de ce côté , les initiations étoient sans doute une institution respectable et imposante ; et on ne doit pas être surpris d'en voir sortir des Héros et des Sages. Ce qui doit sur-tout nous porter à en parler avec réserve , c'est que les Candidats étoient souvent refusés , et succomboient aux travaux du noviciat. On n'admettoit aux mystères que les Initiés dont l'ame forte et grande avoit su se tirer avec honneur de toutes ces épreuves.)

Le jeune homme de notre Tableau est vraisemblablement Bacchus lui-même ; en effet on représentoit ce Dieu tantôt sous la figure d'un vieillard barbu , tantôt sous celle d'un enfant et d'un jeune garçon. Macrobe Saturnal. I, 18, assure que les Grecs se le figuroient ainsi , et l'appelloient *Bacchepaeon* et *Brisea*. Dans la Campanie , les Napolitains lui donnoient le surnom d'*Hebotia*. Ovide , Métam. IV, 13, le désigne sous l'épithète de *puer aeternus* ; Athénée II, 1, sous

celle d'*Indomitus juvenis*. Ovide encore , *Metam.* III , 607 , en racontant l'Histoire des Toscans , qui furent changés en Dauphins pour avoir violé Bacchus , peint ce Dieu *Virginæ puerum formâ*. Voyez Homère , H. in *Bach.* Hyginus , *Fab.* 134 ; Nonnus , *Dionys.* XLV , 118 , etc.

Les fleurs et le lierre étoient aussi un attribut de Bacchus. Pausanias , I , 31 , rapporte que les Phlyens (1) avoient un Temple , où l'on voyoit plusieurs Autels , dont l'un étoit dédié à *Bacchus le fleuri* , *Baccho florido*.

Les Anciens faisoient usage de vases de bien des formes. Celui que tient à sa main la jeune Figure de notre Tableau , pourroit bien être une espèce de coupe consacrée à Bacchus , et dans laquelle on faisoit boire les Initiés , ou cette sorte de vase dont on se servoit pour les lustrations. Il a quelque rapport avec les *Bénitiers portatifs* de nos Églises.

Le costume du Bacchus de notre Tableau est exact et conforme à la Mythologie. Fulgence , *Mythol.* II , 15 , prétend qu'on représentoit toujours ce Dieu nu par devant , pour apprendre que le vin découvroit tous les secrets , *in oïno ἀληθεια* , *in vino veritas*. Zenobi , *Cent.* IV , *Athenée* , II , 2 , 36-38 ; Théocrite , *Idyl.* XXIX ; Platon , in *Sympos.* D'autres Savans , au contraire , ont prétendu que notre Bacchus avoit la poitrine couverte , pour avertir que quand on représentoit un mystère , il falloit recommander et observer le plus grand secret.

Il n'est pas facile de déterminer si l'Artiste a voulu peindre une Statue du jeune Bacchus , ou un véritable jeune homme : les Statues de Bacchus étoient ordinairement peintes avec du cinabre. Au rapport de Pausanias , VII , 26 , dans la petite Ville de Phelloë , appartenant aux Joniens , il y avoit un

(1) C'étoient les habitans de Phyla , Bourgade de la Tribu Cécropide. Harpocraton nous apprend que le Poète Euripide étoit de cette Bourgade.

Temple dédié à Bacchus ; le visage de la Statue de ce Dieu y étoit peint de vermillon. Le même Auteur nous apprend encore , VIII, 39, que dans la Ville de Phigalie, ou Iphialie, il y avoit un Temple consacré à Bacchus *Acratophore* : le bas de sa Statue étoit tellement couvert de feuilles de lierre et de laurier qu'on ne pouvoit le voir ; les parties découvertes étoient enluminées de vermillon. On remarquera qu'en général toutes les Statues des Dieux étoient coloriées.

(Quant à l'organisation gigantesque de notre jeune Bacchus, d'après nos mœurs, nous avons de la peine à concevoir comment les Anciens, qui nous ont laissé tant de monumens de sagesse, et qui mettoient tant de délicatesse et de bienséance dans toutes leurs habitudes, purent se résoudre à consacrer un culte public aux parties secrètes du corps humain, dont le nom seul, prononcé tout haut, feroit rougir aujourd'hui et blesseroit toutes les convenances. Cependant cette conduite qui nous semble si étrange, est attestée par quantité d'Auteurs et de monumens. Hérodote, II, 48, 49, au sujet d'une Fête célèbre en usage chez les Égyptiens et chez les Grecs, et désignée sous le nom de *Φαλλαγωγία*, ou *Πεμφαλλία*, *rompra falli*, rapporte qu'en Grèce les femmes parcouroient les Villages portant au col une image de la virilité ; et que les Égyptiennes suspendoient de même sur leur sein une petite (1) figure nue, dont la partie honteuse seule contractoit, en marchant, par le moyen d'un fil, un mouvement pareil à celui de nos *Marionettes* ou *Pantins*. Cette partie (2) n'étoit point en proportion avec les autres membres. Hérodote ajoute que ce fut Melampus, fils d'Amythaon, homme savant et sage, qui fit connoître aux Grecs la raison sacrée et mystérieuse de cette cérémonie bachique, imaginée par les Égyptiens,

(1) Lucien, de *Dea, Syr.*, dit que les Grecs construisoient ces *fallus* avec du bois.

(2) Telle que celle du jeune Bacchus de cette Planche.

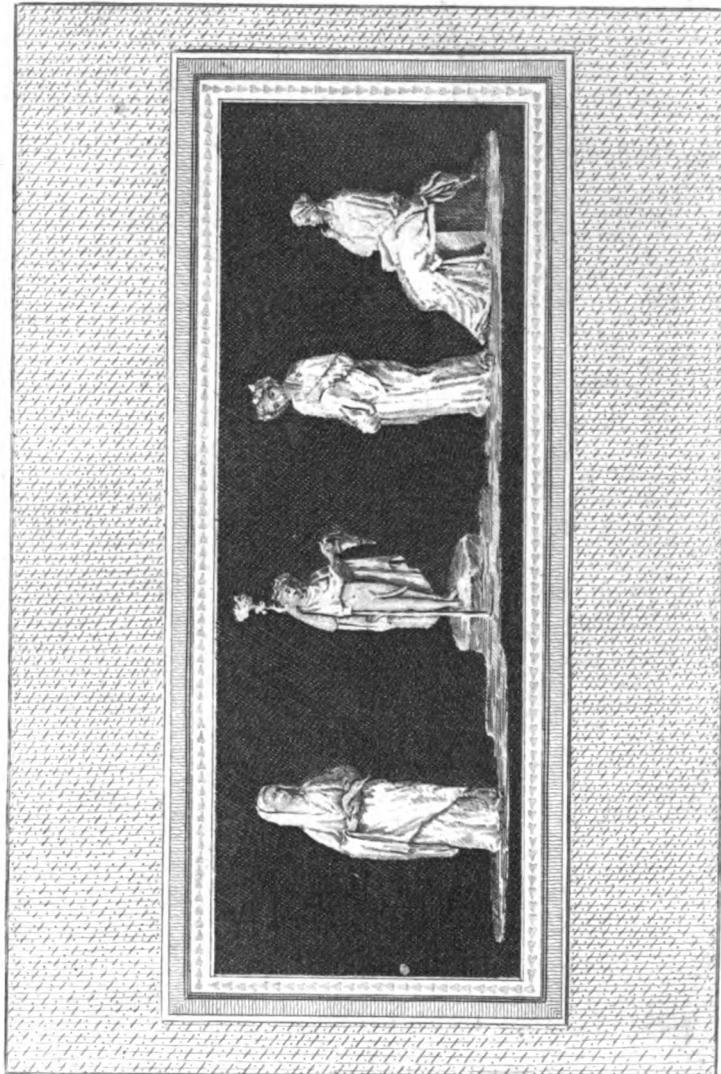
et l'introduisit chez eux : et l'on remarquera qu'Hérodote, un peu plus haut dans le même livre de ses Histoires, nous apprend que par un excès de pudeur il n'étoit point permis aux Égyptiens de satisfaire aux besoins naturels du ventre, hors de leur maison, par la raison (dit toujours le même Auteur) que les choses deshonnêtes, mais nécessaires, doivent se faire en secret, et que celles qui ne sont pas malhonnêtes se doivent faire publiquement. S. Augustin, Civ. Dei, VII, 21, assure qu'en Italie, non-seulement on portoit en triomphe dans les places publiques des Villes le signe le moins équivoque de la génération, mais encore que pendant cette étrange Procession on chantoit en son honneur des Hymnes dont les paroles étoient analogues au sujet : bien plus même, la plus honnête, la plus grave des Matrônes couronnoit publiquement de ses mains cette relique sacrée ; et c'étoit la Religion qui consacroit cette solemnité ! Le même Père de l'Église nous apprend, un peu plus haut dans le même Ouvrage, VI, cap, 9, que dans le Temple du Dieu *Liber*, et de la Déesse *Libera*, on exposoit à la vénération des Fidèles les parties de la génération des deux sexes. On lit dans Athenée, XIV, 14, p. 647, que pendant les Fêtes dites *Tesmophores*, on portoit religieusement en procession l'image du second sexe, désignée sous un nom particulier en Sicile, *μολλοι*. Les Rabbins remarquent que plusieurs Peuples Orientaux avoient coutume d'honorer la Statue de Be'phegor (c'est le même Dieu que Priape ou Bacchus) par des cérémonies impures, par des nudités indécentes, par de sales libations. Voyez Maimonide, de Idol. III, ss. 2. Les Fêtes d'*Itifall* n'étoient pas plus honnêtes ; au jugement de Démétrius, etc., etc., etc., il faudroit avoir bien étudié et connoître à fond le génie de l'antiquité, pour entreprendre de justifier ou de décrier de tels usages. Loin de prononcer, il est plus prudent de suspendre nos conjectures : nous sommes trop loin des Anciens pour oser les juger : montrons-nous aussi empressés à les louer que lents à les blâmer. Peut-être que ce qui nous paroît un monstrueux abus avoit une

source pure et respectable; peut-être les Anciens possédoient-ils le secret perdu depuis long-tems de conserver la précieuse simplicité de la nature au milieu des raffinemens de l'art. Notre vernis de décence; notre facilité à rougir, la chasteté ou plutôt la timidité de notre langue, notre silence affecté sur des abus auxquels nous nous livrons avec d'autant plus de sécurité que nous les tenons plus secrets : osons l'avouer, notre morale hypocrite et fausse, nous a-t-elle rendu meilleurs et plus sages que nos pères, si grossiers à nos yeux ? Peut-être éveillerions-nous les remords au fond de nos consciences, si nous nous entretenions librement sur des objets qui n'étoient devenus familiers aux Anciens que parce qu'ils pouvoient en parler sans faire la satire de leurs mœurs, et sans allарmer leur innocence.)

Voyez ce que nous avons dit ci-devant, au sujet du Dieu Pan, Planche XLIII, p. 57 de ce second Volume.

Les Sacrificateurs et les Prêtres se voiloient la tête avec leurs habits lorsqu'ils sacrifioient ou faisoient les Prières. La quatrième Figure de notre Tableau est probablement une Sacrificatrice. Voyez Proverius, de Vet. et rec. ador. cap. 13; Mont'aucon, to. 1, p. 2, Pl. CL. Les vêtemens des Bacchantes n'étoient pas aussi étroits, aussi serrés que ceux des Prêtresses de Bacchus.

Cette même Figure a entre les mains un serpent. Ce reptile étoit un symbole en usage dans les initiations de Bacchus. Voici ce qu'en dit Arnobe, lib. V : *Ipsa sacra, et ritus initiationis ipsius quibus sabadiis nomen est, testimonio esse poterunt veritati : in quibus aureus coluber in sinum demittitur consecratis, et extrahitur rursus ab inferioribus partibus, atque imis. . . .* Les Bacchantes en portoient à leur ceinture, et choissoient ceux qui n'étoient point venimeux, et qui n'efrayoient que par leurs sifflemens. Nonnus, XIV, 363 et suiv., dit que les Bacchantes portoient un serpent dans leur sein, comme pour être le gardien de leur virginité, et les défendre des entreprises de leurs
amans



Tom. II.

amans trop ardens. Le même Poëte, XV, 82, raconte l'Histoire d'une Prêtresse de Bacchus, qui dut à un serpent (1) la conservation de son honneur.

Ceux qui desiroient se faire initier aux mystères, devoient passer par cinq grades (2) différens; savoir, la *purification publique*, la *purification secrète*, l'*aggrégation*, l'*initiation* et l'*époptia*. Quelques Savans réduisent le nombre de ces grades à trois seulement: la *purification* ou l'*examen*, l'*initiation* et l'*époptia*. Or, on conjecture que c'est ce dernier grade que l'Auteur de notre Tableau a voulu peindre. Quand on en étoit venu là, on participoit aux secrets des mystères les plus profonds, et on communiquoit alors un signe symbolique, à l'aide duquel on distinguoit les profanes des Initiés. Tous les mystères d'Eleusis duroient un an; et selon quelques Auteurs pendant cinq années. Meursius, Eleus. cap. 8.... Van-Dale, Antiq. Diss. VIII, 2; Casaubon, exerc. in Barron, XVI, 43; Athenée, VI, 15, etc.

On objecte qu'il est difficile que le sujet de cette Peinture soit la véritable cérémonie de l'*époptia*, laquelle n'étoit communiquée que sous le sceau du secret aux Initiés, qui s'engageoient par serment à ne rien révéler. On peut répondre d'abord qu'en Crète on communiquoit assez volontiers une grande

(1) Autrefois *dragon* et *serpent* étoient presque toujours synonymes. L'expression populaire, *c'est un dragon de vertu*, ne vient-elle point de l'antique coutume des Bacchantes, qui mettoient le trésor de leur virginité sous la garde des serpens? Devons-nous regretter cet ancien usage?

(2) L'Ordre des Francs-Maçons a parodié aussi ces grades. Tout le monde sait qu'avant de voir la lumière et d'être en possession du grand secret Maçonique, il faut commencer par être *Apprentif*, puis *Compagnon*, enfin *Maître*. Les Frères les plus courageux deviennent par la suite *Fendeurs*, et il paroît que cette dernière classe est le *nec plus ultra* des Loges.

Les Maçons ont aussi entr'eux des signaux manuels pour les aider à se reconnoître et à démasquer les faux Frères.

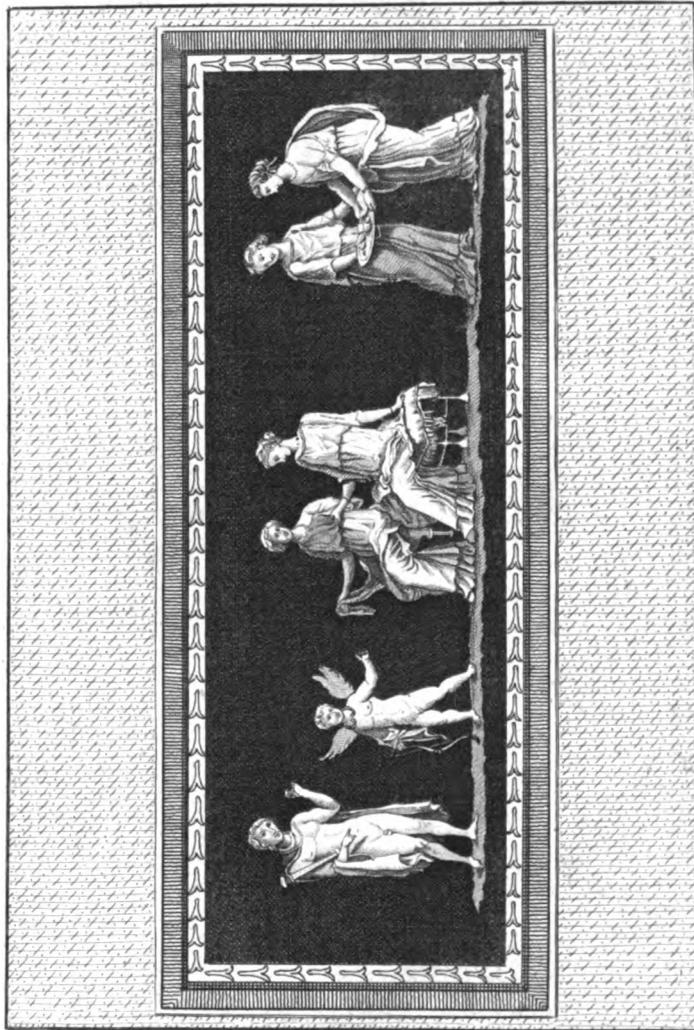
partie des mystères ; outre cela , on en portoit les symboles dans les Processions publiques. Le Poëte Eschile , accusé d'avoir publié sur la scène plusieurs choses qui regardoient les mystères , fut absous , parce qu'il prouva qu'il n'avoit eu en vue que les Initiés ; et c'est peut-être aussi ce que notre Artiste a eu l'intention de rendre. Voyez Clément d'Alexandrie, Strom. II.

Ce sont les apologistes de la Religion Chrétienne contre les Gentils qui ont exposé au grand jour les cérémonies secrètes , les symboles mystérieux du Paganisme , pour en faire sentir le ridicule et l'infamie. Voilà comme en parle Tertulien , advers. valent. , cap. 1 : *Tota in adytis divinitas , tota suspiria eoptarum , totum signaculum linguae , simulacrum membri virilis revelatur*. Voyez Theodoret. Th. VII ; Arnobe , lib V. ; Firmicus. cap. 19 et 20 , etc , etc , etc.

P L A N C H E L X I I.

Sur deux sièges de différente forme , et tous deux d'un beau travail , placés l'un près de l'autre au centre du Tableau , on voit deux femmes assises et paroissant se donner la main. La moins jeune a des pendans aux oreilles , sa robe est d'un rouge clair : de sa main gauche elle soulève un pan de son manteau bleu. Les vêtemens de l'autre sont violets , et son manteau de couleur verte. Des deux jeunes filles qui tiennent ensemble entre leurs mains un bassin chargé de fruits , l'une est vêtue de rouge avec un manteau violet ; l'autre est habillée de blanc et de verd. Ces quatre Figures de femmes ont des bracelets et des colliers. L'enfant ailé , qui de la main gauche tient un arc , élève les deux premiers doigts de sa main droite. L'homme , nu par devant , et les épaules couvertes d'un manteau rouge , porte sur un doigt de sa main droite un oiseau qui tient une feuille dans son bec ; sa main gauche soutient , le long de son bras , une espèce de carquois , ou peut-être un instrument de Musique.

Tous ces détails ne peuvent nous fournir un explication



62

Tom. II.

satisfaisante de cette Peinture. On présume que le sujet appartient encore à Bacchus. Pausanias, VIII, 37, décrit un Tableau de Cérès et de Proserpine assises sur le même trône, lequel paroît avoir quelque analogie avec celui qui est sous nos yeux. L'intronisation entroit dans le cérémonial des initiations aux mystères de Cérès-Cabiria et de Bacchus. Les Initiés s'asseyoient sur un trône, et on exécutoit une danse sacrée autour d'eux. Dion. Chrysostome, Orat. XII; Pausanias, LX, 25, fait le discret, et dit qu'il ne lui est point permis de révéler le secret des mystères qu'on célébroit dans le Temple des Cabires.

On pouvoit offrir toutes sortes de fruits à Cérès et à Proserpine, excepté des grenades. Ovide donne la raison de cette exception, Métam. liv. 5. A Amathonte on célébroit la Fête des fruits en l'honneur de Vénus et de l'Amour. Ce sont donc ces attributs que le Peintre a voulu indiquer ici dans son Tableau, en y peignant des fruits, un arc, un carquois et un oiseau.

Le bon Plutarque nous apprend que l'Amour avoit aussi ses mystères et ses Initiations; on promettoit aux Initiés et aux Prêtres de l'Amour un meilleur sort dans l'autre vie qu'au reste des profanes. Les Fêtes de l'Amour s'appelloient *Erotia* ou *Eretidia*: on disoit à ce sujet que l'Amour n'avoit qu'un arc, et étoit obligé d'avoir recours au carquois de Bacchus, qui lui fournissoit des flèches. Voyez l'ingénieuse Épigramme 98, du liv. VII de l'Anthologie.

Il y avoit encore les mystères de Vénus, dont le symbole étoit un *Phallus*, et une certaine mesure de sel. Les Initiés devoient acquiescer un petit droit: *Quicumque Initiari vellet, secreto veneris sibi tradito; assem unam mercedis nomine deae traderet.*

On conjecture que le personnage nu de notre Tableau pourroit bien être Bacchus, qui accompagna Cérès dans les voyages qu'elle fit pour retrouver sa fille Proserpine: on sait aussi qu'on croyoit Priape fils de Bacchus et de Vénus. D'après cela,

on conclut que notre sujet offre Vénus assise à côté de Cérès et lui donnant la main , et Bacchus fournissant des armes à l'Amour , et faisant régner la joie et la liberté sous l'emblème de l'oiseau que porte sur son doigt l'homme nu de cette Planche. Tous les oiseaux pouvoient servir d'attributs à Bacchus , excepté la Chouette , qu'on disoit ennemie de la vigne.

L'amour n'est pas le seul Dieu à qui la Mythologie ait donné des flèches : elle en accorde aussi à Bacchus et à Venus.

PLANCHE LXIII

Cette Planche est composée de deux fragmens de Tableaux. dans le premier, on voit une femme assise, la tête ceinte d'une large bandelette, dont les extrémités retombent sur ses épaules. Elle a des pendants d'oreilles et des bracelets aux bras. De la main gauche, posée sur sa cuisse, elle tient une longue feuille de couleur jaune, pareille à celle que nous avons déjà remarquée sur une de nos Planches précédentes, entre les mains d'une vieille assise aussi. Son bras droit, qui est de la plus belle forme, est prêt à recevoir une espèce de chaîne, qu'on ne peut pas bien distinguer, et qui est dans les mains d'une jeune fille debout devant elle. Ces deux Figures sont parfaitement bien drapées. Dans la partie fracturée de cette Peinture sont deux jambes, reste d'une autre Figure qui manque et qu'on désire.

Sur l'autre fragment sont trois personnages couverts de longs habits; mais ce morceau est si endommagé qu'on n'en peut rien détailler. Seulement l'une des trois figures tient à la main une feuille, à l'instar de la femme assise du premier morceau.

Il n'est pas rare de rencontrer sur les monumens antiques de ces sortes de feuilles, ou instrumens qui en ont la forme : on croit que ces feuilles étoient de lierre, ou d'une autre plante plus grande, et servoient d'évantaïl. Sur le fameux Tableau des Noces Aldobrandines, Montfaucon, to. III, p. II, p. 220, Pl. CXXIX, on observe une Prêtresse qui, de la main droite, tient un vase rempli d'eau lustrale (espèce de bénitier), et de la gauche une feuille, ou plutôt un instrument qui en a la

figure, et que les Antiquaires disent représenter un *asper-soir* ou *goupillon*).

Quelques Savans reconnoissent dans la feuille de notre Tableau, la plante dite *nenuphar*; telle que Pline, XXV, 7, désigne ainsi : *Nymphaea*, in Capadocia nascitur. Nata traditur nympha zelotypiâ erga Herculem mortua. Quare *Heracleon* vocant aliqui, alii *rhopalon*, à radice clavæ simili. Ideoque eos qui biberint eam, duodecim diebus coitu geniturâ que privari.

« La plante appelée *nymphaea* (1) provient, dit-on, d'une Nymphe morte de jalousie pour Hercule; c'est pourquoi quelques-uns l'ont nommée *Heracleon*, d'autres *Rhopalon*, à cause de la ressemblance de sa racine à une massue. C'est encore par cette raison qu'on prétend que ceux qui en boivent pendant douze jours, perdent la faculté d'engendrer ».

Ce que la jeune fille debout paroît offrir à la femme assise est peut-être une ceinture, *zona*, ou bien une suite de perles enfilées. Les Bacchantes portoient des colliers de grosses perles. Les perles servoient à caractériser Bacchus, et à désigner son triomphe dans l'Inde et dans l'Arabie. Pline IX, 35, nous apprend que l'usage des perles (2) s'introduisit à Rome vers l'an 707. Voyez Bochart, Hier. p. II, lib. V, cap. 6, ss. 2, p.

(1) Le *nenuphar* ou *blanc-d'eau*, ou *lys d'étang* des modernes, tous noms qui lui viennent de son régime aquatique. C'est la *nymphaea alba* de Dodonée. Cette plante est très-propre à arrêter les pertes de semence, soit diurnes, soit nocturnes : donnée à un jeune homme pendant dix jours avec du vinaigre, elle le rend aussi impuissant qu'un Eunuque, du moins quant à sa racine.

(2) Les Romains ont nommé les perles *uniones*, *sans pair*, *sans parangon*, parce qu'on ne voit jamais, dit Pline, deux perles entièrement semblables.

C'est aussi le sens de notre mot *perle*, composé du vieux mot *pair*, *pareil*, et de la privative *le*.

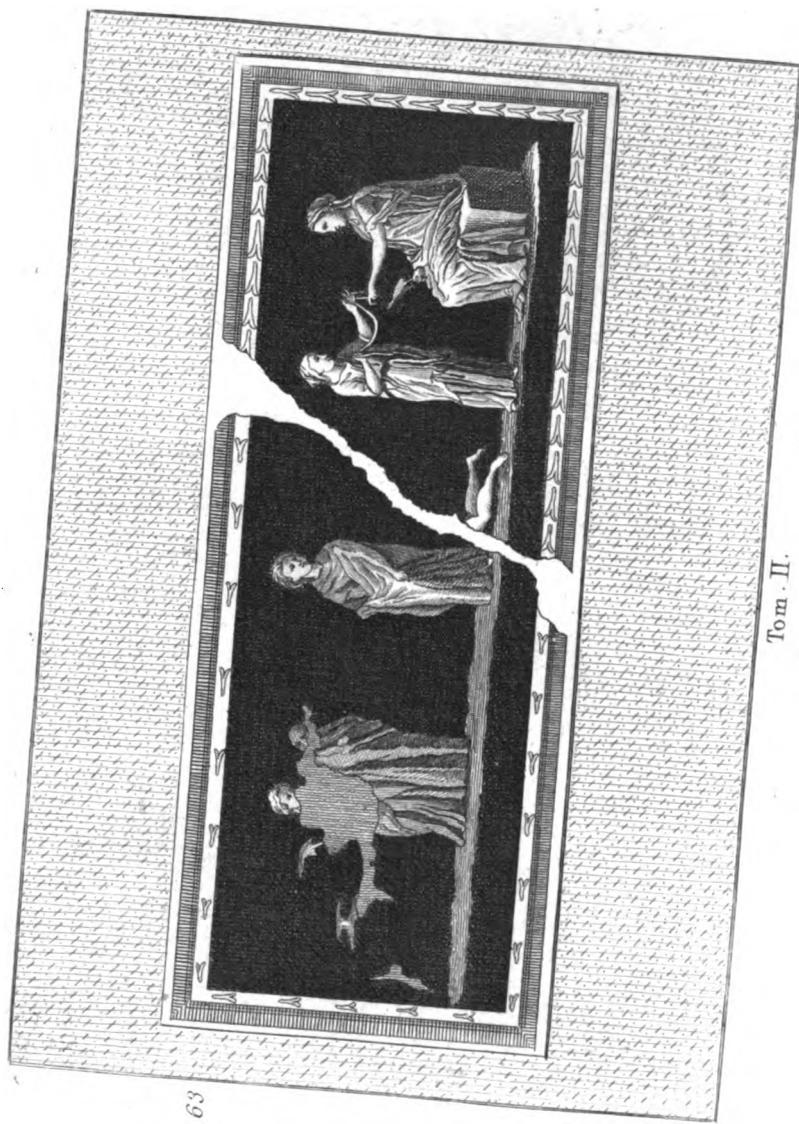
Les Grecs et les autres Peuples les appelloient *margaritæ*, c'est-à-dire, *très-polies, très-lisses, pures et luisantes comme le jour*.

583 ; Turnebe, XXIX, 9 ; Tertulien, de Cultu Fem. 1^o, 9^o pour montrer jusqu'à quel point le luxe étoit porté, assure qu'un rang de perles revenoit à 25,000 ducats, *uno lino decies sestertium inseritur*. Pline, à l'endroit déjà cité, rapporte que dans un festin privé, une dame Romaine parut avec une garniture d'émeraudes et de perles, qui pouvoit monter à 40 millions de sesterces, ou un million de ducats. Les Dames Romaines de son tems disoient, pour justifier leur luxe, qu'une perle est à une femme qui paroît en public, ce qu'est un licteur à un Magistrat. Le même Auteur, XII, 18, nous apprend que les Arabes et les Indiens, avec le seul commerce des perles, tiroient de l'Empire Romain *millies centena millia sestertium*, aux environs de deux millions et demi de ducats (1). Et il ajoute : *Tanto nobis deliciae et feminae constant. Quot enim portio ex illis ad Deos quaeso jam uti ad Inferos, pertinet? Tant les plaisirs et les femmes nous coûtent cher ! Or je vous le demande, de cette quantité de parfums que nous employons, combien peu y en a-t-il pour les Dieux célestes, en comparaison de ce qu'il y en a pour les Dieux infernaux.*

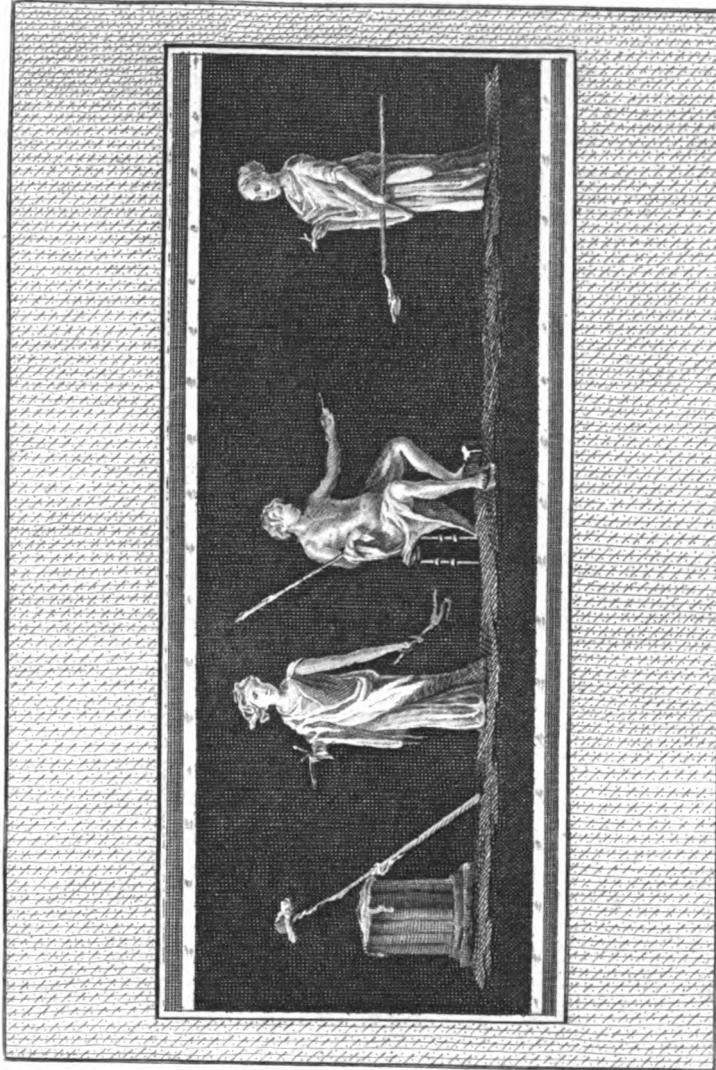
Nous avons déjà remarqué que dans la marche sacrée de la pompe des mystères, il étoit d'usage de faire des stations. Alors les Prêtresses se reposoient sur des sièges qu'on portoit toujours à leur suite. Ces Prêtresses avoient un costume particulier et consacré à leurs fonctions. Elles changioient même de son de voix. Voyez Plutarque, in Alcib. Arrien, in Epict. III, 21. La grande Prêtresse des mystères s'appelloit *Hierophantia*; Cicéron *pro Balbo*, nous apprend que les sacrifices de la Déesse Cérés se faisoient par des Prêtresses Grecques, et plus souvent encore par des Prêtresses Napolitaines. L'espèce d'écharpe à franges qui tombe sur le bras de notre Figure assise, peut faire conjecturer aussi qu'il s'agit ici d'une cérémonie Bacchique, etc.

On pourroit présumer que la Figure, dont il ne nous reste que les jambes, s'agenouilloit ou se prosternoit à terre, et pro-

(1) Dix millions, monnaie de France.



Tom. II.



64

Tom. II.

cédoit aux lustrations. Voyez Clément d'Alexandrie, Strom. p. 582; Tertulien, de Bapt. c. 5. Voyez aussi les détails que rapporte Apulée, Met. II, de son Initiation aux mystères d'Isis.

(Il paroît que les Gentils se faisoient une haute idée de leurs mystères. Il falloit s'y préparer par quantité d'ablutions, espèce de Baptême. On exigeoit aussi un aveu de ses fautes, une sorte de confession générale, puis on imposoit de rudes pénitences; on faisoit faire quantité d'actes d'Humiliation : on prodiguoit les exhortations, les menaces. On alloit jusqu'à feindre de tuer l'Initié pour l'aguerrir contre la mort. Les Francs-Maçons ont parodié cette dernière épreuve; ils ménagent à leurs récipiendaires femelles un tête-à-tête avec un squelette.

Eusèbe, Præp. ev. IV, assure qu'il y avoit des mystères où l'on sacrifioit véritablement un homme. Il est plus probable que quelques candidats auront été victimes de la peur : les loges maçonniques ont servi plus d'une fois de théâtre à des scènes tragiques, causées par l'effroi sur l'esprit des femmes, ou des hommes foibles).

P L A N C H E L X I V.

Ce Tableau, mal conservé, représente encore une cérémonie sacrée qui a rapport à Bacchus. Sur un siège façonné est assise une Figure de jeune Homme presque entièrement nue. Il a les pieds posés sur deux petites pierres : il tient appuyée sur son bras gauche une espèce de pique, ou bâton noueux. De la main droite il tend un petit sceptre à une femme debout devant, et à quelque distance de lui. Cette femme balance dans sa main droite un tyrsa grossièrement travaillé. Elle porte dans l'autre main des fleurs, ou des feuilles. Derrière le jeune homme assis est une autre femme, debout aussi, la tête coëffée de beaucoup de rubans noués. Sa main gauche cachée par sa draperie est remplie de fleurs. Sa main droite, pendante à son côté, tient quelque chose qu'on distingue mal, et qu'on croit être un flambeau. Contre un Autel est appuyé un tyrsa : tous ces objets ont été trop endommagés pour en rendre raison.

Notre jeune homme , presque nu , pourroit bien être Bacchus ; qu'Orphée, H. in Trieter. appelle *Scepstriger*, porte sceptre. Voyez Montfaucon , to. I , p. 11 , pl. CXLIV, CXLVI. Sur un bas relief, cité par les Antiquaires , on voit un Marc-Antoine déguisé en Bacchus , portant à la main un petit bâton ou sceptre.

(Jadis le sceptre caractérisoit non-seulement les Rois , mais encore les Prêtres et les Hérauts sacrés. Tendre le sceptre à quelqu'un étoit un signe de commandement ; c'étoit aussi la manière de faire prêter serment. Aristote , Polit. III , 14 , en donne une bonne raison. Dans les tems héroïques , dit-il , les Rois étoient en même tems chefs de la Religion. La même main tenoit le sceptre et l'encensoir , le glaive et la balance. Ce ne fut qu'avec le tems qu'on distingua deux pouvoirs dans l'État. L'homme , en se donnant plusieurs maîtres , crut-il ne devoir rien appréhender de leur rivalité ?)

P L A N C H E L X V.

Cette belle Peinture , trouvée dans les excavations de Portici en 1749 , décèle le pinceau d'un grand maître ; mais il n'est pas facile de rendre raison du sujet qu'elle renferme. Debout et appuyée sur un pilastre ou Autel de forme carrée , on observe d'abord une Divinité couverte d'un long vêtement rouge : ses chaussures , de couleur jaune , montent jusqu'à la moitié de sa jambe. Sa tête, ceinte d'une auréole , est garnie de cheveux blonds assujettis avec une bandelette verte. Cette Figure peut représenter Apollon ou Diane. L'arc détendu qu'elle tient de la main droite , et le carquois déposé à ses pieds , lequel est peint de diverses couleurs , appartiennent également à l'une et à l'autre Déesse , ainsi que le reste de leur costume. La jeune femme , dans l'attitude de l'abaissement , et dont les cheveux (1) blonds

(1) On donne aux Graces une chevelure blonde. Les Anciens pensoient qu'elle donnoit un nouveau charme à la beauté. Il paroît qu'ils préféroient les blondes aux brunes. Voyez notre Tome I.

tombent

tombent sur son épaule nue , est couronnée de feuilles vertes ; elle tient de la main gauche un rameau de laurier. Un voile (1) très-fin , noué avec quatre agrafes sur son bras droit , laisse à nu une partie de son sein , sur lequel pend une chaîne d'or. Une longue draperie de couleur d'or aussi couvre le reste de cette belle Figure jusque sur le pied. Cette femme est assise sur un long siège , dont le devant est travaillé avec art. De sa main droite elle semble vouloir s'y tenir ferme. Sa tête est inclinée , et son visage peint la tristesse ou la rêverie. Les bandes de cuir qui serrent sa chaussure ou ses sandales sont de couleur rouge. Voyez AElie , V. H. I , 18.

Le sujet de ce Tableau est peut-être l'apparition d'une Divinité à une jeune femme pendant sa dévote Oraison. Les exemples de telles apparitions (que les Anciens appelloient *Épiphanie*) ne sont pas rares dans la Mythologie profane et chez les Poètes. Dans Homère , *Odissée* , XVI , 157 , Minerve se fait voir à Ulysse ; Thétis à Pélée , dans Apollonius , Arg. IV , 844 ; Vénus à *Ænée* , Virgile , *Æn.* II , 589. Les Anciens aimoient à croire que les Dieux visitoient quelquefois leurs favoris sur la terre , se communiquoient aux gens de bien qui les invoquoient dans toute la simplicité du cœur. Callimaque , *Hym. in Apoll.* 9. Le Poète Tibulle , *Carm. ad Messal.* 131 , assure que pendant les prières et le sacrifice les Dieux y assistent en personne sur leurs Autels. (Les Anciens croyoient à la présence réelle de leurs Divinités. Eh ! comment l'homme auroit-il eu le courage de se refuser à cette douce illusion de l'amour-propre , dont les législateurs habiles auroient pu tirer parti ? S'il faut aux hommes des motifs étran-

(1) C'est le *magnum pepulum* , espèce de vêtement consacré dans les Fêtes solennelles , et qui ordinairement étoit blanc. Quelquefois il avoit jusqu'à douze boucles ou agrafes. Les jeunes filles de Sparte portoient une espèce de *peplum*. Rien n'étoit plus galant et en même tems plus noble. Les habits de Cour , qui laissent à découvert les deux épaules des femmes , n'ont pas la même grâce.

gers et surnaturels pour les porter à la Vertu , pour les détourner du vice , en est-il de plus propre que la croyance des Dieux , témoins de nos actions secrètes , et se rendant visibles pour consoler l'innocent affligé , pour porter le trouble dans l'ame du coupable heureux ? Quand donc l'homme , plus éclairé sur ses devoirs et sur ses vrais intérêts , n'aura - t - il plus besoin de ce vain appareil dont on a si souvent abusé pour le corrompre ?)

On rencontre fréquemment , sur les médailles et les pierres gravées , des figures d'Apollon dans la même attitude et avec les mêmes attributs que nous remarquons à la figure de notre Tableau. Voyez sur-tout le Museum Rom. t. I, pl. 36 , se. 1. Les bottines de chasse qui composent sa chaussure ne diffèrent des cothurnes tragiques qu'en ce qu'elles n'ont point de liège , ou autre matière dessous qui les exhausse. Virgile , *AEn.* I. 340 ; Balduinus , de Calc. , cap. 15.

Nous avons parlé plusieurs fois déjà de l'auréole.

Quant à la chevelure blonde d'Apollon , on le désignoit ordinairement avec l'épithète d'*intonsus* , *crinitus*. Voyez Pausanias , I, 8. On le représentoit toujours sous la figure d'un beau jeune homme , dont le visage sans barbe et couvert d'un léger duvet pouvoit convenir à une femme. Tibulle , III , *Eleg.* IV , compare Apollon à une nouvelle épousée :

Ut juveni primum *virgo* deducta marito.

Tous ces détails conviennent en même tems à Diane , qu'Ovide , de ponto , *Ep.* 2 , lib. III , appelle *consortem phaebo* ; et Sénèque , *Herc. Sur.* 925 ; *geminum numen* , à cause de la conformité de leurs fonctions. Macrobe , *Saturn.* I , 17 , fait mention d'un Apollon *ulio* , et d'une Diane *ulia* , parce qu'ils présidoient tous deux à la santé. Voyez encore Strabon , XIV , p. 635. Ce dernier Auteur , X , 459 , fait mention d'un Apollon *laphraius* , adoré par les Calydoniens ; et Pausanias , VII , 18 , cite aussi une Diane *laphria* , qui avoit un culte solennel chez le même peuple ; il en donne tous

les détails. Pausanias encore, I, 41, dit avoir vu à Mégare un Temple consacré à Apollon *Agraeüs*, le chasseur, et à Diane *agrotera*, la chasseresse. Quelquefois cependant, sur les monumens antiques, Apollon et Diane sont distingués par les habits particuliers à chacun des deux sexes : alors on donne une lyre à Apollon, et on place un croissant sur la tête de Diane.

Au sujet de l'arc détendu, et du carquois déposé à terre, on a hasardé deux conjectures : s'ils appartiennent à la Divinité debout, ils expriment un repos de chasse; mais on a soupçonné qu'ils pouvoient convenir aussi à la jeune femme assise. L'Artiste ingénieux aura voulu représenter une jeune vierge, quittant la compagnie de la chaste Diane pour devenir épouse; et déposant au pied de l'Autel de cette Divinité les symboles des fonctions auxquelles elle renonce, et dans l'attitude de suppliante, voulant prévenir le courroux de la Déesse. Voyez un passage de Théocrite, Idyl. XXVII, 67, qui a quelque rapport à ceci. Les jeunes filles, prêtes à prendre un époux, avoient coutume de faire un sacrifice à Diane, patronne de la virginité. Pollux, III, Seg. 38; Euripide, Iphig. in Aul. 1113. Elles étoient aussi dans l'usage de lui porter des corbeilles qu'elles déposoient sur son Autel, emblème de la virginité à laquelle elles renonçoient. Voyez le Scoliaſte de Théocrite, Id. II, 66. Les filles de Mégare, avant que de se marier, faisoient des libations et consacroient leur première chevelure sur le tombeau d'Iphinoë, fille de Magareus leur Roi, laquelle mourut vierge. Les filles de Delos faisoient les mêmes cérémonies à *Hécaergé* et à *Opis*, noms symboliques d'Apollon et de Diane, du Soleil et de la Lune.

Une chevelure flottante, négligée et en désordre, telle que la porte la Figure assise de cette Planche, caractérisoit les femmes suppliantes et celles qui faisoient un sacrifice. Les Sybilles, quand elles rendoient des oracles, et les Devins, affectoient ce désordre dans leur coëffure.

On trouve, à ce sujet, dans Tertulien, de Cultu, Sem. II,

7, un passage qui trouveroit aisément son application au moment où nous le transcrivons : « *Aliaæ gestiunt in concinnos* » coërcere; *aliaæ, ut vagi et volucres elabantur, non bonæ simplicitate* ». Nous nous garderons bien de le traduire en langue vulgaire, sur-tout les trois derniers mots, qui sont si expressifs et peut-être trop vrais.

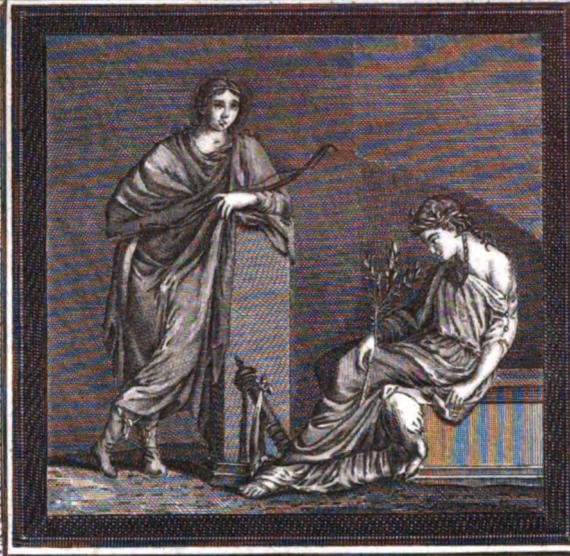
Les supplians se couronnoient aussi de feuilles vertes, et portoient une branche d'olivier devant l'Autel dans les Temples. Les Prophétesses se ceignoient la tête de lauriers. On faisoit usage du laurier dans les enchantemens, les expiations et autres cérémonies religieuses. Il y avoit même des dévots qui, pour se mettre à l'abri de tout danger, portoient à la main un bâton ou baguette de bois de laurier.

Cette chaîne d'or, qui de la nuque du col de notre Figure pend sur son sein demi-voilé, n'est peut-être qu'un cordon d'or entrelassé dans les cheveux, et propre à les contenir. Lisez un passage curieux de Saint Clément d'Alexandrie, *Pæd.* II, 13, p. 209, III, 11, p. 248; Plinè, XXXIII, 3; Horace, I, *Ep.* 17, 55; Pollux, V, *Segm.* 98, et sur-tout Pausanias, IX, 41, qui raconte un trait de mythologie qui a quelque rapport avec le sujet de notre gravure.

Il y a quelques Savans qui conjecturent que cette femme assise pourroit bien être *la Nuit*; et que la chaîne d'or, l'arc détendu, et le carquois fermé, en sont des symboles mystérieux.

D'autres se hasardent à dire que cette Figure, dans l'attitude consacrée à la Prière et aux sacrifices, représente Iphigénie aux pieds de Diane apaisée, qui la soustrait à la mort. Plusieurs Mythologues ont dit que Diane, touchée de la piété d'Iphigénie, la changea en ourse ou bien en taureau; d'autres veulent que ce soit en vache. La plus commune opinion est qu'elle fut métamorphosée, ou plutôt remplacée par une biche. Antonius Liberalis, *Fable* 27, dit qu'Iphigénie fut changée en une espèce de génie immortel, et qu'elle épousa Achille dans l'Isle Leucé.

65



66



Tom. II.

Enfin cette jeune femme rappelle Polixène immolée sur le tombeau d'Achille, ou bien encore Cassandre et Apollon, dont on sait l'aventure, etc., etc.; ou bien aussi Helenus, frère de Cassandre et Devin comme elle, lequel fut aimé d'Apollon, et reçut en présent de ce Dieu un arc d'ivoire.

Cette même Figure, et celle qu'on distingue à peine à côté, font penser aussi à la Déesse *Pitho*. Pausanias, I, 43, rapporte qu'à Mégare, près du Temple de Bacchus, étoit celui de Vénus *praxis* (1); on y voyoit sa Statue en ivoire, ainsi que celles de *Pitho*, Déesse de la persuasion, et de *Parégore*, Déesse de la consolation, ouvrage de Praxitèle. On conserve à Naples un précieux bas-relief antique de marbre qui représente Paris entretenant Hélène, et la faisant consentir à son enlèvement. Hélène occupe la partie gauche du marbre. Un peu plus bas, vis-à-vis la Princesse, est Vénus; mais cette belle sculpture est recommandable sur-tout par une Figure de la Déesse *Pitho*; elle est du plus beau mouvement. Cette Déesse complaisante engage Hélène à répondre aux propositions du jeune Troyen, et à se laisser persuader par le beau Paris. L'Artiste a même ajouté le nom des personnages pour qu'on ne doute pas de son intention. Voyez Pindare, Od. IV; Pyth.

(Le caractère et les fonctions de la bonne Déesse *Pitho*, ne lui mériteroient pas de nos jours des Statues et un Temple; mais gardons-nous d'en faire un crime aux Anciens, avant d'avoir bien pénétré leurs vues profondes. Ils avoient cru devoir consacrer tout ce qui a quelque rapport avec la plus belle, la plus énergique de toutes les passions, avec celle qui les renferme toutes. Quelle aimable allégorie que celle de Vénus et de l'Amour, assistés de la Persuasion et de la Consolation!)

(1) *Praxis*, surnom grec qui signifie *facere*: c'est sans doute avec intention que les Mégariens placèrent près du Temple de Bacchus celui de Vénus *praxis*, et qu'ils réunirent dans ce dernier les Statues de la persuasion, de la consolation, et en même temps celles de l'Amour, du désir, et de la passion, monuments du ciseau de Scopar.

P L A N C H E L X V I

Cette Planche oblongue, composée de trois morceaux, représente de chaque côté deux Paons perchées sur une partie d'arabesque : entr'eux, au milieu, est un petit cadre qui renferme un paysage où il y a plusieurs fabriques. On y voit aussi un personnage paroissant soutenir péniblement sur son épaule et avec ses deux mains une perche courbée, ou quelque autre instrument pareil, aux deux bouts duquel pend quelque chose que la petitesse des objets empêche de bien reconnaître. C'est peut-être un Pêcheur qui porte des poissons. Devant lui est une espèce de monument qui a la forme d'un vase posé sur un trépied orné de trois figures. C'est peut-être un tombeau.

P L A N C H E L X V I I.

Les deux belles Figures peintes dans ce Tableau, trouvé à Gragnano en 1749, représentent vraisemblablement deux Prêtresses de Bacchus, ou deux femmes qui veulent sacrifier à ce Dieu. L'une tient suspendu à sa main droite par un lacet, une cymbale à grelots, ou tambour de basque : sur sa main gauche elle porte une corbeille pleine de feuilles, accompagnée d'une bandelette et d'une espèce de serviette. Elle est aussi couronnée de feuilles, et sa chevelure est assujettie par sa couronne. Son long vêtement violet lui cache entièrement les pieds, et ne laisse à nu que ses bras et le haut du col. L'autre, habillée et coëffée de même, tient élevée et appuyée sur son épaule et avec sa main gauche une branche, ou une plante qui a la forme d'une massue ornée de feuilles ou de fleurs. A sa main droite est une coupe ou *patère*.

L'invention des cymbales, instrument Indien, est donnée à Bacchus; et le premier usage qu'on en fit ce fut à la guerre. Diodore, II, 38. Ainsi le même instrument fut consacré à la fois au Dieu du plaisir et à celui de la destruction. Die



Tom. II.

dore, III, 58, nous apprend aussi que les Phrygiens en firent honneur à Cybelle, et l'adoptèrent pour régler leurs danses et animer leurs orgies. On pourroit peut-être conjecturer que Bacchus inventa le tambour et les tymballes, et Cybelle les cymbales, les tambourins et les timpanons. Les Corybantes, Ministres de cette Déesse, s'en servoient dans leurs Fêtes tumultueuses. Euripide, Bacch. 59. Ces instrumens, ainsi que le tyrsa, étoient admis dans la célébration des mystères de la grande-mère. On sait que les *Galli*, Prêtres de Cybelle, se faisoient Eunuques en mémoire d'Atis, que cette Déesse avoit aimé ; mais ils n'en étoient pas plus sages. Quoi qu'il en soit, les mêmes instrumens servoient aux mystères sacrés de Cérès, et aux saintes orgies de Bacchus.

Ce n'est pas seulement à Bacchus et à Cérès qu'on offroit les prémices des productions de la campagne, mais encore aux autres Dieux. Une des fonctions des Bacchans et des Bacchantes étoit d'entrelasser les cheveux de Bacchus avec des feuilles de chêne, de lierre, et de quelques autres arbres.

Cette forte branche garnie de feuilles que porte l'une des deux Figures de notre Tableau, est peut-être un sceptre ou une massue. Les Anciens confondoient quelquefois l'un et l'autre ; et trop souvent, hélas ! leurs Rois donnoient lieu à cette méprise. Pindare, Ol. VII, 50, appelle la massue d'Hercule un sceptre d'olivier très-dur. Sur un marbre antique, rapporté par Grutter, pl. XCV, d'après Boissard, on voit un Priape entre deux corbeilles de fruits et de feuilles, et avec une massue à côté de lui. On y lit en même-tems cette inscription : *A Priape, ITIFALLO, porteur de massue, gardien des jardins, châtiant les voleurs* ; d'où on peut conclure que la massue, ornée de fleurs ou couverte des feuilles, étoit un attribut commun à Bacchus et à Priape, ainsi qu'à Hercule. Peut-être aussi ce qu'on croit une massue n'est qu'un tyrsa, qui n'avoit pas toujours la même forme, et ne se terminoit pas toujours en pointe. Pausanias n'ajoutoit pas foi aisément aux miracles du Paganisme, liv. II, ch. 31 : « On

» voit aussi au même lieu, dit-il, (à Troézene) une Statue de Mercure Polygius, devant laquelle les Habitans assurent qu'Hercule consacra sa massue faite de bois d'olivier. Quant à ce qu'ils ajoutent que cette massue prit racine et poussa des branches, c'est une merveille que le Lecteur aura peine à croire ; quoi qu'il en soit, ils montrent encore aujourd'hui cet arbre miraculeux ; et à l'égard de la massue d'Hercule, ils tiennent que c'étoit un tronc d'olivier qu'Hercule avoit trouvé auprès du marais faronique.

Il est plus vraisemblable que cette branche est la plante appelée *férule*, et la manière de la porter nous le confirme : Les *férules* (dit Pline, XXIV, 1) sont une sorte de fourrage très-agréable aux ânes, et un poison pour toutes les autres bêtes de charge. C'est pourquoi cet animal est un des attributs symboliques de Bacchus, à qui la *férule* est consacrée. Le même Auteur avoit caractérisé cette plante dans un autre passage, XIII, 22 : « Elle est d'une grande légèreté, très-facile à porter. Aussi elle sert de bâton aux vieillards ».

La coupe ou patère dénote un sacrifice à Bacchus, et ne pouvoit être que dans la main de ses Prêtres.

P L A N C H E L X V I I I.

Ce Tableau, trouvé à Gragnano en 1749, ouvrage d'un pinceau gracieux et délicat, offre une jeune femme vêtue de rouge avec un manteau verd, qui laisse à nu l'épaule et le bras droits, ainsi que la partie du sein du même côté. Elle porte dans sa main droite un instrument long, orné d'un nœud de rubans. Elle soutient, appuyée sur son épaule gauche, un autre instrument concave, au haut duquel est figuré un aigle. Sa chevelure, qui paroît postiche, tombe en désordre sur son col, et laisse voir quelque plume ou aigrette. Voyez Athénée, X, 3, p. 415 ; Aélien, V. H. 1, 26.

Ce

Ce long instrument est peut-être un candélabre, au haut duquel est une torche ou flambeau. On en portoit ainsi en l'honneur de Bacchus. Voyez Esichius et Suidas. On éclairois les Fêtes nocturnes de ce Dieu avec des lumières qu'on avoit coutume de placer à la pointe de longs bâtons, ou des tirsés, ou des branches de férule, et qu'on secouoit pour répandre plus d'éclat. D'autres croient y reconnoître une espèce de trombe.

L'autre instrument, au bas duquel notre Figure fait entrer ses doigts dans une ouverture, est visiblement concave, et à sa couleur il paroît d'argent. C'est peut-être une autre espèce de trombe. On en rencontre de plus d'une forme sur les monumens antiques. Voyez le *Museum Romanum*, to. I, sect. II, pl. X, XI; to. II, sect. IV, pl. I, II, III, etc. Pollux, IV, seg. 85, 86, 87, dit que la matière en étoit ordinairement de bronze ou de fer, et la petite embouchure faite avec de l'os. On en attribue l'invention aux Toscans. L'Historien des Hébreux, Joseph, Antiquités Hébraïques, III, 11, parle de trombes d'argent. Chez les Égyptiens, les Grecs et les Romains, on en faisoit usage, non-seulement à la guerre, mais encore dans les sacrifices et autres pompes sacrées. Varron, IV, de L. L. *Tuba d tubi, quos etiam nunc ita appellant tubicines sacrorum*. On se servoit spécialement de cet instrument dans les Fêtes de Flore. Juvénal. Sat. VI. 249. Pendant les jeux floraux, dit le Scoliaſte du premier des Satyriques, les femmes galantes, sans voile, exécutoient au son de ces instrumens plusieurs exercices lascifs, se provoquoient, préluoient à la manière des gladiateurs, et s'étudioient à prendre les attitudes les plus voluptueuses, et à les varier au gré des spectateurs avides.

L'aigle, placé au haut de l'instrument, n'y est peut-être que pour indiquer l'analogie du cri de cet oiseau *clangere*, (Pollux, V, 84) avec le son de l'instrument, *clangor tubarum*. Virgile, *Æn.* II, 315.

D'autres Savans, à cause de l'aigle, prétendent que ce long

tube n'est qu'un sceptre; et c'est ainsi que se terminoit celui de Jupiter et des anciens Rois. On avoit coutume aussi de sculpter un aigle sur les boucliers.

Mais peut-être le peintre n'a-t-il ajouté un aigle à cet instrument que pour indiquer qu'il servoit aux chants de la victoire. Peut-être aussi n'est-ce qu'un caprice de l'Artiste, dont on ne sauroit donner aucune raison déterminée.

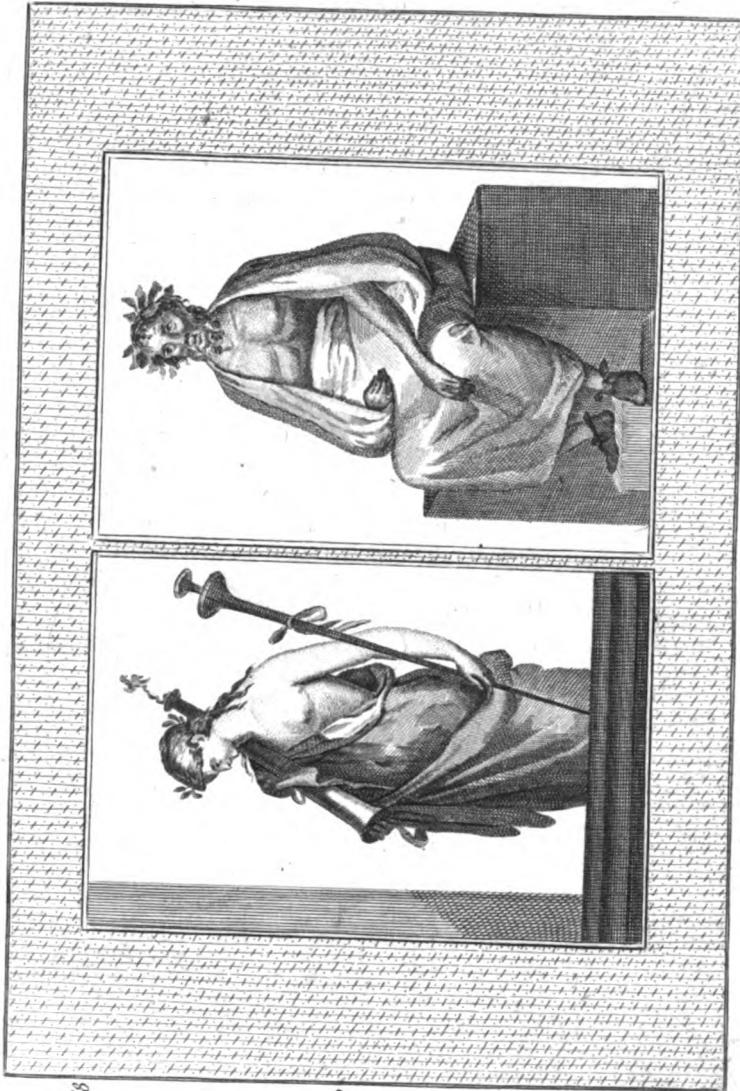
Il y en a qui, d'après l'inspection de l'ouverture de l'autre instrument, qui est très-large, ont jugé que c'étoit une trompe marine, et que celles dont on faisoit usage dans les Fêtes étoient plus légères et moins bruyantes : on pense aussi que ce qui paroît lui servir d'ornement n'étoit ajouté là que pour rendre le son plus modéré ou plus aigu, à volonté. Le défi des joueurs de trompe consistoit à se faire entendre de très-loin, quelquefois à 50 stades de distance. C'étoit alors des espèces de porte-voix.

P L A N C H E L X I X.

Dans cette Peinture, trouvée aux excavations de Civita, on voit un homme barbu, couronné de lierre, assis sur un siège de forme carrée, avec un marche-pied. Ses chaussures ressemblent beaucoup à nos souliers. Ce beau vieillard est couvert d'un manteau qui laisse à nu toute sa poitrine, et une grande partie du bras droit.

Son costume pourroit faire conjecturer que c'est un Poète grec. Sur le marbre de l'apothéose d'Homère, le Chantre d'Achille et d'Ulysse est ainsi représenté avec un visage majestueux, vénérable, et tenant dans sa main un volume déroulé. Gronovius, Th. Ant. gr., to. II, pl. 18-21; Fabretti, de Tab. II. p. 315, Cuperus, etc.

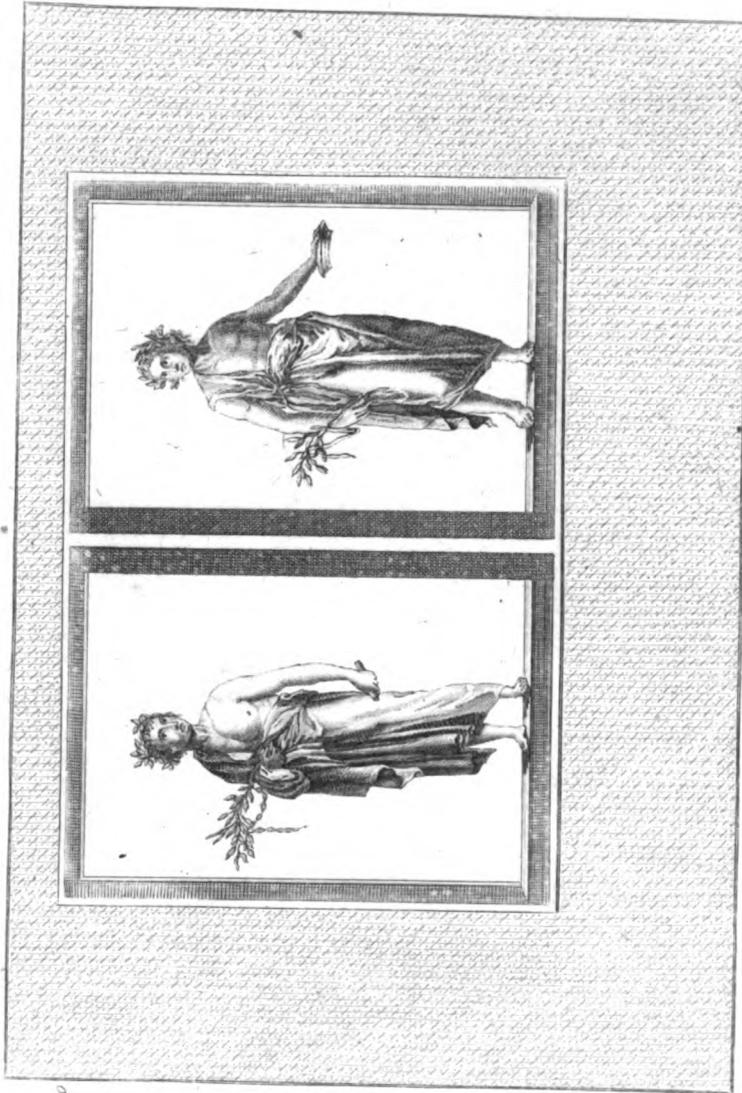
D'autres, loin de penser à Homère, ne veulent pas même que ce soit un Poète, n'ayant point une branche de lauriers à la main : ils y reconnoissent plutôt un Philosophe, comme semblent le confirmer la barbe et le manteau. On représentoit ainsi le sage Empédocle. Pythagore fut couronné aux jeux



68

69

Tom. II.



Tom. II.

Olympiques. On couronnoit dans les jeux Istmiques ceux qui avoient su triompher de la pauvreté , de la volupté et des autres passions. Cette lutte morale méritoit bien autant de couronnes que les autres luttes.

P L A N C H E L X X.

Les deux Figures de jeune homme représentées dans ce Tableau , trouvé à Gragnano , sont en tout semblables ; leur vêtement est le même et de la même couleur rouge. Toutes deux sont couronnées de laurier : elles portent de la même main un rameau de laurier orné de rubans. L'unique circonstance qui les distingue l'une de l'autre , c'est que dans la main droite de l'un des deux jeunes hommes , est une patère ou un vase qui en approche , et que dans la main de l'autre on voit un rouleau , ou quelqu'autre chose qui en a la forme.

Ce sont peut-être deux Ministres préposés aux sacrifices , ou deux vainqueurs aux jeux publics de la lutte ou du pugilat. On donnoit des palmes et des bandelettes sacrées , des vases , etc. aux gladiateurs couronnés : de nos jours encore , on donne en prix aux gens de rivière , vainqueurs dans les joutes , des cocardes de rubans , des ceintures , de petites timbales ou tasses d'argent , et quelquefois des couronnes. Voilà presque les seules traces qui nous sont restées pour nous donner une idée des célèbres jeux Olympiques.

Ce rouleau dans la main de l'une des deux Figures , ne pourroit-il pas être un petit sceptre , tel que ceux que les Juges des combats publics distribuoient aux vainqueurs. Communément on observe entre les mains des gladiateurs un instrument pareil. Montfaucon , to. III , p. 11 , pl. CLIII , CLVI.

D'autres néanmoins veulent que cette Figure représente un Poëte vainqueur. La couronne de laurier et la palme , ou le rameau orné de rubans , leur en paroissent une preuve. Ausone , Epist. 20 , Paolino. Les combats poétiques faisoient partie des jeux publics institués dans les Villes grecques ?

Strabon, V, dit qu'on en célébroit tous les ans à Naples, où l'on disputoit le prix du chant et de la déclamation. Ces jeux quinquennaux, *ludi quinquennales*, passèrent ensuite à Rome. J. Lipse sur Tacite, *Annal.* XIV.

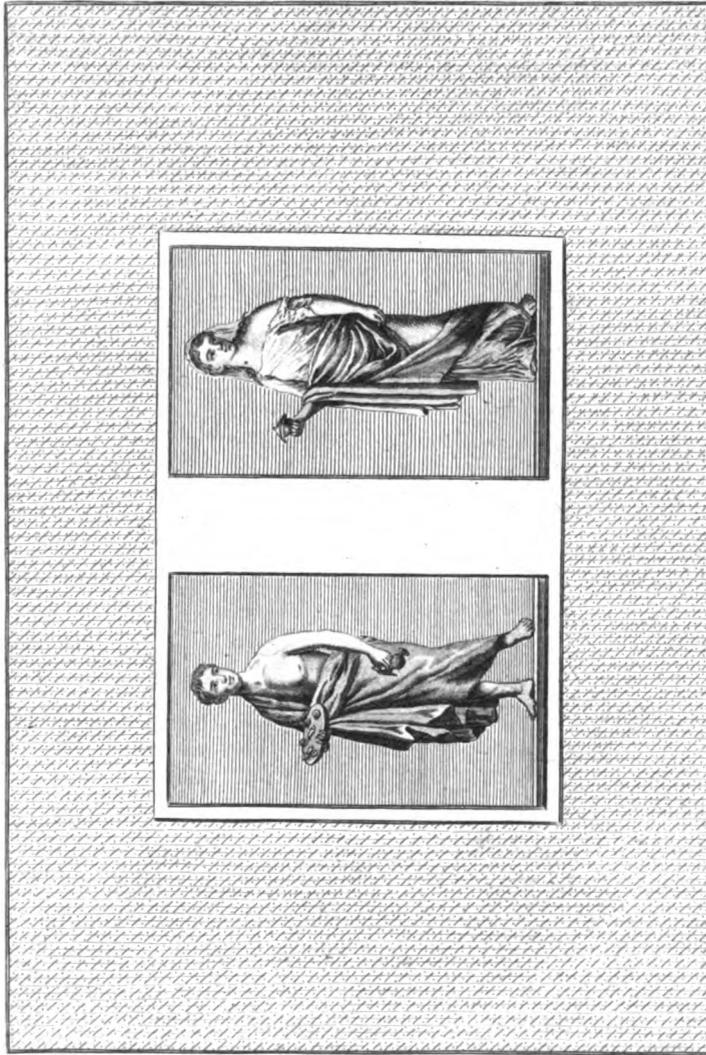
On pourroit conjecturer que l'Artiste, auteur de ce tableau, aura voulu peindre cette Figure d'après quelques statues érigées par les habitans d'Herculanum, à la gloire de quelques Poètes, leurs concitoyens. Grutter, CCCXXXII, 3, rapporte une inscription où on lit que le Peuple *Istonius* éleva une statue à *L. Valerius Pudente*, couronné vainqueur d'un combat poétique qu'il soutint au Capitole, à l'âge de 23 ans.

On observera que ce rouleau ainsi placé dénote non-seulement la profession de Poète, mais même la qualité de premier, et Prince des Poètes.

A. Gellus, XVIII, 2, nous apprend que pendant les Saturnales on rassembloit ses amis dans sa maison, on leur donnoit un repas; et celui d'entre les convives qui résolvait la question proposée, recevoit en prix un livre grec ou latin d'un ancien Auteur, et une couronne tissée de laurier. Souvent en reconnaissance d'une telle victoire remportée, soit dans une maison privée, soit en public, le vainqueur consacrait dans quelque Temple le volume qu'il avoit reçu. Plutarque, *Symp.* V, qu. 2, raconte que dans le trésor de Syzione on voyoit un livre d'or présenté par *Aristomaca*, en mémoire d'un triomphe que cette femme avoit remporté aux combats poétiques des jeux Istmiques.

P L A N C H E L X X I.

Cette Figure peinte de femme, trouvée ainsi que le n°. suivant, dans les excavations de Grapnato, a le derrière de la tête couvert d'un voile léger. Une partie de ses cheveux est déliée et retombe sur ses épaules. Elle a des pendans aux oreilles. Son vêtement blanc laisse à nu la partie droite du sein, et est ajusté sur son bras avec des agrafes. Son man-



71

72

Tom. II.

beau, que son bras gauche soulève, est de couleur verte. A sa main est un petit vase rond avec son couvercle. Elle a les pieds nus.

Dans l'antiquité le voile ne servoit le plus souvent que de parure aux femmes. On lit dans le bon Homère, Iliade XIV, 184 et suiv., que Junon voulant paroître belle aux yeux de son mari, afin d'en obtenir une grace, se baigne, se parfume, charge ses oreilles de pendans; et pour dernier raffinement de coquetterie, termine sa longue toilette en se couvrant la tête d'un beau voile blanc et tout neuf. Voyez aussi le bon Hésiode, Theog. v. 574. Consultez les Traités de Feizius, A. H. III, 7, et de Rainaud. de Pileo, sec. VI.

Le voile servoit aussi à caractériser l'état des personnes et leurs fonctions. A Rome, les Prêtres et les Sacrificateurs avoient la tête voilée. Voyez Plutarque, quæst. Rom. Macrobe, Sat. III, 6, remarque qu'il n'en étoit pas de même chez les Grecs, et il ajoute que c'est Enée qui en porta la coutume en Italie, et que les Vestales portèrent toujours un voile blanc et très-long : on l'appelloit *suffibulum*. Sur les médailles la tête de Vesta est toujours voilée.

Le voile passoit encore pour le symbole de l'éternité : c'est pour cela que l'on représentoit la tête des Dieux sous un voile, ainsi que celles des personnages qu'on déifioit. Sur plusieurs médailles le portrait de quelques Impératrices est voilé. Les beautés modernes n'ont point renoncé à l'usage des voiles, quoique devenu moins fréquent; elles en connoissent trop bien toutes les ressources. La Religion même les a consacrés dans les Communautés de femmes.

Athenée, XV, p. 672, nous apprend qu'à Samos les femmes célébroient la Fête de Junon avec leur chevelure éparse. Un Antiquaire nous a conservé un Camée représentant une tête de vestale dont les cheveux de devant sont artistement arrangés, tandis que ceux de derrière tombent sans ordre sur ses épaules, précisément comme la Figure que nous avons sous les yeux. Le petit vase rond qu'elle porte sur la main

est peut-être une boîte pour l'encens ou pour les parfums. Il étoit d'usage d'en porter ainsi aux sacrifices. Ses pieds nus la font regarder comme une matrone. Pendant les Fêtes de Vesta, les matrones marchaient pieds nus. Voyez Ovide, Fas. VI, v. 397. Le Prêtre de Cérès étoit aussi déchaussé. Callimaque. H. in Cer. v. 125; Tertulien, Apolog. cap. 40; et de Jejun. cap. 16, dit que pendant les Prières publiques, et particulièrement dans les grandes sécheresses, on ordonnoit des Processions où l'on marchoit pieds nus. Balduinus, de Calceo, 623. Cela se pratique encore aujourd'hui dans les grandes calamités. L'Office du Vendredi-saint se célèbre pieds nus, ect.

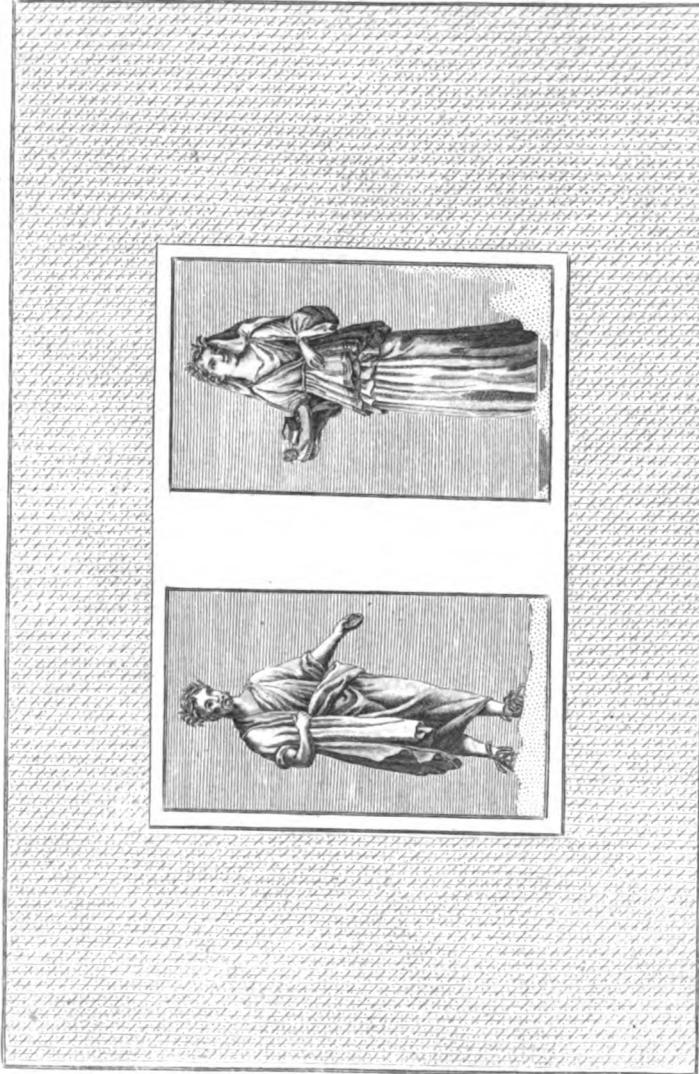
P L A N C H E L X X I I .

Ce n^o. représente un homme aux cheveux courts et négligés, et couvert en partie d'une draperie grossière. Il porte sur sa main droite un vase de sacrifice, et sur sa gauche enveloppée de son manteau, un plat ou corbeille couvert de fruits, qu'on ne distingue pas trop bien. Ses jambes et ses pieds sont nus.

C'est peut-être un homme de la campagne prêt à offrir les prémices de ses fruits, ou un simple Ministre préposé aux sacrifices.

P L A N C H E L X X I I I .

C'est encore une femme coëffée d'une bandelette entrelassée de feuilles, et assujettissant ses cheveux séparés avec grace au haut du front. Le derrière de sa tête est couvert d'une large draperie ou long voile qui descend sur ses épaules. Son vêtement long et à larges manches est rouge aussi. Il semble être replié par le milieu du corps, et soutenu par une ceinture qu'on ne voit pas. Elle a par dessus une espèce de petit manteau verd, fermé avec des agrafes sur l'épaule, et qui ne tombe pas plus bas qu'à la moitié de sa taille. Il est serré un peu au-dessous du sein avec une bandelette ou un cordon, et sa main droite paroît s'y appuyer en y passant le pouce. Sur sa main gauche elle



73

74

Tom. II.

porte un plat où l'on distingue une petite cassette entr'ouverte, et à côté un petit rameau ou une petite branche d'arbre presque sans couleur. Cette petite cassette est ce qu'on appelloit *arca thuralis*, *arcula*, *vas aeneum quadrangulum*, *acerra multo aromate gravidata*, *eadem que candenti manus virginis oneratur*. Le petit rameau n'est peut-être là que pour indiquer que dans l'origine, avant de brûler de l'encens, on brûloit des feuilles de laurier ou des herbes. Porphire, de abstinentiâ, lib. II. Lachausse, to. II, pl. 8.

On sait que la nouvelle épousée, chez les Romains, se couvroit la tête d'un voile rouge, *flameum pudori simile*, dit le Scoliaſte de Juvénal, Sat. V, 225. Ce voile, chez les Grecs, se nommoit *caliptra*. Pollux, III, Segm. 37. Festus, à ces détails sur le costume des jeunes mariées, ajoute ceux-ci : *coronam compositam ex verbenis à se lectis sponsa sub amiculo ornabatur*, ce qui convient parfaitement à notre Figure. Son vêtement a fait croire à d'autres que ce n'étoit qu'une simple Prêtresse sur le point de faire un sacrifice ; et on se fonde sur cet autre Passage de Festus : *Rica est vestimentum quadratum fimbriatum, purpureum quo flaminicae* (1). *Pro palliolo mitræve utebantur*. Varron, IV, de L. L. *Rica à ritu quod Romano ritu sacrificium feminae cum faciunt, capita velant*.

(On remarquera que la femme de notre Tableau semble avoir deux ceintures. Claudien, de R. pr. II, v. 33. Les vierges Grecques et Romaines portoient une ceinture que leurs maris délioient la nuit des nœces. Les femmes d'à présent devoient regretter cet ancien usage. De nos jours on auroit peine à distinguer, du moins par le costume, les épouses des vierges. C'est bien à tort que nos simples Citoyennes paroissent envier aux femmes des Grands le droit ridicule de se rougir le visage ;

(1) *Flaminica*, Prêtresse ou femme du Flamine, premier Pontife de chaque Dieu.

n'est-il pas à craindre qu'en portant sur les joues les livrées de la pudeur, elles ne se croient dispensées de les porter encore sur le front? Toutes les femmes aujourd'hui, mariées ou non mariées, font usage de ceintures qui ne servent qu'à marquer la taille. Ce n'est plus qu'un simple ornement qui n'est consacré que par la mode. Les hommes n'y peuvent plus attacher les mêmes idées qu'autrefois : et les femmes y ont perdu peut-être.)

PLANCHE LXXIV.

Ce n°. , trouvé ainsi que le précédent dans les excavations de Gragnano, représente un vieillard debout ; il est couronné de feuilles. Son vêtement est drapé en forme de ceinture : d'une main il tient un pan de son manteau , et de l'autre une patère. Il a des chaussures assujetties sur le pied avec quantité de courroies.

Sans doute c'est un sacrificateur.

PLANCHE LXXV.

Cette peinture paroît faire partie d'un ornement qui accompagnoit une corniche , dont on aperçoit un côté. Elle représente un jeune homme couronné de lierre entrelassé de rubans ou bandelettes , dont les bouts tombent sur ses épaules. Il soutient de la main gauche une espèce de flambeau : sa main droite étendue porte quelque chose qu'on ne sauroit distinguer, et qui n'a plus de couleur. Il est habillé de blanc : son manteau est rouge : il a les pieds nus.

Sa couronne de lierre et ses bandelettes font conjecturer que c'est un Prêtre de Bacchus. Ce qu'il tient de la main gauche est peut-être un candélabre , ou un instrument de Musique. Ce qui lui reste dans l'autre main indique vraisemblablement un petit paquet de branches ou de fleurs , dont il ne s'est conservé que la tige.

Il a les pieds nus, comme cela se pratiquoit dans les sacrifices.

Il

75



76



Tom. II.

Il étoit aussi prescrit dans cette cérémonie sacrée de tenir son bras droit en liberté, et d'avoir le gauche couvert et enveloppé dans son manteau, et c'est ce qu'on peut remarquer ici.

P L A N C H E L X X V I.

On voit sur cette Planche une Déesse assise et couronnée de feuilles. Ses cheveux, quoiqu'assujettis par des bandelettes sur son front, tombent épars derrière sa tête et sur ses épaules. Elle est couverte d'une draperie rouge; son manteau est violet. De la main gauche elle soutient une corne d'abondance: sa main droite porte une coupe ou *patère*. Aux deux côtés de cette Figure on remarque deux portions de portes, ce qui indique peut-être un Temple ou une Chapelle. On y trouve même quelque ressemblance avec les ornemens du temple de la Déesse *Orta* ou *Ora* qu'on adoroit à Rome. Plutarque, quæst. Rom. p. 27.

Parmi beaucoup de conjectures auxquelles cette Figure a donné lieu, on pourroit s'arrêter à celle qui en fait la Déesse de la Concorde. En général, sur toutes les médailles, la Félicité publique, la Fortune, la Paix, la Sécurité, la Joie, toutes filles ou mères de l'Abondance, sont représentées avec le symbole de la corne d'Amalthée. Cybelle et la Terre sont aussi représentées avec le même attribut, sur les bas-reliefs et autres monumens antiques; au rapport de Pausanias, V, 14, les habitans de l'Élide avoient élevé un Autel à la Concorde. Puisse chaque peuple, chaque famille lui consacrer un Temple!

P L A N C H E S L X X V I I et L X X V I I I.

Rien de plus gracieux, de plus frais, de plus délicat que ces deux morceaux peints, trouvés dans les excavations de Portici. Au centre du premier est un vase, ou pot-à-fleurs d'où sortent à droite et à gauche deux festons ou guirlandes de pampre garnies de grappes de raisin. Deux gazelles s'élèvent sur leurs pieds de derrière pour atteindre à l'une de ces grappes

Tome II.

T

qui pendent sur leur tête. Du même vase sort une espèce de pique entrelacée de feuilles, sur la pointe de laquelle est soutenue une corbeille de fruits ornée de draperies.

L'autre morceau offre la vue d'un long jardin bien ordonné, enrichi de treillages, de vases, d'oiseaux, de statues qui se terminent en forme de gaine ou cariatides. Au milieu est la statue d'une Déesse, et à ses côtés sur deux vases sont placés deux chiens. C'est peut-être la statue de Flore, de Pomone, ou même de Vénus, laquelle présidoit aussi aux jardins. Et en effet, quel Temple plus digne de Vénus qu'un joli bosquet? ou pouvoit-on lui sacrifier plus dévotement, et célébrer ses doux mystères avec plus de ferveur qu'au milieu d'un jardin agréable, où la Nature elle-même invite au plaisir, et fait cause commune avec l'Amour. Le neveu du grand Pline, Ep. V, 17, dans la description de sa maison de campagne en Toscane, parle d'un treillage soutenu par quatre colonnes ou cariatides : *Vitem quatuor columellae carystiae subeunt.*

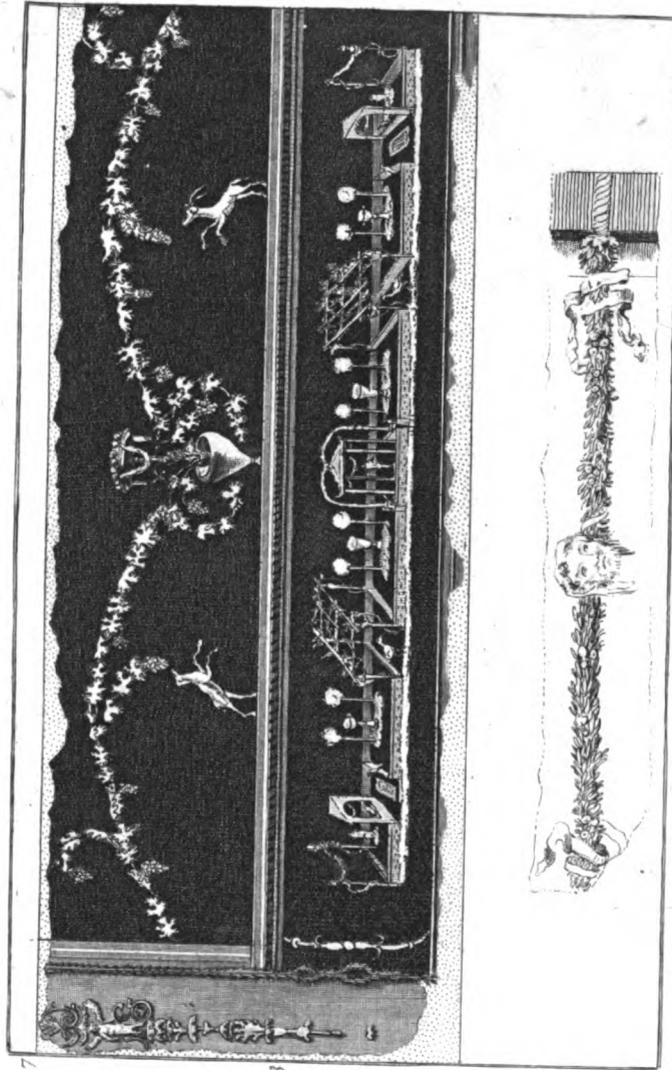
Quant aux deux chiens, on en plaçoit dans les jardins pour les garder, et on les appelloit *Catenarii canes*. Voyez Odyssée, VII, 91. Voici un passage curieux de Pétrone, cap. 29 : *Canis ingens catenâ vinculus in pariete erat pictus; superque quadrata littera scriptum: Cave, cave canem.*

PLANCHE LXXIX.

Cette guirlande (ou feston) au milieu de laquelle on voit un masque, est peinte avec beaucoup de légèreté et s'est bien conservée. Voyez Vitruve, IV, 1, et ses Commentateurs. Cet ornement qu'on attachoit aux Autels et aux portes des Temples, et à d'autres édifices, a beaucoup de rapport avec ce que les Anciens appelloient *encarpo*, *pancarpi*.

PLANCHE LXXX.

Ce N°. offre différens édifices à crénaux avec des tours



Tom . II.

80



81



Tom. II.

carrées bâties dans la mer, et soutenues par des pilastres et des pilotis. Sur le rivage s'élève un Temple dont le fronton est orné d'un bouquet de fleurs. Vitruve, IV, 7. Deux guirlandes tombent avec grace devant la principale entrée : on y monte par des degrés. Un chien est représenté sur le côté au bas de l'escalier. On distingue assez bien son collier, du genre de ceux dont Varron fait la description, de *Re rusticâ*, II, 9 : le tout est ombragé d'un vieux arbre. Plusieurs personnages dans diverses attitudes donnent de l'intérêt à cette composition agréable : l'une de ces figures paroît porter sur sa tête, en l'accompagnant de la main, un poids que les Anciens appelloient *cesticillus* ou *circitillus*.

P L A N C H E L X X X I.

On voit encore ici quantité de bâtimens ornés de colonnes, et ayant deux ordres d'architecture, ou deux étages. Vitruve, VI, 8. Ces divers édifices sont dans l'eau ou sur le rivage, ombragés de hauts arbres. Une barque conduite à rames et plusieurs autres Pêcheurs à la ligne donnent de la vie et du mouvement à cette espèce de marine.

P L A N C H E L X X X I I.

Ce Tableau pittoresque, trouvé dans les excavations de Civita, nous représente des rochers entassés les uns sur les autres, et garnis de quelques arbres ; des Bergers épars çà et là, des boucs et des brebis qui vont paissant : au milieu de cette roche est un bâtiment qu'on pourroit prendre pour un Temple. Un Pasteur, la tête ornée d'une couronne, paroît s'acheminer vers le bas de cet édifice sacré : il est accompagné d'un bouc. Sur le côté est la statue de Mercure. Ce morceau de peinture a été endommagé.

Voyez Pline, XXXV, 10 ; Vitruve, VII, 5 ; le trésor d'antiquités de Grævius, tom IV, p. 179.

Parmi les surnoms donnés à Mercure, il portoit celui d'*ἑσθίας* ou *ἑσθιάς* parce qu'il présidoit aux grands chemins. On le

placé sur les grandes routes pour servir de guide aux voyageurs. Diane, Apollon, et même Priape avoient aussi la même fonction. Cérès étoit comptée encore parmi les Divinités des chemins.

L'Église a sanctifié et perfectionné cette prévoyance de l'antiquité envers les voyageurs : elle a consacré des Prières touchantes en leur faveur, et les a recommandés à Raphaël et aux Anges gardiens. On ne peut réciter sans attendrissement ce passage de l'une des Oraisons de son *Itinerarium*.... *Esto nobis, Domine, in procinctu suffragium, in viâ solatium, in astu umbraculum, in pluvîâ et frigore tegumentum, in lassitudine vehiculum, in adversitate praesidium, in lubrico baculus, in naufragio portus, etc.*)

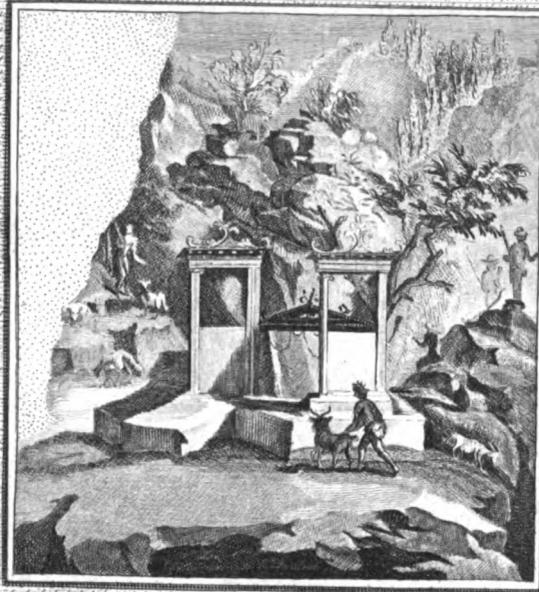
P L A N C H E L X X X I I I .

Ce Numéro, trouvé dans les excavations de Portici, représente deux chevaux fuyant devant un lion qui les poursuit. Entr'eux et lui est un arbre. Aux deux extrémités de ce Tableau, sont deux autres lions couchés. Le fond noir de cette Peinture laisse à peine distinguer deux sièges placés auprès de ces derniers animaux.

Quand à la chasse des lions et de leurs combats avec des hommes sur l'arène de l'amphithéâtre, en présence du peuple, consultez Bullengerus, de Venat. circi, cap. 21 et ailleurs. Aélien, XVII, 26, nous apprend que les lions de l'Inde étoient si doux qu'on s'en servoit en place de chiens pour chasser les cerfs, les sangliers, les taureaux, les ânes sauvages, et autres animaux féroces.

Les deux sièges de notre Tableau indiquent sans doute un jardin ou parc, un lieu privé propre à alimenter, à apprivoiser et à exercer les bête-fauves qu'on destinoit à la chasse ou aux jeux publics. Les Persans étoient dans cet usage, et ce fut Fulvius Hirpinus ou Lupinus qui introduisit à Rome ce luxe étrange. Voyez Pline VIII, 52. Son exemple fut aussitôt

82



83



Tom. II.

suiwi par Lucius Lucullus, et Quintius Hortensius. Voici à ce sujet un passage curieux de Lampridius, in Heliogabal. p. 163 : *Habuit leones , et leopardos ex-armatos in deliciis : quos edoctos per mansuetarios subito ad secundam et tertiam mensam jubebat accumbere , ignorantibus cunctis , quod exarmati essent , ad pavorum , et ridiculum excitandum.*

(Plus sages en cela que les Anciens , les Princes souverains et les grands Seigneurs d'aujourd'hui relèguent dans leur ménagerie les animaux rares et féroces venus des pays lointains pour la curiosité seule , ou pour le progrès de l'histoire naturelle. Le spectacle du peuple , qu'on nomme *combat du taureau* , et que le peuple plus éclairé commence à abandonner , est heureusement la seule trace qui nous reste des jeux sanglans du Cirque).

P L A N C H E L X X X I V .

Sur le devant de cette Peinture est un mole rond ou massif en forme de digue , sur lequel s'élève une rotonde terminée par une terrasse , où est encore au milieu un autre petit édifice rond aussi avec des fenêtres et un comble en pointe ou coupole. Derrière est une grande fabrique composée de bâtimens circulaires peu hauts , tout à jour et construits au milieu de l'eau. Vitruve, V, 12. A l'un des bouts de ce portique , sur le rivage , est le simulacre d'un dauphin. On voit au loin une barque à voiles et d'autres édifices. Plusieurs personnages animent cette vue de mer.

Au rapport de Pausanias, VI, 20 , en AElide , au lieu où se célébroient les jeux olympiques , on voyoit un dauphin de bronze. Begerus , Th. br. p. 40 et 323 , remarque que le dauphin indique l'empire de la mer. Uly-se portoit un bouclier sur lequel on avoit représenté un dauphin , parce qu'un dauphin avoit sauvé la vie à Télémaque , en le portant du milieu de la mer , sur le rivage , etc.

Cette rotonde est peut-être un Temple ou un sépulcre.

Voyez ce que dit Pline du mausolée d'Halicarnasse, XXXVI, 5 ; ce que dit Strabon, V. de celui d'Auguste fait à son imitation ; et la description du mole d'Adrien qu'a donné Dion, lib. LXIX. Ces deux derniers tombeaux étoient situés de la même manière que le nôtre. Nous avons déjà remarqué plus haut que les monumens funéraires, les pierres tombales étoient toujours placés sur le bord des routes publiques, sur la rive des fleuves et de la mer, afin qu'ils fussent vus des passagers. Homère, au sujet du tombeau d'Achille, Od. XXIV. v. 82.

(Qu'on nous permette ici cette courte digression ; On devoit aux mânes de J. J. Rousseau de rappeler pour lui les usages respectables de l'antiquité. C'est au milieu d'une île qui avoit mérité la prédilection de ce Philosophe pendant sa vie, qu'on lui érigea un monument après sa mort : c'est là que le voyageur sensible s'oublie un moment et s'arrête pour se livrer à la douce mélancolie ; c'est là qu'il croit errer parmi les ombres augustes des Platons et des Socrates ; c'est là que les ennemis même de ce Sage, entraînés par la foule, sont forcés, pour conserver leur crédit, de faire chorus avec la voix du peuple, de feindre au moins la douleur commune et de répéter ces Vers (1) :

Il dort en paix ! la tombe bienfaisante
 Pour toujours le dérobe aux détracteurs ardents.
 Il dort en paix ! de l'envie impuissante
 Il n'entend plus les sifflets discordans.
 La postérité gémissante
 De ses contemporains jaloux
 Expiera l'injustice et l'aveugle courroux.

(1) Extraits d'une pièce de vers qui parut à la mort de J. J. Rousseau, sous ce titre : *Le tombeau de J. J. Rousseau*, Stances, avec cette Epigraphe :

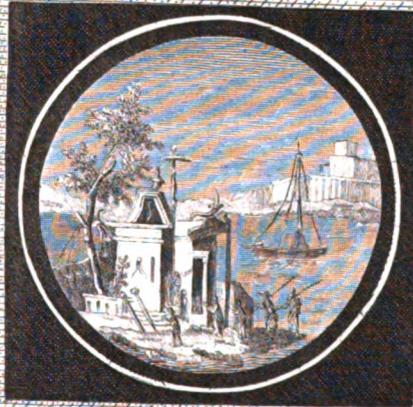
Son esprit exerça cruellement son cœur,
 On lui vendit la gloire au prix de son bonheur.

Par P. S. M. à Ermenonville, et à Paris, chez Cailleau, Imprimeur-Libraire, rue Gallande, 1779, 8 pages in-8.

84



85



Tom. II.

P L A N C H E L X X X V.

Cette Planche offre sur le devant et au bord de la mer deux petits Temples , au frontispice desquels on voit pour ornement une espèce de corne d'abondance. Entre ces deux édifices sacrés s'élève une poutre qui a la forme d'un mât , vers la cime duquel est un ornement circulaire et dentelé surmonté d'une crosse. Un bel arbre ombrage ces deux Temples. Tout auprès on a étendu un rêt ou une voile , peut-être pour les faire sécher. Deux autres pièces de bois qui indiquent deux pelles ou deux rames , sont posées en travers sur un petit rebord composé de plusieurs arches. De l'autre côté est un petit bâtiment carré qu'on distingue mal. Beaucoup de personnages sont peints s'acheminant vers les deux Temples pour y entrer. Plus loin est une barque en pleine mer : elle a un mât très-haut. L'horizon est terminé par une campagne avec des colines , et un grand édifice à trois étages et orné de portiques.

Cette corne d'abondance peinte au haut de chacun des deux Temples n'est peut-être qu'un ornement de fantaisie ; peut-être aussi que l'Artiste , par cet emblème , aura voulu indiquer la fertilité ou les richesses de cette plage.

Le candélabre , ou ce qu'on croiroit un mât , pourroit être regardé aussi comme un fanal pour les navigateurs , ou bien encore comme un observatoire , au haut duquel on alloit à la découverte des vaisseaux. Voyez Tite-Live , XXX , 25 ; S. Jérôme , Epist. ad Rust. ; Scheffer , de Mil. Nav. II , 3.

D'autres Savans conjecturent que ces deux édifices sont des tombeaux , et que ce mât placé entr'eux apprenoit que ceux dont on voyoit les monumens étoient morts loin de leur patrie. Chez les Anciens , on élevoit un mausolée à la mémoire des hommes illustres dont on n'avoit pu trouver le corps après un combat ou un naufrage. *Ce sépulcre vuide s'appelloit Cenotaphe , sepulchrum honorarium.*

(On appelle au contraire *sarcophages*, *mange-chair* ou cercueils, les monumens funéraires où sont déposés les cadavres. Quelquefois le cénotaphe n'étoit qu'un tombeau de gazon, *injectio glebæ* : l'idée des cénotaphes vint d'une opinion religieuse accréditée chez les Anciens ; ils croyoient que l'ame de ceux dont les corps n'étoient point inhumés, erroient pendant un siècle le long des fleuves de l'enfer, sans pouvoir être admises aux champs élyséens.

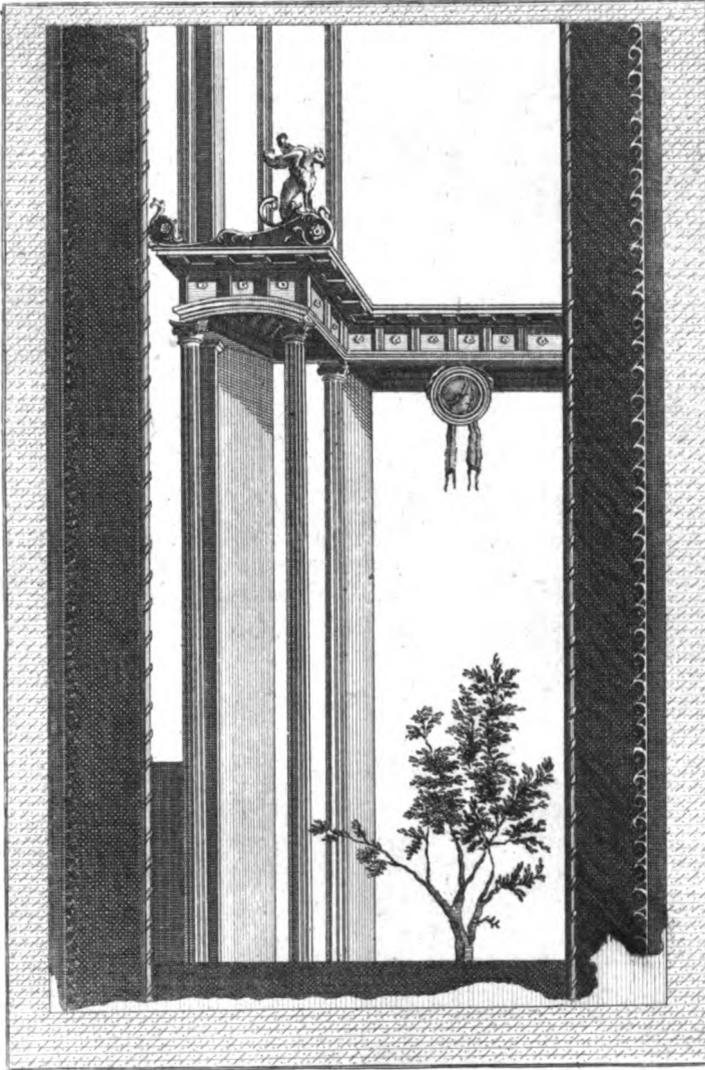
P L A N C H E L X X X V I.

Ce Tableau, trouvé dans les excavations de Civita, représente un porche ou vestibule avec une grande et magnifique corniche, soutenué de quatre colonnes. On y voit aussi suspendu au milieu un bouclier sur lequel on distingue une tête ou espèce de portrait. En bas, près d'une porte, est un arbre.

Il nous est déjà passé sous les yeux plusieurs objets semblables ; et nous avons déjà remarqué que les Anciens plaçoient le long du vestibule de leurs maisons le portrait de leurs ancêtres. Voici ce que Pline dit à ce sujet ; H. N. XXXV, 3 : « Ap-
 » pius Claudius, Consul avec Servilius, l'an de Rome 259,
 » institua le premier la coutume de dédier, par forme de dé-
 » dicace privée dans les Temples et à la vue du public, les bou-
 » cliers (1) ou écussons à effigie de ses ayeux. Il fit cet honneur
 » aux siens dans le Temple de Bellone, il se plut à les exal-
 » ter en lieu élevé et apparent, et à justifier par des inscrip-
 » tions l'hommage et les honneurs qu'il rendoit à leur mé-
 » moire.... Après lui Marcus AEmilius plaça les écussons de
 » ses ancêtres, non-seulement dans la Basilique Émilienne,
 » mais même dans sa maison privée ».

Un peu plus haut le même Historien Philosophe, XXXV,

(1) Il ne s'agit point ici des boucliers de guerre.



» 2, nous apprend que de son tems on plaçoit dans les cham-
» bres à coucher le portrait d'Épicure, et que plusieurs per-
» sonnes même le faisoient transporter par-tout avec elles. Il
» y en avoit même qui célébroient par un sacrifice le jour (1)
» natal de ce Sage. On faisoit aussi usage de portraits en cire,
» enclavés chacun dans un cadre particulier, pour pouvoir être
» promenés dans les pompes funèbres de la famille. . . . Sur
» la muraille où étoient attachés ces cadres, étoit peint un
» arbre généalogique dont les divers jets et rameaux répon-
» doient chacun à un de ces portraits. . . . Au dehors de la
» maison et principalement autour des portes étoient d'autres
» effigies qui représentoient les Nations vaincues, et des tro-
» phées chargés des dépouilles de l'ennemi : décorations hono-
» rables qu'un nouvel acquéreur même n'étoit point libre de
» faire ôter ».

Nous avons suivi de loin les traces des Anciens, et imité
toujours en petit leurs nobles usages.

P L A N C H E L X X X V I I.

Ce Tableau (trouvé, ainsi que les deux suivans, à Portici,
dans des excavations différentes), offre d'abord dans sa partie
supérieure, un nœud de rubans ou de bandelettes. Ce qui
indiqueroit un Temple, ainsi que les attributs suivans. A
l'un des côtés s'élève une colonne, de l'autre est un morceau
de menuiserie ou panneau de bois, une espèce de volet de fe-
nêtre avec des grillages fermés en dedans. Vitruve IV, 4. La
figure de femme qui occupe le milieu a la tête couronnée de
feuilles, et est vêtu d'une tunique verte, avec une seule man-

(1) Le vingtième jour de la lune de Gamelion, Octobre selon les
uns, Janvier selon d'autres : on célébroit également en l'honneur
de ce Philosophe la vigésime ou Fête Icade de chaque mois : les
Icades étoient le vingtième jour du mois lunaire, et les jours suivans
jusques et compris le dernier jour du mois lunaire.

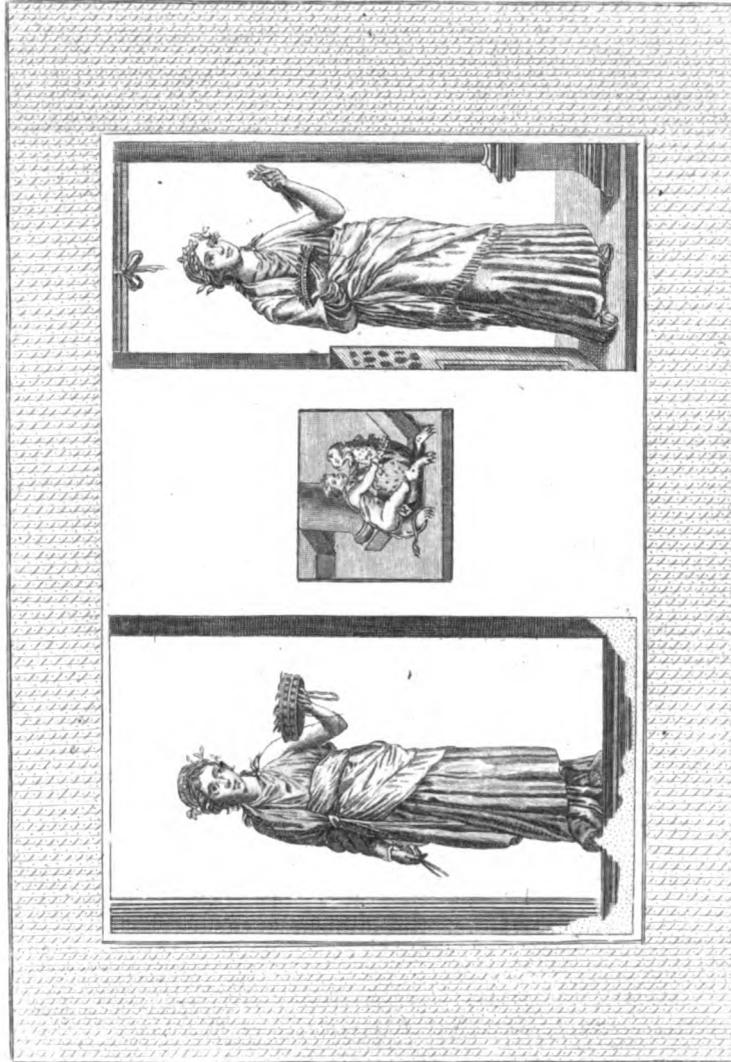
che du moins apparente. Cette draperie a plusieurs ourlets ou franges, ainsi que le manteau blanc, qui est par dessus. Son bras droit est nu, et à sa main elle tient trois fleurs dont on voit les longues queues. De la main gauche, elle porte un bassin de couleur d'argent et rempli de fleurs et d'herbages.

P L A N C H E L X X X V I I I.

Cette Peinture représente une Femme semblable à la précédente. Sa robe est rouge, et par dessus est une draperie jaune; elle porte sur la main droite une corbeille remplie d'herbes, et à la gauche sont des fleurs.

Ces deux femmes peuvent être censées se disposer à faire un sacrifice ou une offrande. Porphire nous apprend que les premiers sacrifices que les hommes firent aux Dieux, furent non-sanglans : des fleurs, quelques herbages choisis, voilà les offrandes pures que les premiers Adorateurs d'une Divinité ne rougissoient pas de consacrer dans toute la simplicité de leur cœur. Voyez Giraldi, de sacrific. et Potterus, Arch. II. 4. Les anciens, sous le nom de Verveine, désignoient généralement toutes les plantes, les feuilles, les rejettons dont ils faisoient usage dans le culte religieux. Voyez Servius, Comment. in Æn. XII. 120, Eclog. VIII. 65. de Virgile. Consultez sur-tout Ovide, Fast. III, v. 254. Pascalius, de Coronis. IV, 2, remarque que le dictame étoit particulièrement consacré à Lucine, parce qu'on croyoit que cette herbe facilitoit les accouchemens. Saint Clément d'Alexandrie, Pœd. II. 8, nous apprend que la Déesse Junon prenoit plaisir et sourioit au lys qu'on lui présentoit en offrande.

On a conjecturé, d'après cela, que nos deux femmes avoient à leurs mains des lys. Si elles n'ont pas leurs cheveux épars, comme il convenoit quand on faisoit de telles offrandes, c'est qu'elles sont représentées ici se disposant à ce sacrifice.

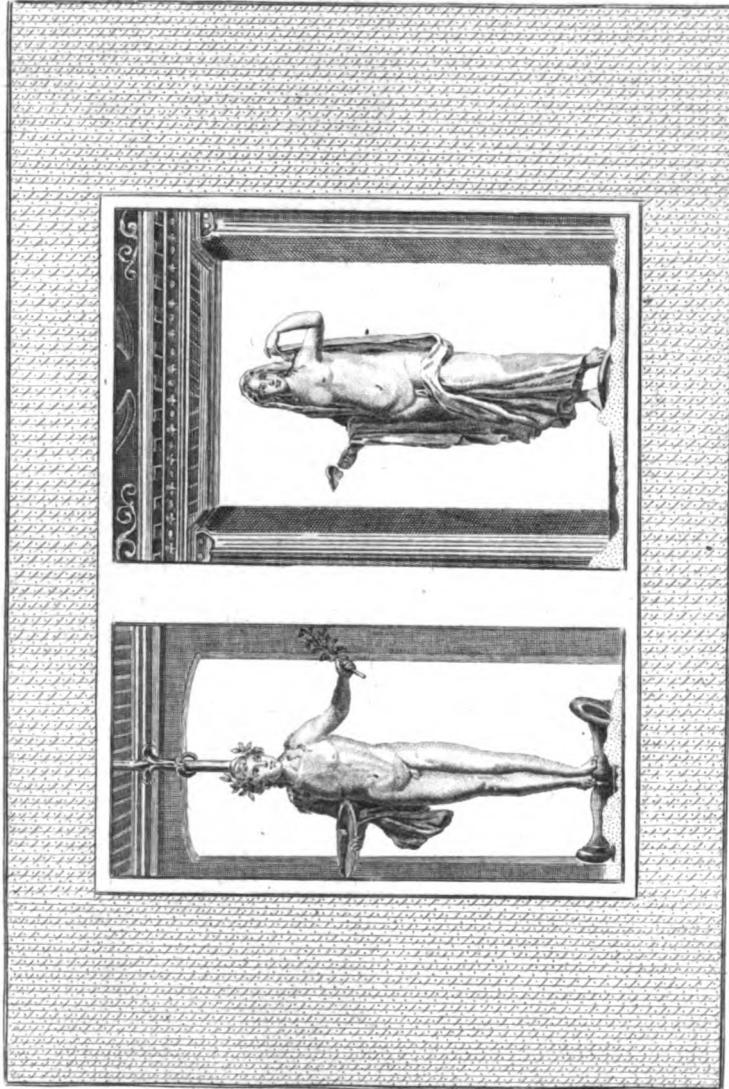


87

88

89

Tom . II.



90

91

Tom. II.

P L A N C H E L X X X I X :

Dans ce petit tableau, on voit une jolie figure d'enfant. C'est vraisemblablement un petit Bacchus, assis sur une Panterre, et lui attachant au col une guirlande de lierre.

P L A N C H E X C.

Cette figure, trouvée ainsi que celle qui suit dans les excavations de Portici, représente un hermaphrodite. De la main droite, elle élève avec beaucoup de grace un manteau blanc dont une partie lui couvre la tête, et dont le reste descend jusques sur ses pieds, laissant à nu toute la partie de devant, son beau sein, et ce qui distingue les deux sexes. Voyez Anthologia. lib. V. ep. 20. De la main gauche elle tient la feuille d'une plante, dont la couleur tient du jaune et du rouge.

Platon, conv. et les Poètes, Ovide sur-tout, métam. IV. 285 et suiv. ont beaucoup parlé des hermaphrodites, ou androgynes. Mais si l'on a mis en doute l'existence de cette monstruosité parmi les hommes, l'expérience nous l'a confirmée chez les animaux.

La feuille que notre hermaphrodite porte à la main, n'est peut-être qu'un emblème du caractère efféminé qu'on attribuoit aux personnes qu'on croyoit avoir les deux sexes. Chez les Anciens, les Amans avoient coutume de porter à la main des feuilles d'herbes sur lesquelles étoit écrit ou désigné le nom de leurs maîtresses. Voyez Pline XXIV, 10. V; encore l'épigramme 42, chap. 12. liv. IV. de l'Anthologie. Peut-être aussi appartient-elle au nénéphar; elle en a la forme. Voyez ce que nous en avons dit précédemment.

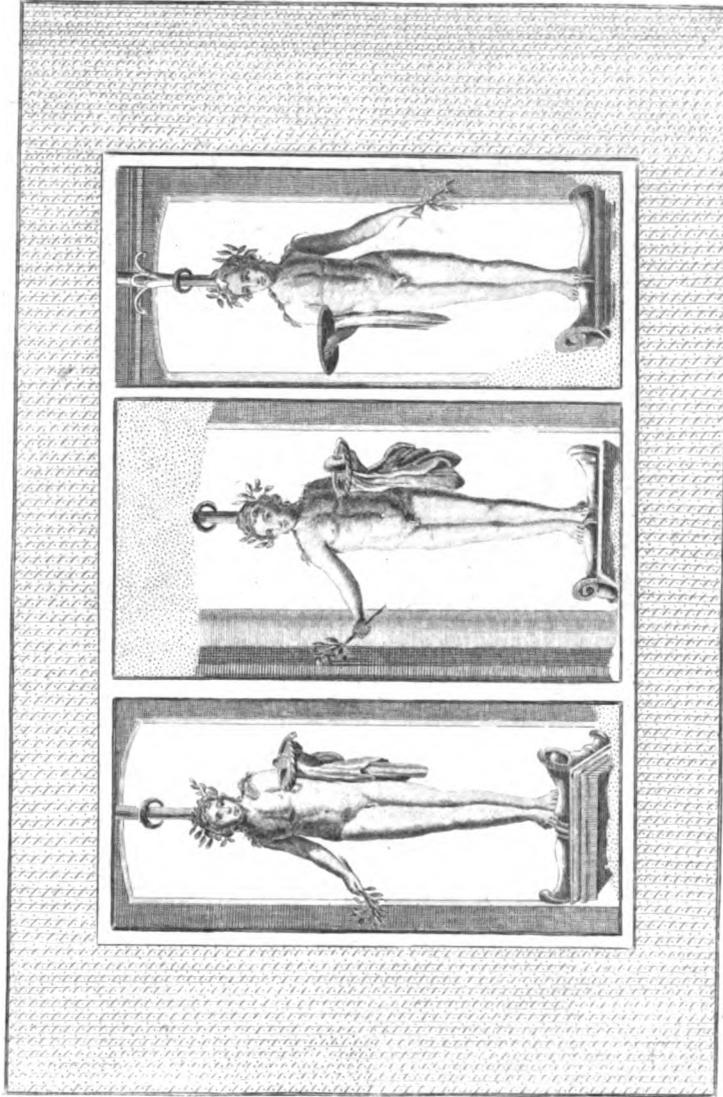
P L A N C H E X C I .

La Figure de ce Tableau représente un beau jeune homme tout nu; il tient de la main droite une branche d'olivier. Ses cheveux sont pareillement tressés avec une guirlande de feuilles d'olivier. Sur sa main il tient un vase plat et long, qui contient quelque chose qu'on ne peut distinguer. Sous ce plat tombe une serviette. Les pieds de cette Figure sont placés l'un contre l'autre sur un ornement d'architecture qui se trouve mutilé. Il soutient avec sa tête une petite colonne, dont la forme irrégulière n'est due qu'au caprice de l'Artiste. Ce qui fait conjecturer que cette Figure est une Cariatide. Voyez ce qu'en dit Vitruve, VI. 10.

P L A N C H E S X C I I , X C I I I , et X C I V .

Ces trois morceaux de peinture, tirés des fouilles de Portici, sont parfaitement correspondans entr'eux, et ressemblent au Tableau précédent. Ce sont trois Figures nues, la tête couronnée de laurier dont elles portent une branche à la main. L'un de ces trois beaux jeunes hommes tient un plat sur l'autre main; et les deux autres une corbeille. Leur tête paroît soutenir une espèce d'ornement d'architecture, ou petit crochet garni d'un anneau, qu'on appelle en Italie, *arpaginetuli*. Les pieds de ces trois Figures, serrés l'un contre l'autre, posent sur une base dont on ne voit qu'une partie, parce que ces trois sujets sont fracturés en cet endroit.

On pourroit conjecturer qu'on a voulu représenter ici des Ministres en fonction dans un sacrifice; ces prêtres qui s'emparoisent des restes des victimes consacrées et brûlées, et qu'on appelloit *parasiti*, *parasites*. De nos jours, cette épithète plus que jamais s'est rapprochée de son étymologie. On leur donnoit aussi le nom de *Cerici victimarii*, crieurs publics pendant les sacrifices. Athénée VI. 8 et 9. Cependant il y a des auteurs qui prétendent qu'on n'abandonnoit pas toujours aux



92

93

94

Tom . II .

sacrificateurs ce qui restoit des victimes qu'ils avoient immolées, qu'on le faisoit porter chez soi, pour traiter ses amis rassemblés à cet effet. Mais les Ministres des Autels ne manquoient pas alors d'en retenir leur part : et de là sans doute est venu le proverbe : *Il faut que le Prêtre vive de l'autel*. Voyez Théocrite, idyl. v. 139. Aristophane, in Pluto. v. 1186. Hérodote, liv. 11. nous apprend que les Égyptiens se fustiguoient eux-mêmes, tout le tems que leur victime brûloit sur l'Autel, et qu'ils ne pouvoient en emporter ou en manger les restes qu'après cette triste cérémonie. Les Romains, ainsi que les Grecs, étoient dans l'usage de découper la victime, d'en faire plusieurs morceaux, de les couvrir de farine, et après les avoir mis dans des paniers, ou des corbeilles, de les présenter aux sacrificateurs, qui les offroient aux Dieux et les brûloient sur leurs Autels. Denis d'Halicarnasse, A. R. lib. VII. Apollonius, Arg. I, 406. On remarquera en même tems, que pour remplir ces fonctions sacrées on choisissoit les jeunes hommes les mieux faits, et de la plus belle figure.

(Les modernes n'auroient peut-être point dû s'éloigner si fort des Anciens, dans le soin qu'ils prenoient de ne laisser approcher des autels que de beaux hommes et de n'en confier le service qu'à ceux dont l'extérieur candide et agréable préviendroit en faveur des dispositions intérieures qu'exige le culte religieux. La Religion nous enseigne, que Dieu fit l'homme à son image ; il seroit donc à propos que le Ministre des Autels, par une physionomie heureuse, par un maintien noble et réservé, nous rappellât davantage le parfait Archetype qu'il représente en sa personne. On est plus porté à imiter les modèles sur lesquels l'œil s'arrête, se fixe avec plus de complaisance. Ceux que la nature a comblé de ses dons rendroient plus vive notre reconnaissance envers le Souverain Dispensateur des graces spirituelles et temporelles. Quel intérêt n'inspirent pas déjà nos enfans de chœur, aux mères qui assistent aux offices ! La primitive Église a sans doute eu en vue ces motifs, en

portant un canon, qui interdisoit l'Autel à toute personne contrefaite, ou mutilée.)

Ce qu'on ne distingue pas bien, et qui est contenu dans les Corbeilles que portent nos Figures, pourroit être pris pour le *pain sacré*, en usage dans les cérémonies religieuses des Anciens. Athenée nous apprend que les Étoliens donnoient à ces pains consacrés la forme des mammelles. D'autres peuples lui ont donné d'autres formes... Peut-être aussi ces trois Figures représentent-elles autant de vainqueurs à quelques jeux? Ils en portent tous les attributs; une couronne, une branche d'olivier, des disques, des vases plats, des patères, ect. Voyez Pascalius, de Coronis V, 7, 14, VI. 5.

Ces trois Figures décorent peut-être quelque portique, quelqu'appartement du genre de ceux qu'on appelloit *tricladium*, les anneaux placés sur la tête de ces cariatides servant à passer les cordes avec lesquelles on assujettissoit les toiles qu'on étendoit en l'air. En sorte que les anneaux de notre peinture seront ceux que Pline désignoit, XIII, 9. sous le nom de *Velares annuli*.

L'étymologie du mot *Cariatide* est grecque : c'est un composé qui veut dire *Peuples de Carie*; Vitruve en donne l'explication, liv. I, ch. 1.

P L A N C H E X C V.

Dans ce Tableau, sorti des excavations de Portici, on voit d'abord un morceau de colonne de marbre verd soutenant une corniche ou table de porphyre sur laquelle est placé un bouc de couleur dorée. Du même côté s'élèvent deux autres colonnes plus légères et d'une teinte jaune. Dans l'enfoncement est une colonne cannelée, jaune aussi, à laquelle tient une arcade ou porte. A l'opposé est une partie de colonne, ornée de diverses feuilles. Derrière, encore une portion de colonnes cannelées. Au haut du Tableau et vers le milieu est suspendu un bouclier avec des bandelettes, des festons et des guirlandes;

dessous est une Figure de jeune femme couronnée de lierre. Ses cheveux tombent sur ses épaules. Sa robe est rouge, et son manteau de dessus verd. De la main gauche elle soutient une espèce de coussin oblong et carré, sur lequel est une cassette qu'elle assure avec sa main droite posée dessus. Sous les pieds de cette femme, entre deux colonnes, on voit un petit cadre carré où sont représentés deux coqs qui se regardent, et entr'eux un vase d'une belle forme avec une branche de palmier.

Le bouc de ce Tableau pourroit faire conjecturer que cette composition représente quelque Temple ou quelque édifice consacré à Bacchus. On sait que le bouc étoit la victime la plus agréable qu'on pouvoit immoler à ce Dieu. Virgile, *Georg. II*, 389. Ovide, *Fast*, I, 357. Bacchus, né à peine, fut transformé en petit bouc. Lors de la guerre des Géans il subit encore cette métamorphose. Apollodore, III, Ovide, *métam.* v. 325. Mais ce n'est pas la seule divinité à laquelle le bouc étoit consacré. Hérodote rapporte, liv. II, que dans le Temple de Mendé, en Égypte, loin de sacrifier des chèvres et des boucs, on leur rendoit des honneurs divins, et on leur immoloit des moutons. Servius, dans son commentaire sur Virgile, à l'endroit déjà cité, nous apprend qu'on sacrifioit une chèvre à Esculape, Dieu de la médecine, parce que, dit-il, cet animal, n'est jamais sans fièvre. Au rapport de Pausanias, liv. II, ch. 13, les Phliasiens, Peuple grec, avoient placé au milieu du marché de leur ville, une chèvre d'airain doré; le culte qu'ils lui rendoient étoit fondé sur ce que la constellation à laquelle on donne le nom de chèvre, a coutume de nuire aux vignes quand elle se lève. Les Cléonéens, dit encore le même Historien voyageur, ayant été affligés de la peste, avertis par l'Oracle de Delphes, sacrifièrent un bouc au soleil levant; ils furent délivrés du mal contagieux, et pour marquer leur reconnoissance, ils consacrèrent à Apollon un bouc de métal.

Peut-être le bouc de notre Tableau n'est-il qu'un ornement imaginé par le peintre.

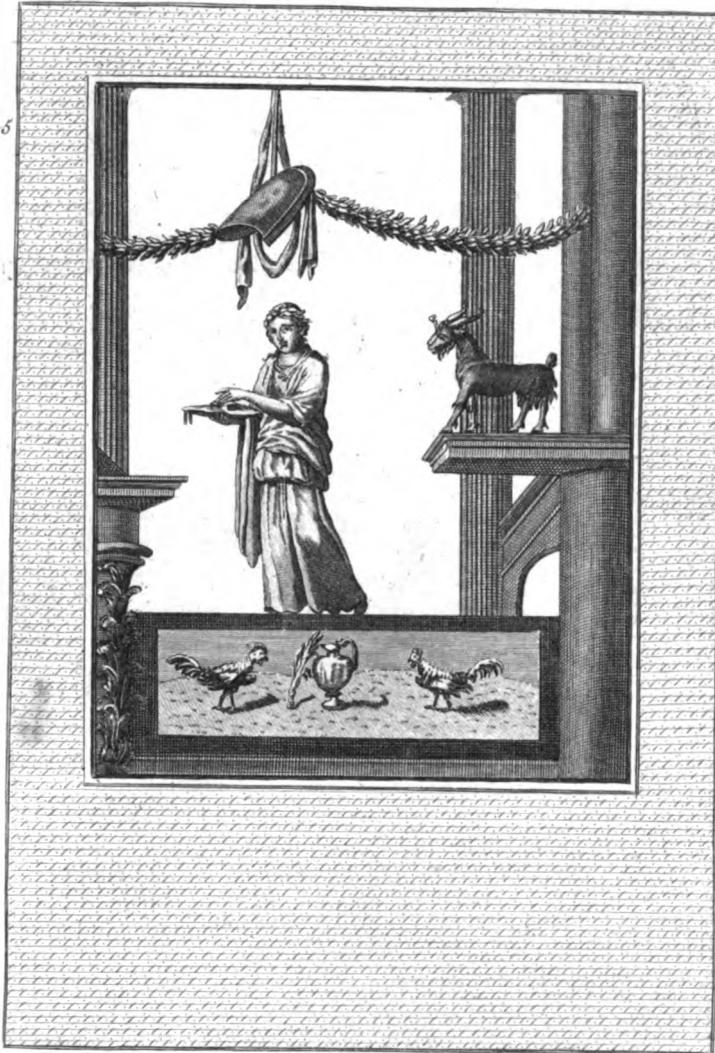
Nous avons déjà remarqué que les Anciens avoient coutume de placer en forme d'ornement des boucliers sur le frontispice de leurs Temples. Au faite du Temple de Jupiter Olympien, à Athènes, on avoit suspendu un bouclier d'or ; sur lequel étoit représentée une tête de la Gorgone Méduse, avec une inscription. Pausanias, VI, 10. Le même écrivain ajoute plus bas, ch. 10, même livre, qu'au-dessus du théâtre d'Athènes, on voyoit une Égide d'or. Ménélas fit hommage aux Dieux, dans leur Temple, du bouclier d'Euphore son ennemi vaincu. Les Philistins consacrèrent aussi les armes de Saül et de ses fils. Voyez encore Pausanias, X, II. Quelquefois, au défaut de vrais boucliers arrachés aux ennemis, on en suspendoit dans les Temples de faux, sur lesquels on gravoit le portrait des vaincus. Tite-Live, XXX, 24; Pline XXXV, 2, 3. On distinguoit plusieurs sortes de boucliers, les *votifs* ou sacrés, qui étoient ordinairement ronds et qu'on appelloit *Chypei*, *Cycli*, *Orbes*. Les autres boucliers étoient oblongs, et on les désignoit sous le nom de *Scuta*. Quelquefois ils étoient terminés en angle. On les appelloit *Thoraces*, quand ils avoient la forme d'une cuirasse.

La Couronne de lierre étant un attribut de Bacchus, on pourroit présumer que la femme de notre Tableau va faire un sacrifice à ce Dieu. Cependant les Spartiates, en célébrant la Fête d'Hiacynte, se couronnoient de lierre. Macrobe, Saturnal, I, 18.

Ce qu'elle porte sur sa main droite est peut-être un coussin ou oreiller sacré. Les Anciens couchoient les statues de leurs Dieux (*Lectisternii*) sur des coussins, comme pour les faire manger. Jule César eut l'orgueil de souffrir qu'on lui rendit les honneurs du cousin, en y plaçant sa statue, au rang de celles des divinités. Suétone, in Jul. cap. 76.

Le Vase placé sur le coussinet est peut-être un de ces Vases sacrés

95



Tom. II.

96



Tom . II .

sacrés qu'on nommoit *acorra*. Et dans cette supposition, on pourroit prendre notre Figure pour l'une de ces Vierges, filles des prêtres, qui assistoient les Ministres des Autels et qu'on appelloit *Camille*. Voyez Denis d'Halicarnasse, II, 22.

Quant aux deux coqs peints au bas du Tableau, on sait que les Lacédémoniens en immoloient au Dieu Mars. Plutarque, in *lacon*. instit. Ælien nous apprend que le coq étoit agréable à Latone, parce qu'il facilitoit les accouchemens. Au rapport de Pausanias, V, 25, cet oiseau étoit consacré au Soleil, parce qu'il annonce le lever de cet astre. Il ajoute, VI, 25, que le coq étoit aussi l'*oiseau de Minerve organisé*, parce que c'est le plus courageux des oiseaux. C'étoit aussi un attribut de Cybèle et de Mercure.

Il semble que l'intention de l'Artiste ait été de peindre deux coqs se préparant au combat et mesurant des yeux la palme du vainqueur. Pline a fait un chapitre très-curieux sur les coqs, X, 21. V. aussi Ælien V, H, II, 28. Les Athéniens portèrent une loi expresse pour ordonner tous les ans sur leur théâtre un combat de coqs, en mémoire d'une victoire remportée sur les Perses par Thémistocle. Ce grand général, pour encourager les soldats, leur avoit proposé l'exemple des coqs, qui ne combattent que pour la gloire.

Rodiginus, IX, 13, note que pour animer davantage les coqs, on leur faisoit manger de l'ail; de là est venue l'expression grecque *mangeur d'ail*, pour désigner un homme violent, emporté et toujours prêt à se battre.

P L A N C H E X C V I.

Ce Tableau, découvert à Portici, offre sur le devant une colonne de couleur verte, avec une partie de corniche et d'un frontispice, et derrière, une colonne cannelée. De l'autre part, on voit une colonne semblable, avec une porte en arcade; sur une table de marbre carrée-oblongue, et qui ne paroît point

Tome II.

X

appuyée, est la figure d'un bouc de couleur rouge: Dans la haut; sont des guirlandes et des bandelettes, et la partie inférieure d'un bouclier. Au milieu, est un jeune homme, tenant à la main droite un petit rameau d'arbre; et portant sur l'autre une corbeille. Il n'a de nu que le bras droit; tout le reste est drappé, même les jambes; il a aussi des chaussures aux pieds. Au bas du Tableau, est un autre petit sujet encadré séparément, et représentant un léopard poursuivant un chevreuil, au milieu d'un paysage nu et sauvage.

La Figure principale pourroit être prise pour un ministre des Autels ou *Camille*. La petite branche qu'il porte indiqueroit une lustration. Voyez Théodore III, 16; Potterus, A. 9, II, 4; Athenée, III, 30.

Quant au costume de cette Figure, Suétone, in Aug. 82, nous apprend que les Empereurs portoient des bas ou chaussettes, *tibialia*; et Casaubon remarque qu'elles étoient composées d'une bandelette qui faisoit plusieurs fois le tour de la jambe. On appelloit cette bandelette *fascia cruralis*. V. Quintilien, II, 3; Cicéron ad attic. II, ep. 3; Valère Maxime, 6, 2, ss, 7. On observera que notre jeune homme a des souliers blancs, ainsi que ses chaussettes. Les prêtres Athéniens, ceux d'Alexandrie, et les Phéniciens, usoient de chaussures de lin blanc, dites *Phaeçasia*, et on conjecture que ce qui couvroit les pieds et le reste de la jambe, étoit d'une seule pièce, à la manière de ce que nous appellons aujourd'hui un *pantalon*.

Le petit sujet qui est au bas de notre Tableau, et qui lui paroît étranger, nous donne une idée de ce que Plinè, liv. XXXV, 10. appelle *Parerga*, ou hors d'œuvre, et qui seroit d'accompagnemens, plus ou moins éloignés du sujet principal.

P L A N C H E X C V I I.

La belle Figure ailée, peinte dans ce Tableau découvert

97



98

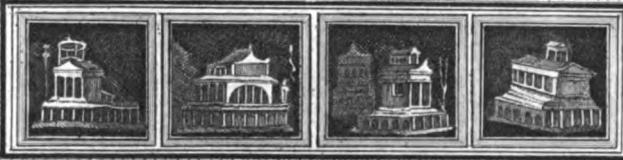


Tom. II.

99



100



101



Tom. II.

dans les excavations de Portici, a le col orné de pierreries; elle a aussi des bracelets; un manteau blanc la couvre à demi; des rubans rouges assujettissent ses chaussures à ses pieds. De sa main gauche elle soutient un bassin sur lequel elle pose de la main droite un vase dont le couvercle représente un sphinx.

On prétend que cette Figure est Hébé ou Ganimède. Voyez Homère, Iliade, IV, au commencement. Odyss. I, 136; Strabon VIII, p. 38a; Pausanias, II, 13.

D'autres y reconnoissent plutôt la Victoire, d'après un vase étrusque sur lequel on observe une Victoire allée toute semblable, versant la liqueur d'un vase sur le feu de l'Autel placé devant, par allusion aux libations sacrées, et aux sacrifices que les guerriers avoient coutume de faire, en actions de grace d'une victoire remportée. On remarquera à ce sujet que les Anciens commençoient toutes ces cérémonies par se laver les mains, comme pour se purifier du sang versé pendant le combat.

Le Sphinx indique quelque mystère; c'est l'emblème du secret. Suétone, in Oct. cap. 50; et Pline XXXVII, 1. rapportent qu'Auguste avoit un Sphinx pour cachet.

On a conjecturé que l'Artiste a placé ici ce symbole Égyptien, pour avertir que la victoire qu'il représentoit n'étoit pas due à la valeur; mais à quelque ruse cachée, à des intelligences secrètes. Il a peut-être eu intention de peindre la Déesse *Vacuna*, que Varron croit être la même que la Victoire; mais qu'on désignoit sous ce nom, quand on vouloit indiquer une victoire due à la sagesse et à la prudence: Varron de L. L. IV. ajoute qu'on appelloit encore cette victoire *Cœligena*.

P L A N C H E X C V I I I.

Ce morceau de Peinture, placé au-dessous du précédent, mais qui n'y a aucun rapport, représente un Protée conduisant

X ij

avec des rênes , au milieu de la mer , plusieurs Dauphins et d'autres monstres marins.

Voyez Homère , *Odyss.* IV, 413 ; Virgile , *Georg.* IV, 395 ; Horace , *lib.* I, ad. II.

P L A N C H E S X C I X et C.

La première de ces deux petites peintures , représente un génie qui tient un cerf par son bois , et lui pressant la croupe avec un de ses genoux , lui fait plier les pieds de derrière.

Dans l'autre Tableau , on voit encore un petit génie ailé qui tire à lui un bœuf par les cornes.

Ces deux morceaux , qui ne sont pas sans mérite , furent retirés des excavations de Portici.

P L A N C H E C I.

Ces quatre petits sujets représentent des édifices composés de trois ordres.

P L A N C H E C I I.

On ne peut douter que la Figure de femme ailée représentée dans ce Tableau , sorti des excavations de Portici , ne soit la Victoire. Elle est en action de voler. Ses cheveux proprement arrangés sur son front voltigent épars sur ses épaules. Elle est couverte d'un long vêtement blanc et ourlé , vers la partie supérieure qui nous voile son sein ; ses pieds sont nus. De la main gauche , elle tient un bouclier , et de la droite une couronne de chêne peinte en or. On sait que les Artistes anciens plaçoient l'or sur leur palette au rang des couleurs dont ils se servoient pour peindre.

Sur une infinité de médailles et d'autres monumens antiques , la Victoire est toujours représentée avec des ailes. Cependant dans l'origine on ne lui en attribuoit pas. *Athenée* , XIII , 2 , nous apprend que les Dieux , pour punir l'Amour de quelque impiété , le chassèrent du Ciel , après lui avoir coupé les



Tom. II.

ailles qu'ils donnoient à la Victoire. Il paroît qu'elles ne furent pas long-tems à renaître. Le Sholiaste d'Aristophane, *in Avib. Vers 575*, remarque que le père de Bupale et d'Antenide, ou selon d'autres Aglaofonte, fut le premier Artiste qui peignit la Victoire avec des ailes. Nous ne manquons point de médailles et de pierres gravées, où cette Déesse n'a point d'ailes. Pausanias, III, 15, nous apprend qu'il y avoit chez les Lacédémoniens une Statue fort ancienne, représentant Mars enchaîné, de même qu'à Athènes on voyoit une Victoire sans ailes; parce que, dit cet Auteur Grec, les Lacédémoniens se sont imaginé que Mars étant enchaîné demeureroit toujours avec eux; comme les Athéniens ont cru que la Victoire n'ayant point d'ailes ne pourroit s'envoler ailleurs, ni les quitter. Voyez à ce sujet l'Épigramme II de l'Anthologie, cap. 21. Mais plus communément on donnoit des ailes à la Victoire, ainsi qu'à la Fortune, pour marquer l'inconstance de ces deux Divinités, tant courues des malheureux mortels. Que de sang leur a coûté la première! que de bassesses pour mériter les faveurs de la seconde!

On trouve dans le Poëme de Prudence, *Contra Symmach.* lib. II, une belle peinture de la Victoire, qui pourroit servir d'explication à notre Tableau. Silius Italicus, lib. XV, donne à la Victoire des ailes qui le disputent à la neige pour la blancheur.

Ordinairement la Victoire est représentée tenant une couronne d'une main et de l'autre une palme. C'est pour cela qu'Apulée, *Métam. II*, l'appelle *Dea palmaris*. Quelquefois aussi on la représente écrivant ou burinant sur un bouclier. Le bouclier indiquoit la belle défense, la résistance pleine de courage du vainqueur; outre cela, non-seulement la couronne et la palme étoient le prix de la victoire, mais encore le bouclier. Les armes d'Achille jouent un grand rôle dans l'Iliade, XXII.

La couronne de chêne chez les Romains se donnoit à celui qui avoit arraché un Citoyen des mains des ennemis et l'avoit

soustrait à la mort, *ob cives servatos*. C'est pour cela qu'on l'appelloit *corona civica*, *couronne civique*. Les premières couronnes de ce genre furent effectivement de feuilles vertes ; dans la suite on les fit d'or, dont la couleur approchoit de celle de la feuille de chêne. Pascalius, de coron. VII, 8, 9, et 11 ; Sénèque, de Clem. cap. 26. Le Sénat en décernoit quelquefois même aux Empereurs. Les Grecs distribuient aussi des couronnes de chêne ; mais ce n'étoit point chez eux des couronnes civiques. Athenée, lib. V, dans sa description de la Pompe de Ptolémée Philadelphie, fait mention d'une couronne de chêne, figurée avec des pierres précieuses.

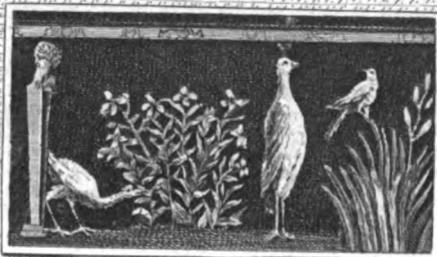
On sait que le chêne étoit dédié à Jupiter ; il l'étoit aussi à Rhéa, ou Cybelle. Cet arbre fut toujours sacré et en grande vénération chez les Anciens, d'où est venu ce proverbe grec et latin : *parler du chêne*, *parler au chêne*, pour signifier, *parler en toute sûreté*. Les Grecs et les Romains appendoient aux chênes les dépouilles des ennemis : c'étoit sur cet arbre qu'ils plaçoient leurs trophées. Un chêne frappé de la foudre présageoit du mal. « Les Gaulois l'avoient en si grande » vénération, qu'on peut dire qu'ils en faisoient en même tems » et leur Temple et leur Dieu. Maxime de Tyr nous apprend » que la Statue de leur Jupiter n'étoit qu'un chêne fort » élevé ».

Qui n'a point entendu parler du Gui de chêne cueilli avec tant d'appareil par les Druides ?

PLANCHES CIII, CIV et CV.

Les Numéros 103, 105, font pendans et méritent quelque considération. Les deux oiseaux dressés sur leurs pattes paroissent servir de pilastres, fruit de l'imagination pittoresque du Peintre. On y voit aussi d'autres oiseaux, quelques plantes, un vase ou une urne, et la figure d'un vieillard terminée en gaine et formant un terme. Cette tête de vieillard est peut-être celle de Priape, sous la protection spéciale duquel on mettoit

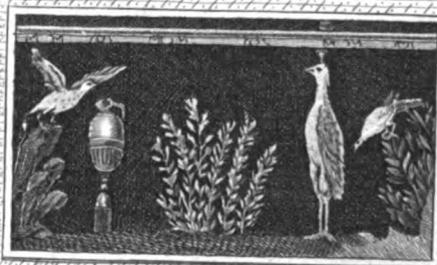
103



104

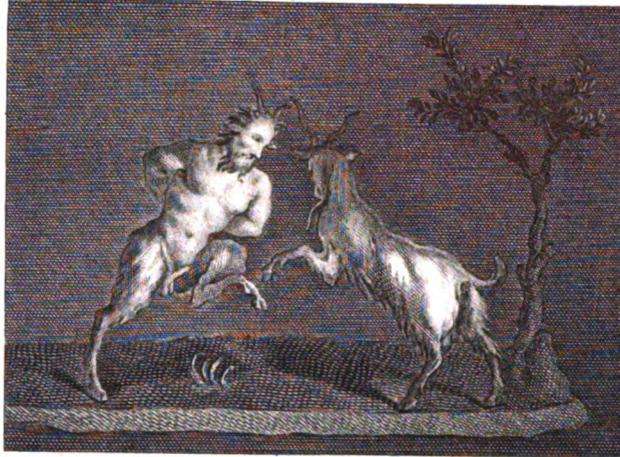


105

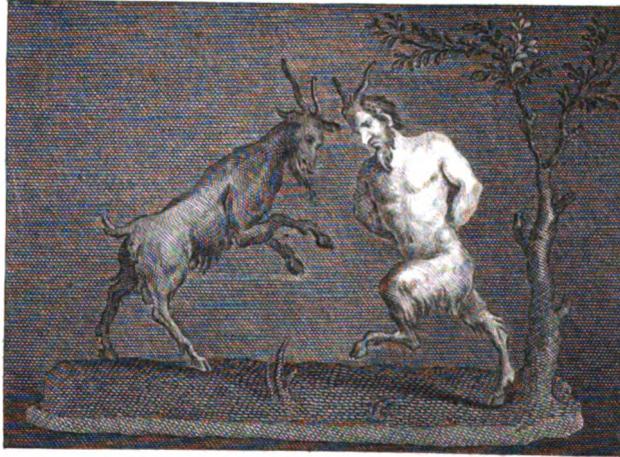


Tom. II.

106



107



Tom. II.

les jardins ; ou bien elle représente un *Jupiter terminal*. Voyez Platon, VIII, de legibus. Quelquefois aussi on adaptoit sur des pilastres ou petites colonnes carrées la tête de quelque Philosophe et de quelqu'autre personnage célèbre. Nous avons conservé cet usage dans nos bibliothèques, dans nos galeries, et dans nos jardins.

La Planche 104 est un Protée qui guide avec sa main droite les rênes d'un dauphin, et qui de la gauche porte une crosse ou bâton pastoral. On y voit aussi deux autres petits dauphins, et un cheval marin.

PLANCHES CVI et CVII.

Ces deux morceaux de peinture, déterrés à Portici, sont beaux et gracieux. Ils joignent à une grande simplicité de composition une légèreté de pinceau, une franchise de coloris peu communes. Ils représentent chacun un satyre peint au naturel avec de longues cornes, une barbe hérissée ; les oreilles, les cuisses et les pieds de bouc. Ces deux figures pleines de mouvement combattent de la tête avec deux boucs, dont l'un est blanc, et celui de la Planche 107 de couleur foncée.

Nous avons déjà eu plus d'une occasion de parler des Satyres. On trouve dans Diodore de Sicile, liv. I, page 88, ed. l. Rhodmani, un passage qui a beaucoup de rapport à nos deux Sujets : *Hircum obgenitale membrum inter Deos retulere* (1), *quomodo apud Graecos etiam Priapum honorari perhibent. Animal enim hoc in venerem, eximie propensum, et membrum illud corporis, generationis instrumentum, honore dignum esse, quod ab eo natura animantium ortum suum derivet. Denique pudenda (aiunt) non apud Aegyptios tantùm, sed apud alios quoque non paucos in mysteriorum*

(1) Les Egyptiens.

Notre langue pudique se refuse à la traduction de ce texte curieux et important,

ritibus religiose habentur, ut à quibus generatio animalium promanat. Ac Flamines, qui à patribus Sacerdotia accipiunt, in Ægypto isti Deo primum inicianur. Panes et Satyri eandem ob causam in veneratione sunt apud homines, quo circa etiam imagines ipsorum in fanis plerique dedicant, arrectis ita membris, ut Hirci naturam imitentur. Hanc etiam pecudem ad coïtum ferri procacissime traditur; hâc igitur significatione gratam diis mentem pro fœcunditate gentis suae testatam volvere.

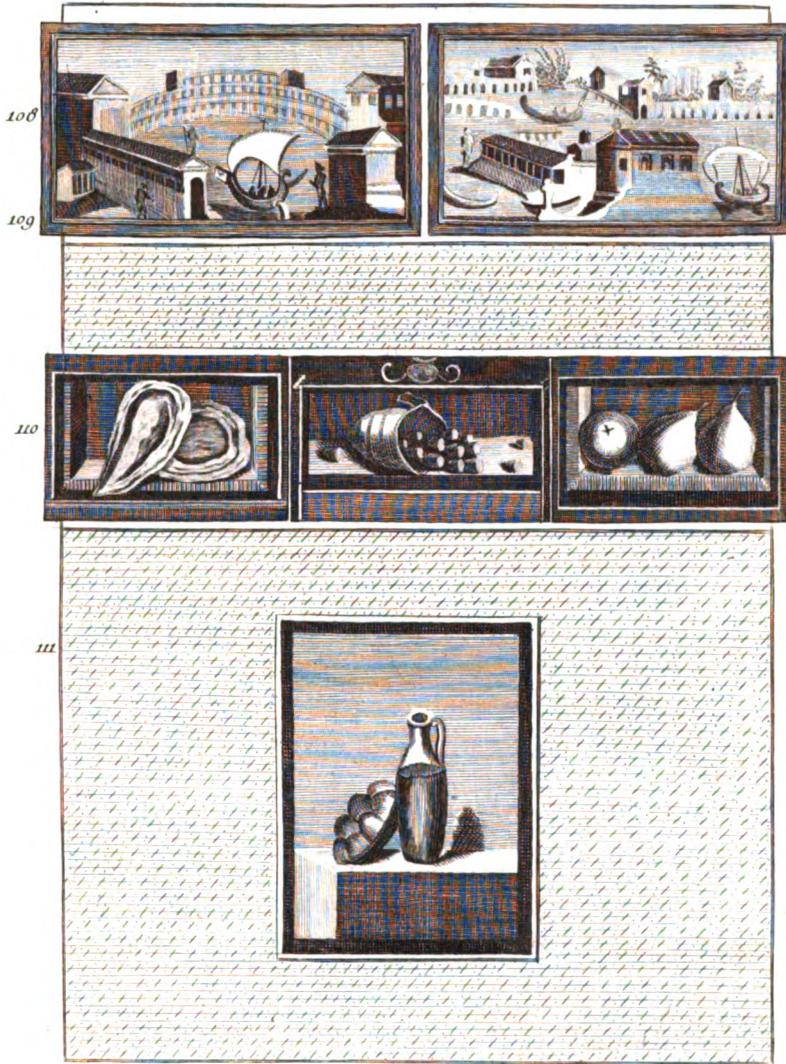
Begerus, in Thes. Britann. p. 144, rapporte une pierre gravée représentant un Pan et un bouc dans la même attitude que ceux de notre peinture. Orphée et Virgile désignent Pan sous la dénomination de gardien de troupeaux, *custos ovium*; en sorte que notre Tableau pourroit être regardé comme un emblème des travaux et des jeux de la vie pastorale. Sinesius, de Calvit. dit que chez les Anciens on avoit coutume de faire monter sur le théâtre des hommes chauves qui luttoient contre des béliers dressés pour cet exercice. Ælien, V. H. fait mention d'un jeune Sybarite, lequel s'étant épris d'une chèvre, fut tué à coups de tête par un bouc, son rival jaloux.

P L A N C H E S C V I I I et C I X.

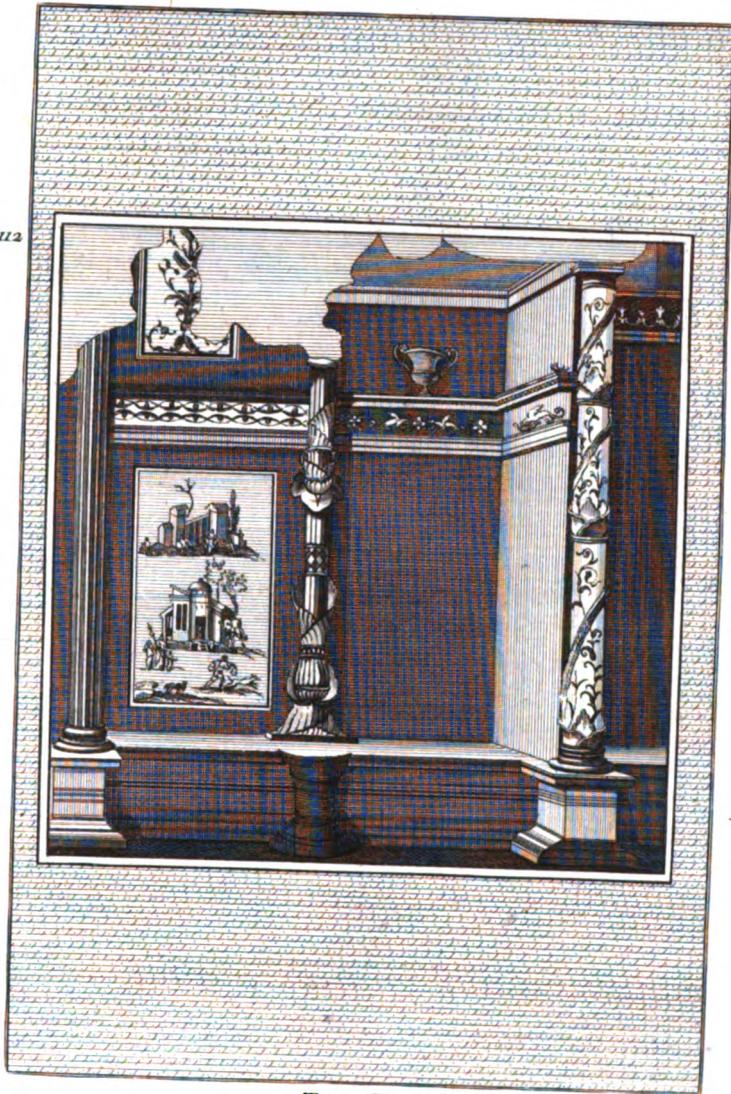
Ces deux petits Tableaux exhumés à Portici, offrent deux vues agréables de la mer, enrichies de beaux édifices, de plusieurs personnages et de barques, les unes avec des voiles, les autres sans voiles. Dans le N^o. 109, outre le superbe portique à trois ordres, on remarquera un Temple oblong, sur le frontispice duquel est probablement une statue de Neptune. Le bâton qu'elle porte à la main est peut-être un trident, mais on ne sauroit le bien distinguer. On observera que les Anciens aimoient à orner le portail de leurs édifices avec des statues.

P L A N C H E C X.

Dans le premier cadre sont trois poires, dont deux, vues de côté. Dans le second, quantité d'espèces de petits pains
sortent



Tom. II.



Tom . II .

sortent sans ordre d'un cabat renversé. Voyez Pollux, VII, 120; Athénée, lib. III. Dans le troisième sont deux nacres de perles.

P L A N C H E C X I.

Ce petit sujet, trouvé dans les excavations de Civita, représente un bocal de verre, un peu plus d'à moitié rempli de vin. Sur un appui de pierre est un pain à côté de l'amphore. Ce pain figuré est absolument semblable à celui que l'on conserve en nature dans le Museum royal.

P L A N C H E C X I I.

Ce morceau d'Architecture de fantaisie fut découvert dans les fouilles de Portici. A travers une fenêtre ouverte, on voit deux édifices de campagne, et quantité de personnages. Près du premier est une femme portant un long bâton façonné par le haut : elle est accompagnée de deux enfans, dont l'un porte sur sa tête un coffre ou autre ustensile de ménage. Sur le devant est un homme coëffé d'un grand bonnet ou chapeau de Matelot : il porte une gibecière en bandoulière, et sur son épaule une pique aux deux bouts de laquelle pendent deux bisacs. Il marche précédé d'un chien, et s'appuyant sur un bâton. Derrière lui, à quelque distance, est une chèvre. Sur le seuil de la porte de la tour est une figure qu'on distingue mal, et deux autres qui paroissent s'y acheminer. Sur le troisième plan, devant le second édifice rustique, on voit une femme au milieu de cinq petits enfans presque nus, et s'exerçant à courir les uns après les autres.

Le chien représenté dans notre Tableau nous rappelle un passage de Platon où il fait l'éloge de cet animal sage, ingénieux, adroit et fidèle : on en faisoit le compagnon de Mercure, Divinité des voyageurs. On lui en immoloit un, ainsi qu'à Hécate et à Mars. Dans Homère et Virgile, les Héros sont toujours accompagnés d'un chien.

On sait que les Mahométans consacrent des Hôpitaux pour

Tome II.

X

est animal. Tournefort assure que les Turcs laissent en mourant des pensions pour leurs chiens , et qu'on paie des gens pour exécuter les intentions du testateur.

(Des voyageurs font mention d'un Peuple d'Éthiopie gouverné par un chien , dont on étudie les aboiemens et les mouvemens dans les affaires importantes. Cela doit paroître peu surprenant à ceux qui vivent à la campagne , et qui voyent tous les jours quantité de chiens plus propres à garder un nombreux troupeau que beaucoup de bergers infidèles ou inhabiles. . . .)

Henri III (dit quelque part dans ses Mémoires M. de Sully) aima les chiens mieux que son peuple.

PLANCHE CXIII.

Les objets que représente ce Tableau, trouvé en 1758 dans les fouilles de Civita, lui donnent un mérite particulier. Sur un piédestal carré, contre lequel est appuyée une longue pique, on voit placé un bouclier (1) de couleur jaune contenant un bas-relief, dont le sujet est la Déesse Pallas, exterminant avec son épée le Géant Pallante, vaincu déjà et abattu à ses pieds. Un génie, traînant un manteau vert, soutient ce bouclier rond. Devant le piédestal est un Autel cylindrique et sans ornement. Sur le feu qui est allumé et qui jette des flammes, une figure de la Victoire verse une liqueur contenue dans une *patère*. Cette femme ailée et couronnée a la moitié du sein, les bras et les pieds nus. Une draperie blanche, dont un pan est passé sur son épaule gauche, couvre le reste au-des-

(1) On doit remarquer que le bouclier tenant lieu de la statue, c'est-à-dire de la Divinité même, est une singularité, dit quelque part M. Mariette, dont l'antiquité n'offre peut-être que cet exemple unique. Il est étonnant que nos savans Commentateurs n'en aient pas été plus frappés. La composition de ce Tableau est admirable, tout y est placé avec goût, avec soin et avec intention. *Note communiquée par M. le Prince le jeune.*

sus de la ceinture jusqu'au bas de ses jambes. De la main gauche elle porte un casque d'or surmonté d'un panache de feu. De l'autre côté de l'Autel est un Génie couvert depuis la ceinture jusqu'au milieu de la cuisse d'une draperie d'un violet clair. Il a de grandes ailes dont le bout est recourbé : sa tête est ceinte d'herbages. Sur sa main gauche il tient un vase plat rempli d'herbes : de sa droite il conduit une brebis à l'Autel. Dans le fond du Tableau, derrière ces différens objets, on aperçoit un édifice carré ombragé de quelques arbres, qui paroissent être des oliviers.

Cette longue pique posée le long du piédestal appartient à Pallas. Fulgentius, II, 2, en donne une raison qui semblera peut-être un peu recherchée et tirée de loin : *Minerva longam hastam fert, quod sapientia longè verbo percutiat.*

Il est moins ordinaire de voir Pallas avec une épée, telle qu'on l'a représentée dans le médaillon du bouclier de notre Tableau, qu'avec une longue pique.

On prétend que le nom de Pallas fut donné à Minerve depuis la guerre des Dieux de l'Olimpe contre les Géans, fils de la terre : Minerve (1) y tua Pallante. D'autres veulent que le père de ce Géant Pallante, qui portoit des ailes, voulant forcer jusque dans ses derniers retranchemens la virginité de Minerve, cette Déesse courageuse autant que chaste, fit la plus belle défense et tua son ennemi trop entreprenant, l'écorcha même, et de sa peau en couvrit sa cuirasse ou son égide : elle lui arracha aussi les ailes qu'elle s'attacha aux pieds. Elle se conduisit différemment avec le berger Endimion. Cicéron, III, de Natura Deorum, et Arnobe, lib. III, nous ont conservé autrement l'anecdote : ils comptent jusqu'à cinq Minerves différentes ; et ils donnent ce nom à la cinquième fille de Pallante, qui tua son père plutôt que de s'en laisser violer.

Le bouclier étoit aussi un attribut distinctif de Minerve, et ordinairement il représentoit une tête de Méduse. On sait que

(1) Ce qui valut à Minerve le second surnom de *Gigantocida*.

les Anciens ornoient leurs boucliers de plusieurs traits historiques ou mythologiques. Voyez le Bouclier d'Achille dans Homère, celui d'Énée dans Virgile, etc. etc.

Denis d'Halicarnasse, A. R. I. 3, nous apprend des particularités sur la Déesse de la Victoire qui expliquent merveilleusement notre peinture. Au sujet des sacrifices qu'on faisoit tous les ans à Rome à la Divinité chère aux guerriers, il rapporte que les Arcadiens aimoient à croire que la Victoire étoit fille de Pallante, fils de Lycaon : que Jupiter ayant confié l'éducation de Minerve à ce Pallante, la Déesse, en retournant au Ciel, procura les honneurs divins à celle avec laquelle elle avoit été élevée. Instruit de ces détails, l'Auteur de notre Tableau aura eu intention sans doute de représenter la Victoire sacrifiant devant le bouclier de son ancienne compagne, sa bienfaitrice.

Quelques Mythologues rapportent que dans la guerre contre les Géans, tous les Dieux prirent la fuite de peur, à l'exception seulement de la Victoire, qui resta avec Jupiter, dont on l'a dit la fille, étant née de son cerveau, à l'exemple de Minerve. Aussi les Anciens avoient-ils coutume de placer presque toujours dans leurs Temples la statue de Minerve à côté de celle de la Victoire : il y eut même des statues de Minerve au bas desquelles on écrivit *Minerva-victoria* ; ensorte que ces deux mots devenoient synonymes ; et ces deux Divinités n'en faisoient qu'une seule. Le Lecteur saisira sans doute la beauté et la justesse de cette allégorie. La Déesse de la prudence, de la sagesse, sœur et compagne de la Déesse de la Victoire, sorties toutes deux du cerveau de Dieu même, élevées ensemble, et n'ayant qu'un même Autel ! Quelle leçon plus ingénieuse pouvoit-on donner aux gens de guerre, qui devoient se la rappeler plus souvent, et avoir toujours sur eux une de ces médailles antiques représentant Minerve portant dans sa main une petite Statue de la Victoire).

Quelquefois Minerve-Victoire est représentée ayant à la main droite une Grenade.

Dans la Forteresse d'Athènes, il y avoit un belle statue de *Minerve-Victoire*, dont les ailes d'or lui furent volées.

(En général, toutes les armes que les Anciens mettoient entre les mains de leurs Dieux étoient d'or. Ne pouvant les représenter aussi sublimes qu'il le desiroient, ils les faisoient riches, et cela ne réussissoit que mieux auprès du Peuple mal instruit. C'est un enfant dont il faut éblouir les yeux, qu'il faut amuser par l'éclat et le bruit de ses hochets. Des simulacres de bois n'auroient point excité la même dévotion que des Dieux d'or, le Peuple croyant qu'avec de l'or on peut acheter le bonheur et se passer de la vertu).

Nous avons déjà eu occasion de remarquer (Tom. I^{er}.) que les Artistes anciens se servoient de génies ou de jeunes enfans ailés pour exprimer les fonctions et les exercices des différens arts, des divers états de la Société. Dans notre Tableau, le Peintre s'est rapproché davantage du véritable costume des personnages de la scène qu'il avoit à rendre. Pausanias, X, 34, nous apprend « qu'à vingt stades d'Elatée (la plus grande « Ville de la Phocide après Thèbes) sur un rocher escarpé, » on trouvoit le Temple de Minerve *Carnea* (*Elmigera*), » accompagné de portiques et d'appartemens à l'usage du Ministre du Temple, et sur-tout pour le Prêtre de Minerve. » Ce Prêtre, ajoute l'Historien Grec, est choisi parmi les enfans qui n'ont pas encore atteint l'âge de puberté, et il quitte » même le Sacerdoce avant que de parvenir à cet âge; de sorte » que son Ministère ne dure pas plus de cinq ans, durant lequel il est astreint à un certain genre de vie auprès du Temple, et ne se lave que dans une espèce de baquet à la » manière des Anciens ». D'où il suit que le génie de notre Tableau est le jeune Prêtre qui mène la victime à l'autel.

Il falloit que tout ce qui approchoit de Minerve, que tout ce qui touchoit à son culte, fût vierge et intact, comme cette Divinité; aussi lui sacrifioit-on un veau d'une année, et qui n'avoit pas encore subi le joug. Cependant Athenée, X, 4, remarque que la Prêtresse de Minerve n'offroit point à Athè-

nes d'agnelet femelle : et il fait mention à ce sujet d'une Loi qui défendoit de sacrifier aucune brebis qui n'ait point encore été tondue, ou qui n'ait point encore porté. Casaubon rapporte une autre Loi semblable, de l'Empereur Valeas, par laquelle la chair de veau étoit prohibée sur les tables : *utilitati agriculturas providens*, dit Saint Jérôme, contra Jovin, lib. II. Athénée ajoute encore, lib. XIII, qu'il n'étoit pas permis à Athènes d'immoler une chèvre à Pallas.

(Et en effet, rien de plus contraire sans doute à l'économie rurale que de dépeupler la campagne de ses animaux les plus utiles, avant même d'en avoir tiré aucuns services, pour les égorger en pure perte, et souiller de leurs lambeaux fumans l'autel de la Divinité. Que signifioient ces *Tauroboles*, ces *Crioboles*, ces *Ægoboles*, pendant lesquels un Prêtre avoit le courage de voir ruisseler et de recevoir sur toutes les parties de sa personne, le sang d'un Taureau, d'un Bélier, d'une Chèvre, et osoit, sous ce costume dégoûtant, représenter la Divinité et écouter les vœux de toute une foule imbécile. Comment un Souverain se laissoit-il aveugler par les Augures au point d'amener sous leurs couteaux sacrés cent bœufs pour les en repaître, de faire languir les travaux de l'agriculture dans une Province entière, pour s'acquitter d'un Hécatombe exigé par un Oracle avide de victime, et convertir un Temple majestueux et superbe en une hideuse boucherie. Graces soient rendues mille fois au Christianisme d'avoir substitué à ce culte, digne des Cannibales, un sacrifice pur et non-sanglant, d'avoir amené l'homme à la simplicité des premiers âges du monde, où comme nous l'avons déjà dit ailleurs, on n'offroit, sur les Autels couverts de fleurs, que les prémices de la moisson et des vendanges).

Meursius, Crecrop, cap. 4, observe qu'à Athènes le Temple de Minerve-Victoire étoit environné d'Oliviers, ce qui pourroit faire conjecturer que l'édifice de notre Tableau n'est autre chose que ce Temple.

On avoit placé dans la Citadelle d'Athènes la Statue de



Tom . II.



Tom. II.

Minerve Cranea, surnommée *Acraia Poliade* et *Poliaca*, parce qu'on faisoit honneur à cette Divinité de l'invention des Villes, des Forteresses et autres Édifices publics. Au haut de la Citadelle de Mégare, ainsi qu'à Athènes, on voyoit dans un Temple la Statue de cette Déesse toute dorée, à l'exception des mains, des pieds et du visage qui étoient d'ivoire.

Dans cette même Citadelle d'Athènes, où l'on voyoit la Statue de *Minerve-victoire*, nous ne pouvons nous empêcher de dire en passant qu'on y voyoit aussi la Statue de *Vénus-Pandémon*, c'est-à-dire, Déesse qui est le lien commun de tous les Peuples; et cette Statue de *Vénus-Pandémon* étoit placée tout à côté d'une autre *Minerve-d'Hygie*, c'est-à-dire, *salutaire*, qui donne la santé. Toujours d'ingénieuses allégories chez les Anciens!

P L A N C H E C X I V .

Ces deux petits sujets, trouvés ensemble dans les excavations de Civita, et très-agréablement rendus, représentent deux petites chasses. Rien de plus gracieux que les mouvemens et l'attitude des deux génies qui se livrent à cet exercice. Dans le premier morceau, on voit un lièvre poursuivi par un chien qu'excite l'enfant ailé, armé d'un long bâton; c'est peut-être le *Venabulum* des Anciens. Dans le second, on voit un daim déjà mordu à la cuisse par un chien, et menacé d'un dard que le petit chasseur ailé s'apprête à lui lancer.

AElien, H. A. XIII, 14, observe que le lièvre de la plaine est plus léger que celui des montagnes: et tel est l'instinct de cet animal; quand il sort, il se règle sur la vitesse du chien qui le poursuit; il mesure ses pas sur ceux du chien; et quand celui-ci vient à ralentir sa course, le lièvre court aussi moins vite, afin de ne pas consumer ses forces sans nécessité.

(On a remarqué que nos pères, beaucoup plus ignorans que nous, étoient aussi beaucoup plus grands chasseurs; on a re-

marqué encore que nous ne chassons plus guères que des animaux innocens. Ces deux réflexions doivent consoler le Sage que la lecture du Code des Chasses auroit pu révolter. Propriétaires paisibles d'un modeste héritage ! n'enviez plus aux Grands cette prérogative dont ils sont toujours si jaloux, le Droit barbare de détruire ; souffrez quelques dégâts plutôt que de revendiquer ou de regretter impatiemment la liberté pleine et entière d'un exercice qui émousseroit votre sensibilité ; consacrez vos loisirs à des goûts moins dispendieux et plus humains ; étudiez la nature des animaux plutôt que de les exterminer indistinctement et sans fruit ; perfectionnez leur instinct ; faites vous en des amis utiles , des serviteurs fidèles ; détournes-vous des sentiers battus par le noble chasseur plus vain de sa meute , de ses piqueurs , que de son adresse , de sa santé et du service qu'il pourroit rendre à ses vassaux , en les délivrant de bêtes fauves et voraces ; ne le suivez pas au fond de ses forêts ou l'ennui l'attend , et le poursuit ; et plaignez-le de préférer des plaisirs bruyans à ceux qui élèvent l'ame , éclairent l'esprit , et intéressent le cœur .)

P L A N C H E C X V .

Deux amours ou génies à cheval sur deux boucs de forte taille ; d'une main ils guident la bride de leur monture , et de l'autre ils tiennent le fouet levé. Aux deux extrémités de ce Tableau oblong , deux espèces d'Ifs qui tiennent lieu de bornes pour la course des petits Cavaliers. Voyez l'épigramme 28 , liv. I , 33 , de l'Anthologie.

Begerus , Tom. 5 , Bran. p. 136 , rapporte un Camée représentant un amour sur un bouc attelé au char de Vénus.

Esichius remarque à ce sujet que les fils des Rois , jadis apprenoient , pour premier exercice , à monter à cheval sur des Béliers.

Il y avoit un proverbe grec , rendu en latin par ces mots *ne extra olea* , qui nous confirme la coutume des anciens de placer
aux

aux extrémités de l'Hippodrome des oliviers qui servoient de but aux chars. Voyez Homère, Iliad. XXIII, v. 326 et suiv.

On a trouvé cette peinture, ainsi que celle qui suit, dans les excavations de Résine.

PLANCHE CXVI.

Deux hommes Nains s'exercent au pugilat. L'un renversé à terre, élève la main et s'avoue vaincu, tandis que le vainqueur debout et les poings fermés, paroît vouloir encore frapper son adversaire. Voyez Théocrite, Idyl, XXII, v. 128. Aux deux côtés des champions, est un vase et deux palmes, prix de la victoire. Contre l'une des deux pierres carrées qui servent de piédestal aux vases, est appuyée une grande tasse ronde.

Les Nains, ces êtres dégénérés, furent pendant un tems à la mode chez les Sybarites. Ce luxe bizarre passa ensuite chez les Romains qui appelloient ces petits hommes *Nani*, *Pigmeï*, *Pumiliones*. Auguste fut obligé d'en abolir l'usage, *ut ludibria errores naturae, malique ominis*. Sous le règne de cet Empereur vivoit un nain de deux pieds une palme. On le nommoit *Conopar* (1), il étoit fort chéri d'une jolie petite fille de ce Prince. Il avoit pour contemporaine une femme de la même taille, nommée Andromède, affranchie de Julie Auguste. Marcus Vano, ajoute Pline VII, 16, assure que Marius Maximus (2) et Marcus Tullius (3), Chevaliers Romains, n'avoient que deux coudées de hauteur, et l'Historien de la Nature dit avoir vu lui-même leurs corps conservés dans des niches particulières, sans doute pour la curiosité, au lieu de

(1) *Conopos* ou *Canopas*, nom Egyptien dérisoire, qui signifie celui qui n'est pas plus haut qu'un chenet.

(2) Nom contrastant avec sa taille.

(3) On est incertain si ce petit homme étoit de la même famille que Marcus Tullius Cicéron, que quelques-uns font descendre d'un homme de belle naissance, mais dont d'autres rapportent l'origine à un ancien roi des Volsques, nommé Tullius Attius.

renfermer leurs cendres dans des urnes, selon l'usage ordinaire des Romains. Suétone, Octav. XLIII, 9, X, cap. LXXXIII, 3, fait mention, sous le règne d'Auguste, d'un nain qui n'avoit pas même deux pieds de hauteur, et qui avoit la voix très-forte, quoique toute sa personne ne pesât pas dix-sept livres; mais on a observé avec justesse qu'il faudroit savoir si cette extrême petitesse de plusieurs autres Nains, dont parlent les Auteurs, ne venoit point de ce que les jambes s'étoient arquées; dans ce cas, il faut en écarter la courbure. En général on appelle Nain un homme qui ne croit qu'à la moitié de sa juste hauteur. Tel étoit le Nain de Stanislas, Roi de Pologne, Duc de Lorraine, Nicolas Ferey, surnommé Bébé, qui mort caduc dès l'âge de vingt-six ans, n'a jamais excédé la hauteur commune d'un enfant de quatre ans: à cinq ans il pesoit neuf livres sept onces. Son squelette (1) se voit dans la bibliothèque publique de la Ville de Nanci. Tibère (2), parmi ses bouffons, avoit un Nain. Suétone, Tib., LXI, 17, Lampridius, in Alexan. sec. 34, nous apprend que l'Empereur Alexandre Sévère, Prince austère et sérieux, fit présent au Peuple de tous les Nains et Naines qui étoient dans les divertissemens de ses prédécesseurs, *Nanos et Nanas et Moriones et vocales exoletos et omnia acroamata et Pantaminos Populo donavit.*

(1) Voici son Epitaphe par M. le Comte de Tressan:

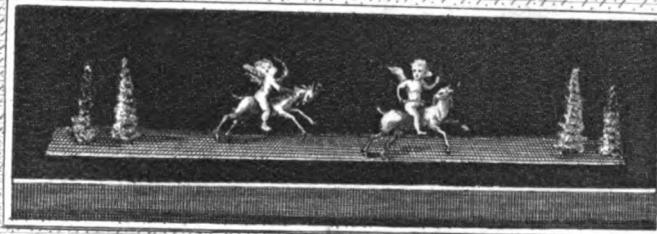
Hic jacet Nicolaus Ferry Lotharingus, structuræ tenuitate miranda, ab Antonino Novo dilectus, in juventutis ætate senex. Quinque lustra fuerunt ipsi sæculum. Obiit, die nona Junii A. M. 1764.

Né dans les Vosges, le 19 novembre 1741.

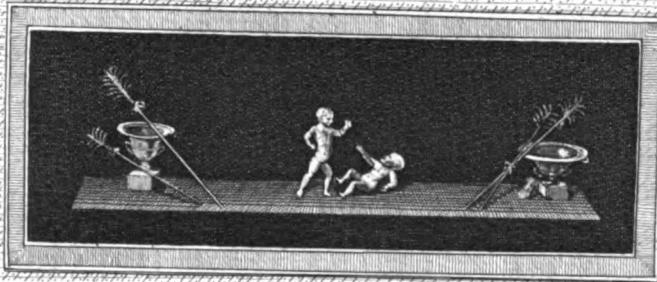
Bébé n'avoit pu recevoir aucune notion de Dieu et de l'immortalité de l'ame.

(2) Tournefort nous apprend que les Nains sont recherchés pour les menus plaisirs du Grand Seigneur: ils tâchent de le divertir par leurs singeries, et ce Prince les honore souvent de quelques coups de pieds.... passe-temps digne d'un despote.

115



116



Tom. II.

Voyez Argelle, XIX, 13; Athenée XII, 3, X. Casaubon, Saint Jean-Chrysostôme, in Epist. ad Timoth. I; Brochart, Georg. sacr. II, 23, et Hiero., p. II, lib II; Aldrovandus, libr. de Monstris.

Xiphilin, in Domit, remarque que, non-seulement les gladiateurs, mais quelquefois les Nains et même les femmes, s'exerçoient au jeux du pugilat. Voyez un passage de Stace qui est bien décisif, I, Syce Ult. V. 19 et suiv. Voyez aussi Hypse, Sat. II, 4.

Chez les Modernes il n'y a plus de Cirque, et quand il y en anroit encore, les femmes ne s'y exerceroient pas au pugilat. Nous les réservons à de plus doux jeux : nous sommes d'autant plus éloignés de leur permettre des exercices violens, si disproportionnés à la foiblesse, ou si l'on veut, la délicatesse de leur organisation physique, et si opposés aux graces de leur sexe, que les hommes eux-mêmes s'avouent trop peu robustes pour ne point s'interdire des luttes aussi pénibles. Cependant, par une contrariété dont on ne trouve que trop d'exemples, le François, né sensible et galant, qui verroit avec peine deux jeunes beautés s'escrimer avec férocité à la manière des gladiateurs, a le courage de souffrir que les femmes du peuple s'assimilent aux bêtes de somme, s'abâtardissent tout-à-fait en se consacrant aux travaux les plus vils et les plus rudes, et en portant de lourds fardeaux dont la vue du volume seul effrayeroit l'homme de nos jours le plus intrépide. Il faut croire sans doute que chez les Anciens, quand les femmes remplaçoient les lutteurs sur l'arène, c'étoit seulement pour en feindre tous les mouvemens et récréer un peu les spectateurs fatigués des scènes trop souvent sanglantes du Cirque.

Cicéron, à la mort de sa fille Tullia, se sert, pour peindre sa douleur, d'une expression consacrée parmi les gladiateurs et aux jeux du pugilat. *Cedo*, dit cet Orateur au désespoir en s'adressant à la Fortune, *cedo en manum tollo*. On sait que Cicéron voulut bâtir un Temple aux mânes de sa fille bien aimée. On a prétendu que sous le Pape Paul III, vers le milieu

Du seizième siècle, on découvrit un ancien tombeau avec cette inscription *Tulliola filia mea*, dans lequel il y avoit un corps de femme, qui, au premier souffle d'air, fut réduit en poussière, avec une lampe en cire allumée, dit-on, qui s'éteignit à l'ouverture du tombeau, après avoir brûlé l'espace de quinze cents ans.

P L A N C H E C X V I I .

Ce Tableau, qui a quelque rapport, pour la composition, avec ceux qui nous viennent de la Chine, a été découvert le 23 Août 1758, dans les excavations de Civita.

Il représente une vue de la Mer, avec quelques écueils et diverses îles fort agréables et enrichies d'édifices et de personnages. Sur le premier plan, est peint un grand arbre, accompagné d'autres plantes, et voisin d'un Temple ou Vestibule soutenu de deux colonnes. Tout auprès, sur une base assez haute, est placée une Statue de quelque Divinité, drapée d'un long manteau bleu céleste, et la tête couverte d'une coëffe élevée. C'est peut-être Junon ou Amphitrite. Derrière ce morceau d'Architecture et de Sculpture, on voit une autre fabrique qui a la forme d'un bastion; sur la partie la plus avancée dans l'eau et qui est défendue par une *barbacane* (1), est posé un Triton de couleur jaune; il soutient en l'air une espèce d'instrument, ou une rame: à peu près sur le même plan est une masse de rochers entassés, au haut de laquelle sont deux hommes, la tête couverte d'un chapeau rond et vêtus d'un habit court et blanc. L'un des deux est occupé à tirer un rêt, l'autre qui porte un panier à son bras tient de l'autre une ligne au bout de laquelle un poisson est pris. Plus loin, au milieu de la Mer, on voit une barque moitié jaune, moitié verte, les rames

(1) *Barbacane*, mot Italien, en latin *Cosluiarium*, sorte de fausse braie, fente perpendiculaire qu'on pratique dans les murs de quelques terrasses pour l'écoulement des eaux: renfort au bord d'une muraille, ou avant mer.

47



Tom. II.

sont de couleur violette. Près de la proue est une figure habillée de verd , et à la poupe une autre figure vêtue en rouge. Au milieu de cette petite chaloupe est un homme nu et debout; c'est peut-être celui que les Anciens apelloient *Portisculus* , *Hortator remigum* , le Maître-Pilote. Il tient dans ses mains une rame ou un long gouvernail , ou une perche propre à mesurer l'eau , et il paroît manœuvrer. Assis à ses pieds , plusieurs Mariniers font mouvoir un rang de rames. A la proue on observe deux espèces de boucliers ronds , et entr'eux cet ornement de vaisseau qu'on apelloit en grec *acrostolia*. Sur le dernier plan , dans une autre petite île , est un long édifice couvert , percé de grandes fenêtres et ombragé d'arbres , et au bout un pilastre fort haut soutenant un vase ou une urne : deux femmes vêtues de blanc passent auprès. Au milieu de l'île s'élève une petite colline au pied de laquelle est une colonne fort haute qui se termine en pointe ; c'est peut-être un fanal. Derrière cette colonne est un bâtiment carré : un portique et un petit bois à côté. Sur un tertre on a placé un therme ; à la suite on voit un superbe portique entouré de bosquets , et sur la pointe de l'île une figure vêtue de blanc avec un bonnet rouge. Le fond , qui est comme une autre île séparée , est encore orné d'un portique , et d'un autre édifice rond à son extrémité. Les deux colonnes cannelées , qui forment le cadre du Tableau , sont d'une couleur verdâtre , et les bases paroissent peintes en jaune.

P L A N C H E C X V I I I.

Ce Tableau contient presque tous les symboles et les attributs appartenant à la pompe , aux sacrifices et aux mystères de Bacchus. Sur le premier gradin ou marche - pied (car le mauvais état de la peinture en cet endroit nous empêche de donner une explication déterminée) , on voit une tigresse badinant avec un long serpent. Sur le second degré est une

cymbale renversée de couleur de bronze ; des cordons sont attachés à son manche ou anse , et servoient à suspendre l'instrument au col du joueur. Sur le gradin supérieur est l'autre cymbale posée en sens contraire de la première. A côté on voit une branche de laurier dressée contre le quatrième degré , sur lequel retombe le bout d'une guirlande de feuilles et de fleurs. Cette guirlande appartient à une corbeille de couleur de paille , posée au milieu du cinquième et dernier gradin. Elle renferme une tasse d'argent qui n'a qu'une anse , et un autre vase en forme de corne un peu recourbée de couleur rouge. Le bord supérieur ou embouchure , et l'extrémité qui se termine en pointe , paroissent d'or : il est couvert en partie d'une peau de panthère , dont on voit les pattes hors du panier rond de paille. Un long tyrsa entrelassé de bandelettes rouges est posé en travers de tous ces objets. Sur le même gradin , d'un côté on distingue une cymbale , ou tambour de basque garni de tous ses grelots , et sur la peau duquel se trouve dépeint un cercle de couleur d'or. De l'autre part est un vase à deux anses et soutenu sur un pied , il a la couleur de l'argent : il est d'une belle forme et bien travaillé ; il paroît indiquer quelques Sculpteurs : on y soupçonne une guirlande de pampre garnie de raisins. Les Anciens aimoient à prodiguer les ornemens sur leurs vases.

On a observé que les tigresses sont en tout semblables aux lionnes , excepté pour la couleur.

Artemidore, *Onuz*, II, 13, dit que les dragons ou serpens étoient consacrés à Jupiter *Sabazio*, au Soleil, à Cérès, à Proserpine, à Hécats, à Esculape et aux Héros. Clément d'Alexandrie assure que le serpent étoit admis aux mystères *Bachiques*, comme un symbole de ces saintes orgies. Suidas en donne pour raison, que loin de nuire à l'homme, ce reptile combat pour lui contre la vipère et la tue.

Les Initiés pour se reconnoître, avoient des signes et des formules qu'ils se communiquoient, en mangeant sur les tim-

panons et en buvant dans les cymbales, instrumens consacrés dans les orgies de Bacchus.

Tertullien, de Coronâ, Mil., cap. XII, dit que le laurier est consacré à Apollon, *ut Deo telorum* et à *liber* ou Bacchus, *ut Deo triumphorum*.

Les Anciens, à leur seconde table, ou au second service de leurs banquets, mâchoient des feuilles de lauriers qu'ils croyoient ami de la santé, et un préservatif contre l'ivrognerie; ils en faisoient aussi tremper dans leur vin pour en amortir l'odeur trop forte. Voyez Martial, lib. V, Ep. 4; Athenée, IV, 8. Le laurier étoit sur-tout employé dans les lustrations. Les paniers ou corbeilles d'osier servoient aussi dans les mystères : il étoit de différentes formes et de diverses matières : quelquefois ce n'étoit autre chose qu'un van, dans lequel les gens de la campagne amonceloient les prémices de leurs fruits et de leurs fleurs, pour les offrir en sacrifices à Bacchus ou à Cérés.

Ces gradins indiquent peut-être un Temple, devant lequel on plaçoit le vase d'eau lustrale, l'aspersoir, etc. La branche de laurier servoit quelquefois de goupillon, comme à présent une branche de buis.

Les vases à boire, en forme de corne, sont particulièrement consacrés à Bacchus. Ce Dieu est souvent représenté balançant un tyrsa d'une main, et de l'autre portant une corne, dans laquelle il exprima le premier une grappe de raisin, et fut ainsi l'inventeur du vin.

Athénée rapporte qu'à la pompe sacrée de Bacchus on portoit une outre contenant trois mille amphores de vin, et faite de plusieurs peaux de panthère cousues ensemble.

On avoit coutume de peindre sur le fond des cymbales ou tambours-de-basque des tigres, et autres figures relatives à Bacchus. Ici on ne peut distinguer ce qu'on y a tracé.

Ce Tableau, sorti des excavations de Civita l'an 1754, a cela de particulier, qu'il fut trouvé attaché à un mur avec un

crampon de fer. Dans l'appartement où il fut découvert , il y avoit des niches correspondantes à celle où étoit notre peinture ; mais les peintures en avoient été enlevées. Cette circonstance prouve que les antiques propriétaires de ce morceau en faisoient grand cas , puisqu'ils l'avoient taillé dans un autre endroit pour le placer ici , avec d'autres du même genre.

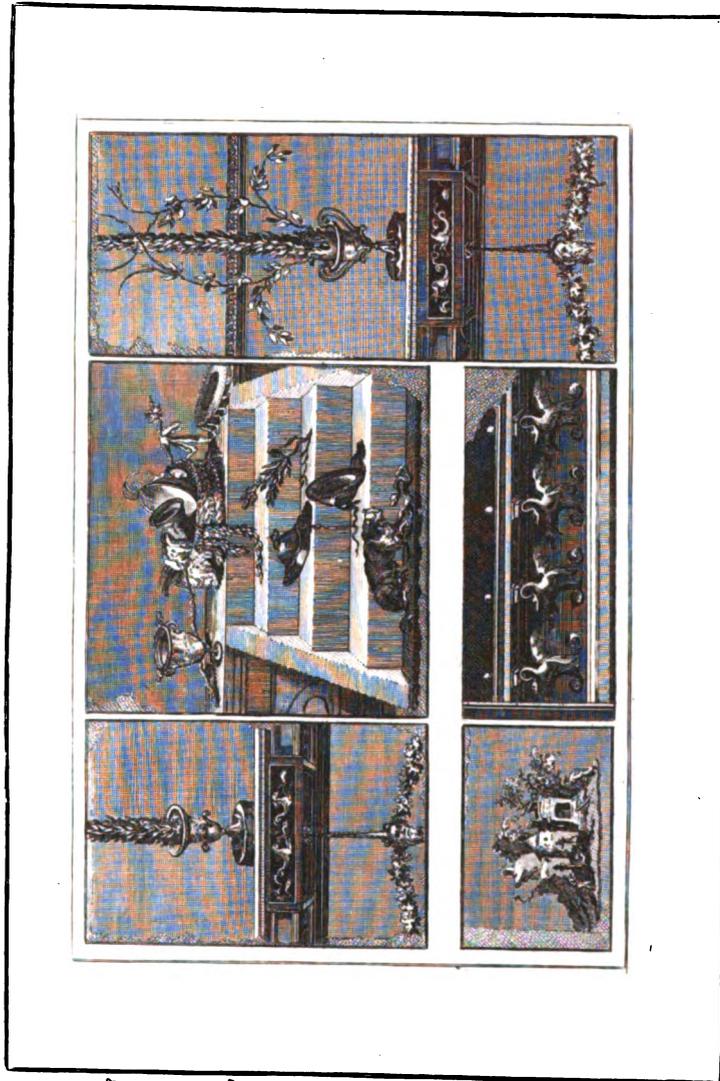
PLANCHES CXIX , CXX , CXXI et CXXII.

De ces quatre petits Sujets , les deux de côté sont presque semblables : les vases , les piques entrelacées de feuilles et de fleurs , les monstres marins qui sont au bas en forme de bas-relief , les têtes ou masques qui tiennent le milieu des guirlandes , et paroissent suspendues aux lambris , n'ont pas des différences assez marquées pour nous y arrêter.

N^o. 121. Les quatre cignes terminés en arabesque méritent d'être considérés avec attention.

Le N^o. 122 offre un paysage pittoresque. On y voit une figure qui s'incline devant un therme placé sur le chemin. Près de-là est un Temple en forme de rotonde au pied d'une roche , et au milieu d'un bois touffu.

Nous avons déjà remarqué , tome. I , combien étoit ingénieuse la précaution qu'avoient imaginé les Anciens pour assurer aux propriétaires la jouissance de leurs forêts. Le même esprit les a guidés pour empêcher les maîtres de plusieurs champs contigus d'empiéter les uns sur les autres. Antérieurement aux loix civiles ou religieuses , une borne nue , une pierre carrée suffit pendant quelques tems pour marquer son héritage , et le distinguer de l'héritage voisin. Le second pas vers la corruption , fut quand on se trouva obligé d'y graver le nom du possesseur légitime ; alors un législateur adroit et profond dans l'art de connoître les hommes , ne trouva point de barrière plus sûre , d'enclos plus inviolable que de diviniser cette borne même , et d'attacher par conséquent l'idée de justice , de châtim^{en}t , de récompense



118

119

120

121

122

Tom. II.

récompense à celle d'un Dieu, gardien des héritages. Les hommes qui perdirent sitôt les traces de l'innocence primitive, ou de la loi naturelle, adoptèrent cette Divinité avec reconnoissance. Les riches sorciers donnoient les premiers l'exemple, et devinrent par nécessité et par intérêt dévots au Dieu Terme, *Terminus*. Les pauvres, plus précieux que les autres, quoiqu'ils n'aient rien à perdre, par crainte et peut-être aussi bien aises de compter un Dieu de plus, saluent en passant cette pierre qu'un Sculpteur avoit métamorphosée en un figure vénérable. Ce que la loi naturelle prescrivait envain de respecter, sous peine du talion, ce que les loix positives de la Justice humaine ordonnoient en vain de ne point enfreindre, sous peine de restitution et d'infamie, la superstition, armée de châtimens imaginaires, sut le rendre plus sacré. Un Dieu de pierre devint un frein plus efficace que la conscience pour conserver intacts les droits imprescriptibles de la propriété.

P L A N C H E C X X I I I.

Ce Tableau, découvert dans les excavations de Gragnano, offre la vue d'un port magnifique couronné de quantité de divers édifices, avec des portiques et des tours. Du côté droit sont deux portes contiguës, dont l'une mène à la ville ou peut-être aux arsenaux, et l'autre à une maison de campagne ou à un passage. Sur le devant on remarque un rocher sur la cime duquel est une tour à moitié détruite; c'étoit peut-être un fanal; plus bas sont encore d'autres ruines. Ce rocher est percé à jour sur le côté, et on y voit un Pêcheur à la ligne. D'un autre part est un poteau auquel pend une corde; trois petites barques occupent le premier bassin de la mer, une autre est à l'entrée du port. Dans le port il y a quatre vaisseaux couverts de tentes. On fera attention au vieillard appuyé sur son bâton, qui sort de l'un d'eux au moyen d'un petit pont jetté du vaisseau au rivage. Le port est fermé par

Tome II.

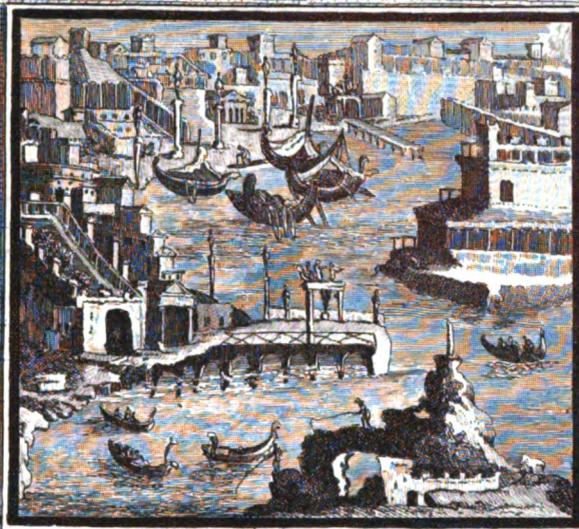
A a

deux môles composés de plusieurs grandes arches qui baignent fort avant dans la mer. Vitruve, V. 12. Ils forment deux terrasses, dont les rebords sont faits en treillis, sur l'extrémité desquelles on a élevé une porte, qui n'est-là que pour la décoration. La première porte ou arc de triomphe soutient deux Tritons jouant de la trompette; sur l'autre est une figure que l'on ne distingue pas bien, c'est peut-être la Nymphe Scylla et son chien; ce qui feroit croire que cette peinture représente un Promontoire de Sicile de ce nom et une ville voisine. Pausanias, II, 34. Toute la circonférence du port est ornée de pilastres surmontés de statues d'hommes et de femmes. La première représente un Priape ou un petit Hermès, placé tout à l'extrémité du môle. L'Anthologie nous peint toujours Priape comme le gardien, le Dieu protecteur des ports: c'est pour cela peut-être que Pollux, IX, seg. 34, en décrivant un port, fait mention d'un lieu appellé en grec *πρωγία*, *lupanar*. Diane n'étoit pas la seule Divinité qui présidoit aux ports. Pausanias, II, 34, fait mention d'une Vénus surnommée *Pontia*, *Limenia* ou *Limenesia*, protectrice des ports. L'Anthologie l'appelle *πρωγισσισία*, *amante des ports*; et en effet, les Marins ne sont pas les plus chastes des hommes.

Les autres statues pourroient bien être celles des Dieux et des Déesses marins. On avoit coutume d'élever sur le rivage de la mer des Autels et des Temples à Nérée, et aux cinquante Nymphes ses filles. Dans le port d'Ostie, que quelques Savans croient reconnoître ici, on voyoit les Temples et les statues de Portumne (1), de la Fortune, de Bacchus, de l'Espérance, et sur-tout de Mercure, Dieu du commerce, de la Félicité, ect.; peut-être aussi sont-ce des monumens élevés à la mémoire des Héros ou des Citoyens illustres de la Ville, comme on en rencontre plus d'un exemple chez les An-

(1) *Portumnus*. Les Grecs célébroient des jeux en son honneur, qu'on appelloit *Portumnales* ou *isthmien*.

123



124



Tom. II.

(187)

ciens. Les mânes de nos grands hommes de mer s'indignent de n'avoir point dans nos ports de semblables monumens à opposer à ceux de l'Antiquité; ce juste tribut d'hommages, rendu par leur Patrie aux services qu'elle en a reçus, leur auroit procuré encore plus de successeurs dignes d'eux.

PLANCHE CXXIV.

Ce N°. représente une table sacrée qu'on plaçoit dans les Temples, et sur laquelle est un vase à deux anses, destiné pour l'eau lustrale (bénitier), une branche de palmier ou aspersoir (goupillon), et une draperie servant de bandeau, de banderette ou de serviette à l'usage des Prêtres.

Ce petit sujet a été découvert dans les excavations de Portici.

PLANCHES CXXV, CXXVI, CXXVII et CXXVIII.

Ces quatre petits Tableaux de différens animaux, propres au service de la table, ont été trouvés dans les fouilles de Portici.

Celui du N°. 125 représente un oiseau dont la crête indique un coq, et un lièvre suspendu à la muraille par les pattes.

Dans le N°. 126, on voit deux pommes et un oiseau suspendu aussi par le bec, à travers lequel passe un anneau assujetti à un clou fiché dans le mur.

Dans le N°. 127 sont trois oiseaux couchés sur une table, et quantité de champignons par terre.

Le N°. 128 offre deux oiseaux pareillement couchés sur une table de pierre, et au bas deux poissons dont l'un est une anguille, et l'autre une murène.

Nous avons déjà remarqué que ces sortes de peintures s'appelloient *Xenia*; Voyez Vitruve, VI, 10; Philostrate, I, Imag. XXIX, II; Im. XXV.

La chair du lièvre paroissoit aux Anciens une viande si délicate qu'ils en avoient fait un proverbe : *Vivere in omni*

Aa ij

bono, qu'ils appliquoient à ceux qui en mangeoient aussi. Martial, XIII, Ep. 92, dit :

Inter quadrupes gloria prima lepus.

Voyez encore son Epigramme 30 du Livre V.

C'est d'après le cas qu'ils en faisoient qu'ils donnoient le nom de *leporaria* indistinctement à tous les parcs, garennes, remises où ils ras-embloient leur gibier de toutes sortes. V. Varron, de Re Rusticâ, III, 3 et 12 ; Argelle, II, 20.

Caton le Censeur, le premier des Latins qui ait écrit sur l'Agriculture, croyoit que pour bien dormir, il falloit manger de la chair de lièvre; et l'opinion populaire est qu'elle embellit quand on en mange neuf jours; pure badinerie sans doute (dit Pline, XXVIII, 19), mais pourtant trop accréditée pour qu'il n'y ait point quelque raison peu connue.... Le lièvre est aussi d'un grand usage pour les femmes : bien des gens croyent qu'en mangeant les parties de la génération du lièvre femelle, on conçoit toujours des garçons, comme encore en mangeant les testicules et la présure du mâle. Dioscoride dit au contraire que la présure du lièvre empêche de concevoir. Les Magiciens, dit encore l'Historien de la Nature, font avaler aux jeunes filles neuf grains des crottes du même animal, pour que leur sein reste toujours au même état sans grossir.

Quant à la poule de notre Tableau, Pline, H. N. li. X, c. 50, nous apprend « que les habitans de Délos furent les premiers qui engraisèrent des poules. Columelle, liv. 8, » ch. 2; Cicéron, Acad. liv. 4, p. 51; Varron, de Re Rusticâ, ch. 9, liv. 3. L'an 593 de la fondation de Rome, » Caius Cornélius, Consul, porta une loi somptuaire qui défendoit de servir d'autre volaille qu'une seule poule non » engraisée; mais on trouva moyen d'é luder cette sage disposition en engraisant, sinon des poules; du moins des » poulets, avec une nourriture trompée dans du lait, ce qui les rend d'un goût beaucoup plus délicat. L'art de la cuisine » ajoute l'Historien de la Nature, exige qu'une poule

« grasse soit apprêtée de manière que les cuisses fassent une
 » belle montre, et que le dos soit fendu en long, afin que
 » celui qui fait l'office d'écuyer - tranchant n'ait besoin ;
 » pour remplir toute la capacité du plat, et même pour le
 » faire déborder, que de soulever l'oiseau par une patte ». Voyez Macrobe, Satur. l. 2, ch. 13; Aulugelle, l. et ch. 24; et Festus, au mot *Centenariae Cœnae*.

On voit par ces détails curieux, que nous n'avons pas même sur les Anciens l'avantage d'une cuisine plus recherchée, et qu'ils pourroient encore nous y donner des leçons.

Voyez encore le chapitre 46 du même livre X de Pline; c'est là qu'il nous apprend qu'à l'égard des poules propres aux sacrifices, celles qui ont le bec et les pieds jaunes n'étoient point estimées convenables : il en falloit de noires pour les sacrifices secrets, tels que ceux des mystères de la bonne Déesse.

Quant aux poules de Numidie, aux poulardes et aux chapons, consultez Pétrone, cap. 37; et Bullengerus, de Conviv. II, 14.

Les Anciens appelloient *circites*, *circuli*, les cercles ou anneaux dont ils se servoient pour suspendre plusieurs différens objets au plancher, ou le long des murailles. Varron, V. de L. L. en parle : *Ut parvi circuli, annuli, sic magni dicebantur circiros anni*.

Les Anciens faisoient un usage fréquent des champignons.
 » Athénée, II, 19; Pline, XXII, 23, divise les champignons en trois classes; les rouges, qui sont les meilleurs,
 » ensuite les blancs; ceux qu'on appelle *suillus* (*porcino* en Italien) sont très-venimeux : ils firent périr des familles
 » entières; entr'autres Annæus Sernus (1), Capitaine des
 » Gardes de Néron, avec plusieurs Tribuns et Centurions
 » qui en mangèrent : *Quae voluptas tenta tam ancipitis*

(1) Ami intime de Sénèque, à qui ce Philosophe avoit adressé ses livres de *tranquillitate*.

» *cibi?* Ils ont quelques bonnes propriétés, entr'autres Plin
 » assure qu'ils effacent les taches de rousseur, et ces taches
 « brunes ou livides que les femmes ont quelquefois au visage;
 » il ajoute plus bas : *Libet et coquendi dare aliquas com-*
 » *munes in omni eo genere observationes, quando ipsae*
 » *suīs manibus delicias praeparant hunc cibum solum et*
 » *cogitatione ante pascuntur, succineis novaculis, aut*
 » *argento apparatu comitante*, etc.... Je veux bien donner
 » en général la manière de cuire et d'apprêter les champi-
 » gnons en faveur des voluptueux de ce siècle, qui portent la
 » délicatesse jusqu'à les éplucher et les couper eux-mêmes
 » avec des couteaux à manches d'ambre, dont la lame est
 » revêtue d'argent (1); goûtant déjà par avance à les voir et
 » les manier seulement le plaisir exquis d'un mets si déli-
 » cieux ». Ce passage peut fournir un trait de plus au Ta-
 bleau des mœurs anciennes comparées aux modernes:

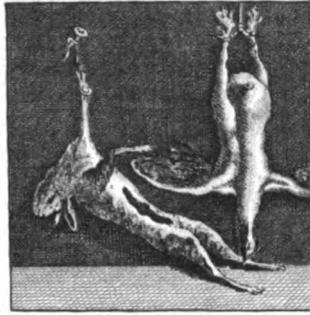
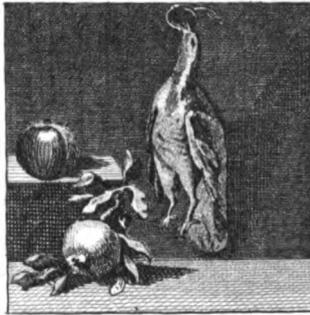
Voici un autre passage d'Isidore, XVI, 10, très-curieux sur l'étymologie du nom latin des champignons : *Fungi, quod aridi ignem acceptum concipiunt: quā enim ignis est; unde et esse vulgò dicitur, quod sit fomes ignis, et nutrimentum.*

Les Anciens faisoient encore un très-grand cas des murènes, ils en nourrissoient une grande quantité dans des viviers. A Rome et à Messine ce poisson passoit pour le plus délicat de tous; ainsi que l'anguille : on l'appelloit aussi *flute, quod in summā aquā prae pinguitudine fluitent.* Macrobe, Sat. III, 15.

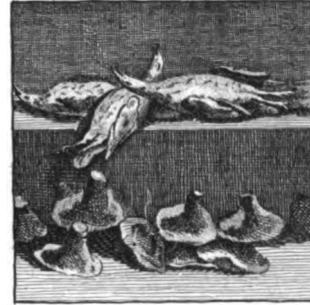
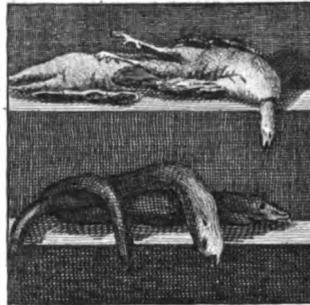
Vedius Possion, Chevalier Romain, inventa par le moyen de cet animal un nouveau genre de cruauté : il faisoit jeter dans des viviers de murènes les esclaves qu'il condamnoit à

(1) Les Anciens croyoient que le contact de la rouille pouvoit rendre les champignons venimeux; c'est pourquoi ils évitoient de les couper avec du fer. Pour combattre l'effet des champignons venimeux, ils faisoient boire au malade du nitre, ou de l'huile ou du vinaigre.

125



126



127

128

129



Tom . II .

la mort, non qu'il trouvât (dit Pline, liv. IX, 25,) que la férocité des bêtes terrestres ne pût suffire à leur supplice ; mais elles n'auroient pu, comme les murènes, lui procurer le spectacle d'un homme dépecé et dévoré tout entier en un clin-d'œil. Ce Chevalier Romain étoit l'un des favoris de l'Empereur Auguste ; et son maître ne le punit point de cette cruauté réfléchie et raffinée.

On dit que si l'on fait goûter du vinaigre aux murènes, cela sur-tout les met en fureur : elles ont la peau très-mince (ajoute Pline au même endroit), en comparaison de celle des anguilles qui est épaisse. Aussi est-ce avec cette dernière qu'on châtoit à la maison ou à l'école les enfans des Sénateurs ; c'est par cette raison que les courroies d'anguilles étoient inusitées dans les peines afflictives de la Justice réglée.

Les Anciens mangeoient les anguilles apprêtées avec de la feuille de poirée. Athenée, VII, 13 ; Aélien H. A. XII, 30, dit qu'on accoutumoit ce poisson à venir prendre lui-même sa nourriture dans la main des hommes, et à distinguer leurs voix. Pline nous apprend, XXXII, 2, que les anguilles du bassin de la fontaine de Jupiter Labrandéen avoient des boucles d'oreilles passées aux ouies. La murène de Marcus Crossus étoit de même. Les anguilles du fleuve du Gange étoient très-estimées et avoient jusqu'à trente pieds, au rapport de Pline, IX, 3, qui au même endroit assure que la mer des Indes produit des baleines de quatre arpens (1), c'est-à-dire 1000 pieds.

Les habitans de la Béotie avoient coutume de sacrifier à leurs Dieux des anguilles du lac Copaide. En Égypte, au contraire, elles étoient adorées comme des divinités.

(1) Les plus grandes baleines que l'on connoisse n'excèdent pas 120 pieds. Pline parle ici sans doute du Karaken, l'un de ces énormes polypes, assez communs, dit-on, dans les mers du pôle Arctique, et l'effroi des navigateurs, qui lui donnent jusqu'à une demi-lieue d'étendue.

P L A N C H E C X X I X.

Ce petit Tableau carré représente un masque ou une tête de Bacchus couronnée de pampre, de grappes de raisins, et le front ceint d'une bandelette, dont les deux bouts retombent des deux côtés. Dessous on voit une guirlande faite de feuilles de laurier et de quelques fruits, et soutenant une colombe.

Servius, dans son Commentaire de la neuvième Églogue de Virgile, nous apprend qu'en Épire on disoit qu'il y avoit un bois où des colombes rendoient des oracles, parce que dans la langue du pays *Πελαίηδος* étoit un nom qu'on donnoit également et aux colombes et aux devineresses consacrées parmi les hommes, qui n'ont point d'origine plus sérieuse et mieux établie. Que d'institutions civiles et autres fondées sur un jeu de mots, sur un *calambour* !...

P L A N C H E S C X X X , C X X X I , C X X X I I et C X X X I I I.

Ces quatre petits sujets sont encore du genre de ceux que nous venons d'expliquer plus haut, et ont été découverts au même endroit.

On ne distingue pas bien les deux objets peints au haut de la Planche du N^o. 130, quelques-uns veulent y reconnoître une nacre de-perle, *concha margaritifera pinna*. Voyez Pline IX, 35. On sait que Cléopâtre, la maîtresse d'Antoine, consomma dans un seul soupé 1000000 desesterces (1000000 liv. monnoie de France) : on avaloit deux perles dissoutes dans du vinaigre (1); mais cette femme prodigue n'eut pas même la gloire de ce luxe effréné : elle ne fit qu'imiter l'impudente prodigalité d'un certain Claudius, fils du Comédien Ésope, lequel invita un jour à un grand repas tous ses amis, et leur donna à chacun une perle à avaler.

Vitruve, liv. 8, ch. 3, confirme cette propriété résolutive du vinaigre à l'égard des perles: il étend même son action jusque sur le silex.

Plin

Pline ajoute « que l'Acteur tragique Esope avoit un plat » qui seul coûtoit 100000 sesterces, *non dubito indignatos lupentes* ». XXXV, 12.

En cela nous n'avons rien à reprocher aux Romains, mais nous différons d'eux en ce que nos Historiens n'excusent point, par leurs talens, les désordres de leur luxe et de leurs mœurs.

Dans le même N^o. 130, on voit un oiseau vivant près d'un vase de terre à anse, sur le goulot duquel est renversé une espèce de coupe ou timballe de verre travaillé à fascettes et ciselé.

Le luxe extrême introduisit ces sortes de vases, qui coûtoient beaucoup plus que ceux d'or ou d'argent.

« (1) L'art de la plastique, au rapport de Pline, doit sa première invention à Dibutade, Potier de terre Sicyonien » établi à Corinthe; graces toutefois à sa fille, amoureuse » d'un jeune homme qui partoît pour un long voyage; elle » traça le pourtour de l'ombre profil de son amant sur la » muraille (2), à la lueur d'une lampe (d'autres disent aux » rayons du soleil) : son père, sur ce même dessin, plaqua » de l'argile, exécutant cette image en relief sur le dessin » tracé; puis mettant cette argile durcir au four avec ses » autres poteries, il eut ainsi le premier type en terre cuite. » On veut que ce premier type ait été conservé à Corinthe » dans le Temple des Nymphes ».

La majeure partie du genre humain se sert de vases de terre (dit encore Pline); la terre de Samos a la vogue sur toutes les autres pour la vaisselle de table. (Le vase de notre Tableau est peut-être du genre de ceux qu'on appelloit *samia*). Les Galles ou Prêtres de Cybelle, mère des Dieux, se retranchoient les parties naturelles avec un tesson de terre de Sa-

(1) On appelloit ce travail *plastique*, ou l'art d'exprimer en relief et en entier tous les objets avec de la craie ou de l'argile.

(2) Espèces d'esquisses qui ont été renouvelées de nos jours sous le nom de *Portraits à la Silhouette*.

mos ; sans cela , ils mouroient , disoit-on , des suites de leur opération.

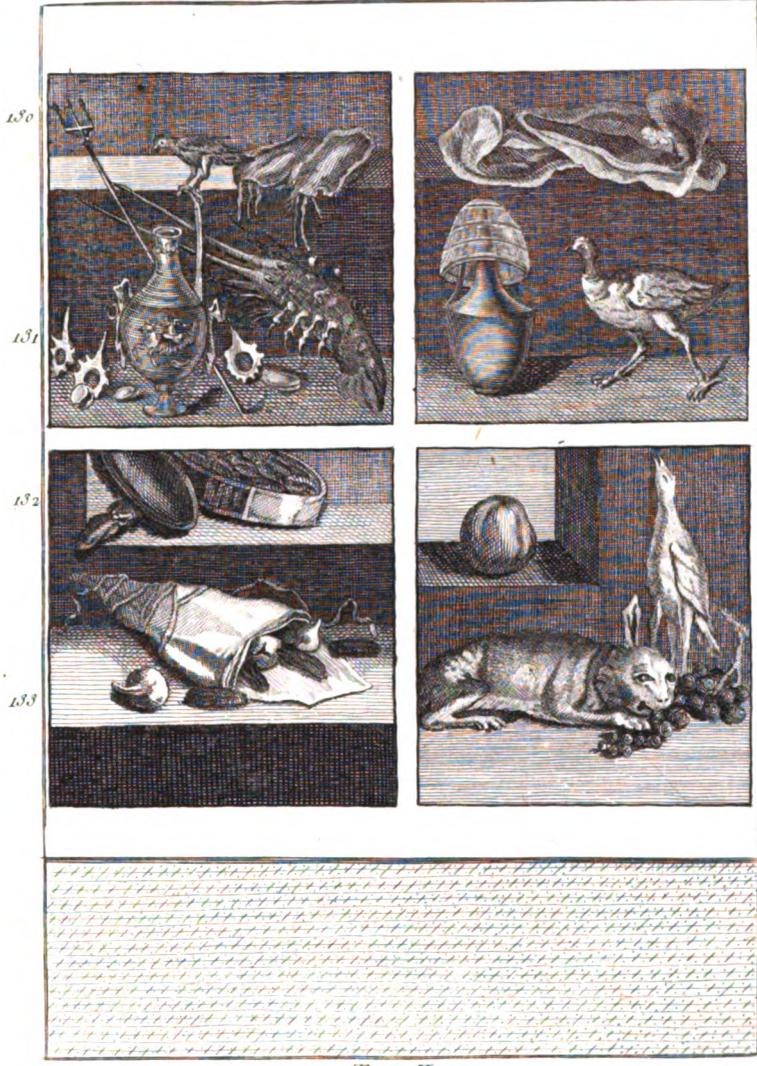
Du tems de Pline , on concassoit de ces tessons de terre cuite ; et en les incorporant dans une pâte de chaux , on en faisoit des vases plus fermes et plus durables que ceux dont ils provenoient.

Pline reproche à la mémoire d'Aristote , qu'à l'inventaire des effets de ce Philosophe , on vendit à l'enchère soixante-dix plats.

Le N^o. 131 offre sur une table , ou rebord de pierre , deux sèches , poisson de mer , et un peu au-dessous un crabe ou écrevisse marinée. A côté est un trident dressé contre la muraille , et un vase de métal orné au milieu de la figure d'un cheval marin monté par un génie , et ayant sous lui un dauphin. Le col de cette espèce d'amphore est aussi décoré d'une petite guirlande ; ce qui la pourroit faire ranger dans la classe de celles qu'on appelloit *silicata* , *hederata* , *corymbiata*. Aux deux parties latérales de ce même vase est un anneau et une draperie en forme de rosette passée dedans : sur le haut de son manche est perché un oiseau. A terre sont trois étoiles et autant de petites coquilles de mer. Voyez Pline , IX , 60.

Le trident étoit un instrument en usage parmi les Pêcheurs pour prendre les sèches , les poulpes et les thons. Les Cuisiniers s'en servoient aussi , et alors on l'appelloit en latin *suscina*.

Les figures en bas-relief sur le vase ont quelque rapport avec Neptune , et indiqueroient un vase consacré aux sacrifices , ainsi que la draperie en forme de bandelette passée dans les anneaux. On pourroit dire , aussi avec autant de vraisemblance , que l'Auteur du Tableau , par ces attributs , aura voulu indiquer que cette amphore étoit destinée à contenir une saumure , ou sausse faite des intestins de poisson , et que les Anciens appelloient *garum* et *muria*. Dans cette supposition , la draperie des anneaux seroit un essuie-main ou autre linge de table et de cuisine.



130

131

132

133

Tom. II.

Le N^o. 132 offre un oiseau suspendu par le bec à la muraille , une grosse pomme placée sur l'appui d'une fenêtre , et un lapin mangeant une grappe de raisin.

L'opinion qui range les lapins dans la classe du lièvre est celle de toute l'antiquité : ces deux espèces originairement avoient la même dénomination : le mot *lièvre* (1) signifie *ladre* , ou *animal hébreu sujet à la lèpre*. En Grec et en Anglois le nom du lapin exprime parfaitement l'affinité de cet animal avec le lièvre. La dénomination (2) espagnole a prévalu et signifie *gibier royal*. Le mot François *lapin* qui a succédé au vieux mot *connil* , vient de notre vieux reste , *clampir* , *clamponner* , d'où est dérivé le mot *clapier* , *clapin* , qui a formé le nom *lapin*. Pline nous apprend que de son tems on avoit coutume de tirer les petits lapreaux du ventre de la mère , ou bien de les prendre à la mamelle. Dans l'un et l'autre cas on les apprêtoit pour sa table sans les vuidier. Ce mets passoit pour excellent , on le nommoit *laurices* , apprêt dans lequel il entroit des feuilles de laurier.

Les Habitans des îles Baléares (Majorque et Minorque) , anciennes colonies Celtibériennes , avoient conservé le même respect religieux pour le lièvre et le lapin que César , Bell. Gallic. 5 , remarqua chez les Habitans de l'île Britannique. Les uns et les autres s'abstenoient de tuer et de manger , à l'exemple du Peuple de Dieu , aucune espèce de lièvres , et par conséquent de lapins. Ces Peuples , fort incommodés à la longue de ces animaux d'une fécondité (3) inexprimable , firent demander à Auguste des troupes Romaines qui n'eussent point de scrupule à se rendre coupables du meurtre d'un lapin.

(1) Selon Varron , *lepus* , *leporis* , *leporem* , à *celeritudinem* , quod *lepipis*.... De Re Rustica , III , 12.

(2) L'Espagne fut appelée *Cuniculosa* , à cause de la grande quantité de lapins qu'elle nourrissoit , comme l'attestent beaucoup de médailles de ce pays.

(3) D'une seule paire de lapins qui fut miso dans une île , il s'en trouva , dit-on , six mille au bout d'un an. *Votten*.

Strabon , lib. III , appelle le lapin , *petit lièvre qui aime les trous* . Voyez aussi Bochart , Phal. III , 7 .

Ce n'est pas sans intention que l'Astiste a représenté le lapin de notre Tableau occupé à manger des raisins : il a sans doute voulu exprimer son naturel avide et vorace pour les fruits et le bled .

Le N^o. 133 est divisé en deux plans . Sur le premier est un cornet renversé d'où sortent quantité de fruits de diverses sortes , mais qu'on ne sauroit distinguer . Sur le second est un panier ou corbeille pareillement rempli de fruits . *Fiscina , frondaria , ficorum* . Pline XVIII , 31 .

P L A N C H E C X X X I V .

Ce Tableau , trouvé dans les excavations de Civita , représente , ainsi que les précédens , des objets qui ont rapport à la table , et est composé de deux morceaux : l'un d'eux est plus d'à moitié rompu . On y soupçonne à peine un vase et son couvercle à côté de lui , un saucisson , (voyez notre premier volume) , une oie (1) , frappée au col d'un coup mortel , et dessous une coupe d'argent .

Les Romains aimoient beaucoup la chair de l'oie , sur-tout le foie de cet oiseau . « Celui des oies engraisées devient d'une » grosseur prodigieuse , dit Pline X , 22 . Quand il est tiré du » corps de l'animal , on en augmente encore le volume en » le faisant tremper dans le lait et le miel . L'invention d'un » manger aussi exquis , ajoute l'Historien de la Nature , » fut long-tems disputée . On en fait honneur à Scipion-Me- » tellus , homme consulaire ; d'autres à Marcus Seius , » Chevalier Romain du même tems . Un fait certain , c'est » que ce fut Messalinus Cotta , fils de l'orateur Cotta , qui » imagina de brûler superficiellement des pattes d'oies , et » d'en faire un ragoût avec des crêtes de poulets » .

(1) En latin *anser* , comme qui diroit *anas* , c'est-à-dire grand canard .

Hélas le tems, qui détruit les monumens les plus durables, n'a pas permis que ces diverses préparations de mets vinsent jusqu'à nous. Nous nous en sommes amplement dédommagés en leur substituant d'autres accommodages que nos ayeux nous eussent enviés. L'Histoire du Comestible n'a pas d'époque plus brillante que notre siècle, et laissera de nous à nos neveux l'idée la plus avantageuse.

Le duvet des oies Germaniques, qui étoient blanches, se vendoit du tems de Pline cinq deniers la livre, ou quarante sols de notre monnoie.

Le Philosophe Sacyde, qui mourut l'an quatrième de la centrentième Olympiade, avoit une oie tellement familiarisée avec lui qu'elle ne le quittoit ni jour ni nuit, ni en public, ni en particulier, et qui l'accompagnoit jusqu'aux bains. Cette oie étant morte, son maître lui fit de magnifiques obsèques.

On raconte qu'une oie aima, pour sa beauté, un jeune enfant nommé AEgius, de la Ville d'Olène; et qu'une autre aima Glaucé, joueuse de luth du Roi Ptolemée, cette même Glaucé qu'on dit avoir été aimée d'un bélier en même tems.

Le second morceau du N^o. 134 n'est point fracturé. On y voit sur un rebord de pierre une grenade entr'ouverte et une pomme; et au milieu un vase de verre transparent et rempli de divers fruits, de poires, de pommes, etc.; une superbe grappe de raisin suspendue à la muraille tombe à moitié dans ce vase. Sur un autre appui moins élevé est un autre vase de terre plus petit ayant son couvercle à côté de lui et tout plein de raisins.

Un troisième vase mérite une attention toute particulière; sa partie supérieure est large, le reste se termine en pointe, en sorte qu'il ne peut point se tenir debout. Il est fermé avec soin avec de la peau qui garnit son couvercle, lequel est assujetti par de forts liens passés dans ses deux anses, et formant un nœud autour du pommeau de ce couvercle.

Les repas des Anciens se faisoient ordinairement en deux ser-

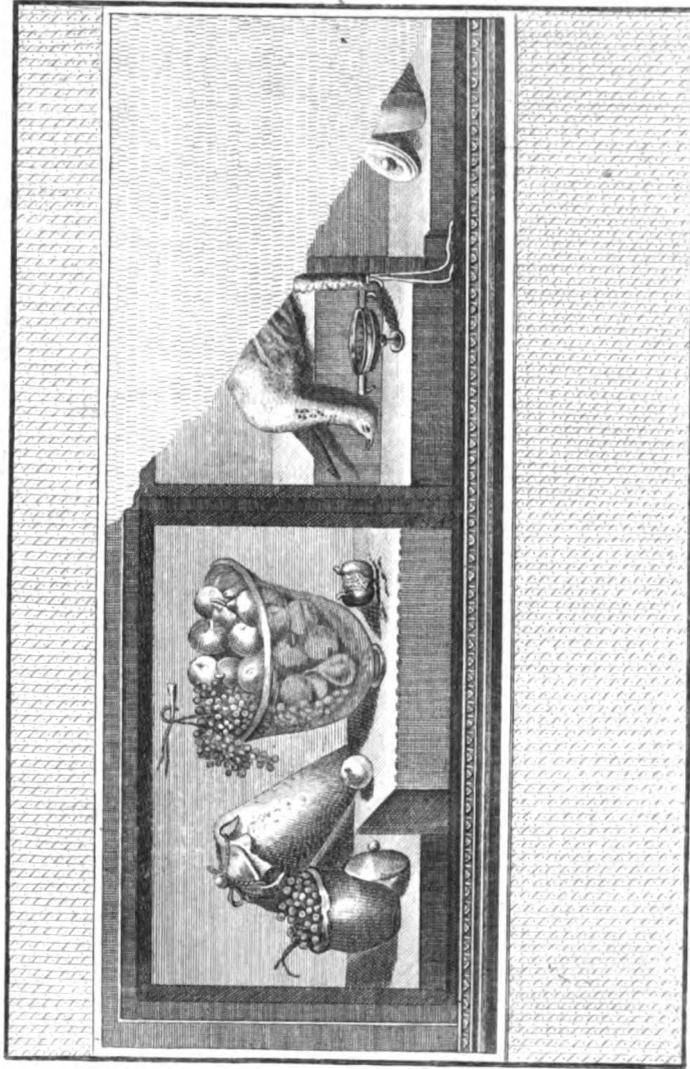
vices : le premier composé de différentes viandes, le second en fruits; c'étoit le dessert de nos repas bourgeois.

Les Anciens se servoient beaucoup de vases de verre. Pausanias, liv. II, 27, rapporte que près d'un Temple d'Esculape à Épidaure, il y avoit une rotonde de marbre blanc qui renfermoit des peintures de Pausias (1), entre lesquelles on distinguoit l'ivrognerie, buvant dans une bouteille de verre, à travers laquelle on voyoit un visage de femme.

La belle grappe de raisin de notre Planche, nous rappelle une coutume des Romains. Ils conservoient tout l'hiver des raisins suspendus et attachés ensemble en forme de voûtes. Plinie rapporte, XIV, 1, que dans la partie intérieure de l'Afrique, on trouvoit de son tems des grappes plus grosses que des petits enfans.

Plinie, au même endroit, nous apprend qu'on mettoit dans des pots de terre des grappes de raisin dans toute leur fraîcheur au sortir de la vigne, et après avoir entassé du marc autour de ces pots, on les enfermoit dans des barriques. Il y a encore d'autres raisins qu'on fait sécher à la fumée, ce qui leur donne la même saveur agréable qu'aux vinsenfumés. L'empereur Tibère mit en vogue les raisins ainsi séchés dans les fourneaux d'Afrique. Avant lui, on servoit au commencement des repas ceux de la Rhétie..... On confit aussi des raisins au moût, et on les laisse s'enivrer de leur propre vin. Il y en a d'autres qu'on laisse attachés à la vigne jusqu'aux raisins nouveaux; mais en les enfermant dans des fioles de verre à travers lesquelles on les voit; et de cette manière, lorsqu'on a eu soin de poisser leur queue, ils se conservent aussi long-tems et aussi fermes que ceux qu'on a gardés dans des vases ou dans des tonneaux.

(1) Pausias, Peintre célèbre de Sicyone, contemporain d'Appelle, et comme lui disciple de Pamphile. Sa patrie se trouvant obérée de dettes, ses tableaux furent mis publiquement en vente, ce qui fournit occasion à l'Edile Scaurus de les faire transporter à Rome.



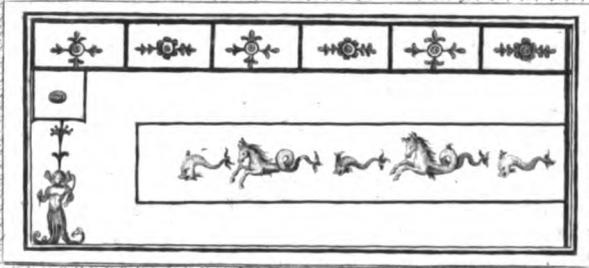
204

Tom. II.

135



136



137



Tbm. II.

Voyez Varron, de Re Rusticâ , III, 15; Columelle, XII , 39, etc. etc.

P L A N C H E C X X X V.

Cette petite Peinture oblongue représente d'abord un ours se jettant sur un petit génie terrassé. De l'autre côté un pareil enfant à terre sur un genou, assailli aussi par un autre ours qu'un troisième génie perce avec un long dard. Au milieu est un loup qui mord le bras d'un quatrième petit garçon ailé et à moitié renversé, tendant la main vers son camarade, qui lance un javelot à l'ennemi commun.

On rencontre fréquemment de pareils sujets sur les pierres gravées et les marbres antiques.

Ce Tableau fut trouvé à Portici.

P L A N C H E C X X X V I.

Petit Tableau d'ornemens découvert à Civita, contenant trois Dauphins séparés par deux chevaux marins : sur le côté une figure d'homme avec des ailes de papillon aux épaules et terminée en arabesque ; de la main droite elle porte en l'air une petite crosse, de la gauche quelque chose qu'on ne sauroit distinguer.

Ces ailes de papillon rappellent la fable allégorique de Psyché et de l'Amour, et le système de Platon sur l'ame.

P L A N C H E C X X X V I I.

Les deux petits morceaux de Peinture qui composent ce Numéro, furent trouvés dans les excavations de Gragnano.

Dans le premier, près d'un cerf debout, on en voit un autre qui est couché au pied d'un arbre, et qui tient son museau élevé en l'air. Un bouc est derrière eux et semble les regarder.

Lisez, au sujet des cerfs, le chapitre 32 du liv. VIII de

l'Hist. Nat. de Plin. On voit, dit cet Écrivain Philosophe , quelquefois des cerfs blancs. Telle étoit la biche de Quintus-Fertarius. Ce Romain la menoit à sa suite dans ses voyages de Portugal, et l'érigeoit en prophétesse dans l'esprit de tout tems crédule des peuples de l'Espagne. Valère-Maxime atteste le même fait, liv. I, chap. II, n^o. 4.

Le second morceau de peinture offre un édifice carré entouré de cyprès. Devant, assise sur une masse de terre, est une figure drapée jusque sur les pieds : elle est ombragée d'un arbre, peut-être d'un laurier. Elle a sur la tête une couronne radiée, et tient entre ses mains une lyre. Une autre figure debout, coëffée d'un chapeau rond et tenant un feuillage à la main, paroît s'incliner dévotement devant la statue ou figure assise. C'est probablement quelque Divinité; un Apollon, par exemple.

P L A N C H E C X X X V I I I.

Au milieu de ce Tableau (dont nous sommes redevables aux excavations de Portici), est un Autel carré du centre duquel s'élèvent des flammes et de la fumée; sur le piédestal on voit chacun devant un côté opposé deux Ibis, oiseaux d'Égypte qui mangent les serpens, et autour onze personnages d'état, de sexe, d'âge, de costume et d'attitude divers. La principale figure, celle du moins qui se fait le plus remarquer par son mouvement expressif et les ornemens de ses vêtemens, est cette femme agenouillée couverte d'une tunique blanche et d'une autre draperie rouge et à franges, qui, passant sous son bras droit vient retomber par-dessus l'épaule gauche. De la main droite elle tient un cistre, sur l'autre main elle porté un bassin chargé de fruits, d'épis et d'herbages. Elle a une couronne sur la tête; ses cheveux déliés flottent sur ses épaules : elle a les pieds nus ainsi que toutes les autres figures de cette composition. Derrière cette femme est une jeune fille vêtue de violet. De son bras droit, nu jusqu'au dessus du coude, elle
porte

porté un vase propre aux sacrifices. De son autre bras pareillement retroussé, elle soutient sur sa tête une corbeille ronde. Des deux figures qui sont à la gauche de celle-ci, l'une a la tête rasée et est nue jusqu'à la ceinture, d'où lui tombe jusque sur les pieds une draperie blanche : elle porte aussi un cistre et un rameau d'arbre ; l'autre personnage a ses cheveux et est habillé jusqu'au menton. De l'autre part, sur le devant du Tableau, est un vieillard à genoux et presque renversé sur ses talons : il a les mains élevées comme pour faire sa prière. Il est presque chauve et nu jusqu'au milieu du corps. Le reste est couvert d'un drap blanc orné par le bas de quelques franges. Un peu sur le côté sont trois autres figures toutes vêtues. La première, qui est une femme, tient à sa main droite un instrument formé de plusieurs bâtons qui se croisent ; c'est peut-être un cistre, tel que celui qu'on voit dans les mains d'un Harpocrate, rapporté par Grutter et Cuperus : dans la gauche elle porte une branche ou quelque herbage. Les deux autres sont une petite fille et un vieillard. Des trois autres personnages qui restent à expliquer, l'une est une jeune fille les bras croisés et ne faisant rien ; puis une femme ayant une épaule et la moitié du sein découverts et jouant de la trompe ou de la flûte. La troisième figure tient suspendue à sa main gauche une petite chaîne composée de quatre anneaux qui, passés l'un dans l'autre, vont toujours en diminuant de volume. Dans sa main gauche élevée est un instrument particulier, composé d'une pique qui sert de diamètre à un cercle formé de sonnettes ou de grelots ; c'est une sorte de crotales. Voyez Pollux, VIII, 10. Derrière cette espèce d'avant-scène, le fond du Tableau paroît représenter l'entrée d'un Temple par les cinq gradins, les deux colonnes et l'épistyle (1) qui les couronne. Des deux côtés est un mur façonné en espèce de créneaux, et derrière à droite on aperçoit de verts bosquets

(1) *Epistylum*, architrave des ordres grecs ; mot latin dérivé de deux mots grecs, *sur, colonne*.

du milieu desquels s'élève un arbre de la classe des palmiers. Les deux colonnes sont entourées de lierre ; et dans une partie supérieure est liée une palme : au milieu de l'architrave est suspendue une couronne tissue avec des feuilles. Six autres personnages sont représentés sur ce fond. Un de chaque côté joue du cistre ; un autre à gauche de la cymbale ou du tambour de basque. Voyez Montfaucon , tom. II , p. 11 , Pl. CXVI. De l'autre part , une quatrième figure tient élevé le doigt index de la main droite , comme pour recommander le secret. Une jeune fille du même côté paroît jouer avec ses deux mains d'un instrument qu'on ne distingue pas bien. Le héros de cette composition semble être l'homme barbu qui en occupe le milieu. Il est de couleur bazannée ; sa tête est ceinte de feuilles : il est vêtu d'un habit violet , étroit et court , qui lui permet le libre exercice des bras , des cuisses , des jambes et des pieds , qui sont nus. Il est en action de danser.

Il n'est point douteux que ce Tableau ne représente une cérémonie sacrée des mystères d'Isis.

Beaucoup ont parlé de l'ibis : cet oiseau étoit en grande vénération chez les Égyptiens , pour leur avoir rendu deux grands services ; d'abord en les délivrant des serpens ailés , et ensuite en leur découvrant l'usage du clystère : invention accordée mal-à-propos à la cigogne , avec laquelle l'ibis n'a rien de commun. Les Apothicaires et les Médecins sont donc inexcusables de confondre ces deux espèces d'oiseaux bien distincts , et de prendre une cigogne pour emblème : c'est l'ibis qu'ils devoient consacrer dans leurs armes. Voyez Pline , VIII , 27. Au Chapitre 26 , le même Auteur donne la gloire de l'invention de la saignée à l'hippopotame , qu'il appelle *repertorem detrahendi sanguinis*.

Voyez Hérodote , II , 75 , 76 ; Diodore de Sicile , I , 87 ; Strabon , XVII ; Aristote H. A. IX , 27 ; AElien A. H. II , 38.

Les Prêtres , les Ministres et toutes les femmes qui étoient

de la cérémonie sacrée d'Isis , portoient un vêtement blanc. L'habit des Initiés s'appelloit *stola olimpica*. C'étoit une robe de lin très-longue , et couverte de différentes figures d'animaux peints. Voyez Apulée , Métam. XI.

Voici la description du cistre par le même Auteur , au même endroit de sa métamorphose de l'Ane d'or : *AEreum crepitaculum, cujus per angustam laminam in modum Baltei recurvatam trajectae mediae pauculae virgulae, hispante brachio tergeminos ictus reddant argutum sonum*. La forme de cet instrument a subi quelques variations. Montfaucon, tom. II, p. 11, lib. I et VII, Pl. CXVII.

Diodore de Sicile, I, 14, rapporte « que les Égyptiens, » dans le tems de la moisson, mettoient debout une gerbe de » premiers bleds qu'ils recueilloient, autour de laquelle ils » pleuroient en invoquant Isis, et célébroient ainsi la mémoire de sa découverte dans le tems le plus convenable. » Dans les Fêtes d'Isis, on portoit des épis de bled en reconnaissance du grand bienfait dont on se croyoit redevable à » cette Déesse, qui, dit-on, enseigna l'usage du froment et de » l'orge. On dit de plus qu'Isis a donné les premières loix » aux hommes; c'est pour cela que les Grecs ont nommé Cérés *Themophore*, ou législatrice ». Voyez l'explication qu'en donne Diodore lui-même au Chapitre 24 du même livre.

La couronne de la femme agenouillée de notre Tableau paroît être tissée de feuilles blanches de palmier, conformément au costume des Initiés aux mystères isiaques, et à la description qu'en donne Apulée : *Caput decore corona cinxerat, palmae candidae foliis in modum radiorum pro sistentibus*. Cette couronne, qui avoit un rapport direct au soleil ou à Osiris, convenoit aussi à Isis, comme représentant la lune.

La jeune fille qui porte sur sa tête une corbeille, (*cista secretorum capax*) est sans doute la *canefore* des Grecs et la *arville* des Latins. Voyez Varron, de L. L. lib. VI; et Scalliger, in cod. A Rome, les filles louches, contrefaites, dis-

graciées de la nature, et qui ne trouvoient point de maris, se consacroient au ministère d'Isis. La Religion n'y gagnoit point, ce n'étoit point là le moyen de la rendre aimable et de lui faire des prosélytes; mais le Gouvernement civil y trouvoit son compte, et ne pouvoit qu'applaudir à un arrangement qui peuploit les cloîtres, sans rendre désert le temple de l'hymen.

Le Peintre, en représentant dans son Tableau la tête d'un Ministre d'Isis toute rasée, a été fidèle observateur des cérémonies Egyptiennes. « Les Prêtres, dit Hérodote, liv. II, » se rasent tout le corps de trois en trois jours. Ils sont cou- » verts d'une robe de lin et portent des souliers faits avec le » papyrus. Ils se lavent deux fois le jour et deux fois la nuit » en eau froide..... D'ailleurs ils ont de grands avantages : ils » ne font aucune dépense. Chacun d'eux a tous les jours sa » portion des viandes consacrées qu'on lui apporte toutes » cuites, et plus même qu'il ne leur faut de chair de bœuf et » d'oie. On leur donne aussi du vin, mais il ne leur est pas » permis de manger du poisson ni des fèves ».

Apulée confirme encore la fidélité de l'Artiste : *Antistites sacrorum candido linteamine cinctum pectoralem ad usque vestigia strictim injecti.*

Les Prêtres d'Isis ne pouvoient point s'habiller de laine, parce quelle étoit regardée comme impure; aussi les appelloit-on *linigeri*. Ils se rasoient la tête, et se coupoient jusqu'aux poils de leurs cils; ce qui leur fit donner chez les Grecs le nom de *γλωτοκισίαι*, *Ridiculi*.

Les Enfans de chœur de l'Eglise Romaine peuvent nous donner une idée des Prêtres Egyptiens.

Il y avoit sans doute un peu de charlatanisme dans le costume et le régime bizarre des Prêtres Egyptiens. Ils en agissoient sans doute ainsi pour n'avoir rien de commun avec le vulgaire, et pour se dépouiller, autant qu'il étoit possible, de l'extérieur qui caractérise l'homme, croyant se rapprocher

de la Divinité en proportion qu'ils s'éloignoient de l'humanité. Ils connoissoient bien l'esprit du Peuple et même des Grands : ils savoiient bien que la singularité et l'affectation réussissent beaucoup mieux aux yeux de la multitude que le costume modeste et peu recherché d'un Sage. La rencontre d'un augure devoit frapper la foule bien autrement que celle de Socrate.

On pourroit voir aussi la conduite extérieure des Prêtres d'Isis sous un jour plus favorable. Leurs fréquentes ablutions, l'affectation de ne conserver aucun poil sur leur corps, l'usage prescrit du lin, la défense de la laine, tous ces détails minutieux de leur toilette, cette extrême propreté n'étoit peut-être proposée que comme un emblème de la pureté de l'âme. Le peuple de tous les pays, soit par ignorance, soit par misère, est un pourceau voué à la fange : les Pontifes Egyptiens auront cru devoir, par leur exemple sacré, le porter à se soigner davantage, et le ramener aux loix de la propreté, mère de la santé, et peut-être de plus d'une vertu. C'étoit peut-être là un des secrets de l'initiation.

Nous avons déjà parlé de la trompe en usage dans les sacrifices. Les Egyptiens s'en servoient, et faisoient honneur à Osiris de l'invention de cet instrument, ainsi que de celle de la flûte. Voyez Bartholin, de Tibiis, III, 7; Apulée, Métam. XI, dans sa description de la Fête Isiaque, parle d'un instrument qu'il appelle *calamum obliquum*.

Les Curettes et les Corybantes faisoient usage aussi de chaînes dans la Fête de la Grande-Mère, la même que celle d'Isis. Ils agitoient dans leurs mains des chaînettes de fer, de manière qu'elles rendoient un son harmonieux. Voyez Lucrèce, de Nat. Deorum, II, v. 630.

Les palmes ou feuilles de palmiers jouoient un grand rôle dans toutes les cérémonies Egyptiennes; ainsi que la Déesse Isis, elles étoient un symbole de l'année lunaire. Voyez Orapollo, Hierogly., I, 3. Les chaussures de la grande Déesse, et celle de ses Prêtres étoient de feuilles de palmiers. Apulée

et AElieen remarquent encore que les ibis faisoient leur nid sur le palmier.

« Quant au lierre, les Egyptiens en attribuent la découverte à Osiris même, et le nom qu'ils ont donné au lierre signifie en leur langue *plante d'Osiris*; ils le portent dans les Fêtes qu'ils font en son honneur, comme les Grecs dans celles de Bacchus. Ils le préfèrent même à la vigne dans les cérémonies sacrées, parce que la vigne se sèche et perd ses feuilles, au lieu que le lierre demeure toujours verd; à quoi les Anciens ont eu égard dans la consécration qu'ils ont faite de quelques autres plantes à d'autres Divinités, comme du myrthe à Vénus, du laurier à Apollon, et de l'olivier à Minerve ». Diodore, I, 17.

Jadis, dans les grandes solemnités, on avoit coutume de suspendre des couronnes, des guirlandes et des festons de feuilles et de fleurs aux murs sacrés des Temples: encore aujourd'hui on couvre de tapisseries de verdure les murailles des Eglises. Des corbeilles de fleurs sont placées sur les Autels; les chapelles de la Vierge et les Reliques des Saints sont ornées de bouquets et de rubans. Peut-être devoit-on être aussi prodigue de ces ornemens simples et peu coûteux qu'on devoit être avare de cet appareil d'or et d'argent qui semble consacrer le luxe et le faste. Ce n'est pas en les rendant riches qu'on inspirera le respect dû aux Autels.

On trouve dans Pétrone un fragment qui paroît convenir parfaitement aux six personnages peints dans le fond de notre Tableau, et exécutant en chœur des danses et des chants religieux en l'honneur d'Isis :

*Memphis des puellas
Sacris Deum parata;
Tinctus colore noctis
Manu puer loquaci
Ægyptius choraulæ.*

Sur la table Isiaque, on peut remarquer qu'Isis et Osiris

138



139



Tom. II.

sont costumés de la même manière que les six figures que nous avons sous les yeux. Outre cela, Apulée nous apprend que dans les mystérieuses processions d'Isis, quantité de personnes marchaient devant déguisées et masquées, les unes en soldats, les autres en chasseurs, etc. S. Clément d'Alexandrie, Strom. VI, p. 633, dit que les cérémonies sacrées en usage dans les mystères Égyptiens, se montoient au nombre de dix, les sacrifices, les prémices, les hymnes, les prières, les processions, etc.

Quelques Savans conjecturent que notre Tableau est un vœu, *ex-voto*, soit dans le Collège Isiaque d'Herculanum, *in Collegio Isiaco Herculanense*, pour le rétablissement de la santé du grand Pompée; et d'après cette supposition ils croient pouvoir en fixer l'époque vers l'an 705 de Rome, quand Pompée, étant atteint d'une maladie grave à Naples, pendant le printems, les Napolitains et toutes les autres Villes d'Italie firent des prières publiques pour sa conservation. Plutarque, in Pomp. Dion. XLI, ss. 6. V. Paternus, II, 48. Parmi les Prêtres Égyptiens on voit des personnages habillés selon le costume Grec et Romain, parce que le culte d'Isis passa de l'Égypte en Grèce et à Rome. Cette conjecture est plus ingénieuse que vraisemblable; car le culte d'Isis fut porté en Grèce sous Alexandre le Grand; mais le Collège Isiaque ne fut rétabli à Rome que du tems de Sylla.

P L A N C H E C X X X I X.

Ce petit Tableau, trouvé dans les excavations de Portici, représente deux griffons, l'un debout, l'autre couché, et paroissant dételés d'un petit char à deux roues placé derrière eux, et dont le timon, le joug et les rênes sont élevés en l'air. Sur le char on voit une lyre, un arc et un carquois rempli de flèches. Devant les deux griffons est un Autel orné d'une guirlande de fleurs, d'une bandelette et d'un laurier dressé contre lui.

Les griffons sont consacrés au Soleil ou à Apollon, et aussi à Osiris. Sur la robe des Initiés (*stola olimpica*) étoient peints deux griffons.

Ce Tableau paroît être un sujet de fantaisie.

P L A N C H E C X L.

Le sujet de ce Tableau, trouvé dans les mêmes excavations que celui du N^o. 138, est encore une Fête Isiaque. Au milieu est un Autel quadrangulaire orné de guirlandes. Un Prêtre d'Isis en excite la flamme avec un éventail (1) : il y a à ses côtés un Ministre couvert d'une robe blanche, longue, étroite et à courtes-manches. De la main droite il tient baissée vers la terre une longue verge : de la gauche il porte élevé sur son épaule un instrument qui a la forme d'un espadon. Un troisième Ministre, d'un autre côté, est armé aussi d'un pareil instrument, et tient un cistre de la main gauche. De part et d'autres sur deux ailes on voit une foule de personnages de tout âge, d'états et de costume différens. La première figure de l'aile à gauche du Tableau est assise à terre, et joue d'une longue flûte. Les deux premières figures de l'autre aile ont un cistre à la main, et une petite branche d'arbre ou une espèce de bouquet. Onze degrés mènent à l'entrée du Temple, gardé par deux sphinx qui ont des fleurs de lotus sur la tête, et qui sont posés sur deux bases de pierre. Chaque sphinx a son ibos : il y

(1) Les Anciens faisoient usage d'éventail pour allumer le feu, *stabellum*, et pour chasser les mouches, *muscarium*. Ce meuble de femme, qui nous vient de l'Orient, sert encore aujourd'hui dans l'Eglise Grecque : lors de la cérémonie de l'ordination des Diacres, on leur donne un éventail, parce que leur fonction est de chasser avec l'éventail les mouches qui incommodent le Prêtre durant la Messe.

en a aussi deux qui se promènent devant l'Autel. Des trois figures placées dans le Temple , l'une est une femme dont la chevelure déliée flotte sur ses épaules , et dont les longs vêtements sont de plusieurs couleurs. D'une main elle tient un cistre , de l'autre elle porte un seau par son anse. De l'autre côté est un Prêtre d'Isis qui tient pareillement un cistre. Le personnage du milieu , qui paroît être le principal Célébrant , outre ses longs vêtements , a sur les épaules une écharpe à franges qui vient lui envelopper les mains , entre lesquelles est une *idre* qu'il présente à l'adoration du peuple. Derrière le Célébrant est l'entrée du sanctuaire , ornée d'une couronne et de deux festons : elle est fermée par une balustrade. De chaque côté sont deux petites fenêtres étroites. Le Temple est entouré d'un bosquet agréable ; à droite et à gauche il est ombragé d'un palmier.

On rapporte , dans la préparation évangélique d'Eusèbe , IX , 4 , que les Égyptiens , en mémoire des prodiges sans nombre opérés par Moïse avec sa baguette , conservoient une verge semblable dans le Temple d'Isis. Et en effet , la table Isiaque et les autres monumens Égyptiens représentent Isis et Osiris avec une baguette ou un sceptre à la main. Ils représentent aussi Osiris sacrifiant un animal semblable à un bouc , et portant un instrument pareil à celui que nous voyons dans notre Tableau entre les mains de deux Prêtres , et qui ressemble à un espadon , à une pique ; peut-être est-ce un sceptre , au haut duquel les Égyptiens plaçoient un œil ; emblème d'Osiris ou du Soleil , qui , selon eux , étoit le souverain du monde et avoit inspection sur tout.

(Cet hiéroglyphe religieux n'étoit peut-être aussi qu'un emblème politique et moral , une leçon perpétuelle donnée aux hommes chargés du poids d'un sceptre. Cet œil ouvert sculpté au haut du bâton royal étoit placé là , sans doute , pour faire savoir qu'un Roi ne devoit jamais fermer l'œil ; qu'il n'étoit élevé si haut que pour voir de plus loin , et pour embrasser toute l'étendue de son administration. Cet œil , symbole du Soleil , avertissoit le Prince qu'à l'exemple

de cet astre il devoit porter la lumière et la vie jusques dans les parties les plus cachées de son Empire ; qu'il devoit surtout chasser loin du trône ces nuages orageux , tous ces météores malfaisans qui s'efforcent de souiller ses rayons , ou d'en intercepter les salutaires influences.)

C'est notre Tableau qu'A pulée , Mét. XI , semble avoir voulu décrire dans ce passage remarquable :

Tunc influunt turbæ sacris divinis initiatae , viri feminaeque omnis dignitatis , et omnis ætatis , linteæ vestis candore puro luminosi : illæ limpido tegmine crines madidos obvolutæ ; hi capillum derasi funditus , vertice prænitente , magnæ religionis terrena sidera , cereis , et argenteis , imo verò aureis etiam sistris argutum tinnitum constrepentes.

Les sphinxs que les Égyptiens plaçoient à l'entrée de leurs Temples , étoient un symbole de la justice et de la clémence divine , en même-tems qu'ils étoient un emblème religieux. Cet animal iconologique étoit ordinairement représenté ailé , ayant le visage et le sein d'une femme , et le corps d'un lion , ainsi qu'on peut le voir sur notre Tableau. La raison de cette allégorie est que les mois d'Août et de Juillet sont sous le Signe de la Vierge et du Lion , et que c'est précisément le tems de l'inondation du Nil.

(Il ne seroit peut-être par bien difficile de donner ainsi une explication fort naturelle de toutes les autres allégories sacrées de la Mythologie ancienne : on y verroit que nos premiers Ancêtres n'étoient pas autant amis du merveilleux , aussi crédules , aussi portés à la superstition qu'on seroit tenté de les en soupçonner au premier abord : on y verroit que tout ce peuple de Dieux qui remplissoit leurs Temples et leur Calendrier , n'étoit qu'une foule de signaux de convention pour attester les révolutions multipliées du globe et de la nature , afin d'en profiter ou de s'en garantir. Peut-être même ne les trouverions-nous pas tant si ignorans de la saine Physique , si nous n'avions perdu la clef de leurs Hiéroglyphes , me-

nument de la sagesse Égyptienne, dégradés, mutilés, et devenus méconnoissables avec le tems entre les mains du peuple et de ses jongleurs).

Hérodote, II, 35, nous apprend que les Égyptiens n'admettoient point de femmes au Sacerdoce. Les Prêtres prenoient des masques pour jouer le personnage de leurs Dieux ou de leur Déesse. Les Grecs et les Romains, moins religieux, recevoient au contraire des femmes dans leur Temple Isiaque.

Quant à l'*idre* ou vase sacré que le principal Célébrant de notre Tableau offre à la contemplation du peuple dévotieux, nous rapporterons un passage de Vitruve qui confirmera l'exactitude et les lumières de l'Artiste. En parlant des Prêtres Égyptiens dans sa Préface du Livre VIII, de Architecturâ, il dit : *Itaque cum HYDRIAM tegunt, quae ad Templum aedemque casta religione refertur, tunc in terra procumbentes, manibus ad caelum sublatis, inventionibus gratias agunt divinae benignitatis.*

Citons aussi Apulée, in Apol. p. 496 : *Mundissima lini seges..... non modo indutui, et amictui sanctissimis Aegyptiorum Sacerdotibus, sed opertui quoque in rebus sacris usurpatur.*

Il nous reste encore quelques traces de cette antique cérémonie du rit Égyptien. Dans quelques-unes de nos riches Abbayes, quand l'Officiant est sur le point de bénir le peuple avec le S. Sacrement, quoique déjà revêtu des habits Sacerdotaux, on lui couvre alors les épaules d'une ample pièce de drap d'or ou d'argent, qui vient lui retomber par devant jusque sur les mains.

Cette *idre* ou ce vase sacré que le Célébrant Égyptien tenoit couvert avec tant de soins et de mystère, étoit l'objet principal de la procession et de la pompe Isiaque. Aussi S. Clément d'Alexandrie, Strom. V, p. 634, faisant l'énumération et la description des différens grades du Collège des Prêtres d'Isis, nous apprend que le principal Officiant étoit celui qu'on appelloit *Propheta*, et dont l'auguste fonction étoit de porter en public, dans le pan de son manteau, l'*idre* sainte ou le vase sacré.

Dd ij

Apulée, Métam. XI, parle de cette idre que le Pontife *Gerebat felici suo gremio*; il la désigne ainsi : *Summi numinis vinceranda effigies*.

Consultez sur-tout le savant et curieux Traité de Plutarque sur Isis et Osiris.

La Religion Chrétienne, tout en paroissant avoir emprunté sa liturgie aux Nations qui ont précédé son heureux établissement, a su donner à ses augustes cérémonies un tout autre degré d'intérêt et de grandeur, en sorte qu'on ne peut que lui savoir un gré infini d'avoir fait servir au triomphe de la vérité les déponilles même de l'erreur et du mensonge.

Ainsi jadis on vit les Juifs élever un Temple à leur Dieu avec et sur les débris de l'Autel de Baal.

La coutume des Egyptiens étoit de faire leur prière à Isis devant la porte du Temple ou étoit placé l'Autel :

Ante sacras lino tecta fores sedeat. Tibulle I, El. III. v. 30.

Bisque die resoluta comas tibi dicere laudes.

Cette prière à Isis avoit lieu deux fois le jour; à l'ouverture du Temple à la première heure, et à la huitième heure quand on fermoit le Temple. Le matin le souverain Pontife, ajoute-t-on, étoit dans l'usage de frapper du pied sur le seuil du Temple pour éveiller le Dieu Osiris, l'appellant par son nom en langue Egyptienne. Il se peut que nos deux sujets soient la prière du matin et du soir.

Apulée nous apprend aussi que les Prêtres d'Isis avoient une formule solennelle; ils prononçoient ces mots à la fin des mystères : *Le Temple va fermer*; comme dans les Eglises Catholiques le Célébrant, à la fin de la Messe, fait dire aux fidèles par son Diacre : *Ite, Missa est*.

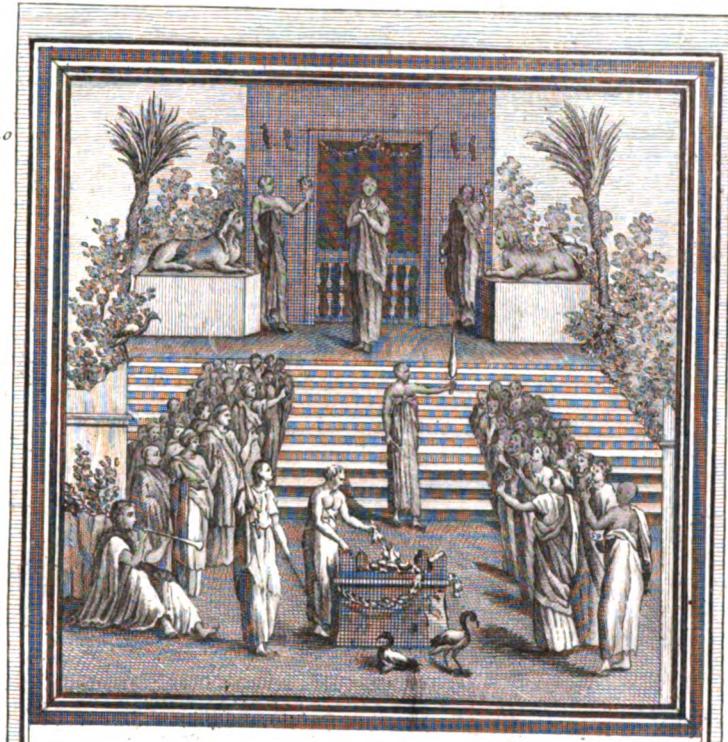
P L A N C H E C X L I.

Ce petit sujet fut trouvé à Portici.

Il représente un cerf poursuivi par un chien et assailli par un tigre. A quelque distance est sa femelle qui s'arrête épuisée.

Fin du second Volume.

140



141



Tom. II.

*Table de la grandeur des Tableaux contenus
dans ce second Volume.*

Nos	hauteur.	largeur.
1	1 pied 5 p. et d.	1 pied 3 pouces.
2	9 pouces.	1 pied 8 pouces.
3	10 p. et d.	1 pied 9 p. et d.
4	1 p. et d.	1 p. et d.
5	1 pied 5 p. et d.	1 pied 2 pouces.
6	1 pied 4 pouces.	2 pieds
7	7 pouces.	1 pied 4 pouces.
8	9 pouces.	1 pied
9	1 pied 8 pouces.	1 pied 3 pouces.
10	5 p. et d.	8 pouces.
11	1 pied 2 pouces.	4 pieds 9 pouces.
12	6 pouces.	8 p. et d.
13	6 p. et d.	2 pieds 2 pouces.
14	1 pied 10 pouces.	1 pied 4 pouces.
15	8 pouces.	2 pieds 8 pouces.
16	1 pied 4 pouces.	2 pieds 1 pouce.
17	1 pied 4 pouces.	1 pied 7 pouces.
18	3 pieds 7 pouces.	6 pieds
19	1 pied 9 p. et d.	1 pied 4 p. et d.
20	1 pied	2 pieds 10 pouce.
21	11 pouces.	3 pieds 5 pouces.
22	8 p. et d.	1 pied 6 pouces.
23	9 p. et d.	9 p. et d.
24	9 p. et d.	9 p. et d.
25	9 p. et d.	9 p. et d.
26	1 pied 7 p. et d.	1 pied 3 pouces.
27	10 pouces.	2 pieds 6 pouces.
28	1 pied 7 pouces.	4 pieds 8 pouces.
29	9 p. et d.	4 pieds 1 pouce.
30	7 p. et d.	2 pieds 5 pouces.
31	1 pied 7 p. et d.	1 pied 3 pouces.
32	11 pouces.	3 pieds 5 pouces.
33	1 pied 7 p. et d.	1 pied 3 pouces.
34	9 pouces.	1 pied 8 pouces.
35	1 pied 9 pouces.	1 pied 4 pouces.
36	6 pouces.	11 pouces.
37	6 pouces.	11 pouces.
38	6 pouces.	8 pouces.

N ^{os}	hauteur.	largeur.
39	4 pouces.	8 pouces.
40	8 pouces.	1 pied 6 pouces.
41	2 pieds 5 pouces.	2 pieds 5 pouces.
42	5 p. et d.	3 pouces.
43	2 pieds 5 pouces.	2 pieds 5 pouces.
44	2 pieds 11 pouces.	2 pieds 1 pouce.
45	1 pied 2 pouces.	5 pieds 3 pouces.
46	1 pied 2 pouces.	3 pieds 11 pouces.
47	1 pied 1 pouce.	1 pied 1 pouce.
48	1 pied 1 pouce.	1 pied 1 pouce.
49	5 pieds	3 pieds 2 pouces.
50 51	1 pied 1 pouce.	1 pied 1 pouce.
52	1 pied 8 p. et d.	1 pied 8 pouces.
53	2 pieds	2 pieds
54	2 pieds 4 pouces.	2 pieds 1 pouce.
55	2 pieds 5 p. et d.	2 pieds 2 p. et d.
56 57	9 p. et d.	2 pieds 2 p. et d.
58 59	9 p. et d.	2 pieds 2 p. et d.
60 61	9 p. et d.	2 pieds 2 p. et d.
62 63 64	9 p. et d.	2 pieds 2 p. et d.
65	1 pied 11 pouces.	1 pied 11 pouces.
66	11 pouces.	3 pieds 7 pouces.
67	2 pieds 4 pouces.	3 pieds 7 pouces.
68 69	1 pied 11 pouces.	2 pieds 7 pouces.
70	2 pieds 5 pouces.	3 pieds 8 pouces.
71 72	2 pieds 8 pouces.	1 pied 8 pouces.
73 74	2 pieds 8 pouces.	1 pied 8 pouces.
75	1 pied 11 pouces.	2 pieds 1 pouce.
76	1 pied 10 pouces.	1 pied 1 pouce.
77	3 pieds 3 pouces.	8 pieds 8 pouces.
78	8 p. et d.	4 pieds 2 pouces.
79	4 p. et d.	4 pieds 2 pouces.
80 81	1 pied 1 pouce.	1 pied 1 pouce.
82	1 pied 10 pouces.	1 pied 9 pouces.
83	7 pouces.	2 pieds 6 pouces.
84 85	1 pied 1 pouce.	1 pied 1 pouce.
86	4 pieds 3 pouces.	2 pieds 7 pouces.
87 88	4 pieds 4 pouces.	1 pied 10 pouces.
89	1 pied 2 p. et d.	1 pied 4 pouces.
90	3 pieds 10 pouces.	2 pieds 7 pouces.
91	3 pieds 10 pouces.	1 pied 10 pouces.
92 93 94	3 pieds 10 pouces.	1 pied 6 pouces.
95	2 pieds 9 pouces.	2 pieds 2 pouces.

Nos	hauteur.	largeur.
56	2 pieds 6 pouces.	2 pieds.
97 98	3 pieds 2 pouces.	2 pieds 1 pouce.
99	11 pouces.	1 pied 6 pouces.
100	5 pouces.	5 pied 10 pouces.
101	11 pouces.	1 pied 6 pouces.
102	1 pied 6 p. et d.	1 pied 1 pouce.
103	2 pieds	4 pieds 3 pouces.
104	1 pied 2 pouces.	3 pieds 2 pouces.
105	2 pieds	4 pieds 3 pouces.
106 107	9 p. et d.	1 pied 1 pouce.
108 109	8 pouces.	1 pied 2 pouces.
110	9 p. et d.	3 pieds 5 pouces.
111	1 pied 8 pouces.	1 pied 2 pouces.
112	7 pieds 6 pouces.	7 pieds.
113	4 pieds 1 pouce.	4 pieds 1 pouce.
114	6 pouces.	3 pouces.
115 116	1 pied 9 pouces.	5 pieds 5 pouces.
117	6 pieds 6 pouces.	6 pieds.
118	1 pied 11 pouces.	1 pied 11 pouces.
119	3 pieds 9 pouces.	1 pied 6 pouces.
120	2 pieds 5 pouces.	1 pied 6 pouces.
121	1 pied	2 pieds 6 pouces.
122	1 pied	1 pied 6 pouces.
123	1 pied 6 pouces.	1 pied 8 pouces.
124	9 pouces.	11 pouces.
125 126	1 pied 7 pouces.	1 pied 7 pouces.
127 128	1 pied 7 pouces.	1 pied 7 pouces.
129	2 pieds 6 pouces.	1 pied 1 pouce.
130 131	1 pied 7 pouces.	1 pied 7 pouces.
132 133	1 pied 7 pouces.	1 pied 7 pouces.
134	3 pieds 7 pouces.	9 pied's.
135	1 pied	4 pieds 6 pouces.
136	1 pied	2 pieds 6 pouces.
137	7 pouces.	1 pied 1 pouce.
138	3 pieds 6 pouces.	3 pieds 3 pouces.
139	1 pied 6 pouces.	5 pieds.
140	3 pieds 6 pouces.	3 pied's 3 pouces.
141	1 pied 6 pouces.	5 pieds.

Fin de la Table du second Volume.





